

[taches pp. 31, 81, 203, 289]
légères mouillures "in fine" -

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

BALS MASQUÉS

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PUBLIÉS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

UN AMOUR COUPABLE	1	vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2	—
LES BALS MASQUÉS	1	—
LA BELLE PARISIENNE	1	—
LA CHAINE D'OR	1	—
LA CHAMBRE BLEUE	1	—
LE CHATEAU DE LA ROCHE SANGLANTE	1	—
LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1	—
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1	—
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1	—
LA DERNIÈRE EXPIATION	2	—
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3	—
LA DUCHESSE D'EPONNES	1	—
LES FOLIES DU COEUR	1	—
LE FRUIT DÉFENDU	1	—
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4	—
LA RÉGENCE	1	—
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1	—
LES MAITRESSES DU ROI	1	—
LE PARC AUX CERFS	1	—
LE JEU DE LA REINE	1	—
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1	—
LES LIONS DE PARIS	1	—
MADAME LOUISE DE FRANCE	1	—
MADAME DE LA SABLIÈRE	1	—
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1	—
LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1	—
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1	—
LA MARQUISE SANGLANTE	1	—
LE NEUF DE PIQUE	1	—
LA POUDRE ET LA NEIGE	1	—
UN PROCÈS CRIMINEL	1	—
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1	—
LE SALON DU DIABLE	1	—
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2	—
LA SORCIÈRE DU ROI	2	—
LES SUITES D'UNE FAUTE	1	—
TROIS AMOURS	1	—

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

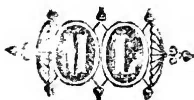
LES

BALS MASQUÉS

PAR

LA COMTESSE DASH

NOUVELLE ÉDITION



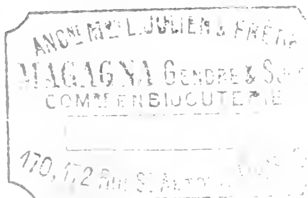
PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

LES BALS MASQUÉS

UN SPECTRE

— Directoire —



I.

L'histoire qu'on va lire est une histoire vraie, et c'est pour cela que je la raconte. Comme toutes les vérités de ce monde, elle a déjà été dite plusieurs fois, mais je ne crois pas qu'on l'ait encore écrite absolument telle qu'elle s'est passée. Malheureusement j'ai connu les héros de cette triste aventure : il ne tiendrait qu'à moi de les nommer, et si je les déguise sous un pseudonyme, c'est qu'ils appartiennent à trop de familles existantes, et que je craindrais de blesser de justes susceptibilités. Parmi les malheurs de la Révolution française, celui-là m'a toujours paru un des plus dignes de pitié. Cette révolution, si horrible dans ses conséquences, a cependant enfanté des dévouements et des courages sublimes. La génération actuelle ne peut pas apprécier, comme nous autres vieillards, tout ce qu'il y a d'étrange sous ces vertus admirables. On n'a aucune idée de ce qu'étaient les

grands seigneurs et les dames de Versailles; du luxe, du respect et de la grandeur qui les entouraient. On n'imagine pas des gens complétement inhabiles à se servir eux-mêmes, qui n'auraient su faire un pas sans carrosse et sans laquais; qui n'ouvraient pas une porte; enfin des êtres qui ne connaissaient de la vie que ce qu'elle peut offrir de jouissance, en fait de choses matérielles; des hommes légers et frivoles, des femmes délicates et frêles : ce sont ces mêmes hommes, ce sont ces mêmes femmes, qui tous ont regardé la mort en face, sans faiblesse, sans peur, sans regrets, pour ainsi dire.

Le vieil honneur français les attachait au sort de leur roi; ils ont fait comme lui : ils sont montés sur l'échafaud la tête haute et la démarche assurée; ils ont conservé sur la charrette du bourreau la même bonne grâce et la même sérénité que dans leurs carrosses armoriés. Où le roi allait, ils allaient.

C'est là une grande chose qu'on peut admirer, quand on est républicain, parce que les nobles âmes même apprécient toujours les nobles actions. Je me rappelle parfaitement la femme dont je vais retracer la vie. Elle était belle et charmante. J'avais conservé des notes sur elle dans mes papiers : ce sont ces notes que j'ai réunies. Encore une fois, je n'invente rien, j'évoque des ombres, hélas! C'est un triste privilége, il ne faut pas me l'envier.

C'était dans le commencement du directoire, cette régence de la Révolution, mille fois plus dissolue, mille fois plus éhontée que la première. Sous la régence le désordre était bien élevé, si je puis m'exprimer ainsi, les grands seigneurs gardaient leurs manières jusque dans le sein des orgies; le directoire, au contraire, présente tous

les signes de la dépravation la plus crapuleuse. C'étaient les sans-culottes qui redevenaient débauchés, et, hors quelques personnes connues, le reste ne valait pas l'honneur d'une biographie.

Parmi les plaisirs ressuscités, un des premiers fut le bal de l'Opéra, et, pour être juste, il faut dire que là on retrouva la bonne compagnie. On commençait à respirer, on se rassurait sur le présent, on s'étourdissait sur l'avenir. Chacun cherchait à réparer le temps perdu : il fallait s'amuser à tout prix.

Dans les derniers jours du Carnaval, tout ce que Paris renfermait de *merveilleuses* et d'*incroyables* s'était donné rendez-vous à l'Opéra. La foule se pressait au foyer : c'était une foule musquée, élégante, ridicule néanmoins par ses costumes. Les gravures de cette époque la représentent avec une parfaite exactitude. La belle Mme Tallien, celle que les malheureux persécutés nommèrent, pendant la Terreur, *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, Mme de Beauharnais, plus tard l'impératrice Joséphine, et quelques personnes de leur société particulière, se promenaient ensemble et venaient de décider qu'on irait souper à Boulogne chez un des grands financiers de l'époque, qui avait là un charmant pied-à-terre. On désigna les convives et on se prépara à partir ; il était plus de cinq heures du matin.

— Mesdames, dit Mme H., voulez-vous me permettre de vous amener un mystérieux adorateur ? C'est ce masque si noir et si sévère. Il m'a suivie toute la soirée, pendant que je causais avec M. Masson, et m'a déclaré tout net qu'il ne me quitterait point.

— Est-il homme d'esprit ?

— Certes, quoiqu il soit grave.

— Il sera ennuyeux.

— Du tout, car il demande une grâce qui me paraît très-piquante : c'est celle de rester masqué et de ne se découvrir qu'à la fin du repas. Il nous connaît tous, j'en ai la certitude. Il m'a raconté mille choses très-singulières, enfin il m'intrigue beaucoup et je voudrais à tout prix savoir qui il est.

— C'est bien là une de vos idées folles, chère amie ; cet homme est peut-être un filou ou un cordonnier.

— Ni l'un ni l'autre. Je crois plutôt que c'est un émigré rentré, car il me paraît savoir par cœur l'ancien régime.

— Pauvre homme ! dit Mme Tallien, il faut qu'il soupe, il n'a peut-être pas dîné !

— Invitez-le, cher amphitryon, reprirent toutes les femmes. Il a des mains superbes et est chaussé à ravir : c'est un *muscadin*.

— Eh bien ! j'y consens, répondit le financier : ce sera drôle tout ce mystère-là.

Et, s'approchant de l'étranger, il lui fit son invitation dans les termes les plus pressants.

— J'accepte, répondit le masque, car c'est un parti pris, je ne quitterai pas Madame, et il montrait Mme H. — toujours appuyée au bras de M. Masson. Vous en saurez le motif avant de nous séparer.

On se dirigea vers les voitures ; l'inconnu prit un cabriolet de place et suivit les autres. Arrivé à Boulogne, il entr'ouvrit son domino et laissa voir un costume irréprochable par son goût et sa fraîcheur. Les conjectures continuèrent sur son compte. Chacun lui donna un nom différent ; il continua à intriguer tout le monde, et lorsqu'on se mit à table la gaîté était montée au plus haut du diapazon.

— Le souper sera charmant, dit Mme H. — Monsieur va nous amuser beaucoup, j'en suis sûre.

— Vous savez, Mesdames, ce qui a été convenu hier. Nous nous sommes tant réjouis des histoires de M. Masson, qu'il est ordonné à chacun de nous d'en apprendre ou d'en faire, et ce soir on jugera nos talents.

— C'est convenu : nous commencerons au second service.

— Avant le vin de Champagne, je vous prie, car après je ne sais ce que je dis.

— M. Masson a-t-il la prétention de le savoir parfaitement avant ?

— Ce sera lui qui commencera.

Le souper continua ainsi gaîment et follement. On rappelait les anecdotes du jour; les bons mots, les couplets couraient d'un bout de la table à l'autre. Enfin le maître de la maison réclama le silence pour les histoires.

— A M. Masson à parler.

M. Masson raconta fort spirituellement une mystification de coulisse, et tout le monde rit de cette aventure. Deux autres personnes lui succédèrent. Le tour du masque arriva.

— Je ne demande pas mieux que de vous dire une histoire, Mesdames; je ne suis ici que pour cela; et même, pour ajouter à l'intérêt, cette histoire vous apprendra le mot de l'énigme de ma conduite pendant cette nuit; mais c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que je la raconterai comme il me plaira; c'est que je parlerai de la Révolution et de ce qui l'a précédée selon ma fantaisie, et que personne ne s'en offensera. On sera libre d'aller me dénoncer après.

— C'est convenu : autour d'une table les opinions sont libres.

— Vous me le jurez !

— Nous vous le jurons.

— Eh bien, je commence. Écoutez-moi, et souvenez-vous de cette promesse.

« Par une sombre soirée d'octobre, plusieurs personnes se trouvaient rassemblées dans un des salons d'attente du château de Versailles.

— Que fait la reine ce soir ? demandait un jeune homme en habit de satin bleu de ciel, avec des boutons ornés d'*histoire naturelle* et une croix de Malte sur sa poitrine.

— Elle n'a pas donné d'ordres, chevalier ; Sa Majesté est restée chez elle, le roi est à la chasse. On est horriblement inquiet, et l'on n'ose pour ainsi dire pas sortir du château.

— Chère comtesse, j'arrive de Paris, j'ai vu les choses de près. Je ne sais ce qui nous menace, mais je ne serais pas resté une heure de plus loin de vous et de la reine. Si je pouvais lui parler à elle, en particulier, peut-être lui apprendrais-je des détails qu'elle ignore et dont la connaissance changerait ses projets.

— Cela vous sera bien difficile aujourd'hui. Je suis de service, et néanmoins j'ignore si j'arriverai jusqu'à elle. La dame d'honneur et les autres dames du palais sont consignées comme moi dans ce salon d'attente. Sa Majesté n'a avec elle que Mme la princesse de Lamballe.

— Cette époque où nous vivons est si pleine d'émotions et de terreurs, que nous oublions nos sentiments les plus chers devant ces terribles événements. Je ne

vous ai pas vue depuis quatre jours, me voilà près de vous, et au lieu de vous parler de mon amour, je vous entretiens de mes craintes. Pardonnez-le-moi, chère amie, c'est surtout pour vous que je crains.

— Hélas ! chevalier, il faut craindre pour tout le monde ! Le roi, la reine, monseigneur le dauphin, sont plus à plaindre que nous encore. Depuis cette effroyable prise de la Bastille, tous les malheurs ne les menacent-ils pas? leur vie n'est-elle pas en danger ?

— Mon Dieu ! Madame de Seganges, dit une de ces dames en interrompant cette conversation qui se passait à voix basse, je suis bien inquiète, la reine ne vient pas.

— Mme Elisabeth vient seulement de se rendre près d'elle, ajouta Mme de Tourzel, la conférence sera longue encore sans doute.

Un bruit inaccoutumé se fit entendre dans les appartements. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec une rapidité étrange. Les femmes, réunies dans le salon d'attente, se formaient en groupes ; la plus vive inquiétude se peignit sur leur visage ; enfin la reine entra suivie de ses enfants, tous les regards se tournèrent vers elle.

— Soyez sans inquiétude, Mesdames, dit la noble princesse : nous avons reçu de bonnes nouvelles, tout s'arrangera. Je vais passer le reste de la journée à Trianon ; j'ai grand besoin de me reposer. Le service me suivra. Je vous remercie de votre attachement ; nous en sentons tout le prix, le roi et moi, je vous assure. C'est dans des moments semblables qu'on apprécie le dévouement ce qu'il vaut.

Et, faisant un signe de la main, elle congédia les personnes que leur service ne retenait pas auprès d'elle.

Le soir, à Trianon, le chevalier et Mme de Seganges se promenaient pendant que l'on faisait de la musique dans le salon d'été ; les fenêtres étaient ouvertes; ils passaient et repassaient devant le petit palais, et à chaque fois ils s'arrêtaient pour examiner l'intérieur de l'appartement.

Mme de Seganges était dame du palais de la reine, et le chevalier de Fiennes avait une place d'écuyer. Ils se rencontraient chaque jour, et ils s'aimaient presque sans s'en apercevoir. La comtesse avait été élevée près de Mesdames, tantes du roi. Son père, le duc de Nertal, était un des hommes les plus distingués de la cour. Gouverneur du Languedoc, il passait à Toulouse presque tout le temps qu'il n'était pas forcé de donner à ses devoirs de courtisan. Il aimait sa fille avec idolâtrie. Resté veuf, jeune encore, il ne s'était point remarié, pour ne point diminuer sa fortune. Il avait placé son enfant entre les mains de Mesdames de France, qui l'honoraient d'une bonté toute particulière.

Mlle de Nertal reçut, auprès de ces pieuses princesses, les principes les plus purs et une éducation brillante. Elle apprit de bonne heure à pratiquer, dans un rang élevé, les sages préceptes de l'Evangile. On la maria à seize ans au comte de Seganges, lieutenant-général et chevalier des ordres. Il avait quarante ans de plus qu'elle; et comme on lui fit obtenir également la place de dame du palais, elle se sépara de son mari presque tout de suite. Il commandait une des provinces du Nord, et le gouverneur résidant presque toujours à Versailles, il était obligé de le remplacer. Mme de Seganges le connaissait à peine. Elle donnait à son père ses courts moments de liberté, et longtemps encore elle ne conçut pas la possibilité d'un autre sentiment que ceux dans lesquels elle avait été élevée.

Quand elle rencontra M. de Fiennes, elle avait déjà lutté bien des fois contre des tentations pressantes, et toujours la vertu demeurait la plus forte. Soit lassitude, soit imprévoyance, elle oublia sa défiance ordinaire, et l'amour entra dans son cœur sous le masque de l'amitié. Ce furent d'abord de longues causeries, des confidences mutuelles ; puis, sous les ombrages de Saint-Cloud, du Petit-Trianon, cette intimité devint de la passion ; enfin Mme de Seganges fut entraînée par cette pente irrésistible, si facile à descendre, et dont l'aspect paraît si menaçant quand on la regarde après l'avoir franchie. Elle aima, elle aima de toute son âme. Son âme s'exalta de tous les dangers auxquels elle se voyait exposée. Cette époque de crimes et de désastres enfanta de grands dévouements et de nobles amours : nous l'avons tous vu.

Dès les premiers jours de la Révolution, M. de Nertal et M. de Seganges émigrèrent. Mme de Seganges refusa obstinément de quitter la reine. Le chevalier s'attacha inviolablement aussi à cette malheureuse princesse. Leur liaison se resserra d'une manière inébranlable. Ils devinrent tout l'un pour l'autre. Le sacrifice de leur vie était fait. Ils savaient qu'ils mourraient pour la même cause; ils s'appuyèrent l'un sur l'autre pour traverser le peu de jours qui leur restaient encore.

Ce soir-là ils se retrouvaient avec bonheur. Le chevalier venait de passer une semaine à Paris. Il en rapportait une mélancolie, une défiance de l'avenir, que rien n'avait pu dissiper, même la présence de la comtesse. Ils s'arrêtaient donc à chaque tour d'allée, et contemplaient la scène qu'ils avaient devant les yeux ; malgré eux des larmes mouillaient leurs paupières.

La reine, assise dans une bergère, tenait sur ses ge-

poux M. le dauphin ; près d'elle Madame Royale jouait avec un livre d'estampes. Quelques femmes, Mme la princesse de Lamballe, Mme la marquise de Tourzel et mesdames ses filles, la princesse d'Harcourt et deux ou trois autres, entouraient Mme Elisabeth qui brodait au tambour. Le roi causait dans un autre coin avec des hommes graves ; un groupe de jeunes gens se tenaient au clavecin, où l'un deux exécutait l'ouverture d'*Iphygénie*. Rien de plus simple, de plus tranquille que cette réunion, rien qui ressemblât davantage à l'intérieur d'une famille. On ne se fût jamais cru à Versailles.

— Voilà donc ces plaisirs si calomniés! voilà donc cette reine si outragée! Mon Dieu! Madame, que les hommes sont méchants, et qu'il est facile de les haïr?

— Vous êtes bien noir aujourd'hui, chevalier, pourquoi cela?

— J'ai peur de la tranquillité des autres, mon amie; j'ai vu de plus près que personne le gouffre vers lequel nous marchons, et j'ai été effrayé de sa profondeur. Nous sommes perdus, vous dis-je; on abuse la cour, on abuse le peuple. J'ai causé avec lui, chez lui, ces huit jours-ci. On le trompe pour l'égarer, comme on a trompé le roi pour le conduire à sa perte. Et puis; mais je n'oserai jamais vous dire cela, vous vous moquerez de moi. Cependant la scène à laquelle j'ai assisté hier est si étrange, que je ne puis résister au désir de vous la raconter. Vous ne me croirez pas, j'en suis sûr, et pourtant je vous donne ma parole de gentilhomme que je n'ajouterai pas un mot à ce que j'ai entendu : c'est déjà bien assez comme cela, grand Dieu!

— Qu'est-ce donc? vous m'épouvantez!

— J'ai soupé hier chez la duchesse de Grammont, avec

la comtesse de la Cerda. la duchesse de Noailles et la comtesse de Forbin ; puis La Harpe, Cazotte, quelques seigneurs et deux ou trois poëtes, dont M. André de Chénier. Cazotte se mit à table sans avoir dit un mot de la soirée. Nous étions tous fort gais, malgré nos inquiétudes, et son visage glacé formait un tel contraste avec les nôtres, que je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation.

— Laissez-le, interrompit la duchesse de Grammont, il cause avec son démon familier.

— Peut-être, Mme la duchesse.

— Et que vous dit-il ? des choses effroyables ?

— Des choses qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête à tous tant que vous êtes ici, si je les racontais.

— Oh ! parlez, parlez, s'écria-t-on de toutes parts, des prophéties ! Ce sera délicieux.

— Cazotte se défendit longtemps. Enfin, sur une question pressante de Mme de Grammont, il répondit :

— Ne m'interrogez pas sur votre avenir, Mme la duchesse, je vous en supplie.

— Et moi ? dit la marquise de Forbin.

— Vous, Madame, oh ! vous mourrez pour une autre, vous mourrez en cherchant à sauver le plus auguste sang de France.

— C'est un beau rôle, au moins.

— Il sera beau et noble, mais bien mal récompensé, hélas !

— Ne voulez-vous rien m'annoncer, à moi, M. de Cazotte ? demanda la comtesse de la Cerda.

— Vous périrez de la même manière que Madame, mais votre cœur sera brisé longtemps avant, Mme la comtesse, et cela vous paraîtra moins cruel.

— Et moi? et moi ? et moi? cria-t-on de toutes les parties de la salle.

— Vous, M. de La Harpe, vous vous convertirez et vous vivrez très-vieux. Vous, M. de Chénier, vous suivrez ces deux dames, et vous aussi, M. de Brias; vous, M. du Muy, vous serez tué d'un coup de canon. Vous, M. de Fiennes, vous irez avec les autres; mais, avant, une femme se dévouera pour vous, vous mourrez deux fois. Votre destinée est étrange !

— Et vous, M. de Cazotte ?

— Oh ! moi, j'irai aussi avec vous. Tous, tous ici, hors trois, nous n'avons pas dix ans à vivre.

— Mais enfin, Cazotte, reprit la duchesse, je veux savoir ma bonne aventure comme les autres.

— Eh bien ! Madame, comme les autres, vous monterez sur l'échafaud.

Un cri d'horreur retentit dans l'appartement.

— C'est impossible !

— Cela sera, je vous le répète.

— Je deviendrai donc coupable de haute trahison? au moins l'échafaud sera drapé de noir, à mes armes, et l'on me donnera un coussin de velours pour m'agenouiller?

— Rien, non rien que la planche arrosée de sang.

— Alors j'irai dans mon carrosse, avec de longs crêpes sur l'impériale, j'aurai une belle escorte, et quelque prélat m'exhortera à la mort?...

— Non, vous irez en charrette, sans prêtre, sur de la paille, côte à côte avec le bourreau.

La duchesse pâlit malgré elle.

— Allons donc, Monsieur, vos rêveries sont folles. Moi ! la duchesse de Grammont, dans cet équipage !

— Oh ! Madame, de bien plus grandes dames que vous encore !

— Et qui ? les princesses ?

Il baissa la tête sans répondre.

— La reine ?

Une larme coula de ses yeux et il se tut. Un morne silence régna dans cette assemblée si bruyante un quart-d'heure avant; chacun se regardait avec crainte, nous étions tous pâles, nous semblions être devenus nos propres spectres.

— Quelle folie ! s'écria tout à coup La Harpe. Pour vous convaincre, Madame, de la fausseté de tout ceci, pensez à la prédiction qui m'a été faite. Me convertir ! je n'en aurai garde, et tout le reste est aussi vrai. Reprenons donc notre joyeuse humeur et laissons ce rêveur à ses pensées.

Personne ne répondit. Le souper se termina tristement. On se dispersa sans s'adresser une parole. Voilà, ma chère amie, ce qui m'occupe malgré moi. J'ai beau rire de ma crédulité, ce que j'ai vu et entendu dans les faubourgs, la confiance aveugle qui règne ici, tout me persuade que le prophète a dit vrai.

Qu'en pensez-vous, Madame ?

— Je pense, mon ami, que si cette destinée s'accomplit, vous ne mourrez pas seul, puisqu'une femme doit vous suivre, et cela me tranquillise sur le reste.

— Pauvre chère créature ! interrompit le chevalier en la regardant avec tendresse, toujours la même !

— Oui, mon ami, toujours la même, car mon amour est le même et ne changera pas. Je vous aime, parce que vous êtes noble et généreux ; je vous aime parce que vous êtes brave. Et si vous saviez avec quelle fierté je

m'appuie sur ce bras qui ne me manquera jamais ! Vous autres hommes, vous avez une jouissance de moins que nous : vous ignorez l'ineffable joie de se sentir protégée, et vous ignorez aussi presque toujours le dévouement : vous avez si peu de chose à sacrifier !

— Ce temps-ci nous apprendra ce que nous ignorons, ma chère comtesse ; je crois que notre génération deviendra bien savante en fait de sacrifices et de dévouements.

— Vous n'avez donc pas d'espoir ?

— Je n'en ai pas d'autre que de rester près de vous, que de vous défendre. Je vous connais, vous ne quitterez point la reine, vous ne fuirez pas devant le danger....

— Où vous restez je reste.

— Je ne devrais pas accepter ce sacrifice ; je devrais vous forcer de rejoindre votre père ; je n'en ai pas le courage, et je sais que vous ne l'auriez pas non plus.

En ce moment un officier aux gardes s'approcha du pavillon, pâle comme un linge, respirant à peine ; il entra sans se faire annoncer, et, saluant le roi, il lui dit d'une voix entrecoupée :

— Sire, un exprès arrive à l'instant de Paris, la populace est soulevée, elle marche sur Versailles. Dans deux ou trois heures elle aura envahi le château. Quels sont les ordres du roi ?

La reine s'était levée, le plus grand silence régnait dans le salon, si bruyamment animé quelques minutes avant.

— Faites prendre les armes aux gardes du corps et aux Suisses, Monsieur, je retourne au château.

— Faut-il doubler les postes, sire ?

— C'est inutile. Qu'on ferme seulement les grilles.

Surtout qu'on ne tire pas un coup de fusil sans mon ordre. Je ne veux pas qu'il coule une seule goutte de sang.

— Chevalier, dit tout bas la comtesse, voilà le moment du courage, j'en aurai, soyez-en sûr.

Ceci se passait le 5 octobre 1791.

— Votre histoire est étrange, beau masque, interrompit Mme Tallien ; elle m'intéresse, et vous dites que vous avez vu tout cela?

— Oui, Madame, j'ai vu tout cela.

— Et la prophétie de Cazotte?

— J'étais à ce souper. Les prophéties se sont vérifiées. Mme de Grammont est morte sur l'échafaud ; Mme de Forbin aussi en voulant sauver la reine, à laquelle elle ressemblait; Mme de la Cerda y monta également. Vous savez tous le sort des autres.

– Et vous, vous êtes un des trois qui ne sont pas morts?

— Peut-être.

— A moins que vous ne soyez un de ceux..... Mais continuez, je vous en prie. Et se penchant à l'oreille de son voisin, elle lui dit :

— Cet homme me fait peur, il a l'air d'un spectre!

II.

Le masque continua :

Six mois après, c'était le 10 août 1792, la nuit commençait à descendre, les bruits de la ville se calmaient, et les citoyens paisibles, épouvantés des événements de la

journée, se renfermaient chez eux; de temps en temps un coup de fusil isolé retentissait dans le silence, quelques cris y répondaient, puis tout se taisait de nouveau.

Dans un misérable galetas de la rue des Prouvaires, une femme, jeune et belle, était presque étendue sur le carreau; debout, près de la porte, un vieillard semblait disposé à lui barrer le passage. Les cheveux de cette femme tombaient en désordre sur ses épaules; ses vêtements, déchirés, présentaient encore un reste de luxe. Après un instant de repos, elle se leva brusquement et se rapprocha de son compagnon.

— Joseph, lui dit-elle, la nuit est venue, il n'y a plus de danger. Laissez-moi sortir ou l'incertitude me tuera. Si vous ne me conduisez près de la reine, je me précipite par cette fenêtre.

— Madame la comtesse, consentez à passer la nuit ici. Je vais aller à l'assemblée; je saurai des nouvelles, je vous en apporterai; je tâcherai de voir des gens de la maison, M. le chevalier de Fiennes, et alors...

— Mais, malheureux, interrompit-elle en lui prenant les mains, tu as donc oublié qu'il était dans le château pendant ce massacre auquel j'ai échappé par ton dévouement? Hélas! il sera mort auprès du roi avec ses camarades. Oh! laisse-moi sortir, il faut que je sache la vérité.

En achevant ces mots, elle le repoussa si rudement qu'elle l'éloigna de la porte, et profita de ce moment pour se jeter sur l'escalier, et descendit avec une rapidité effrayante, malgré les obstacles et l'obscurité. Joseph la suivit aussi vite que son âge le lui permettait. Il la trouva dans la rue, embarrassée de sa route; elle l'attendait. Il lui jeta une mante sur le cou, passa son bras sous le

sien pour la soutenir, et lui demanda où elle voulait aller.

— Aux Tuileries, et marchons vite!

Ils cheminèrent en silence jusqu'à l'approche du château. Aussitôt qu'elle aperçut les arbres, un frisson la saisit, elle s'arrêta; puis tout à coup abandonnant son guide, elle courut vers l'entrée la plus voisine. Des bruits étranges se faisaient entendre à l'intérieur, des lumières passaient rapidement devant les fenêtres, des cris de triomphe se mêlaient aux plaintes du désespoir. Des objets indistincts étaient épars dans la cour : c'étaient des cadavres; elle faillit succomber en considérant, avec égarement, l'effroyable spectacle qu'elle avait devant les yeux, elle se crut le jouet d'un songe.

Ce château, où, la veille encore, elle était près de sa royale maîtresse, maintenant saccagé, pillé, ne présentait plus que désordre. Des hommes couverts de haillons avaient remplacé les élégants officiers; les fenêtres étaient brisées, et, à travers les châssis vides, se montraient les riches draperies, agitées par le vent.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, tout cela en si peu de temps!

Cette crainte se dissipa : elle avait une mission à remplir; elle était venue chercher la vie ou la mort : elle marcha résolûment vers le premier cadavre qui s'offrit à sa vue, il portait l'uniforme suisse. Ceux qu'elle trouva sous ses pas en étaient tous revêtus, quelques-uns respiraient encore. Entraînée par une espèce de vertige, quand elle eut fini son horrible revue de ce côté du bâtiment, elle entra dans le jardin. Quelques hommes passaient auprès d'elle, ils lui parlaient; avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les femmes, surtout lorsqu'elles sont sous la puissance d'un sentiment passionné,

elle leur répondait gaîment, donnait des prétextes à ses recherches, et ils la quittaient. Pas un coin, pas une victime n'échappa à son ardente curiosité. Enfin, après une heure de cette affreuse promenade :

— Il n'y est pas, dit-elle avec une indicible joie : maintenant à l'assemblée législative !

Son retour fut plus difficile : n'étant plus soutenue par son exaltation, elle vit avec horreur le chemin qui lui restait à parcourir ; elle en calcula tous les dangers. Néanmoins elle rejoignit en sûreté son valet de chambre, qui la cherchait, tremblant de ne plus la revoir.

Ils arrivèrent ensemble à l'assemblée. Elle était réunie et prononçait la déchéance de Louis XVI. La comtesse le le vit avec sa famille dans cette loge du logographe, où il était entré roi et d'où il sortit prisonnier. Derrière lui étaient quelques fidèles serviteurs ; elle les parcourut des yeux, prête à se trouver mal. Enfin, un jeune homme s'approcha de Marie-Antoinette, lui dit respectueusement quelques mots à l'oreille ; une croix de Malte brillait sur sa poitrine, c'était lui !

Il n'y a pas de langue qui puisse rendre ce qu'elle éprouva alors. Elle fendit la presse, hardie et fière ; et s'adressant à un garde national :

— Monsieur, dit-elle, je suis de la maison de la reine, laissez-moi passer.

Cet homme la renvoya à son officier ; elle se nomma. Après quelques pourparlers on la conduisit à la famille royale. Lorsque la porte de cette loge s'ouvrit pour la recevoir, lorsqu'elle se trouva en face de celui qu'elle aimait d'un amour si dévoué, et pour qui elle avait exposé sa vie, elle ne put résister à tant d'émotions, et ses forces l'abandonnèrent.

Le drame qui se jouait dans la salle était si terrible, si intéressant pour tous, qu'à peine se retourna-t-on pour voir qui causait cette interruption légère. Un moment après, la reine appela Mme de Seganges, elle se précipita vers elle ; la malheureuse princesse ne lui fit aucune question et se borna à lui serrer la main.

Les princes restèrent ainsi dans la salle pendant deux jours. Ces moments furent affreux. La déchéance était prononcée, mais on ignorait encore quel serait le sort du roi. Enfin arriva l'ordre de transférer Louis XVI au Temple et en même temps celui de le séparer des personnes de sa maison. Cependant, à force de supplications, on obtint pour lui deux valets de chambre, pour la reine quelques femmes de service, et la marquise de Tourzel, gouvernante des enfants de France, put s'enfermer avec eux. Mme de Seganges fut, comme les autres, séparée des infortunés captifs. Que de larmes elle répandit en les quittant ! Marie-Antoinette l'engagea à sortir de France.

— Non, Madame, je ne le puis tant que la reine y demeurera. C'est mon devoir ! Et d'ailleurs, qu'irais-je chercher en pays étranger ? pensait-elle ; il restera à Paris.

Elle ne se trompait pas. Le chevalier fut du petit nombre d'hommes éclairés qui voulurent jusqu'à la fin demeurer près de leur maître. S'ils en eussent tous fait autant, bien des malheurs peut-être nous eussent été épargnés.

Les adieux furent interrompus par les commissaires qui emmenèrent leurs prisonniers. Ceux qui restaient se regardèrent ; qu'allaient-ils devenir ? Ils avaient à choisir entre l'exil ou la mort. Chacun songeait à soi : l'homme est ainsi fait !

Mme de Seganges avait un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré ; mais, en allant s'y établir, elle se mettait telle-

ment en évidence, qu'il y avait tout à craindre pour elle. Après en avoir causé longuement avec le chevalier, il lui parut préférable de louer un petit appartement meublé, rue du Temple, et de s'y installer avec Joseph, sous un nom supposé. M. de Fiennes en trouva un dans le même quartier. Ni l'un ni l'autre ne voulait perdre de vue le dernier asile de son souverain. Ils espéraient adoucir sa captivité par quelques marques d'attachement; cette consolation ne leur fut point accordée. Rien ne pénétrait dans le donjon, toutes les fenêtres étaient grillées; à peine si quelquefois on apercevait un garde devant la porte : c'était le secret du tombeau.

Néanmoins M. de Fiennes, agent actif du parti royaliste, entretenait des intelligences avec l'Angleterre. La comtesse l'ignorait. Il eût craint d'inquiéter son amour en lui racontant les dangers auxquels il s'exposait sans cesse. Elle ne voyait que lui, ne s'occupait que de lui, et quelquefois elle se surprit, avec remords, à regarder ce temps comme le plus heureux de sa vie.

Cependant le roi fut mis en jugement, vous le savez. On comprit que la Révolution, ayant osé frapper cette tête auguste, ne s'arrêterait pas là. On frémit pour tous les siens. La comtesse, dès ce moment, ne connut plus de repos. Si M. de Fiennes se faisait attendre, s'il la quittait plus tôt, la pauvre femme mourait d'inquiétude.

Un jour il ne vint pas. La journée, la soirée se passèrent sans qu'il parût. Elle envoya chez lui; l'absence de Joseph fut longue, il parut enfin. Elle l'interrogea, il ne put répondre.

— Qu'y a-t-il, au nom du Ciel? Où est le chevalier?

— Madame... que Mme la comtesse me pardonne. — Il n'est pas chez lui.

— Mais où est-il? que lui est-il arrivé? est-il malade? est-il... Elle craignait d'achever.

— Madame, — j'ai trouvé les portes ouvertes, — les scélérats! ils fouillaient dans ses papiers.

— Et lui? et lui?

— Lui! il n'était pas là. Il est arrêté!

— Arrêté?

Elle retomba sans force, hors d'état d'ajouter un mot. Le bon serviteur, qui l'avait vue naître, qui l'aimait comme son enfant, employa toute son éloquence pour la consoler. Ce désespoir lui brisait le cœur.

— Rassurez-vous, Madame, ils n'ont rien trouvé chez lui qui le compromît, ni personne; ils ne peuvent donc le retenir longtemps; on le relâchera. Madame, pour monseigneur votre père, pour M. le chevalier, pour votre vieux Joseph, tâchez de vous calmer. Du courage, on le sauvera.

Elle ne l'écoutait qu'à peine.

— Où l'ont-ils conduit! il faut que je le voie! Réponds donc!

— Madame, il est à la Force.

— A la Force! là où ils ont massacré Mme de Lamballe! Mais lui, Joseph, ils ne le tueront point, n'est-ce pas? car enfin tu dis bien, il n'est point coupable, et sa vie n'importe à personne, qu'à moi qui l'aime tant! Comment arriver à lui?

— Il est trop tard pour y songer aujourd'hui. Demain, si Madame le veut, je ferai des démarches, j'irai chez les représentants.

— Toi? pourquoi pas moi?

Joseph se tut, il n'osa exprimer sa pensée; la comtesse le comprit et rougit. Aussitôt que le jour parut, après une nuit de douleur, elle se présenta en vain chez les juges;

ils ne la reçurent pas; chez quelques députés, elle n'arriva pas jusqu'à eux. Ces sollicitations durèrent toute une semaine. Elle rentrait abattue, désespérée, lorsque Joseph lui dit qu'il croyait avoir trouvé une dernière ressource.

— Je l'ai cachée à Madame, parce que je suis sûr que cela lui fera de la peine. A présent il faut bien l'avouer. M. le baron de Melfort, qu'ils appellent le citoyen Georges, est du nombre de ces représentants. Il a un grand crédit, c'est un ami de Robespiere, de Fouquier-Tinville.

— Le baron de Melfort ! oh ! celui-là ne me refusera pas ! Sais-tu son adresse ?

— La voici. Mais est-ce que Madame veut y aller sur-le-champ ?

— Oh ! oui, courons. Que de temps perdu ! Sais-tu que je ne l'ai pas vu depuis huit jours ?

Après une assez longue marche, elle entra dans la maison d'un de ces hommes qui faisaient trembler toute la France. Elle y entra sans crainte. Cet homme avait été l'ami de ses parents, le protégé de son père : elle ne doutait pas qu'il ne fît tout pour elle.

Dans une antichambre ornée de faisceaux républicains, de bonnets rouges et du portrait de Marat, était une espèce de secrétaire qui ne se leva ni ne se découvrit à son approche. Cet accueil commença à l'intimider.

— Citoyen, je voudrais parler au citoyen Georges.

L'autre la regarda d'un air presque méprisant.

— Tu veux parler au citoyen Georges ? Je ne crois pas que cela se puisse ; il va sortir. A moins que tu n'aies un rendez-vous ; oh ! alors c'est différent.

Et le misérable cherchait à donner à ses traits une sorte de malice.

— Je n'ai pas de rendez-vous : si vous voulez me prê-

ter votre plume, j'écrirai mon nom ; vous le porterez au citoyen, qui me recevra.

Elle écrivit ; le scribe prit le billet et pénétra dans l'appartement. Bientôt la porte se rouvrit, et son maître lui-même vint au-devant de la comtesse.

— Je suis désolé, citoyenne, de t'avoir fait attendre ; mais je ne comptais pas sur pareille visite. Entre. Et il lui offrit la main.

— Lorsqu'ils furent seuls, il quitta le ton de familiarité qui lui avait paru si étrange.

— Pardon, madame la comtesse, pardon de mon langage révolutionnaire ; il faut bien se conformer à la loi, lorsqu'on la fait. J'espère que ce n'est rien de trop malheureux qui vous amène vers moi ?

— Monsieur, je viens vous demander une grâce que j'implore en vain de vos collègues. Vous aurez pitié de moi : vous vous souviendrez de notre ancienne amitié ; vous permettrez que je le voie !

— Et qui, Madame ?

Embarrassée, elle répondit tout bas :

— Le chevalier de Fiennes, un de mes amis ; il a été arrêté, conduit à la Force. Je ne sais pas de quoi on l'accuse, je ne sais pas pourquoi on l'a arraché de chez lui ; mais, je le jure, il est innocent. Il faut que je lui parle ; j'ai mille choses à lui dire. — Il s'occupait de mes affaires, reprit-elle, comme honteuse de montrer le fond de sa pensée ; nous étions ensemble chez la reine... Depuis l'émigration de mon père, de M. de Seganges, depuis l'emprisonnement de la famille royale, c'est le seul protecteur qui me reste.

— Je comprends parfaitement, Madame ; et que puis-je faire pour vous obliger ?

— Que je le voie, Monsieur, s'écria-t-elle en joignant les mains, que je le voie!

— Vous le demandez avec tant d'instances, que je tâcherai de vous satisfaire. Je vais aux Jacobins ; j'y rencontrerai sans doute Fouquier-Tinville, je lui en parlerai.

— Et croyez-vous qu'il vous l'accorde? Je reviendrai ce soir savoir la réponse, et ce sera bientôt, n'est-ce pas, que je le verrai ?

Il se leva, elle dut l'imiter ; ils sortirent ensemble, la comtesse pour se diriger vers la rue du Temple, et lui pour aller à ce redoutable club d'où partaient tant d'arrêts de mort. Elle fit quelques pas, puis elle rappela Georges.

— Vous n'avez pas entendu parler de cette affaire?

— Du tout, citoyenne.

Alors, pensa-t-elle, ce n'est pas sérieux ; il le saurait.

— Cette femme-là avait un terrible amour, interrompit M. Masson, et on est bien heureux d'en inspirer un semblable.

— Vous trouvez, Monsieur? répondit le masque.

— Savez-vous, dit Cambacérès à Mme N., que ce masque nous raconte de singulières choses ? Il nous parle des ci-devant comme si nous étions des aristocrates.

— Vous n'ignorez pas que c'est la condition, et que nous le lui avons permis.

— C'est juste. Mais le voilà qui continue, je suis curieux d'entendre la fin de cette aventure.

III.

— Le soir, la comtesse arriva à l'heure indiquée ; elle entra, tremblante d'impatience.

— Eh bien, citoyen, le verrai-je?

Un sourire indéfinissable passa sur les lèvres de Georges lorsqu'il répondit :

— J'ai des remercîments à vous faire, Madame, pour votre exactitude ; me procurer deux fois en un jour le plaisir de vous voir, c'est plus que je n'osais espérer. Malheureusement, je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous donner. Le chevalier de Fiennes est au secret, personne ne peut lui parler.

— Au secret, mon Dieu! pourquoi? qu'a-t-il fait? de quoi l'accuse-t-on?

— D'un complot pour faire évader les prisonniers du Temple, de concert avec l'Autriche?

— Et ses jours sont en danger, Monsieur? au nom du Ciel, répondez-moi!

— Je ne crois pas qu'il soit possible d'éviter un jugement, et ce jugement...

— Ce jugement, achevez!

— Ce jugement sera la mort.

— La mort! non, non, c'est impossible; il n'est pas coupable. La mort! oh! Monsieur, sauvez-le!

Elle se jetait à ses genoux, elle pressait ses mains. Dans son délire elle les mouillait de ses larmes.

— Relevez-vous, madame la comtesse, relevez-vous, et permettez-moi de vous demander quel intérêt si grand vous attache à M. de Fiennes? Il n'est, que je sache, ni votre parent ni celui de M. de Seganges.

Elle le regarda un instant, se plaçant droite devant lui, les bras croisés sur sa poitrine.

— Ecoutez-moi, Georges, nous sommes dans un temps où la réputation d'une femme n'est plus son premier trésor. Vous êtes étonné de mon désespoir, eh bien! appre-

2

nez-en la cause : j'aime M. de Fiennes ! pour lui j'ai risqué mon existence et perdu peut-être ma famille ; en ce moment, je consens à passer à vos yeux pour une femme déshonorée, j'avoue que je suis sa maîtresse, et, si cet aveu pouvait le sauver, je le ferais devant la France entière. Maintenant, vous n'ignorez rien, Georges, et c'est sa vie qu'il me faut ; sa vie, donnez-la-moi, et vous pourrez ensuite exiger, ce sera moi qui vous devrai tout.

— Ce que vous me demandez, Madame, n'est pas en mon pouvoir, je le regrette vivement ; je ne suis pas des juges de M. de Fiennes ; d'eux seuls et de la loi dépend son salut.

— La loi, il n'y en a plus ; les juges, on peut les gagner.

— Les gagner ! Fouquier-Tinville n'est pas un homme qu'on gagne.

— Cependant, avec de l'argent, Monsieur, avec de l'argent on fait tout, et j'en ai. Mes biens ne sont pas confisqués, je les donne, prenez-les ! Mon sang, mes jours, tout pour le sauver ! oh ! tout ce que je possède !

— Hélas ! madame la comtesse, je ne suis pas du tribunal. Mon intercession peut-être lui serait utile ; mais, en faisant cette démarche, je risquerais de me perdre sans être sûr de l'arracher au supplice. L'échafaud craint qu'on ne lui enlève sa proie ; il ne pardonne pas à ceux qui le tentent.

— Eh ! Monsieur, n'essaierez-vous pas de braver cette colère pour acquitter une dette de reconnaissance ?

Georges ne lui répondit point ; il se promena longtemps dans l'appartement ; il s'assit près d'elle, prit sa main qu'elle ne retira pas, quoique ce mouvement lui fît horreur.

— Vous me parliez tout à l'heure d'argent, Madame, croyez-vous que ce soit contre de l'argent qu'un homme de la révolution joue sa vie? Non. Pour quelque fortune que ce soit, je ne consentirai jamais à exposer mon crédit et ma popularité; mais il y a d'autres sentiments qui agitent le cœur, même celui d'un représentant : pour eux on peut tout risquer. Enfin, Madame, il est un moyen de sauver M. de Fiennes : ce moyen dépend de vous.

— Un moyen qui dépend de moi, Georges? Oh! parlez; ne savez-vous pas que rien ne me coûtera!

— Un peu de patience, comtesse! Pour vous faire part de ce que je désire, je remonterai comme vous dans le passé. Ce que je désire, oh! c'est une idée fixe chez moi depuis huit ans. Vous n'avez pas oublié Toulouse; vous vous rappelez un jeune gentilhomme que sa folie précipita dans une dangereuse affaire, et à qui l'indulgence de votre père épargna une sévère punition. Vous vous souvenez sans doute aussi de son assiduité à votre hôtel, de la facilité avec laquelle il renonça à toutes ses habitudes d'homme de plaisir pour ne s'occuper que de ses devoirs et des moyens de vous être agréable. Peut-être aurez-vous remarqué que ses opinions étaient devenues les vôtres; qu'il supportait sans se plaindre les quolibets des gens de cour qui vous entouraient, et qui se jouaient de lui, en l'appelant hobereau de province. Néanmoins, il portait une épée, et cette épée obéissait à une tête ardente, et à une main prompte; il ne se résignait que chez vous à souffrir une raillerie, et, s'il le faisait, croyez-vous que ce fût pour se conserver sa place obscure dans votre cercle de grands seigneurs?

Non, Madame, non, il n'y avait ni orgueil ni ambition dans son âme; il y avait de l'amour, de l'amour sans

bornes, et cet amour, c'est vous qui l'inspiriez ; pour vous il aurait sacrifié son honneur et son existence, et vous l'ignoriez, et vous ne jetiez sur lui qu'un regard d'indifférence, tout au plus de pitié. Concevez-vous tout ce qu'il connut de douleurs, ce jeune homme ainsi méprisé ! Eh bien ! cet amour a survécu aux circonstances ; cet amour l'a fait veiller sur vous sans que vous en fussiez instruite ; cet amour, peut-être, l'a placé où il est, en lui inspirant la vengeance contre ceux qui l'avaient humilié ; cet amour aujourd'hui le met à vos pieds, il vous offre le salut d'un rival détesté, il vous l'offre à condition que vous renoncerez à ce rival, que vous ne le reverrez plus, et que vous accepterez celui qui vous aime depuis tant d'années !

A mesure qu'il parlait, le représentant avait fait place à l'homme de bonne compagnie ; à mesure qu'il parlait aussi, la comtesse, effrayée, terrifiée, reculait sa chaise et le repoussait du geste comme un être odieux à voir et à entendre. Mais quand il demanda, pour prix de la vie de son amant, qu'elle renonçât à cet amant ; qu'elle se livrât à lui Georges, à lui couvert de sang et de boue, elle ne put retenir un cri d'horreur. Elle courut dans un coin de l'appartement, se cramponna de toutes ses forces à un meuble, et reprenant sa dignité de femme, elle oublia qu'elle était venue pour supplier.

— Jamais, jamais ! s'écria-t-elle. Quoi, racheter ses jours par mon déshonneur ! Il n'en voudrait pas alors, il me maudirait et il n'en mourrait pas moins, car il est trop noble pour vous rien devoir.

— Je m'attendais à cet emportement, Madame ; je sais que votre enveloppe si frêle renferme une âme altière et inflexible, mais je sais aussi que vous aimez : je n'ajou-

terai pas que moi seul vous ai évité la prison et l'échafaud : du jour où je ne vous protégerai plus, vous périrez. Cela vous importe peu, n'est-il pas vrai ? aussi ne vous en avais-je rien dit.

Après un moment de silence il reprit :

— Mais, Madame, songez qu'il ne le saura pas.

— Je le saurai, moi, et pourrais-je vivre une minute, chargée d'une semblable ignominie ? Quoi ! je trahirais la foi que j'ai jurée pour accepter un bienfait de vous, de l'assassin de mon roi, du bourreau de tous les miens ! Non, non, j'aime mieux que nous mourions tous deux. Adieu ! puisse le Ciel vous maudire comme je vous maudis ! ! !

— Un mot encore, Madame : vous êtes venue ici pour avoir la permission d'entrer à la Conciergerie ; je vous l'avais refusée, j'espérais réussir sans cet auxiliaire. Vous n'écoutez rien, voici cette permission. Demain matin vous verrez le chevalier. Je crois utile d'ajouter que je serai chez moi jusqu'à midi ; qu'à cette heure il sera temps encore, et que je vous attendrai.

Mme de Seganges s'avança vers la porte et prit sur une table le papier que Georges y avait déposé, puis elle s'élança dans la rue. En arrivant dans sa modeste chambre, elle se laissa tomber sur un siége.

— Joseph, dit-elle, soyez prêt demain à neuf heures pour m'accompagner ; n'entrez pas dans mon appartement : si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. Allez.

Aussitôt qu'elle fut seule, la malheureuse se leva : il semblait qu'elle attendît ce moment pour se livrer à sa douleur. Elle pria ; ses sanglots interrompirent ses prières. Elle arriva, après des convulsions, des déchirements effroyables, à une atonie complète. Elle souffrait

d'un horrible mal : elle avait devant les yeux une vision sanglante, la tête de l'homme qu'elle aimait : elle la voyait entre les mains de Georges, il la lui montrait avec un affreux sourire, en lui répétant :

— C'est toi qui l'as tué !

Cette espèce de fièvre dura une partie de la nuit ; il faisait chaud, on avait laissé la fenêtre ouverte. Dès que l'aurore parut, la fraîcheur du matin se fit sentir, l'air vint soulever ses cheveux sur son front : ce fut un soulagement.

Il y avait bien des irrésolutions dans sa tête. La seule pensée du sort qui attendait M. de Fiennes la faisait frémir, et l'unique moyen qu'il eût de l'y soustraire était tellement odieux, qu'elle ne voulait pas même y arrêter sa pensée. Elle prit des papiers dans son secrétaire, et essaya de faire ses dernières dispositions, résolue à mourir avec lui. Ce fut en vain ; un démon cruel murmurait sans cesse à son oreille :

— C'est toi qui le tues !

Hélas ! tous ces détails elle les écrivit dans cette nuit d'horreur, pauvre victime !

Joseph frappa à sa porte au moment où la comtesse ouvrait tout à fait sa croisée. Elle ne lui répondit pas. Un rayon de soleil tombait sur la tour du Temple. La pauvre femme se sentit presque de la haine pour les princes qui y étaient renfermés. C'était à eux qu'elle devait ses angoisses. En ce moment elle eût donné la vie de la reine, qu'elle avait chérie, celle de ses innocents enfants. Hélas ! elle avait cruellement souffert pour ne plus croire ni en Dieu ni en son roi !

Joseph frappa de nouveau ; après la réponse de sa maîtresse, il entra suivi d'un homme en costume de paysan, dont le chapeau rabattu cachait tout le haut du

visage ; une longue barbe achevait de le rendre méconnaissable.

— Qu'est-ce ? que me veut-on ? dit brusquement la comtesse.

— Madame, c'est un message de M. le duc, répondit Joseph ; il est apporté par une personne que madame connaît.

— Un message de mon père ! Oh ! parlez, parlez, Monsieur, qu'avez-vous à m'apprendre ? Court-il quelque danger ? avez-vous une lettre de lui ?

Le chapeau de l'inconnu tomba ; Mme de Seganges le regarda un instant indécise, puis elle se jeta à son cou en poussant un cri de joie. C'était son père !

— Oh ! mon père ! mon père !

— Oui, ma fille, c'est moi, c'est moi qui ai tout bravé pour venir vers vous. Dans quel état je vous retrouve. mon enfant bien-aimée ? Mais je remercie le Ciel de vous voir encore.

— Le Ciel est bien cruel pour moi, mon père, il m'a persécutée dans ce que j'ai de plus cher ; dans vous d'abord, et dans...

— Eh bien ! achevez.

La comtesse se tut.

— Vous ne me parlez pas de M. de Seganges, Madame ?

La jeune femme rougit, son regard se baissa davantage, mais elle continua à garder le silence.

— Sortez, Joseph, j'ai besoin de causer avec ma fille. Je vous rappellerai tout à l'heure, ajouta-t-il quand il vit que le vieillard hésitait.

— Monseigneur, soyez bon pour Mme la comtesse, elle a tant souffert ! répliqua Joseph en essuyant une larme.

— On ne m'avait donc pas trompé, reprit le duc dès

qu'ils furent seuls, vous avez oublié vos devoirs, vous êtes coupable. Je viens aujourd'hui vous demander compte de votre conduite, je viens savoir de quel droit vous avez souillé votre famille d'une tache ineffaçable. Je vous ai laissée pure, et je vous retrouve flétrie. Répondez, Madame, soyez franche : êtes-vous réellemen la maîtresse de M. de Fiennes?

— Mon père!...

— Parlez, vous dis-je, et n'ajoutez pas un mensonge à votre faute.

— Eh bien! oui, mon père, oui, puisque vous l'exigez, je dirai la vérité, M. de Fiennes est mon amant. Aussi bien, dans l'état où je suis, dans le désespoir qui me brise, je l'avouerais à toute la terre.

— C'est donc là que vous a conduite mon absence, ma fille!

— Votre absence, Monsieur, certainement, mais plus encore le mariage que vous m'avez fait faire. Savez-vous qu'il est horrible d'unir une jeune fille de seize ans à un vieillard de soixante? Savez-vous que vous êtes responsable devant Dieu des suites d'un pareil hymen? Vous avez fait épouser le nom de Nertal à celui de Seganges, vous avez voulu pour votre fille un lieutenant-général de province, un chevalier des ordres, et vous ne vous êtes pas informé si cette *chose* était un homme ou un démon. Vous m'avez ordonné de dire *oui*, j'ai dit *oui*. Vous m'avez imposé à la fois un mari, un titre, une charge, des diamants et des laquais, j'ai accepté tout cela avec la même indifférence. Il en est résulté que, plus tard, séparee de vous qui étiez la seule affection de mon cœur, j'ai cherché une branche où rattacher ma vie; je me suis trouvée seule en face des malheurs de cette effroyable

époque, un bras généreux s'est offert à moi. Un noble cœur m'a promis un refuge et une protection, j'ai accepté l'un et l'autre en priant le Ciel et vous de me pardonner. Dans tout cela je n'ai point songé à M. de Seganges, parce que M. de Seganges n'est pour moi qu'un étranger. La faute que j'ai commise, je ne m'en repens que devant Dieu et devant vous, encore une fois, mon père. J'espère que mon mari vivra heureux, je ferais tout au monde pour assurer son bonheur, mais je ne le verrai jamais. Je ne paraîtrai pas coupable et humiliée devant celui qui n'a jamais été pour moi qu'un maître. Voilà, mon père, toute la vérité. Jugez-moi et condamnez-moi, si je n'ai pas su aller jusqu'à votre cœur.

Le duc garda le silence, les yeux baissés vers la terre et dans l'attitude d'une profonde réflexion.

— Et si vous étiez libre, reprit-il enfin, que feriez-vous?

— Si j'étais libre, je ferais ce qu'il voudrait.

— L'épouseriez-vous? le voudrait-il malgré votre faute?

— Je n'en doute pas.

— Il n'est donc pas chevalier profès?

— Non, mon père, il est chevalier de naissance.

— Alors, ma fille, tout peut encore être réparé. M. de Seganges est mort le douze du mois dernier à Londres. J'en ai reçu la nouvelle, et c'est là le motif de mon voyage.

La comtesse tomba involontairement à genoux et pria; elle se repentait peut-être! En face de la mort les sentiments changent de face. Tout à coup un bruit violent se fit entendre dans la rue. Un crieur s'arrêta sous les fenêtres; sa voix arriva jusqu'à Mme de Seganges :

— Liste des condamnés à mort qui seront exécutés demain matin.

Le ci-devant comte de La Chaise;
Le ci-devant baron de Flibourg;
Le ci-devant chevalier de Fiennes.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, cela est donc bien vrai! Ah! vous ne savez pas tout, mon père: cet homme que j'aime plus que ma vie, plus que vous peut-être, cet homme pour qui j'ai oublié mes devoirs, ma position, tout enfin, ils vont me le tuer, demain, demain, entendez-vous? Et c'est dans cet instant que vous venez m'apporter ma liberté, et vous croyez que je souffrirai cette infamie quand je puis l'empêcher, quand je puis racheter cette vie si chère! Non, non, mille fois non; n'importe ce qu'il m'en coûte, il ne mourra pas! Adieu, mon père, consolez-vous, car je ne reviendrai plus. Je vais maintenant remplir un devoir, je vais sauver mon mari! Ensuite Dieu aura pitié de moi!

Et la comtesse s'élança hors de l'appartement.

IV.

Mme de Seganges courut comme une folle vers la Conciergerie. Sans remarquer qu'elle était un sujet d'étonnement pour les gens qui passaient, sans songer au danger d'attirer l'attention dans un moment semblable, elle ne s'arrêta qu'à la porte de la prison, et, montrant son laissez-passer, elle conjura le geôlier de la conduire où elle désirait aller. La voix du chevalier la tira de cet état d'hallucination; un saint et vénérable vieillard s'appuyait sur le bras du jeune homme, tous les deux parlaient à des citoyens qui semblaient insulter à leur infortune:

— Vous crierez *vive la République,* Monsieur le curé, et *vive la Raison,* au lieu de *vive la messe,* ou nous vous ferons chanter sur un autre ton.

— Respectez ce vieillard, si vous êtes des hommes! s'écria le chevalier.

— Tiens, répondit l'un d'eux en riant, voilà ton confesseur qui t'arrive, chien d'aristocrate. Tâche de la bien traiter, la femme au teint pâle, ou tu t'en repentiras à ton dernier moment, et tu n'as pas longtemps à attendre.

— Par pitié! interrompit le chevalier en la leur montrant.

— Elle restera une heure, pas plus, dit le geôlier, et encore a-t-il fallu de fameuses protections. La pauvre malheureuse! je la crois insensée!

Le chevalier la regarda et fut frappé de l'altération de son visage. Tout à coup cette femme si timide, si douce, se retourna violemment vers les bourreaux, et leur montrant la porte d'un geste plein de majesté, elle leur ordonna de sortir.

— Je suis la maîtresse ici, c'est l'ordre de Fouquier-Tinville. Voyez plutôt ces lignes : *Ordre d'obéir en tout à la citoyenne Seganges.* Encore une fois, sortez!

La véritable douleur a un grand ascendant, même sur les âmes les plus dépravées. Ils se retirèrent et n'ajoutèrent pas un mot. On ferma la porte à deux verroux; le compagnon de chambre du chevalier se retira derrière les rideaux d'une espèce d'alcôve.

Ils étaient enfin seuls; après une séparation de plusieurs jours ils se revoyaient, mais dans quel moment! La comtesse, pâle comme un spectre, restait debout à la même place, n'osant pas faire un mouvement; M. de Fiennes s'approcha d'elle, prit sa main et la baisa. Cettte

caresse lui rappela sa présence; elle l'avait presque oublié, tant elle souffrait : elle se jeta dans ses bras.

— Pauvre amie, comment avez-vous pu faire pour arriver jusqu'ici? Que vous êtes changée! Les monstres, ils vous auront vendu bien cher ce dernier entretien! Cependant, c'est une torture de plus que de vous voir ainsi : ils ont voulu ne pas me l'épargner. Répondez, oh! répondez. Ce silence me glace. Vous n'avez donc plus de courage, vous que j'ai connue si forte? Regardez-moi, je suis encore là. Une heure de joie nous est encore donnée. Nous serons une heure ensemble et libres, ne comprenez-vous plus ce bonheur?

— Charles, tu ne mourras pas; mon bien-aimé, j'apporte ta grâce, tu es sauvé; je ne puis te laisser mourir. N'importe de quoi je la paie, cette vie si chère, elle ne doit pas finir sitôt.

— Quoi! que dites-vous, ma grâce! Hélas! vous n'avez donc plus votre raison? Ne savez-vous pas que jamais ils n'en firent, de grâces? On vous abuse, ou vous vous trompez-vous-même.

— Non, je ne me trompe pas, reprit-elle en secouant la tête, je sais très-bien ce que je dis, tu ne mourras pas, je veux que tu vives, et tu vivras.

Il la crut folle.

— C'est une illusion, pensa-t-il; j'en dois remercier le Ciel, et ne pas la lui ôter. Elle adoucira ce cruel moment.

— Nous allons être séparés, reprit Mme de Seganges, vous devez passer dès aujourd'hui en pays étranger, je vous y suivrai bientôt; maintenant, je ne le puis, des affaires; — vous savez, les biens de mon mari à racheter. — Quand tout sera terminé, nous nous reverrons.

Ils se turent ; chacun d'eux voulait cacher à l'autre les tourments qu'il éprouvait. Lui n'ajoutait pas foi à cette espérance qu'elle lui avait présentée ; elle, l'infortunée, elle savait de quel prix elle l'achetait, cette espérance. Elle ne voulait pas y survivre.

— Cette scène me fait mal à entendre, interrompit Mme de Beauharnais. Ce malheureux chevalier devait cruellement souffrir.

— Oh ! oui, Madame, il souffrait bien, répondit l'inconnu, et la comtesse était si belle, si adorable ! Quand je pense au misérable auteur de tout cela, la rage me transporte, je crois ne pas avoir la force d'achever. Pourtant il le faut !

— Achevez ! achevez ! cria-t-on de toutes parts.

Il reprit ainsi :

— Ecoutez-moi, mon ami, dit Mme de Seganges, maintenant j'ai quelque chose à vous dire, quelque chose de grave et d'important, et le temps qui nous reste est bien court. Lorsque nous aurons quitté cette prison, vous sortirez de France sur-le-champ ; cela ne peut être autrement, vous le savez. Je suis libre, mon père vient de m'en apporter la nouvelle. Avant de nous séparer, pour longtemps sans doute, je voudrais être votre femme, je voudrais légitimer ma faute, et je ne vous demande pas si vous le voulez, je vous demande si vous le pouvez. Il y a dans votre prison un prêtre qui peut nous unir. Avec de l'argent, nous obtiendrons la permission de rester encore un instant, j'en suis sûre, et voici beaucoup d'argent ; d'ailleurs, je suis recommandée très-puissamment, vous allez voir.

— Mon Dieu ! vous êtes libre ! et c'est dans un moment semblable que je l'apprends ! Oh ! mais c'est affreux !

Quoi ! ma vie aurait pu vous être consacrée tout entière, et il me faut vous perdre !

— Non, non, vous ne mourrez pas, vous dis-je !

— N'importe ! Vous serez à moi avant, vous porterez mon nom, ce sera une grande douceur pour moi. Ecoutez, voilà ce qui est possible. Un vieux prêtre est mon compagnon de chambre. Il dort dans cette alcôve, il dort, le saint homme, si près de la mort ! Je vais l'éveiller, il ne refusera pas de remplir son auguste ministère, et, après, Dieu nous prendra peut-être en pitié !

— Oh ! faites cela, mon ami, faites cela !

Le chevalier passa derrière les rideaux, et en sortit un instant après, accompagné du pieux ecclésiastique.

Mme de Seganges se mit à genoux en l'apercevant.

— Mon père, dit-elle, vous voyez devant vous deux êtres qui s'aiment et qui sont bien coupables ! Sans être libre, j'ai donné mon cœur et ma vie à celui que je vous demande aujourd'hui pour époux. Absolvez-nous, mon père, avant de nous bénir ; nous nous repentons, et nous remercions le Seigneur qui nous permet de réparer notre faute.

Le prêtre les regarda tous deux agenouillés devant lui.

— Mes enfants, répondit-il après s'être recueilli un instant, le temps où nous sommes est un temps d'épreuve. Il plaît au Ciel que nos péchés soient tous purifiés par le baptême de sang que nous allons recevoir. Au nom du Tout-Puissant, je vais vous unir.

Il prononça sur leurs têtes les mots sacramentels. Cette cérémonie faite dans une prison, si près de l'échafaud, avait quelque chose de plus solennel encore qu'en face de l'autel, au milieu de l'encens et de la pompe des églises. Le vieillard qui priait, qui bénissait, qui apportait

des paroles divines parmi les apprêts de la mort, inspirait un respect plus profond que s'il eût été revêtu de ses habits sacerdotaux.

— Relevez-vous, leur dit-il, vous êtes époux pour le temps et pour l'éternité. Maintenant, que le Ciel vous donne le courage de vous séparer en chrétiens.

— Un mot, mon père : Dieu pardonne-t-il une faute, un crime, causés par le dévouement?

— Dieu pardonne au repentir, ma fille, et le martyre purifie tout.

Et leur faisant de la main un signe affectueux, il les laissa de nouveau ensemble. Ils cherchaient à s'étourdir sur le danger de leur situation, ils cherchaient surtout à se cacher mutuellement leurs alarmes. La comtesse trouva même un sourire en passant sa main dans les longs cheveux du chevalier, qui, depuis la chute du trône, ne portait pas de poudre. Les femmes ont plus de force que les hommes contre la douleur.

— Ta femme, disait-elle, ta femme! mon Dieu! ce n'est point un rêve!

— Non, ce bonheur est descendu dans notre prison, comme un ange consolateur. Hélas! nous avons peu de temps à en jouir!

— Peu de temps! vous êtes injuste, mon ami, nous sommes jeunes, et nous devons en remercier Dieu, au lieu de nier sa puissance. Oh! que nos tâches sont rudes quelquefois! que de douleurs paient une larme de joie! Je suis tranquille; eh bien! malgré moi je tremble mon bien-aimé; ce que je fais me laissera-t-il des remords? Non, non, c'est impossible! Je t'aurai arraché à cette mort qui te menaçait! je t'aurai rendu, autant qu'il était en mon pouvoir, ce que tu m'as donné. Eloi

gnons ces funestes idées! Il me semble qu'au moment de nous quitter pour longtemps peut-être nous ne saurions échanger trop de douces paroles, trop de souvenirs du passé et de projets pour l'avenir. Si tu savais de quel amour je t'aime; si tu savais combien mon cœur est plein de reconnaissance pour le bonheur que je t'ai dû! J'aurais voulu souffrir mille fois davantage pour arriver à ce moment. Un de tes regards vaut toutes mes larmes. Nous sommes encore environnés de dangers. Dans ce temps de désordre, nul ne peut répondre du lendemain; promets-moi donc, ami, que, si j'étais condamnée à ne plus te revoir, tu garderais toujours, malgré les apparences les plus contraires, la conviction que je t'ai aimé par-dessus toute chose jusqu'à mon dernier soupir. Si la calomnie m'attaque, rappelle-toi ces paroles, elles sont vraies : Je ne t'ai jamais trompé.

— Me préserve le Ciel de douter de toi, mon amie! Si je ne puis échapper au sort qui me poursuit, tu sortiras de France, tu rejoindras les tiens. Conserve mon souvenir, regrette l'homme qui t'avait consacré sa vie et laisse-lui la consolation de penser que, lorsqu'il ne sera plus, tu auras encore, sinon des jours heureux, du moins des jours tranquilles.

Une larme mouilla sa paupière et vint tomber sur la main de la comtesse.

— Que parles-tu de mourir, toi! est-ce que cela est possible? est-ce que l'on peut mourir quand on est tant aimé? Non, tout cela est folie; nous sommes réunis, qui nous séparera? Parlons, parlons de notre amour, parlons de ce qui doit nous occuper uniquement. Malheureuse! puis-je oublier ces murs humides! C'est donc là que tu étais, toi, c'est là qu'ils t'avaient mis, et tu n'en devais

sortir que pour aller au supplice! et pendant ce temps j'étais libre! Aujourd'hui, dans quelques instants, ils seraient venus te prendre, ils t'auraient placé sur une charrette, ils t'auraient exposé aux insultes du peuple, et cette tête que j'ai tant de fois couverte de mes baisers, ils l'auraient fait tomber, ils auraient versé ton sang! Oh! c'est horrible à imaginer!

Elle se représentait ainsi ces apprêts, cet échafaud, pour fortifier sa résolution sans cesse chancelante, et elle ne se doutait pas qu'elle torturait le malheureux pour qui ces chimères devaient se réaliser si promptement.

— Ne pensons point à cela. On va bientôt venir te chercher; il ne nous reste plus que quelques minutes; réunis toutes tes forces, appelle à ton aide ton amour et ta confiance pour adoucir nos adieux; laisse-moi te presser sur mon sein, laisse-moi t'assurer encore que ta pensée sera la dernière qui m'occupera. Songe à ce que tu m'as promis : j'y compte, entends-tu bien? comme tu peux compter sur mon serment.

— Je ne te quitterai pas, mon ami, je ne te quitterai pas; je ne puis vivre sans toi, mourons ensemble, ne me laisse pas sortir : tu ne sais pas ce que je ferai quand je serai dehors.

L'heure s'écoula au milieu de ces phrases entrecoupées, de ces plaintes; les larmes, les prières de son mari ne parvinrent pas à la calmer, et lorsque le geôlier entra dans la prison, elle était mourante. On l'entraîna; l'air de la cour la rappela à elle-même; l'horloge sonna onze heures, elle se souvint!

Un peu avant midi, elle entrait dans la chambre de Georges; en l'apercevant, il sourit d'un sourire diabolique.

— Citoyen, lui dit-elle en parlant excessivement vite, donnez-moi sa grâce, me voici !

Il s'approcha de son bureau et écrivit.

Le masque se tut un instant. Chacun se regardait étonné de l'émotion puissante qui dominait ce repas, tout à l'heure si joyeux. Personne n'osait rompre le silence ; après quelques minutes, l'inconnu recommença en ces termes :

De tout temps le peuple s'est pressé aux exécutions. Le jour où M. de Fiennes devait être mis à mort, la curiosité avait un aliment de plus. On annonçait les conspirateurs hardis qui, malgré la sympathie générale, avaient entrepris de changer le sort de la France et de délivrer Marie-Antoinette. On les attendait avec impatience. Une grande foule garnissait les quais et les abords du Pont-au-Change. Cette foule, irritée par un retard et par les mille bruits qui circulaient, était ce jour-là plus compacte et plus féroce qu'à l'ordinaire. Enfin on aperçut la charrette et les nobles victimes qui se rendaient au supplice, calmes et fières. Au milieu du bruit, une femme brisée de fatigue cherchait à se faire jour, un papier à la main. Le cortége approchait ; jetant les yeux sur les patients, elle en distingua un, et alors rien ne l'arrêta. Arrivée près du chef de l'escorte, elle retint son cheval.

— Lisez, lisez, citoyen, voilà sa grâce.

Le militaire prit la lettre, les voitures s'arrêtèrent, il lut.

— On s'est moqué de toi, folle ; est ce que quelqu'un peut revenir sur le jugement du tribunal. Va-t'en, que je passe. Si tu as là ton mari ou ton amant, cherche des consolateurs, tu seras bientôt veuve.

Il déchira le papier et fit signe au conducteur de marcher. Elle le tira fortement par son habit :

— Ils m'ont jouée, dis-tu, il n'y a pas d'espoir :
Il fit un signe négatif et en eut presque pitié.

— Savez-vous qui je suis? cria-t-elle à la populace. L'amie de la reine, fille d'émigré, femme d'émigré, appelant de tous mes vœux les Prussiens! Vive le roi! Me tuerez-vous à présent?

Elle n'acheva pas. Des centaines de bras tombèrent à la fois sur elle. Un seul cri se leva : A la Seine! Ceux qui étaient le plus près arrachaient ses cheveux, déchiraient ses vêtements, meurtrissaient sa poitrine : elle sentait mille tortures et ne se plaignait pas, les yeux fixés sur un homme qui, debout au bord de la charrette, mordait ses liens, rugissait comme un lion, et cherchait à s'élancer sur eux pour la défendre ; un dernier coup l'abattit; elle vivait encore.

— A la guillotine! criait-on de toutes parts; elle a offensé le peuple, le peuple la juge!

On la posa dans la voiture; le vieil ecclésiastique lui fit respirer des sels. En revenant à elle, son regard rencontra celui du chevalier et ne s'en détacha plus.

— Pardon! pardon! dis que tu me pardonnes! C'était pour toi! Je meurs. Pardon, mon père! Mon ami, je t'aime... O mon Dieu!

Ce furent ses dernières paroles.

— Mon Dieu! la pauvre femme! s'écria Mme Tallien. Oh! que j'aurais eu de bonheur à la sauver! C'est un monstre que votre citoyen Georges.

— Et le chevalier, que devint-il? demanda un des convives.

Le conteur baissait la tête et ne répondait pas.

— Cette histoire est fort bien arrangée, répliqua

M. Masson, il faut rendre justice au talent de Monsieur, il raconte à merveille, mais c'est une fable.

— Une fable ! s'écria le masque, vous osez prétendre que c'est une fable, vous !

— Et pourquoi non ?

— Je vais vous le dire, car je ne suis venu ici que pour cela, car ce moment est le but de toutes mes pensées depuis six ans. Cette histoire n'est point une fable, puisque l'amant, le mari de la comtesse, c'est moi, et que son bourreau c'est vous !

En finissant, il arracha son masque et le jeta au visage de M. Masson, qui devint pâle de rage et de terreur.

— Moi ! balbutia-t-il.

— Vous-même. Vous qui, gentilhomme, avez trahi vos frères ; représentant du peuple, en avez abandonné la cause. Vous avez porté trois noms différents, mais vous avez toujours été sans foi et sans honneur. Vous comprenez qu'il me faut votre vie, que j'ai soif de votre sang. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les convives, vous êtes tous des gens de cœur, vous ne refuserez point de me servir de témoins, et sur-le-champ, car si je quitte ce misérable une minute, il ira dénoncer un émigré rentré, une victime arrachée à l'échafaud, et il m'échappera encore. Pardon, Mesdames, de donner une aussi triste fin à vos plaisirs, mais il fallait que cet homme fût connu de tous ; je n'ai pas voulu qu'il me tuât sans l'avoir fait connaître ; maintenant je suis tranquille : s'il vit, il ne trompera plus personne. »

M. de Fiennes se dirigea vers la porte du jardin en tenant toujours la main de M. Masson, vers lequel il s'était élancé en se levant. Tous les hommes le suivirent.

— Mais cela est affreux, s'écria Mme H. Ces deux

hommes vont s'égorger là, sous nos yeux ; il faut l'empêcher, et c'est moi qui l'ai amené !

— Cela n'est pas possible, répondit Mme Tallien : M. de Fiennes est dans son droit ; mais comment n'est-il pas mort ?

— Je me rappelle cette histoire, répliqua Mme de Beauharnais, on la racontait dans la prison. Cela arriva le jour de la mort de Robespierre. L'émeute commença en cet endroit, et à la faveur du tumulte quelques condamnés s'échappèrent ; il fut apparemment de ce nombre.

— Je me meurs d'envie de savoir ce qu'ils font, continua Mme H. — Et elle ouvrit la porte. Tout était tranquille dans le parc. Le jour avait paru depuis longtemps. Les petits oiseaux d'hiver gazouillaient en cherchant leur nourriture. Elle n'aperçut aucune trace des convives, que leurs pas sur la neige. Un instant après deux coups de pistolets retentirent à la fois. Toutes les femmes jetèrent un cri.

— O mon Dieu ! qui est mort ? demanda Mme de Beauharnais.

— J'espère que c'est ce monstre de Masson, dit Mme Tallien : le chevalier mérite bien cette justice.

Le maître de la maison rentra les yeux baissés, le visage pâle.

— Eh bien ? eh bien ? s'écrièrent-elles toutes à la fois.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher ce duel, répondit-il, cela a été impossible. Ils sont morts tous les deux ! Ils se sont frappés ensemble !

MADAME LA DUCHESSE

— Louis XV —

I.

L'ESCAPADE.

Deux pages se promenaient, à neuf heures du soir, dans la cour des grandes écuries du roi à Versailles. Ils portaient l'uniforme, ou plutôt la livrée de Sa Majesté, c'est-à-dire l'habit bleu, l'aiguillette fleurdelisée et la culotte rouge. L'un d'eux, le plus grand, avait dans sa tournure toute la légèreté cavalière de *son emploi*. Sa physionomie vive, ses yeux brillants, sa démarche hardie, offraient bien le modèle d'un vrai page de cour, de la cour de Louis XV, et sous le règne de Mme Dubarry.

L'autre, mince, petit, gracieux, présentait un contraste frappant avec son camarade. Il était frais, rose, joli presque comme une fille. Sa timidité n'excluait pas la malice. On eût dit Chérubin sortant des mains de Susanne.

— Tu auras beau faire, disait-il, il faudra se soumettre.

— Non, chevalier, non, je ne me soumettrai pas.

C'est une injustice, et je n'en veux point souffrir ; je me plaindrai plutôt au roi.

— Et le roi t'enverra promener.

— Pas du tout : il protége, il aime ses pages, il n'entend pas qu'on les tourmente. D'ailleurs je parlerai à Mme Dubarry.

— Et comment, s'il vous plaît ! puisque nous sommes enfermés ? et quand, puisqu'il s'agit de sortir ce soir ? Tu remuerais toute la cour si tu étais dehors, tu révolutionnerais le parlement Maupou, j'en suis certain ; mais, mon cher vicomte, voici des murs, voici des grilles, et il ne manque pas de factionnaires autour de tout cela.

— Ah ! bah ! je m'en moque des grilles et des factionnaires ? Si tu avais autant de tête que moi, autant de résolution, si tu te sentais disposé à tout braver, nous aurions bientôt triomphé de ces obstacles ; mais tu n'oseras jamais !

— Je n'ai pas plus peur que toi, je pense.

— Mon Dieu si ! car tu es un *bon sujet* de profession et tu n'es pas amoureux ?

— Qu'en sais-tu ?

— Tu n'es pas amoureux de ma cousine, au moins ; de la belle duchesse de Presles ?

Le chevalier soupira et ne répondit point.

— Quant à moi, j'en perds la tête. Elle est si charmante ! elle a tant d'esprit !

— Elle est si bonne !

— Elle donne de si excellents soupers !

— Elle a tant de douceur dans le regard !

— Ses équipages sont si magnifiques ! ses toilettes si nouvelles !

— Elle a tant de talents !

— Ah! bien oui! tout cela est vrai, mais il n'y a pas moyen de plaisanter. Jamais on ne réussira à lui plaire. Elle est défendue par trois barrières infranchissables.

— Lesquelles?

— D'abord elle est honnête femme; ensuite elle est coquette, et enfin elle a adopté la vertu comme une originalité par le temps qui court : elle n'en démordra pas.

— Hélas! non.

— Vois-tu, si elle était dévote, si c'étaient ces principes qui la retinssent, il y aurait l'espoir d'une grande passion qui lui ferait oublier tout cela. Si elle adorait son mari, on pourrait croire à la fin de cet amour. Si elle était prude, il resterait l'occasion, la curiosité et le penchant peut-être. Mais l'amour-propre, mais la coquetterie, mais le parti pris! C'est impossible! Mon frère le marquis y perd son temps, notre gouverneur aussi, moi de même, et, Dieu me pardonne! depuis une heure que nous causons, tu es l'écho de mes paroles : je crois presque que tu l'aimes aussi.

— Eh bien! oui, puisqu'il faut te l'avouer.

— Oh! cela m'est égal, tu ne réussiras pas plus que moi.

— Je le sais. Que veux-tu, je l'aime!

— Alors, puisqu'il en est ainsi, je n'aurai pas la cruauté de nous priver tous les deux d'un délicieux souper avec notre déesse. Nous allons sortir, Florac, ceci est solennel, je vais te confier un secret qui me ferait tout bonnement chasser, s'il était connu. Me donnes-tu ta parole d'honneur de ne le révéler à personne?

— Je te la donne.

— Sache donc que je passe presque toutes les nuits dehors.

— Toi !

— Moi-même, reprit le vicomte de Brignolles d'un air fat, cela t'étonne ?

— Non ; une seule chose me surprend ; c'est de ne l'avoir pas déjà su.

— Quel sot ! et les arrêts ? enfin j'ai trouvé une manière de quitter l'hôtel : mais, avant de t'en faire part, je dois te dire qu'elle offre une multitude de chances pour se casser le cou.

— Tant pis ! après ?

— Voici mon plan. Nous allons nous coucher comme les autres. A dix heures nous nous rhabillons et nous nous trouvons en haut du grand escalier.

— Je comprends.

— Quand je dis en haut, c'est tout à fait dans la cage, au dernier étage de la maison. Tu n'as jamais regardé peut-être la croisée en tabatière qui éclaire ce degré, et tu n'as surtout pas imaginé qu'on puisse par là respirer *l'air de la liberté*, comme dit M. de Voltaire.

— Ma foi, non !

— Je m'en doutais. Apprends donc qu'arrivé au sommet de nos six étages, il s'agit simplement de monter sur la rampe, de soulever d'avance le châssis, de s'élancer avec les mains à l'ouverture et de s'enlever ainsi, par le moyen d'une petite échelle de corde, jusque sur le toit. Pour le peu que le pied ne glisse pas, que le poignet soit sûr, on y arrive. Autrement on tombe dans le vestibule, et on se fend la tête sur le pavé : c'est à risquer, veux tu ?

— Parbleu ! si je le veux ; j'en risquerais bien d'autres !

— Alors c'est convenu. Ah ! il faut aussi prendre

garde de salir ou de déchirer son habit : il deviendrait alors impossible de se présenter chez la duchesse.

— C'est juste, et je te remercie de la recommandation.

— J'entends l'appel. Allons nous soumettre comme des enfants, nous leur montrerons bientôt que nous sommes des hommes. Surtout de la discrétion, de la prudence. Il s'agit non-seulement d'aujourd'hui, mais de demain. Le bal masqué du mardi gras! Il y aurait de quoi se pendre si l'on n'y assistait pas.

— Bonsoir, vicomte, répliqua très-haut le chevalier de Florac, voyant approcher quelqu'un; nous serons encore de service ensemble, j'espère, quand le roi chassera dans la forêt de Fontainebleau.

— Je te remercie, chevalier; j'en accepte l'augure, et je serai fidèle au rendez-vous.

Dix heures sonnaient à toutes les horloges de Versailles, lorsque les deux jeunes gens, impatients de secouer le joug, se retrouvèrent où ils en étaient convenus.

— Parlons bas, dit le vicomte : les surveillants ne dorment qu'à moitié, et tout serait perdu s'ils se réveillaient. Je passe le premier pour te montrer le chemin; il fait noir en diable, et toi qui n'en as pas l'habitude, tu ne t'y reconnaîtrais point.

— Je te suis.

Le vicomte exécuta avec un rare bonheur sa périlleuse ascension. Certainement un homme de sang-froid, quelque courage qu'il eût, n'aurait pas consenti à risquer aussi sûrement sa vie pour trois heures de plaisir mais à seize ans on ne doute de rien! On a l'imprévoyance des enfants et la témérité de la jeunesse. Le danger n'est ni apprécié ni craint. Hélas! l'expérience

apprend à se défier de tout, et de soi plus que du reste.

Quand M. de Brignolles fut parvenu sur le toit, il passa sa tête par l'ouverture.

— Chevalier, dit-il, en ami prudent et en rival habile, je devrais te laisser là et m'enfuir tout seul. Rassure-toi, je n'ai qu'une parole. Fais attention à mes indications exactes, ne te trompe pas, songe qu'il s'agit de la duchesse, d'un souper, de l'Opéra, et, plus encore, de nous moquer du gouverneur. Ce n'est donc pas le cas de se laisser choir comme un écolier.

Le chevalier suivit de point en point les instructions de son ami, et se trouva bientôt à côté de lui, sur les plombs du bâtiment, à quatre-vingts pieds au-dessus du sol.

— Et maintenant? dit-il.

— Maintenant, marche derrière moi le long des gouttières; ne regarde ni à droite ni à gauche, si tu ne veux pas que la tête te tourne; nous allons gagner l'escalier du gouverneur, par lequel nous descendrons comme nous venons de monter celui-ci.

— Et le suisse?

— Le suisse? tu verras.

Les deux étourdis avançaient, en parlant ainsi, dans leur course aérienne. Ils semblaient glisser dans l'obscurité, tant leurs mouvements avaient de lenteur. Ainsi que l'avait dit le vicomte, ils atteignirent l'escalier du gouverneur et descendirent, par le même procédé, jusqu'au second étage.

— Nous approchons de l'ennemi. Il faut de l'audace, chevalier, murmura M. de Brignolles à l'oreille de son ami; et d'abord regarde si mon habit n'a ni taches ni accrocs, si mes bas sont bien tirés, et si nous n'avons pas trop l'air de coureurs d'aventures.

— Tout va bien, mon cher.

— Avançons hardiment alors. Si nous rencontrons quelqu'un, laisse-moi faire.

En passant devant les appartements du maréchal, le vicomte ralentit le pas. Plusieurs laquais, assis dans une antichambre dont les portes demeuraient ouvertes, se levèrent à l'aspect des jeunes gens.

— M. le maréchal est-il chez lui? demanda le vicomte.

— Non, Monsieur.

— Nous étions porteurs d'un ordre que nous ne pouvions remettre qu'à lui seul. Nous allons rendre compte de notre mission.

Un valet de pied descendit devant eux; en passant devant la loge du suisse, il s'écria :

— Ouvrez à messieurs les pages de service.

— Une fois dehors ils se regardèrent.

— Et si le maréchal y avait été ?

— Crois-tu que je n'étais pas sûr de mon fait ? Il ne soupe jamais chez lui, par sympathie pour la maréchale, qu'il déteste depuis bientôt quarante ans. Ne perdons pas de temps ; heureusement il fait beau, nous pourrons marcher sans chaise. Chez ma belle cousine !

La duchesse de Presle, près de laquelle ils se rendaient alors, passait pour la femme la plus coquette de la cour. Cependant jusque là aucun tort grave n'était venu mettre le sceau à cette réputation. Elle avait plus de mérite qu'une autre peut-être, car il semblait impossible de réunir plus d'avantages et de présenter plus d'excuses de position. Mariée fort jeune à un grand seigneur âgé, goutteux, d'un caractère tout opposé au sien, dans un siècle où l'inconduite était à la mode, elle se fit une loi de rester sage et sut tenir ses engagements. Le duc, homme de

beaucoup d'esprit, usé de bonne heure par les excès de tous genres, découvrit bien vite chez sa jeune femme le côté vulnérable. Pour éviter le sort qui le menaçait, il résolut de se faire un préservatif avec la cause probable de ses malheurs, et plaça la comtesse si haut dans son opinion à elle, que lorsque l'idée lui vint de regarder en bas, il lui sembla qu'elle ne descendrait pas sans mourir. Perdre l'auréole de gloire qu'elle s'était faite lui paraissait plus cruel, plus impossible que de vivre à son âge sans illusions et sans amour, mais elle s'en dédommagea par une coquetterie féroce : elle ne voulut pas qu'il y eût dans le monde un homme qui lui résistât, et employa l'art le plus admirable à étendre ses conquêtes.

Le marquis de Brignolles, frère aîné du vicomte, profita de sa parenté avec la belle inhumaine, et s'établit presque en maître dans sa maison. Par indolence, pour s'éviter d'avoir une volonté dans les choses de la vie, la duchesse le laissa dominer et commander tout à son aise, se réservant seulement le droit de remontrance. Il arriva de là une sorte d'habitude qui bientôt parut insupportable à la jeune femme, mais elle n'eut pas la force de la rompre, et, petit à petit, cette habitude dégénéra en tyrannie. Ainsi que cela arrive souvent, le marquis se contenta d'un semblant de liaison qui, pour bien des gens, devint une certitude, et, sûr de n'avoir pas de rival plus heureux, il se consola presque des rigueurs de Mme de Presles.

La duchesse, haute et dominatrice envers tous, se laissait gouverner par lui, sans s'en rendre compte. Elle le consultait, et pourtant elle n'attachait pas une grande importance à son opinion ; elle le souffrait près d'elle, et néanmoins il ne l'amusait pas. Le secret de beaucoup de positions, de beaucoup d'attachements inexplicables c'est

la paresse. On ne veut pas se donner la peine de briser une chaîne qui semble lourde, on ne la porte point, on la laisse traîner, et le poids en est moins fatigant.

Il devenait de mode alors de vivre en ménage comme si on habitait à une lieue l'un de l'autre. Le duc de Presles, suivant l'usage, se conserva des intelligences chez sa femme, et demeura au courant de son existence tout aussi bien que s'il ne l'avait jamais quittée. Il comprit qu'elle n'aimait pas le marquis, et que celui-ci serait le gardien le plus sûr de son honneur. Le marquis, tout spirituel qu'il fût, se laissa prendre au piége, et le vieux duc, ayant placé une sentinelle aussi intéressée auprès de son trésor, ne s'inquiéta plus de rien.

Le jour même où les jeunes gens devaient souper chez elle, la duchesse avait pris une grande résolution : elle s'etait mise en état de révolte contre le despotisme et jouissait d'avance de sa liberté.

— J'aurai du monde, je recevrai qui je voudrai, le marquis ne viendra plus répéter à M. de Presles que je ne dois pas voir telle femme, parce qu'elle a une mauvaise réputation ; que tel homme est dangereux pour moi. Enfin, se disait-elle dans sa mutinerie de jolie femme, je ferai ma révérence au roi sans m'entendre assurer que j'ai rougi, et je prendrai mon tabouret sans qu'on me reproche d'y avoir mis trop de grâce.

Un cercle nombreux était réuni chez la duchesse ; on allait souper, et elle se disposait à faire décrocher ses paniers et à quitter son grand habit, car elle arrivait de la cour. Le maréchal de Virieux, gouverneur des pages, le marquis de Brignolles, tous les prétendants étaient en présence, et se disposaient à s'observer.

— Vous arrivez du château, duchesse ? dit le marquis,

— Oui, mon cousin.

— D'où vient cette visite extraordinaire ? ni le roi, ni Mesdames n'avaient de cercle, il me semble ?

— Non, je suis allée dans les petits appartements.

Le marquis devint pâle comme un linge.

— Dans les petits appartements, grand Dieu ! chez Mme Dubarry ?

— Pourquoi pas ?

— Et vous n'avez consulté personne sur cette démarche ?

— Parce que je ne vous en ai rien dit, il ne s'ensuit pas que je n'en aie parlé à personne.

— Fort bien, Madame, je vois une envie formelle de me désobliger. Et M. le duc le sait-il ?

— Il sait ma visite, c'est lui-même qui me l'a conseillée.

— Alors je n'ai rien à dire !

— Certainement non.

Elle se mit à rire.

— Voyons, marquis, consolez-vous, je n'ai point été chez Mme Dubarry.

— Ah ! c'est trop heureux.

— Non, j'ai seulement eu une audience particulière du roi.

Le marquis la regarda et crut qu'elle se moquait de lui. La place de maîtresse de Louis XV était alors si enviée que plusieurs femmes de la plus grande naissance avaient employé tous les moyens pour le séduire. Un des plus décisifs était les audiences particulières, qui donnaient au monarque la facilité d'abdiquer son rang en face d'une belle solliciteuse. Mais la duchesse avait toujours blâmé hautement ce qu'elle appelait une bassesse. Le marquis ne pouvait supposer qu'elle eût aussi

complétement changé d'avis, et il lui répondit en souriant à moitié :

— En vérité, madame la duchesse, vous êtes ce soir aussi habile à manier la plaisanterie que le plus fort mystificateur.

— Libre à vous de croire que je plaisante, mon cousin ; mais je puis vous assurer que j'ai bien véritablement vu le roi dans ses cabinets, que je suis restée une heure avec lui, et qu'il a été le plus aimable et le plus galant gentilhomme de son royaume.

En achevant ces mots, elle se leva, fit la révérence à M. de Brignolles, et passa dans son appartement. Le marquis resta sous le poids de cette confidence. Il ne pouvait revenir de sa surprise.

— Mon Dieu ! se dit-il, finirait-elle comme les autres ?

En ce même moment les deux pages arrivaient à l'hôtel. Ils venaient de traverser les antichambres, déjà les battants du premier salon étaient ouverts, on allait les annoncer, lorsque le vicomte aperçut le gouverneur et son frère.

— Oh ! s'écria-t-il en se reculant vivement en arrière, Florac, nous sommes perdus ! Il ne nous est pas possible de rester ici !

Le chevalier soupira en se retournant vers le vicomte. Il ouvrait la bouche pour répondre.

— Bah ! reprit l'étourdi.

II.

LES QUATRE FILS AYMON.

Une des femmes de la duchesse entr'ouvrit la porte de son cabinet de toilette.

— M. le vicomte de Brignolles et M. le chevalier de Florac désirent parler à madame la duchesse pour une affaire très-importante.

— Qu'ils entrent, répondit-elle vivement. Que me veulent-ils? continua Mme de Presles, quelques sottises à réparer !

— Ma belle cousine ! s'écria le vicomte en baisant sa main, vous seule pouvez nous sortir du mauvais pas où nous sommes.

— Je l'aurais parié, et cela ne m'étonne guère de votre part, vicomte ; mais le chevalier?

— Oh ! Madame, écoutez-nous !

— Allons, te voilà tout tremblant. Je te l'avais dit. Tu m'abandonnerais si je te laissais faire. Mon Dieu, ma cousine, nous ne sommes pas bien criminels : on nous a refusé la permission de venir souper chez vous ce soir, et nous l'avons prise. Mais M. le maréchal et mon frère sont dans le salon, et nous courons risque de payer cher les deux ou trois heures divines que nous passerons près de vous.

— Je ne le souffrirai pas, je renverrai plutôt tout le monde. Pauvres enfants ! et comment avez-vous fait?

Le vicomte raconta avec emphase leur excursion péril-

leuse. Il exagéra un peu le danger pour doubler l'intérêt et le mérite. Pendant qu'il parlait, les yeux de la duchesse remerciaient le chevalier, dont les regards ne pouvaient se détacher d'elle.

— Quoi! tant de peines, tant de difficultés vaincues pour retourner vous coucher sans souper; s'exposer à se casser le cou, et ne pas même recueillir le fruit de son courage! Oh! vous resterez! et il nous faut trouver un moyen de renvoyer le gouverneur. Quant au marquis, j'en réponds; il est assez préoccupé de ses affaires, il ne songe point aux vôtres. Mais comment faire!

— Ce sera bien difficile. Le maréchal m'en veut plus qu'à un autre; d'abord parce que je suis, je l'avoue, un assez mauvais sujet; et puis il y a des raisons de famille : on les croit bien cachées, et je les sais.

— Qu'est-ce que c'est?

— Oh! peu de chose; simplement un engagement pris par mon père et le maréchal, quand celui-ci n'était que le baron de Virieux et n'espérait pas être jamais le confident du roi.

— Et en quoi cet engagement vous concerne-t-il?

— J'y suis tout à fait étranger; mais on veut que je serve à le rompre. Mon père et le maréchal étaient très liés. Le baron eut besoin d'argent, il en demanda à son ami, qui lui en offrit sur-le-champ. La somme était considérable.

— « Écoutez, mon cher baron, dit mon père, vous êtes le meilleur ami que j'aie au monde. Je ne veux pas que vous me rendiez jamais cet argent. Voici donc ce qu'il faut faire pour accorder votre délicatesse et mon affection. Vous venez de vous marier; la première fille que Dieu vous enverra deviendra la

femme de mon fils, et cette somme lui servira de dot. »

Tous les deux s'y engagèrent d'honneur, sinon par écrit, et le secret de cette alliance ne fut confié à personne. Mon frère même n'en fut instruit qu'à sa majorité. Je vins au monde depuis lors. La fortune se trouva donc diminuée d'un tiers pour le marquis. Mon père mourut. Mon frère, libre et maître de ses biens, en mangea la majeure partie, comme vous le savez, et de son côté le maréchal, de peu qu'il était, devint un grand seigneur. Il comprit alors l'imprudence de la promesse par laquelle il était lié ; il comprit que sa fille pouvait prétendre à autre chose, et ne songea plus qu'au moyen de forcer mon frère à y renoncer de lui-même.

Celui qu'il a trouvé est fort ingénieux, et c'est moi qui suis destiné à en être l'instrument. Il veut me laisser beau jeu à faire des sottises, me punir si injustement et si durement que j'en arrive à la révolte ; il espère qu'alors mon frère regardera comme un mauvais procédé de me traiter avec cette rigueur, et qu'il prendra mon parti. Alors, sous prétexte d'impartialité, de devoir, il refusera de rien changer à ses dispositions, le marquis se brouillera tout à fait, et Mlle de Virieux se trouvera libre d'épouser M. de Cluny qu'on lui élève à la brochette. Malheureusement mon frère a deviné tout cela. Il est résolu à accepter les sottises diplomatiques de notre gouverneur et à m'abandonner à sa colère. Il m'en a prévenu en me faisant promettre de me taire vis-à-vis de tous : aussi je n'ai rien dit, et il faut cette circonstance désespérée pour que je vous confie, même à vous, ma cousine, ce mystère impénétrable.

— Ah ! ah ! le marquis doit épouser Mlle de Virieux ! s'écria la duchesse avec une joie d'enfant ! Ah ! il doit

l'épouser et on la lui refuse ! Soyez tranquille, vicomte, ce mariage se fera, vous souperez chez moi ce soir et vous irez demain au bal de l'Opéra, puisque tel est l'objet de votre ambition.

Elle venait d'entrevoir un moyen de se débarrasser du marquis, en ayant l'air de lui rendre service. Il n'y a pas de meilleure position.

— Le maréchal connaît-il votre écriture, chevalier ?

— Non, madame la duchesse.

— C'est bien; mettez-vous à mon bureau, écrivez :

— « Monsieur le maréchal, tout le monde connaît vo-
» tre galanterie et votre obligeance ; je suis donc sûre
» d'être entendue en m'adressant à l'une et à l'autre. Au
» nom de tout ce que vous avez de plus sacré, ne sortez
» pas de chez vous ce soir, ou, si ce billet ne vous y
» trouve point, quelque part que vous le receviez, ren-
» trez à votre hôtel. Une malheureuse femme implore
» votre pitié et ira vous demander le plus signalé service.
» La reconnaissance précède le bienfait, et vous savez,
» monsieur le maréchal, que le cœur plein de ce senti-
» ment n'a rien à refuser. »

— Voilà un billet parfaitement stupide, c'est ce qu'il nous faut. Je vous réponds que votre cher gouverneur ne sera plus ici dans dix minutes.

Et donnant des ordres à sa femme de chambre, la duchesse lui enjoignit de les faire exécuter de suite.

— Attendez un peu ici, me voilà prête, je rentre. On viendra vous chercher dès qu'il en sera temps. Tout ceci va être fort gai. Nous nous amuserons beaucoup, et les choses tourneront au mieux pour tous.

Les deux jeunes gens, restés seuls, ne se parlèrent point ; ils regardaient autour d'eux avec des sentiments

bien différents : le chevalier, dont l'amour avait toute la violence de la passion, et dont le caractère et la candeur singulière présentaient une sorte de pudeur inconnue à son siècle et surtout à sa position, le chevalier examinait, avec un saint respect, jusqu'au moindre des objets déposés dans ce sanctuaire.

Le vicomte, au contraire, étourdi, frivole, incapable d'une affection profonde, se laissa aller aux chimères les plus vagabondes, et rendit à ces lieux leur véritable destination.

— Que de choses il faut pour la toilette d'une femme! C'est ici l'arsenal où elles forgent les traits qui nous menacent. Il y règne je ne sais quel parfum si enivrant, que la tête me tourne malgré moi. Ma cousine est cent fois plus jolie dans ce cabinet! N'est-ce pas, Florac?

— C'est un ange, mon cher, je suis toujours tenté de me mettre à ses genoux et de l'adorer.

— Elle tient bien aussi un peu du diable, car elle est d'une coquetterie bannie du paradis, j'en suis certain. Enfin, ce soir nous voilà quatre champions bien déclarés, sans compter ceux que nous ignorons. On ferait une armée de ses amoureux, et parmi les figures bouffonnes de ce tableau on pourrait nous mettre, le maréchal, mon frère, toi et moi, sous les traits des quatre fils Aymon : nous chevauchons tous la même haridelle.

Pendant ce temps, la duchesse était rentrée au salon. M. de Virieux s'approcha d'elle, une lettre à la main, et prenant un air digne et mystérieux, il lui dit :

— Vraiment, Madame, je suis bien malheureux, un ordre du roi me rappelle ; il m'est impossible d'avoir l'honneur de souper chez vous.

— Un ordre du roi! monsieur le maréchal? un ordre du

roi à onze heures du soir! je ne saurais vous retenir, car cela doit être bien pressé, et je me reprocherais de vous faire désobéir à Sa Majesté. Je lui suis trop dévouée pour accepter cette responsabilité-là.

Son visage prit une telle expression de malice, que M. de Virieux ne put pas ne point voir qu'elle se moquait de lui; il en fut déconcerté.

— Je resterai pourtant si vous l'ordonnez, madame la duchesse.

— Et le roi! et le roi! allons donc! pour qui me prenez-vous? Mais je veux vous voir, vous parler de choses intéressantes, très-intéressantes, venez demain à... quatre heures, nous causerons.

Elle mit dans ce peu de paroles un embarras joué qui fit monter le vieux seigneur dans les nues.

— Dieu me garde d'y manquer! madame la duchesse.

— Je serai... seule, ajouta-t-elle en baissant les yeux, j'ai bien des choses à vous dire.

— Oh! je suis trop heureux!

Il prit sa main, qu'elle ne retira pas, et sur laquelle il déposa un baiser, en faisant un salut qui ressemblait beaucoup à une génuflexion.

Le sourire jouant sur les lèvres de Mme de Presles ne fut point aperçu de l'amoureux guerrier. Au moment où il sortait, elle se retourna, et trouva le marquis derrière elle, immobile et pâle comme un spectre.

— Il m'a entendue, pensa-t-elle; c'est bon!

— Vous êtes, Madame, d'une bonne grâce sans pareille pour le maréchal de Virieux.

— C'est trop juste, reprit-elle : un homme de cet âge ne tire pas à conséquence.

— A cet âge on peut être amoureux, et il est bien

cruel de jouer ainsi avec le cœur d'un homme si honorable.

— Jouer ! Dieu m'en garde !

— Alors, qu'est-ce donc ?

— Je ne me crois pas obligée de vous répondre, Monsieur.

Le marquis pâlit encore, si c'est possible. Il s'apprêtait à répliquer lorsqu'on annonça le vicomte de Brignolles et le chevalier de Florac. La duchesse les reçut d'une manière charmante, et le contraste n'en fut que plus frappant pour le frère aîné.

— Mon cousin, lui dit-elle en feignant de remarquer pour la première fois son embarras, vous prenez un air de tuteur vis-à-vis de ce pauvre enfant, et vous lui en voulez du désir qu'il a de me voir ! C'est mal à vous, et, si vous tenez à mon indulgence, il faut pardonner aussi. C'est une petite faute que celle-là ; elle restera cachée. D'ailleurs, je me charge de tout auprès du maréchal de Virieux, auprès du roi, si cela est nécessaire ; n'ayez donc aucune inquiétude et soyez gai ; le souper nous attend.

M. de Brignolles fut obligé de sourire, et ce sourire ressemblait si bien à une grimace que le vicomte faillit éclater. Il offrit sa main à la duchesse, et l'on passa dans la salle à manger.

Quatorze personnes entouraient une table servie avec l'élégance et le luxe déployés à cette époque dans les maisons des grands seigneurs. Une argenterie magnifique, des porcelaines de Sèvres, des cristaux de Bohême, du linge éblouissant, une chère de prince, des vins exquis, et par-dessus tout une conversation délicieuse, faisaient de la duchesse de Presles une des femmes de la

cour les plus recherchées. Elle n'engageait jamais à souper que des gens d'esprit et de bon goût : aussi cette faveur était-elle briguée par tout le monde. On ne pouvait obtenir un brevet d'élégance sans se trouver sur la liste, au moins une fois par mois, et ceux qui ne pouvaient l'obtenir s'en mouraient de dépit.

— Madame la duchesse, dit un jeune officier aux gardes, connaissez-vous la grande aventure de Mme de Preilly ?

— Pas le moins du monde, je ne sais jamais rien de cette femme-là. On en parle trop, et il est aussi banal d'entrer dans sa vie que dans son salon.

— Eh bien ! Madame, cette fois-ci c'est une chose inouïe, et dont le vicomte de Brignolles pourra vous confirmer la vérité. La comtesse de Preilly est au couvent.

— Bah ! s'écria-t-on de toutes parts ?

— Elle est au couvent pour une étourderie, tandis qu'elle a mérité vingt fois la Bastille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon Dieu ! elle a tourné la tête de trois pages. Elle a voulu se moquer d'eux. Ils l'ont su, ils ont pris la chose au grave; mais, en véritables enfants, au lieu de s'en venger sur elle, ils se sont attaqués à eux-mêmes, et ont imaginé de se battre. On les a chassés ; le comte de Preilly, par compensation, fait enfermer madame sa femme et ne veut plus entendre parler d'elle. Ce qu'il y a de pire, c'est que le ridicule s'en mêle, et qu'on la condamne désormais aux éducations.

— Rien n'est plus certain. On a renvoyé ces trois malheureux. Le plus jeune, Marchien, est l'ami intime du chevalier que voilà : ils faisaient de beaux sentiments ensemble.

La duchesse ne fit aucune observation, mais elle devint rêveuse et cessa de s'occuper de ce qui se passait autour d'elle.

— Vous savez la grande discussion sur Zaïre. marquis, dit l'ambassadeur d'Espagne, qui se piquait d'être fort lettré?

— Non ; c'est une vieille discussion dans tous les cas.

— Au contraire, elle est toute nouvelle. Mme Fanny de Beauharnais et Mme de Saint-Priest se sont l'autre jour avisées de songer à cette pauvre Zaïre. Elles ont discuté les ressorts de la pièce et elles en sont arrivées à une polémique dans laquelle elles trouvent beaucoup de partisans. Voici la question : Que vaut-il mieux, savoir son amant mort ou savoir qu'il en aime une autre?

— Quant à moi, je n'hésite pas, interrompit la duchesse, je le tuerais plutôt moi-même que de souffrir une infidélité.

— Hélas! Madame, s'écria la marquise de Boiderousse, on voit bien que vous n'avez jamais aimé personne!

— L'aveu est naïf, j'en prends note, murmura le vicomte.

— Qu'en pensez-vous, chevalier?

Le jeune homme rougit beaucoup.

— Je pense absolument comme madame la duchesse, et, si j'aimais une femme, si elle me trompait, elle ne vivrait pas une heure.

— C'est tout bonnement un Orosmane.

— Peut-être aussi votre maîtresse vous dispenserait-elle de cette intention?

— Oh! c'est qu'elle ne m'aimerait pas, alors.

Tout le monde éclata de rire, excepté Mme de Presles. Elle jeta à la dérobée un regard sur le chevalier, leurs

yeux se rencontrèrent, ils se comprirent, et de ce moment la duchesse devint tout à fait mélancolique.

Dans cet heureux siècle, il était si rare de rien prendre au sérieux! Le bonheur, c'était le plaisir! L'éternité durait huit jours; le dévouement allait jusqu'au sacrifice d'un ruban favori; les souvenirs s'oubliaient en deux heures; toutes les chaînes étaient de fleurs; toutes les larmes étaient de joie. On ignorait les regrets, on ignorait les illusions; l'imagination, dont nous avons fait notre guide, se soumettait de bonne grâce au caprice. Hélas! nous avons fait envoler cette troupe d'amours poudrés et gracieux; nous avons appelé, au lieu de cela, des passions effrénées et sans issue. Qu'est-il arrivé de là? Que le secret de la vie est perdu. Les nouvelles illusions, après lesquelles nous courons sans cesse, nous créent de nouveaux besoins. Nous rêvons toujours au delà du vrai, et nous usons ainsi notre intelligence à des chimères. Ne vaut-il pas mieux, comme nos pères, prendre les choses toutes faites?

En sortant de table, le vicomte s'approcha de Mme de Presles.

— Eh bien! lui dit-elle à voix basse, j'ai tenu ma promesse ce soir; vous voilà. Quant à demain, il faut d'autres dispositions. Venez à six heures, et tout sera décidé.

Le vicomte, qui pour la première fois de sa vie recevait un rendez-vous, faillit tomber à la renverse. Il fit néanmoins bonne contenance. Son frère le regardait bouillant de colère et n'attendant qu'un prétexte pour éclater. La duchesse comprit qu'il l'avait encore écoutée.

— Marquis, lui demanda-t-elle de la façon la plus naturelle, voulez-vous venir me voir demain à cinq heures?

— Ne serez-vous pas bien occupée demain, Madame?

— Il y a temps pour tout, mon cousin, et je ne crains pas les occupations : cela fait oublier.

— Mon frère, ajouta le vicomte d'un air moqueur, vous êtes bien difficile à contenter, si vous ne trouvez pas cette raison-là bonne.

Le marquis se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ce n'est pas tout roses, le métier de tyran, pensa la duchesse.

Le chevalier avait réussi petit à petit à se rapprocher ; elle lui fit un petit signe de tête ; quelque imperceptible qu'il fût, il n'échappa pas à la jalousie.

— Voulez-vous, dit tout bas la jeune femme, voulez-vous venir demain chez moi à trois heures, j'ai besoin de vous?

Ce rendez-vous fut donné presque dans les mêmes termes que les autres; les mots annonçaient la même indifférence pour tous, mais le regard qui les accompagna ne peut se rendre. Il mettait entre ces phrases si semblables toute la distance d'une crainte à une espérance.

— Oh! mon Dieu! s'écria le marquis, en voilà quatre!

III.

BIRIBICHE.

Le monde est bien souvent injuste pour les femmes, cela est vrai ; mais bien souvent aussi les femmes honnêtes, fortes de leur innocence, prêtent, par la légèreté

de leur conduite, aux interprétations défavorables. Ainsi Mme de Presles laissa, dans l'esprit du marquis, dont la jalousie augmentait la sévérité, une certitude positive que l'événement seul pouvait détruire, si toutefois elle restait complétement innocente. M. de Brignolles, rentré chez lui, réfléchit longuement sur la position embarrassante où il se trouvait. Il ne pouvait se dissimuler que ses droits étaient illusoires, que la duchesse ne lui avait jamais laissé l'espoir de lui plaire. La tyrannie d'habitude à laquelle elle s'était soumise par indolence, et qui la compromettait autant que la liaison la plus étroite, faisait la seule force du marquis en même temps que sa tranquillité. Il avait remarqué ce jour-là des dispositions à secouer le joug, et craignait de le rendre trop pesant en le faisant sentir de nouveau. Il se résolut donc à laisser aller les choses et à voir venir les événements.

Le lendemain à trois heures, on annonça le chevalier de Florac chez Mme la duchesse de Presles. Il entra les yeux baissés et le cœur palpitant; la belle dame le reçut presque de la même manière, et ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle reprit assez de sang-froid pour lui expliquer le plan qu'elle avait formé.

A quatre heures précises, le maréchal de Virieux, en habit écarlate, en coiffure à l'oiseau royal, beau, paré, couvert de rubans et de plaques, absolument comme pour une réception du roi, se présenta à la porte du boudoir.

— Mme la duchesse est souffrante, dit une des femmes; elle est dans sa chambre à coucher, sur son lit; elle recevra M. le maréchal, mais elle le prie de parler très-bas; son mal de tête est insupportable.

Le maréchal, plus fier encore de la faveur qui lui

était accordée, suivit la femme de chambre en marchant sur les pointes, et entra religieusement dans le sanctuaire où reposait la délicieuse beauté. Tous les rideaux, les volets étaient exactement fermés ; on n'y voyait, à la lettre, pas si loin que son nez. Le gouverneur, encore ébloui de la clarté du jour, se heurta contre un fauteuil.

— Mille pardons, monsieur le maréchal, dit la duchesse d'une voix mourante ; il vient de me prendre une telle migraine que je ne puis supporter la lumière.

— Mon Dieu ! Madame, cela est affreux !

— Oh ! parlez bas ! parlez bas ! je souffre horriblement.

— Approchez-vous de mon lit et asseyez-vous sur ma bergère ; prenez garde de vous faire mal.

Un mouvement assez violent agita les rideaux de soie.

— Qu'est-ce cela ? Madame. Vous trouvez-vous mal ?

— Non, non, c'est Biribiche, ma guenon, qui s'est installée dans ma ruelle et qui change de place. Mais venons-en au motif de cette entrevue. Monsieur le maréchal, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce ! oh ! Madame, ordonnez, je suis à vos genoux. Quoi que vous désiriez, cela est fait d'avance.

— Eh bien ! alors je n'ai plus peur. Il s'agit... de mon cousin, le vicomte de Brignolles.

Le maréchal, embarrassé, eut recours à une petite toux.

— Oui, de mon cousin le vicomte de Brignolles, et encore d'un autre page, du chevalier de Florac.

— Le chevalier est un excellent sujet, dont tout le monde se loue. Mais le vicomte ! j'ai la tête cassée de ses folies, de ses sottises ; il ne quitte pas les arrêts, et, malgré mon ancienne amitié pour sa famille, je suis forcé de le punir.

— Je sais tout cela, monsieur le maréchal ; pourtant, il faut que vous le laissiez aller ce soir au bal de l'Opéra.

— Que me demandez-vous là ?

— Une chose très-facile, il me semble.

— Au contraire. C'est plus difficile qu'une compagnie de dragons à obtenir.

— Monsieur le maréchal, je vous prends au mot : je veux l'un et l'autre.

— Oh ! madame la duchesse, vous m'accablez !

— Allons donc ! vous !

— Cependant, que dira-t-on de moi ?

— On dira que... vous êtes heureux.

— Heureux ! et comment ? hélas !

— Parce que ce soir, au bal de l'Opéra, une chauve-souris vous attendra, au Coin-du-Roi, à minuit ; parce que cette chauve-souris... n'a pas l'habitude de donner des rendez-vous semblables, et que, si vous voulez... apporter le brevet de capitaine vous-même à ce masque mystérieux, vous serez récompensé par un événement... heureux de cette complaisance.

— Oh, Madame ! oh, Madame !

Et il baisa vivement la main de la duchesse, qui pendait hors du lit.

— Taisez-vous, Biribiche, s'écria Mme de Presles en agitant ses rideaux de lampas couleur de rose ; vous êtes insupportable, on ne peut s'entendre avec vous.

Un petit grognement sourd, ressemblant presque à un éclat de rire comprimé, partit de la ruelle.

— Pardon, monsieur le maréchal, cette bête est fort mal apprise.

— Je ne sais vraiment où j'en suis, Madame ; ce que vous avez daigné me promettre me transporte.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas encore sûr; il faut, pour cela, que vous m'accordiez mes deux demandes.

— Quoi ! toutes deux ? Quoi ! il faut donner la liberté à cet étourdi de vicomte ? le chevalier ne vous suffit pas ?

— Non, sans doute ; car, sans le vicomte, je ne puis aller au bal.

— Oh ! mon Dieu !

— Vous comprenez à merveille que, pour être libre, je dois, avant tout, éviter le marquis de Brignolles, mon ombre ! Or, M. le duc ne me permettra pas de choisir un autre chevalier qu'un de mes cousins. Le vicomte est si jeune qu'il ne tire pas à conséquence, je le sais ; pourtant je ne veux pas... aller tout à fait seule avec lui... ; en me faisant accompagner de M. de Florac.. , ce sera plus convenable. Deux pages ! cela vaut presque un mousquetaire !

Il y avait dans la manière de Mme de Presles une coquetterie si adorable, un mélange si fin d'embarras, de grâce et de gaîté, qu'un homme moins amoureux et moins crédule y eut été pris.

— Ils viendront, Madame; vous les aurez tous les deux, et d'autres encore, si vous le désirez. Congé général à votre intention.

— Merci, merci, je ne suis pas si exigeante. Et le brevet?

— Vous l'aurez.

— Merci encore. Ah ! j'oubliais ! le plus grand silence vis-à-vis du marquis. Ma migraine est un peu à son intention. Il va venir, et je dois être assez malade pour me trouver dans l'impossibilité de sortir ce soir. A propos, vous savez que le roi est amoureux de moi ?

Un petit cri partit derrière les oreillers..

— Encore Biribiche ! elle est incorrigible.

— Le roi amoureux de vous ! que m'apprenez-vous là !

— C'est-à-dire, il ne l'est pas. Seulement je me suis amusée à le persuader au marquis, et je vous prie de le lui laisser croire.

— Bien volontiers. Comme cela il n'y a pas de danger

— Ni autrement non plus. Si j'aimais quelqu'un, ce ne serait pas mon maître ; cela ressemble trop à de l'ambition.

Biribiche secoua fortement le baldaquin du lit.

— Vous avez là, Madame, une guenon bien agitée. Je l'ai vue l'autre jour dans votre jardin, elle faillit m'arracher mes ordres. Ne craignez-vous pas qu'elle ne gâte votre rideau? Je vais appeler.

— Non, non, laissez-la, la pauvre petite, elle est si bonne !

— Oh ! vous êtes adorable, vous !

— Monsieur le maréchal !

Le vieux galant tenait une main douce et potelée, il la baisait avec feu ; Mme de Presles ne chercha pas d'abord à la retirer, mais réfléchissant apparemment que cela pouvait devenir dangereux, elle fit un mouvement brusque et emporta avec le chaton d'une bague les manchettes de son adorateur.

— Oh ! pardon, Monsieur, dit-elle, quand elle s'en aperçut.

Et, malgré elle, elle se mit à rire. Un rire jeune et franc comme le sien lui répondit.

— Cette guenon a une manière toute particulière d'imiter la voix humaine, Madame ; elle est fort savante.

Ce fut alors un duo joyeux auquel le maréchal se mêla pour avoir une contenance. La duchesse se tordait dans

son lit et sa gaîté ne paraissait pas prête à finir, lorsqu'on annonça le marquis de Brignolles

— Mon Dieu! Madame, s'écria-t-il d'un ton de mauvaise humeur, quelle obscurité! Vous devriez au moins mettre une lampe, c'est à se briser la tête

— Vraiment, mon cousin, cela vous plaît à dire, répondit la duchesse dont le changement de ton aurait fait honneur à la meilleure comédienne; je souffre tant que la moindre clarté me blesse la vue.

— Cela est venu bien vite, Madame.

— Le mal vient ainsi, ne le savez-vous pas, mon cousin? A propos, prenez garde de marcher sur M. le maréchal ou sur Biribiche; ils sont tous les deux près de mon lit.

— Ah! monsieur le maréchal, je suis votre serviteur.

— Bonjour, marquis.

— Quant à Biribiche, Madame, dans ces ténèbres, je ne réponds pas d'elle. Il n'y aurait pas d'ailleurs grand mal à ce qu'elle se tuât.

— Se tuer! ma chère Biribiche!

— Elle est méchante, elle est hargneuse, et vous ne l'aimez pas beaucoup, ce me semble?

— Ne pas aimer Biribiche!

— Alors faites-la emporter; elle sera écrasée, il fait noir ici comme dans un four.

— C'est que vous n'y êtes pas accoutumé. Tout à l'heure vous distinguerez à merveille; n'est-ce pas, monsieur le maréchal?

— Oh! oui, j'y vois bien. Le marquis est en chenille.

— Cela lui arrive quelquefois... le matin; mais le soir il prend des ailes. Oh! oh!... que je souffre!

— Vous n'irez pas à Paris alors, ma cousine?

— Non, vraiment, je ne puis me lever. Vous croyez que, parce que je vous fais des compliments, je suis dans le cas de courir les champs ce soir.

— Vous serez privée du bal de l'Opéra.

— Hélas! oui, j'en suis assez fâchée. Et vous, irez-vous?

— Certainement.

— Vous êtes bien heureux!

— Cela m'ennuie, mais il faut aller partout; il ne faut pas surtout se singulariser.

— J'entends. On se doit à soi-même de laisser croire à ses bonnes fortunes.

Le maréchal se leva.

— Je me retire, madame la duchesse, désolé de vous savoir malade. Vous me permettez de vous offrir mon hommage et de venir demain savoir de vos nouvelles?

— Oui, oui, revenez demain, je vous prie. Adieu, monsieur le maréchal.

Dès qu'ils furent seuls, le marquis s'approcha du lit.

— Vous avez mal à la tête, et vous causez comme une personne dans la meilleure santé. Vous recevez des visites...

— Des visites? vous!...

— Moi... et le maréchal de Virieux.

— Ingrat!

— Comment?

— Oui, c'était pour vous.

— Pour moi?

— Certainement. Depuis hier je ne m'occupe que de vous. Laissez-moi faire, vous serez bientôt au comble de vos vœux.

Le marquis ne pouvait en croire ses oreilles. Jamais une parole aussi aimable n'était sortie des lèvres de Mme de Presles.

— Je ne reviens pas de ce que j'entends. Vous, vous occuper de moi! vous qui vous faites un jeu de mes soupçons!... Comment cela se peut-il?

— Il y a tant de manières de faire le bonheur des gens!

— Ma cousine, vous me rendez fou de joie.

— N'approchez pas, marquis, vous savez que Biribiche vous déteste, elle est fille à vous mordre, persuadée qu'on ne la verra point. D'ailleurs vous m'agitez étrangement, vous allez augmenter ma migraine.

— A Dieu ne plaise!

— Laissez-moi dormir un peu. Je me sens fatiguée.

— N'attendez-vous pas mon frère?

— Ah! vous m'avez entendue?

— Madame la duchesse, il est bien dangereux de jouer avec les enfants. Rappelez-vous l'histoire de Mme de Preilly!

— Mme de Preilly est une sotte.

— Le recevrez-vous?

— Un instant, j'ai à lui parler. Cela fait partie de la conspiration. Ne vous alarmez pas, mon cousin, allez au bal, je travaille pour vous, et, je vous le répète, d'ici à vingt-quatre heures vous n'aurez plus rien à désirer.

— Je vous obéis, je pars, confiant en vous, en vos promesses. Je vous laisse avec le vicomte, je ne suis plus jaloux, je suis trop heureux!

— Mon Dieu! pensa la duchesse, que les hommes sont niais! En voilà deux qui me quittent au comble de l'ivresse. Que leur-ai-je promis? Des chimères! On se berce à tous les âges!

Les deux frères se rencontrèrent dans l'antichambre.

— Allez, vicomte, dit le marquis, la duchesse veut vous parler.

Le vicomte ne se le fit pas répéter, et arriva en courant à l'appartement de Mme de Presles. On le pria d'attendre dans le boudoir. Elle arriva portant sur son bras Biribiche, qui cassait des noisettes, et en jeta les coquilles au visage du jeune homme.

— Eh bien, Madame, quelle nouvelle?

— Excellente. Nous irons au bal.

— Avec Florac?

— Non, il se trouve de service; il me l'a écrit.

— Vous ne l'avez pas vu?

— Il n'est pas libre, vous dis-je.

— Pauvre garçon! je le plains.

— Pourquoi?

— Il vous aime..... comme moi, plus que moi, peut-être; d'une autre manière au moins, et il ne vous verra pas.

— De sorte que vous vous chargez de ses intérêts, c'est trop généreux.

— Qu'est-ce que cela me fait, qu'il vous aime? vous le rendrez aussi malheureux que nous tous : je ne saurais être jaloux.

— Pas même de votre frère?

— Moins que d'un autre, moins que du maréchal, peut-être.

— Oh! c'est beaucoup dire.

— Non, il vous ennuie.

— Nous allons partir, n'est-il pas vrai?

— A vos ordres.

— Je ferai atteler un carrosse de nuit, je mettrai mes

laquais en grisons, puis avec mon costume de chauve-souris personne ne me reconnaîtra.

— On croira que j'enlève quelqu'un.

— Ah! nous nous arrêterons à quelques pas d'ici, près de l'église Notre-Dame, nous prendrons une compagne de voyage.

— Et qui?

— Ceci, Monsieur, ne vous regarde pas: c'est une personne qui ne veut pas se faire connaître.

— Une... jolie femme?

La duchesse le regarda en souriant; elle hésita à lui répondre.

— Demandez à Biribiche, dit-elle enfin, moi je vais m'habiller.

Et elle sortit de l'appartement.

Le vicomte attendit impatiemment son retour. Malgré lui, le masque inconnu le préoccupait. Il voulait faire des questions à la duchesse et ne pouvait s'expliquer la fantaisie qui la poussait à prendre une compagne.

— Me craindrait-elle?

Cette question présomptueuse le fit rougir. Pourtant, quel homme n'a pas été fat, ne fût-ce qu'une fois en sa vie?

La duchesse revint méconnaissable. J'ai expliqué ailleurs en quoi consistait le déguisement qu'on désignait sous le nom de chauve-souris; mais comme probablement beaucoup de lecteurs ignorent ces détails, je crois utile de les répéter.

On prenait deux jupons noirs très-amples. On en mettait un en robe, l'autre s'attachait autour du cou, puis, en le relevant, on faisait passer le visage masqué par une des poches. Une partie du bas s'arrangeait sur

le front pour former des cornes, le reste retombait comme les longues ailes des oiseaux de nuit; il était impossible de reconnaître une femme arrangée de cette manière.

— La belle mystérieuse est-elle aussi une chauve-souris, ma cousine?

— Absolument semblable à moi.

— Et je ne la connaîtrai pas, moi son chevalier! Vous me faites jouer un singulier rôle.

— Vous souperez avec elle après le bal, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— C'est déjà quelque chose!

— Partons, il est près de sept heures; il ne faut pas la faire attendre.

Ils montèrent en voiture, sortirent par les communs de l'hôtel; personne ne s'en douta. Le cocher s'arrêta devant une maison d'assez belle apparence.

— C'est là? dit le vicomte; puis-je descendre et offrir ma main?

— Oh! rien ne vous en empêche.

Une personne de la même taille que la duchesse, avec le même vêtement, se présenta à la portière. Le vicomte lui fit un profond salut et lui donna le poing. L'inconnue s'inclina sans parler; toutefois, lorsque le jeune homme toucha son bras, il le sentit trembler.

— Oh! mon Dieu! pensa-t-il, qu'est-ce que cela signifie? D'où vient ce trouble? Serait-ce une femme qui m'aurait distingué?

Il en rougit de bonheur; et, s'asseyant sur le devant du carrosse, il se sentit tout autre. Ils roulèrent bientôt au grand trot sur la route de Paris.

IV.

L'ASSASSINE.

Le bal de l'Opéra, en 1772, ne ressemblait nullement à cette stupide réunion à laquelle on s'obstine à donner ce nom aujourd'hui. Il y avait foule aussi, mais pas cohue. Les propos spirituels, les galanteries de bon goût, des folies divertissantes, tenaient lieu des repoussantes conversations et des manières plus repoussantes encore par lesquelles les habitués de l'Opéra se distinguent en 1856. Les masques coquets, élégants, parfumés, se connaissaient tous sans se reconnaître. Je ne veux pas dire que la pureté de ces réunions fût sans souillure, je ne veux pas dire que quelques femmes de mauvaise compagnie ne se mêlassent pas aux autres; mais alors la mauvaise compagnie, si elle n'était pas irréprochable, était au moins spirituelle. De plus, ces demoiselles savaient, en général, se tenir à leur place; elles ne se permettaient pas d'être insolentes; à ces conditions, on fermait les yeux et on les laissait passer.

Aussitôt que la duchesse et sa compagne, suivies du vicomte, furent entrées dans le bal, Mme de Presles témoigna le désir de se diriger vers le Coin-du-Roi, et pria son cousin de les laisser seules, afin qu'elles fussent moins reconnues. Le vicomte se fit un peu prier; néanmoins il céda et se jeta au milieu des masques.

Minuit sonna; le maréchal était déjà à son poste.

— Me voilà, lui dit une petite voix douce.

— Oh! Madame, je n'osais y croire!

— Avez-vous le brevet?

— Il est dans ma poche, je vais vous le remettre.

— Ne nous asseyons-nous pas?

— Certainement, ma loge est à vous.

Ils traversèrent ensemble les corridors, sans se parler. Le vieux seigneur était si ému, qu'il en perdait la tête ; la duchesse regardait autour d'elle et semblait chercher quelqu'un.

— Voici ce brevet, Madame, dit le maréchal dès qu'ils furent placés. Le nom est en blanc, je ne vous l'ai même pas demandé, tant vous me troublez l'esprit : aussi n'est-il pas encore signé par le roi.

— J'y mettrai le nom, et vous le porterez à Sa Majesté ; je suis sûre qu'elle ne me démentira pas. Mais tenez cette porte ouverte, je vous en prie, je me meurs de chaleur.

Le maréchal obéit. Au moment où il tournait le bouton, le marquis de Brignolles se trouva en face de lui. Ils échangèrent un salut assez froid; mais le marquis passa et repassa plusieurs fois devant la loge, cherchant à reconnaître la femme qui l'occupait.

— Cet homme est odieux, dit la duchesse, je ne puis faire un pas sans le rencontrer.

— En vérité, Madame, s'il vous ennuie, permettez-moi de vous en débarrasser.

— On connaît votre valeur; mais ce n'est pas le cas de l'employer, d'autant plus que vous avez un moyen beaucoup plus simple.

— Lequel?

— Voulez-vous que j'use du privilége de ce lieu-ci, et que je vous intrigue?

— Ce sera charmant !

— Eh bien donc !... Je ne pourrai jamais vous dire cela...

Le maréchal se troublait de plus en plus. Il ne savait quelle contenance tenir. Entre la crainte du ridicule et celle de perdre l'occasion, il ne lui restait rien qu'une conduite indécise, fort nuisible à ses intérêts. La duchesse, voyant qu'il ne l'encourageait pas, reprit :

— Je suis malheureuse, puisqu'il faut vous le dire, je suis tyrannisée. Sans avoir aucun des agréments d'une mauvaise conduite, j'en ai les désavantages. Je suis pure et on me calomnie, je suis libre et on m'opprime. Je me suis aperçue trop tard des conséquences de mon étourderie, de ma paresse ; il n'y a plus moyen d'y parer qu'en brisant cette chaîne sans anneaux. J'y suis résolue ; mais je ne puis le faire seule.

— Disposez de moi, Madame, je suis tout à vous.

— Je ne puis ni ne veux me faire un ennemi du cousin-germain de monsieur le duc, et si je le renvoyais comme un soupirant ordinaire, il ne me le pardonnerait pas.

— Que faire alors ?

— Lui rendre service, le forcer à ne m'en vouloir qu'en dedans.

— Cela est bien difficile !

— Mon Dieu ! non... si vous y consentez.

— Moi !

— Allons, maréchal, ne jouons pas au fin, je sais tout. Ce secret de famille, cet engagement ignoré de tous, je le connais ; vous comprenez que je sais aussi, et d'avance, jusqu'où je peux compter sur vous.

— Mais, Madame... en vérité...

— Mais, Monsieur, que pouvez-vous dire? Il faut tenir la parole donnée...

— Le marquis est si mauvais sujet!

— Fi donc! il est charmant.

— Il a mangé sa fortune!

— Non pas, il l'a dépensée.

— Il n'aime pas ma fille.

— Il l'aimera bien vite. Elle est très-jolie!

— Il est amoureux de vous.

— C'est justement pour cela qu'il faut vous en défaire.

— Je préférerais une autre façon.

— C'est la seule.

— J'y réfléchirai.

— A votre aise. Ce sera loin de moi alors, car je ne vous reverrai que le contrat à la main.

— Madame, c'est de la cruauté.

— Non, c'est de la justice. Manque-t-on à ses promesses? oublie-t-on d'anciens services? C'est une mauvaise action, je vous assure. Et puis vous prétendez m'aimer, et vous refusez d'écarter de moi le seul obstacle à mon bonheur. Suis-je libre avec cet homme? puis-je regarder où il me plaît? puis-je parler à qui je veux? puis-je même sentir ce que je désire? Non, mille fois non, et vous appelez cela de l'amour!

Le marquis entra dans la loge.

— Monsieur le maréchal, dit-il, avez-vous permis à mon frère de venir ici?

— Certainement, Monsieur, et je sais qu'il y est.

— Votre compagne muette ne l'a-t-elle pas vu?

— Non, monsieur le marquis; les pages ne sont pas de ma compagnie.

Le marquis la regarda, hésita un instant et s'en alla

sans rien répondre. Pendant qu'il avait échangé ce peu de mots avec le maréchal, la duchesse était entrée dans le corridor où elle jeta en passant une phrase à une autre chauve-souris qui semblait l'attendre.

— Vous le voyez, reprit la duchesse, il a cru me reconnaître. Quelle inquisition!

— Heureusement, le masque change tout à fait votre voix.

— C'est vrai. Reprenons notre conversation; je tiens par-dessus tout à vous convertir.

— Oh! madame la duchesse, vous me faites pécher, au contraire!

Pendant ce temps, le marquis continuait ses recherches. Il remontait l'escalier, quand il rencontra son frère, donnant le bras à une chauve-souris qui lui parut absolument semblable à la compagne du maréchal. Elle l'arrêta par le bouton de son habit.

— Eh bien! marquis, que demandez-vous?

— Ce n'est pas vous, beau masque, j'en suis fâché.

— Peut-être; peut-être aussi puis-je vous éviter la peine de chercher plus longtemps.

— Je ne le crois pas.

— Oh! que si! la duchesse est au bal, je sais où, je sais avec qui, je vous la montrerai quand il me plaira.

— Cela n'est pas possible.

— Cela est.

— Vicomte, connais-tu ce masque?

— Nullement. Il m'amuse seulement, et il paraît me connaître, moi.

— Oh! cela est sûr. Vous êtes un jeune fou qui n'avez dans la tête que du vide, dans le cœur que de la fumée, dans l'esprit que des étincelles. Vous visez à l'origina-

lité, vous arrivez à la sottise. Parce que vous êtes page, vous voulez absolument passer pour un Amilcar. Est-ce que je vous connais?

— A merveille.

— Quant à vous, marquis, qui parlez si bien, c'est encore mieux. Ce jeune homme prend un masque dont vous avez les traits; il ne vous manque rien pour briller et séduire, rien que la séduction. Je ne sais pas un homme qui en soit aussi complétement dépourvu que vous. Vous excédez la duchesse, et vous vous obstinez à ne pas le voir. Vous laissez croire à tout le monde que vous êtes son amant, et chacune de vos actions dit que vous ne l'êtes point. Vous êtes colère, jaloux, égoïste; vous rachetez ces défauts par un esprit charmant, qui paie argent comptant. Est-ce bien cela, Monsieur? Pensez-vous que je vous connaisse?

Le gouverneur des pages parut au bout du corridor, comme elle disait ces mots; il menait en triomphe le masque qui ne l'avait pas quitté.

— Voilà Mme de Presles, continua la chauve-souris; je suis de parole, Messieurs, et un peu cousine du diable, comme vous voyez. Marquis, je vous dénonce monsieur votre frère. C'est lui qui a conduit ici la belle inhumaine à votre insu. Adieu, nous nous reverrons.

Et elle se perdit dans la foule. Les deux frères se regardèrent stupéfaits.

— Ce n'est pas la duchesse, murmura le page; alors qui cela est-il?

— Cette femme-là est une sorcière, qui cela est-il?

Le maréchal et sa déesse n'étaient plus qu'à quelques pas; les deux jeunes gens coururent ensemble au-devant d'eux.

– Monsieur le maréchal, au nom de Dieu! à qui donnez-vous le bras?

— A moi, Monsieur, répliqua une voix tout à fait étrangère, et que ne reconnut aucun des trois hommes.

— Ce n'est pas la duchesse! s'écrièrent-ils à la fois.

— Ceci est mon secret. Mais, monsieur le maréchal, lorsqu'on va le matin chez une femme souffrante, on ne met pas de manchettes de dentelles, ou on s'expose à les voir déchirer. Vraiment, marquis, vous devez être heureux ce soir, il ne vous reste plus que quelques heures d'attente, et votre sort sera fixé. Vicomte, ajouta-t-elle à l'oreille du page, votre frère épousera mademoiselle de Virieux.

La chose devenait de plus en plus impénétrable. Cette femme qui ressemblait à Mme de Presles, qui savait les détails de leurs rapports les plus intimes avec elle, ce n'était point Mme de Presles! Qui était-ce alors? Le marquis, dont la jalousie était plus clairvoyante, s'avisa d'une idée qui devait fixer ses irrésolutions. Pendant que le maréchal s'extasiait sur son changement de personne qu'il ne s'expliquait pas, il souleva légèrement le coin du masque auprès de l'œil, et tressaillit à l'aspect d'une petite mouche noire artistement posée.

— L'assassine y est, marquis; pourtant ce n'est pas une raison : la mode en est répandue, et Mme de Presles n'en a plus seule le privilége. Vous voilà bien intrigué! J'ai pitié de vous. A deux heures trouvez-vous au Coin-du-Roi, à l'endroit même où M. le maréchal a déjà obtenu un rendez-vous. Vous viendrez tous souper chez moi, et vous saurez le mystère avant de vous retirer, je vous le jure, foi de diable! Mais ne voilà-t-il pas la duchesse qui passe là-bas? Certainement. Vous ne pouvez pas mécon-

naître sa main; elle est facile à distinguer des autres, et justement elle n'a plus son gant.

En disant ces mots, la chauve-souris disparut comme par enchantement derrière le comte de Lauraguais et le vicomte de Lettorières, qui marchaient ensemble. M. de Brignolles partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'as-tu donc, vicomte? demanda M. de Lettorières.

— Je ris de nous, mon cher; nous sommes mystifiés de la plus jolie façon possible.

— J'en voudrais bien dire autant!

— Le beau Lettorières mystifié! ce serait cruel.

Ces paroles, dites par deux bergères, séparèrent les jeunes gens; ils se dispersèrent à droite et à gauche. Néanmoins, au coup de deux heures, les trois prétendants se trouvèrent au lieu du rendez-vous.

— Vous êtes exacts, Messieurs, dit le masque qui les attendait; je vous remercie. Partons. La route est un peu longue, je vous en avertis; mais nous causerons. Mon carrosse nous conduira tous. Voulez-vous me suivre?

Aucun d'eux ne crut que c'était la duchesse; cette voix n'était pas la sienne, ces manières ironiques ne lui appartenaient pas. Ils se donnaient de garde de se communiquer leurs pensées véritables.

— Irons-nous? dit le maréchal.

— Certainement, répliqua le page.

— Je ne sais, répondit le marquis.

Pourtant tous les trois la suivaient!

Arrivée au péristyle, l'aboyeur appela les gens de M. le duc de Gèvres.

— C'est comme cela, Messieurs, le carrosse du duc de Gèvres. Comprenez-vous ceci?

— Si c'est cela, pensa le page, elle ne veut pas déroger. Duc pour duc!

Ils montèrent en voiture, on ferma les glaces, on baissa les rideaux à la demande de l'inconnue, et l'on roula silencieusement pendant plus d'une demi-heure.

— Je ne sais où nous sommes, dit enfin le maréchal; est-ce que vous nous menez hors Paris?

— Non pas, je vous mène chez moi, où le souper nous attend.

On s'arrêta devant une petite porte de jardin; à un signal de la femme, elle s'ouvrit.

— Entrez, Messieurs, entrez sans crainte, ce ne sont pas les jardins d'Armide.

Un laquais portant une lanterne sourde les guida par les charmilles; la nuit était si noire qu'il leur fut impossible de rien distinguer autour d'eux. Ils montèrent les marches du perron de l'hôtel; une salle à manger étincelante de dorures et de cristaux s'ouvrit à leur aspect; une femme en habit de bacchante alla au-devant d'eux: c'était la duchesse! L'étonnement dans lequel les jeta ce coup de théâtre lui fit faire des éclats de rire immodérés.

— Eh bien! Messieurs, qu'en dites-vous, ai-je bien joué mon rôle?

— Ah! Madame, répondit le marquis qui se remit plus promptement, cela est mal!

— Mais je n'y comprends rien, reprit le maréchal, vous étiez donc double?

— Je vous expliquerai cela en soupant. Prévenez M. le duc, dit-elle à son maître d'hôtel, nous n'attendions plus que lui.

— Et l'autre?

— Elle viendra plus tard.

Le duc entra et salua les convives; il leur demanda en souriant si le rôle de mari ne valait pas celui d'amoureux?

— Je savais tout, moi, on ne m'a point fait enrager; j'ai promis de bonne grâce d'être du souper, je veux être du dénoûment.

— Mais la dame! demanda encore le vicomte.

— Monsieur le marquis de Brignolles, je suis une femme exacte. Je vous ai annoncé, dans les vingt-quatre heures, votre changement de sort, je vous ai promis un avenir heureux; remerciez M. le maréchal, il vous donne mademoiselle sa fille : la noce se fera dans quinze jours.

— Oh! oh! pensa le vicomte, elle en est venue à bout.

Le marquis resta atterré sous ce coup inattendu. Il sentait que les regards se fixaient sur lui; il ne se pardonnait pas sa gaucherie involontaire.

— Au nom de Dieu, Madame, dit le maréchal, expliquez-nous le bal de ce soir. Comment vous êtes-vous multipliée?

— Rien de plus facile, Monsieur; j'avais une de mes amies, absolument vêtue comme moi, de ma taille, une amie qui, ce matin, avait assisté aux différentes conversations que nous avons eues ensemble. Cette amie m'a remplacée auprès de vous, monsieur le maréchal, quand je suis sortie de la loge, vous ne vous en êtes pas aperçu, tant nous étions semblables; cet échange a été fait plusieurs fois avec le même succès. Cette amie vous a intrigué, Messieurs; cette amie vous a conduits ici pendant que je m'habillais.

— Pourquoi alors ne soupe-t-elle point?

— Elle meurt de faim; pourtant elle n'entrera pas sans une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous allez me donner votre parole de gentilshommes que, quelque chose qu'il arrive, quelque rancune que vous ayez, vous ne parlerez à personne de tout ceci, et vous ne chercherez point à vous venger.

— Nous le jurons!

La porte s'ouvrit et l'on vit paraître le chevalier de Florac.

— Avouez que c'est là une jolie femme? elle en remplit les fonctions comme si elle n'avait jamais fait autre chose. Ce matin sur mon lit, ce soir à l'Opéra.

— Et où étiez-vous, ce matin, Madame, pendant que ce beau monsieur jouait votre rôle?

— Derrière les rideaux, où je parlais pour lui, monsieur le maréchal.

— Et Biribiche?

— Elle dormait à côté.

— Mes chers cousins, dit le vieux duc, l'invention est de moi; j'étais avec Mme la duchesse dans la ruelle pendant que le chevalier, en cornette et en dentelles, trônait sur les oreillers. Avouez que je suis un bon acteur, je n'ai pas ri une fois de vos balivernes : je me suis donné la comédie à vos dépens.

— Merci, répondirent-ils.

— Quant à M. le maréchal, c'est moi seul qui me suis permis...

— Et le brevet, Madame?

— Le brevet? reprit la duchesse avec émotion; monsieur de Florac, vous voilà capitaine, vous partez demain pour Metz.

Un soupir fut toute la réponse du jeune homme. Mme de Presles retint une larme prête à couler de ses yeux

— Non, pensa-t-elle, je serai forte. Il faut le fuir ou perdre ma vie ; je resterai pure, quoi qu'il m'en coûte.

— Ma cousine, continua le vicomte, mon frère a une jolie femme et une belle fortune, M. le maréchal marie mademoiselle sa fille, le chevalier est capitaine, et moi qu'ai-je gagné à tout ceci ?

— Une leçon, mon cousin, et je souhaite qu'elle vous profite !

UNE SAISON A BADEN

—

— La Restauration —

Dans les premiers jours du mois de janvier 1827, j'étais assise au coin de mon feu, et je regardais avec joie les rayons d'un soleil d'hiver qui égayaient ma chambre : mes vieux meubles, mes vieux portraits, les ruines qui m'entourent, moi, ruine vivante; tout, jusqu'à mon visage, reprenait une vie nouvelle et bien factice. Hélas! la pluie et la neige devaient recommencer trop vite, et avec le soleil mes illusions s'envolèrent. Depuis plus d'une heure, je réfléchissais ainsi, demandant à Dieu l'oubli de ce monde et l'espérance de l'autre, lorsqu'on m'annonça la visite d'un de vos grands poëtes, pour lequel je professe une amitié très-sincère, malgré la différence de nos âges.

Il entra et me parut tout autre qu'à l'ordinaire.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous? lui dis-je.

— En vérité, Madame, je n'oserais vous le confier, et je suis cependant venu chez vous exprès pour cela.

— Voilà une énigme, mon cher Monsieur, et les vieilles femmes n'en devinent plus.

— Oui, vous êtes, de toutes les personnes que j'aime,

la première à qui j'aie pensé, lorsqu'en me levant ce matin je me suis senti pris d'une véritable tristesse. Je sais que vous me comprendrez, vous ; néanmoins, j'ai peur que vous ne me croyiez pas.

— Mon cher ami, excepté une déclaration d'amour, une douairière de quatre-vingts ans peut tout croire en fait de confidences : elle a vu tant de choses !

Il ne me rit point au nez quand je prononçai le mot d'amour, je lui en sus un gré infini.

— Eh bien ! reprit-il, vous allez tout savoir. C'est une étrange histoire ; je ne vous demande pas le secret, car je ne connais ni le nom ni le visage de mon héroïne, et je ne puis être accusé d'indiscrétion. C'est une aventure de bal de l'Opéra.

— Ah! vous y êtes allé?

— Hier. Vous trouverez cela extraordinaire, moi qui n'y entre jamais. J'ignore quel démon m'y a poussé, mais je n'oublierai pas ce que j'y ai vu.

— Comment sont-ils ?

— Assez amusants, dit-il. La bonne compagnie commence à y revenir. Il y avait, cette nuit, bon nombre de femmes du monde. On y a un peu plus d'esprit que dans les salons ; ce n'est pas beaucoup dire, pourtant c'est un progrès.

— Y est-on élégant?

— Les hommes ne s'y montrent qu'en bas de soie et en souliers, ceux du moins qui sont assez répandus pour craindre de compromettre leur *fashion*. Les autres ne comptent pas ; quant aux femmes, c'est le domino noir qui domine. On aperçoit de temps en temps une ou deux bergères : personne n'ignore ce qu'elles sont, et cela passe inaperçu.

— Que cela est changé ! Sous l'ancien régime, la cour et la ville allaient au bal masqué, et quel luxe ! Que de lumières et d'éclat ! Nos chauves-souris ressortaient merveilleusement au milieu des habits pailletés et des vestes brodées. Oh! c'était le bon temps !

— C'est toujours le bon temps, quand on est jeune et belle, Madame. Nous en dirons autant que vous, à votre âge, et à moins de droits sans doute ; néanmoins nous nous en croirons tout autant.

— Au fait, voyons votre histoire ; mes radoteries nous en ont éloignés. Revenons-y, et tâchons de n'en plus sortir.

— M'y voici, Madame, puisque vous le voulez. Aussi bien j'ai besoin de vous parler de cette nuit ; j'en souffre réellement comme s'il m'était arrivé un malheur.

Je venais d'entrer au bal, et aussitôt je me vis accoster par une foule d'ennuyeux, hommes et femmes, apanage inévitable de la célébrité ; les uns me parlaient politique, les autres littérature, les autres galanteries, et je suis fort peu soucieux de ces conversations-là, quand je ne les recherche pas moi-même. Je répondais à peine et j'étais fort distrait, lorsqu'en traversant le corridor des loges, je remarquai un domino assis sur la banquette, et paraissant tout à fait étranger à ce qui se passait autour de nous. Je le regardai attentivement : sa mise était celle d'une femme de bonne compagnie, scrupuleusement masquée des pieds à la tête, enveloppée d'un vaste camail, ses mains couvertes de gants blancs irréprochables, et ses pieds dans des souliers de satin noir avec des bas de soie à jour très-clairs.

Cette sombre figure, au milieu de cette foule bruyante, me frappa malgré moi. Je continuai ma promenade, en

causant, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure. Je passai deux ou trois fois; le domino était toujours à la même place, immobile et impassible en apparence; enfin, au moment où je songeais à quitter le bal, je voulus savoir ce qu'il était devenu; je le retrouvai de même.

La curiosité me saisit. J'allai m'asseoir sur la banquette, j'étais seul. J'employai mille petites ruses pour forcer ma voisine à me regarder, elle ne remua point. Pourtant je n'osais pas lui adresser la parole ; elle m'inspirait une sorte de respect.

Tout à coup j'entendis un sanglot, je me retournai de son côté, je l'examinai de plus près et je m'aperçus qu'elle pleurait. Son masque était mouillé de larmes, ses mains jointes en étaient couvertes, il était visible qu'elle n'y faisait aucune attention. Cette femme me toucha sur-le-champ, et je devinai par un instinct secret qu'il y avait là un désespoir inguérissable.

Nous autres poëtes, nous avons de singulières fantaisies, vous le savez, Madame. Je me montai l'imagination sur le drame inconnu que le hasard m'apportait tout fait, pour ainsi dire, et je sentis un désir violent d'en approfondir le secret. Je sais combien les malheureux sont reconnaissants d'une marque d'intérêt, lorsqu'ils sont seuls en face de la douleur.

— Vous souffrez, Madame, dis-je, vous pleurez ; avez-vous besoin d'un protecteur, d'un appui? daignez me le faire connaître, je suis à vos ordres.

— Oh! oui, je souffre, s'écria-t-elle en joignant les mains.

C'était le premier mouvement qu'elle eût fait depuis plus de deux heures.

— Et ne serai-je point indiscret si je vous demande

la raison de cette souffrance? ajoutai-je timidement.

— Non, dit-elle; il ne m'aime plus et je me meurs. Voilà tout.

— Ecoutez-moi, Madame, repris-je touché de pitié par l'accent avec lequel elle avait prononcé ce peu de paroles. Vous êtes malheureuse, vous l'êtes profondément; je connais le cœur humain, je sais tout ce qu'on trouve de consolation à s'épancher dans une âme qui puisse vous comprendre. Vous ne rencontrerez jamais une occasion plus favorable. Vous êtes masquée, je ne puis deviner ni votre nom ni vos traits, vous êtes sûre de ma discrétion, par conséquent. Quant à ma sympathie, elle vous est acquise tout entière, et peut-être en aurez-vous un peu pour moi, quand vous saurez qui je suis.

Je me nommai, elle se retourna par un mouvement spontané, et me regarda longuement.

— Oui, répliqua-t-elle, je vous reconnais, c'est bien vous; vos vers sont mes amis, je les ai lus et appris par cœur à une époque où je souffrais bien aussi; moins qu'aujourd'hui, cependant. Vous avez raison, vous devez me comprendre, et je ne vous cacherai rien. Cela me soulagera, j'en suis certaine. Je suis obligée de me contraindre toujours : un moment de confiance et d'abandon me rendra des forces.

— Dites-moi tout, Madame, parlez, parlez longuement. Ne gardez aucune de vos pensées, et vous verrez quelle consolation vous adviendra de cette confidence. Vous aimez, n'est-il pas vrai? vous avez été trompée, c'est là votre chagrin.

— Non, Monsieur, je n'ai pas été trompée, ne le calomniez pas. Il ne m'aime plus, voilà tout.

— Pourquoi ne vous aime-t-il plus?

— C'est la seule chose que je ne puisse vous dire: le reste, vous le saurez.

— Il en aime donc une autre?

— Non.

— Cela est singulier! Il vous croit des torts.

— Il sait que je n'en ai aucun.

— Il en a donc lui-même?

— Non, Monsieur, il est pur et noble comme les anges.

— Alors, il s'est lassé?

— Nous ne nous aimions que depuis trois mois, et nous avons été séparés six semaines.

— Vous piquez singulièrement ma curiosité.

— Je le conçois, répondit-elle; il n'arrive pas à tout le monde d'être malheureuse ainsi.

— Enfin, comment cela s'est-il passé?

— Puisque vous voulez bien m'écouter, Monsieur, laissez-moi vous ouvrir mon âme; laissez-moi vous parler de lui, car c'est là, surtout, qu'est pour moi la consolation.

— J'écouterai tout avec intérêt, Madame, pourtant vous me permettez une dernière question. Que faisiez-vous? quelle était votre existence avant de le connaître? Il faut que je sache cela, afin de bien comprendre votre position.

— Je vais vous raconter ma vie tout entière, Monsieur; c'est une curieuse découverte pour un homme comme vous : le roman est tout fait.

— Soyez sûre, Madame, que ce roman ne sortira pas de mon cœur.

— Eh bien! Monsieur, continua-t-elle en pleurant malgré elle, voici donc cette triste histoire :

« J'ai eu le malheur de rester orpheline et celui plus grand encore d'être une riche héritière. Ma famille, originaire de la Guadeloupe, vint se fixer en France peu de temps après que je fus née ; c'est-à-dire mon père et ma mère, car tous mes autres parents sont encore aux colonies. Ils moururent l'un et l'autre que je n'avais pas encore l'âge de raison, et me confièrent à un de leurs amis, homme d'esprit et de sens, qui fut choisi pour mon tuteur. A dix ans il me mit au couvent et m'en fit sortir à dix-sept. J'étais belle, riche, bien née, j'avais quelques talents et de l'esprit, disait-on ; vous comprenez que je ne manquai pas d'adorateurs. Tous les jours on me demandait en mariage. Des partis brillants et honorables se présentaient ; je les refusai, car j'étais à la fois coquette et romanesque. Je voulais choisir, je voulais aimer mon mari, et aucun ne réalisait l'idéal de mes rêves de jeune fille. Je restai ainsi plusieurs années, entourée d'hommages, accoutumée à les recueillir tous, et ne comprenant pas d'autre bonheur que celui de plaire.

Enfin on me présenta un jeune homme qui sur-le-champ afficha pour moi la passion la plus extravagante. Il me suivit partout, il m'accabla de billets, de fleurs, de vers ; il passa ses nuits sous mes fenêtres. Pendant quatre mois, ce fut un amour insensé, un délire continuel. Mon tuteur, qui s'aperçut de mon penchant pour ce nouveau soupirant, me prévint qu'il était peu estimé dans le monde ; qu'il passait pour un mauvais sujet, un libertin, et qu'il ne me convenait sous aucuns rapports.

Je n'en tins pas compte et je le laissai s'occuper de moi jusqu'à ce que je ne m'occupasse plus que de lui. On m'empêcha de le voir : ce qui n'était qu'un goût de-

vint une passion, et un beau jour je déclarai à mon tuteur que j'étais majeure et que je *voulais* l'épouser.

— Vous en êtes la maîtresse, me répondit-il après avoir renouvelé ses observations; mais, ma chère enfant, rappelez-vous que je vous ai prévenue et ne me reprochez pas ma faiblesse. Vous avez refusé tous ceux qui vous convenaient et vous finissez ainsi! Soyez heureuse, je le désire; hélas! je n'en crois rien.

Je me mariai. Oh! Monsieur, quelle ivresse que la première année! Cet homme me comprenait si bien! nous nous aimions si follement! Nous avions tous les deux une imagination vive, et je ne crois pas qu'il y ait un délire plus grand que le nôtre. Hors quelques scènes de jalousie, dont je le remerciais après, notre vie fut sans nuages. Je n'étais plus jalouse, moi! Ma confiance était trop entière. Je croyais tout ce qu'il disait, quelque extraordinaire que cela me parût. Il me sépara petit à petit de tout ce que j'aimais en dehors de notre ménage, il éloigna tous mes amis, même mon tuteur : je m'en aperçus à peine. Quant à lui, il n'avait d'autre but alors que de posséder exclusivement mes affections; il y parvint sans peine, et mon cœur se ferma à tout ce qui n'était pas lui.

Cette espèce de contemplation dura un an sans diminution. Nous allions souvent nous promener aux Champs-Elysées, le soir, au clair de la lune, dans les belles soirées d'été. Nous nous enfoncions sous les arbres, à gauche, dans l'endroit le plus retiré. Là, nous nous asseyions l'un auprès de l'autre, nous tenant par la main, sans nous dire un mot; et nous restions ainsi plusieurs heures sans parler, regardant le ciel, nous regardant ensuite et heureux! heureux comme les poë-

tes seuls peuvent l'être, par l'amour et l'imagination.

Un jour, Monsieur, je le trouvai moins tendre, je m'en alarmai; il me rassura, je le crus. Pendant quelques semaines, cette froideur continua; enfin j'acquis la preuve qu'il m'avait trompée, qu'il m'avait donné d'indignes rivales. J'eus la maladresse de m'en plaindre, d'éclater en reproches; il ne s'en cacha plus. Depuis lors ma vie devint un enfer; il afficha aux yeux de tout Paris des liaisons qui n'avaient pas même l'excuse de l'entraînement. J'avais abandonné le monde pour lui; lorsqu'il m'abandonna, je me trouvai seule en face de la douleur. On ne me plaignit même pas, car j'avais voulu ce mariage, et je ne devais m'en prendre qu'à moi seule. Vous ne pouvez vous figurer ce que je souffris alors. Je n'avais personne à qui confier ces chagrins; je pleurais le jour et la nuit, attendant toujours l'ingrat qui ne venait plus.

Je vécus de cette vie quatre années entières, retrouvant quelquefois les moments d'ineffables bonheurs, car je pardonnais toujours. Il y a deux ans, le malheureux objet de cette affection insensée s'enfuit avec une danseuse, et me laissa sans appui et sans consolation. Depuis lors, j'ignore ce qu'il est devenu. Je n'en ai eu aucunes nouvelles; je vous laisse à penser si ce fut pour moi un coup inattendu, et quel retentissement il eut dans mon âme. Je ne pus supporter la vue des lieux où j'avais aimé, où j'avais été heureuse : je quittai la France, et je me rendis en Italie.

A Florence, le hasard me fit rencontrer une de mes amies de couvent, mariée à un secrétaire de légation. Elle s'empara de moi, entreprit de me consoler et voulut me mener dans le monde. Je refusai d'abord; enfin

vaincue par ses instances, je consentis à aller dîner un jour chez elle. Il y avait une douzaine de personnes, parmi lesquelles elle me présenta son frère, jeune homme de vingt ans, que j'avais déjà rencontré dans son enfance et que je ne reconnus pas.

— Mon Dieu! ma chère, me dit-elle, je suis désolée que vous ne soyez pas venue plus tôt; voilà mon pauvre Anatole qui part demain pour Paris et qui ne vous aura vue qu'une fois. Il se rappelait avec tant de reconnaissance les bontés que vous avez eues pour lui autrefois!

Je regardai le jeune homme dont on me parlait ainsi; il me parut très-remarquable; mais j'étais si indifférente à tout, que je l'oubliai presque aussitôt. Il partit, je ne le revis plus, et je me laissai aller à quelque distraction, car l'ennui commençait à me gagner.

Mon amie fut pour moi une providence; elle s'attacha à mes pas, me força à essayer de m'amuser, et j'y réussis presque malgré moi. Cependant cet isolement total, cette existence qui n'avait pas un lien dans le monde me pesaient horriblement. Je souffrais de ce mal, le plus dévorant de tous, qu'on nomme le découragement. Je recommençais à rêver; je regrettais ces illusions enfuies, et tout en me disant que je n'en étais plus susceptible, que je ne voulais plus les chercher, je sentais que je désirais passionnément leur retour. On m'entourait d'hommages, et rien n'est plus simple. ma liberté absolue séduisait tous les hommes. Malgré moi, et sans que je pusse m'en rendre compte, une seule image dominait toutes les autres, c'était celle de ce jeune Anatole que je n'avais vu qu'une fois et que je ne devais plus revoir sans doute. J'y pensais très-souvent, je n'en parlais jamais. Sa sœur en avait des nouvelles et me

les transmettait; je ne répondais point à ces attaques.

L'été dernier, le mari de mon amie fut nommé chargé d'affaires à Carlsruhe. Elle quitta Florence, et ce fut un grand vide dans mon existence; elle m'écrivit qu'elle irait passer la saison à Baden, et m'engagea à venir l'y rejoindre. J'hésitai longtemps; enfin cette inquiétude du cœur, qui se trahit par le besoin de changer de place, m'entraîna vers elle. Je traversai le Tyrol, la Suisse, et je me rendis à Baden-Baden.

Je ne sais pas si vous connaissez ce pays, Monsieur, je n'ai jamais vu de lieu qui m'ait plu davantage. Lorsque j'y arrivai, il faisait un temps admirable; les montagnes m'apparurent dans toute leur splendeur, la jolie vallée où sont les bains me sembla plus coquette et plus parée encore. Je descendis à l'hôtel d'Angleterre, et, un quart d'heure après, mon amie entra dans ma chambre, accompagnée d'Anatole. Mon cœur battit à son aspect : c'était la première fois, depuis la disparition de mon mari, que je m'apercevais qu'il vivait encore. L'impression fut si forte que je faillis me trouver mal.

Je veux vous faire connaître Anatole, Monsieur, je veux que vous sachiez quel était l'homme qui m'a causé la douleur où vous venez de me surprendre. Il ne ressemblait en rien à celui qui m'avait trompée, si ce n'est qu'ils étaient beaux tous les deux. Leurs beautés ne se rapprochaient pas plus que leurs caractères. Mon mari avait plutôt du charme que de la régularité. Ses yeux pétillaient d'esprit et de flamme, sans être ni autrement beaux ni remarquables. Il était trop grand et trop mince. Ses cheveux blonds *ondaient* trop. Ses mains et ses pieds manquaient de distinction.

Anatole, au contraire, était brun avec des yeux bleus.

Sa beauté noble et calme avait quelque chose de l'antique. D'une taille moyenne et fait à peindre, ses gestes et ses mouvements avaient une grâce ravissante. Il était impossible de ne pas le remarquer et de l'oublier après l'avoir vu. Son teint pâle ressemblait à celui des méridionaux; cependant son regard assuré et froid, son sourire tranquille, l'expression franche et honnête de sa physionomie, indiquaient un homme chez lequel les passions sommeillaient encore, chez lequel elles ne devaient jamais s'éveiller peut-être.

Quant au caractère, c'était encore une dissemblance plus complète. Mon mari ne songeait qu'au plaisir, il avait un esprit ravissant, une imagination de feu, des penchants indomptables. Ses colères, ses jalousies, s'excitaient d'un rien et s'apaisaient de même. Il ne savait cacher aucune de ses impressions, je le devinais avant qu'il n'eût parlé. Je pouvais dire ce qu'il avait fait, ce qu'il avait vu, sans que le moindre renseignement m'eût éclairée. Je voyais clair à travers son âme, si je puis m'exprimer ainsi.

Anatole, toujours maître de lui-même, ne sentait pas à la surface, ses émotions se gravaient dans son cœur d'une manière imperceptible pour les autres. J'ai quelquefois essayé, des soirées entières, d'amener un nuage sur son front, sans pouvoir y arriver, et cependant je piquais tour à tour et son amour et son amour-propre. C'est au point que j'ai souvent douté si ce beau marbre était animé. Pourtant il montrait une grande générosité, des idées d'honneur et de loyauté inattaquables ; la seule chose à laquelle je l'ai vu réellement sensible, c'est la musique. Ses yeux lançaient des éclairs quand il chantait les sublimes mélodies de Rossini ou de Meyerbeer, et,

s'il faut le dire, Monsieur, j'ai été jalouse de ces émotions. Je comprenais que je n'avais pas atteint l'endroit vulnérable de ses sentiments, que ce bonheur était réservé à une autre sans doute, et c'est une cruelle pensée que celle-là!

Vous connaissez à présent comme moi celui que j'aime pour toute ma vie. Je vais vous raconter comment je l'ai aimé. C'est une étude que vous allez faire : un pareil amour n'est pas commun.

Nous nous retrouvâmes donc à Baden, au moment où je m'y attendais le moins. Je ne pus m'empêcher de rougir à son aspect. Sa sœur me le présenta en riant et prétendit qu'elle avait voulu me faire une surprise.

— Vous vous amuserez beaucoup ici, ma chère, ajouta-t-elle, nous sommes une foule de gens de connaissance, et nous avons les plus beaux projets du monde. Dès ce soir vous viendrez au bal. Vous allez dormir quelques heures, et puis vous vous éveillerez toute reposée, et vous serez enchantée de ce que vous verrez ici. Anatole vous apprendra la mazurka. Nous monterons à cheval dans ces montagnes, nous visiterons les environs, enfin nous allons passer une saison délicieuse. Couchez-vous à présent, je me charge de vous faire prévenir à temps pour votre toilette.

Ils me quittèrent, je restai seule. Au lieu de me coucher, je me mis à ma fenêtre et je regardai le ravissant paysage dont j'étais entourée. Peu à peu je sentis mon cœur se réveiller, je sentis le besoin de retrouver ces joies que j'avais perdues, et toutes mes espérances volèrent au-devant d'un nouvel amour. L'image d'Anatole se présenta à moi avec cette pensée : c'était lui que je voyais dans mes nouveaux rêves, c'était son nom qui venait à mes lèvres au milieu d'un sourire, c'était lui enfin qui déja m'oc-

cupait tout entière. Je me plaçai devant une glace et là je me demandai sincèrement à moi-même si ce beau, ce noble jeune homme pouvait m'aimer. Hélas! je le crus possible, et dès lors je me dis que cela serait. Ma toilette devint ma première affaire; jamais mes femmes ne m'avaient vue si difficile, j'employai à me parer tout le temps destiné au repos, et lorsqu'il vint me chercher pour le bal, il me trouva vêtue de mousseline de l'Inde, embaumée de fleurs, resplendissante d'espoir et d'allégresse; il en resta tout étonné.

— Mon Dieu, Madame, me dit-il, que vous voilà charmante, et que d'envieux je vais faire tout à l'heure!

Je rougis parce que j'étais contente, et je ne répondis rien. Il y a des moments où une femme ne peut rien répondre. Nous sommes forcées de cacher nos sensations, comme si nous devions toujours être honteuses de sentir quelque chose.

A mon entrée dans la salle, je fis sensation. Je m'en aperçus et j'en étais fière à cause de lui. L'amour de l'homme commence toujours par l'amour-propre; bien souvent il en reste là! Anatole me conduisit au milieu du petit cercle où sa sœur dominait en reine. Je lui enviai ce sceptre futile, je désirai le lui ravir, et bientôt il m'appartint. Je m'emparai de la conversation, je la plaçai sur un terrain dont j'étais sûre; le désir de lui plaire me rendit d'une coquetterie étourdissante, j'écrasais les autres femmes par mon esprit, par mes saillies, et, avant la fin de la soirée, mon triomphe fut reconnu de tous.

Anatole, avec une modestie qui convenait à son âge, écoutait bien plus qu'il ne parlait; de temps en temps une observation juste, une remarque fine et délicate, prouvaient qu'il ne restait point en arrière. Je m'en em-

parais, je la faisais ressortir, je lui prêtais quelquefois même, avec mon instinct féminin, une grâce qui lui manquait peut-être; j'avais, enfin, l'esprit du cœur, le premier de tous quand on aime, et celui qui dédommage des autres.

Pardonnez-moi ces détails, Monsieur; je m'arrête avec un mélancolique bonheur sur ces souvenirs devenus des regrets. Je cherche dans le passé une excuse pour le présent, et je n'y trouve rien que des larmes.

Vous connaissez la vie des eaux; vous savez qu'on s'y connaît en six jours plus qu'à Paris en six mois. On ne se quitte point du matin jusqu'au soir, on se voit en déshabillé, on vit ensemble dans le même intérieur. C'est ainsi qu'on s'apprécie et qu'on s'aime presque sans s'en apercevoir. Le lendemain de mon arrivée, Anatole et moi nous étions déjà sans façon, nous nous faisions de petites confidences; il me regardait de ce regard si limpide et si doux de la première jeunesse, et moi, qui avais tant souffert et tant aimé déjà, je baissais les yeux devant cette naïve assurance.

Deux jours après, nous étions à nous promener dans cette belle allée de Lichtental, et chacun de nous s'occupait de l'objet qui lui convenait le plus. Mon amie jouait avec sa fille et un petit chien; les hommes critiquaient les voitures; les femmes, les toilettes. Anatole marchait à côté de moi, nous nous taisions tous les deux. A quoi pensait-il? Hélas! je l'ignore; moi, je pensais à lui!

— Ma chère, me dit tout à coup sa sœur, vous savez que nous partons tous dans trois jours pour Heidelberg. Monsieur mon frère s'obstine à n'y point venir, nous avons employé inutilement notre influence pour le faire céder, il nous résiste superbement. N'essaierez-vous pas

à votre tour? Ce serait là une belle victoire très-digne de vous.

— Non, certes, répondis-je, je ne prendrai pas la peine de le demander.

— Voilà bien de l'orgueil! Cependant, si vous ne le demandez pas, il ne viendra point, et cela nous contrariera toutes, vous comme les autres.

— Monsieur me refuserait probablement?

— Essayez, murmura-t-il à mon oreille.

— J'ai peur de ne pas réussir.

— Ecoutez, ma chère, reprit étourdiment mon amie, votre coquetterie y est intéressée; nous vous donnons deux heures. Nous allons nous rendre au vieux château, il vous sera loisible d'exercer vos séductions pendant cette promenade. Nous vous permettons un tête-à-tête aussi particulier qu'il vous conviendra de l'avoir, mais nous vous prévenons d'avance que nous rirons à vos dépens si l'esclave vous résiste, à vous, l'irrésistible! Que dites-vous de cette gageure?

— J'accepte, répliquai-je, poussée à la fois par la coquetterie et par mon cœur. Monsieur est averti que je vais tout faire pour triompher de sa résolution, c'est à lui de se tenir sur ses gardes.

— Je suis un champion trop indigne de vous, Madame, j'ai bien envie de battre en retraite.

— Donnez-vous le bras. Marchez ensemble par ce massif, nous ne nous occuperons plus de vous. Nous avons à causer de nos préparatifs de départ; vous pouvez commencer la guerre.

J'obéis moitié riant, moitié embarrassée; il m'entraîna, nous nous trouvâmes seuls.

— Eh bien! dis-je après un instant de silence, pendant

lequel je sentais trembler son bras sous le mien, lequel de nous deux gagnera la gageure?

— Ce sera moi, Madame, car je ne puis réellement aller à Heidelberg.

—Allons donc, Monsieur, il n'y a rien d'impossible à votre âge, lorsqu'une femme vous le demande.

— Vous ne me connaissez pas, Madame, j'ai le malheur d'être entêté à un point extrême, et une fois que j'ai résolu une chose, il faut qu'elle soit.

— Réellement, monsieur Anatole? Vous êtes bien heureux alors!

— Un homme doit toujours être ainsi.

— Oh! les beaux principes! qui vous les a donnés?

— Je me les suis imposés à moi-même.

— Enfant! on devine aisément que vous n'avez point vécu!

— Mais vraiment, Madame, pourquoi irais-je à Heidelberg?

— Parce que tout le monde le désire, parce que vous vous y amuserez, parce qu'il y aurait de la mauvaise grâce à refuser, enfin parce que je vous en prie.

— De toutes les raisons voilà la meilleure. Cependant elle est encore facile à combattre.

— Prenez garde! je ne vous en prierai pas deux fois.

— Tant mieux! c'est bien assez de refuser une!

— Me voilà cruellement compromise aux yeux de ces dames, et je n'oserai plus reparaître devant elles. On se moquera de moi.

— Ou de moi!

— Pourquoi de vous?

— Il serait facile, si vous y consentiez, de satisfaire tout le monde.

— Comment?

— Je veux bien aux yeux des autres m'avouer vaincu, mais aux vôtres il me faut une victoire.

Je le regardai tout étonnée de cette hardiesse, lui qui paraissait si timide; pendant ce temps il s'approcha de moi, prit un baiser sur mon cou, se recula vivement après, et me dit, rouge comme une cerise :

— Je viens de signer ma promesse, j'irai à Heidelberg.

Je ne pus trouver une parole, il me présenta son bras, je le pris machinalement, émue et tremblante, ne sachant si j'étais heureuse ou si j'étais fâchée. Quant à lui, il tremblait aussi fort que moi, nous marchions lentement en silence. Il avait repris toute sa timidité, et semblait ne plus oser lever les yeux sur moi. Je compris qu'il fallait quelques mots entre nous avant de rejoindre nos compagnons.

— Monsieur Anatole, dis-je avec une voix si basse que je l'entendais à peine moi-même, votre signature est bien téméraire. Je ne m'en vanterai pas.

— Hélas! ni moi, répliqua t-il d'un air boudeur.

Tout le monde s'avançait vers nous.

— Eh bien?... me demanda-t-on avec empressement.

— Eh bien! j'ai réussi. M. Anatole viendra à Heidelberg.

Mon amie me regarda en souriant; puis tendant la main à son frère elle lui dit :

— J'en suis bien aise.

Deux jours s'écoulèrent dans nos préparatifs, deux jours pendant lesquels Anatole et moi ne nous dîmes rien de particulier. Il me fuyait même et ses regards seuls me prouvaient qu'il s'occupait de moi. Je ne pouvais être sûre qu'il m'aimait, je n'osais y croire, et pourtant je me

laissais entraîner comme une folle par le charme qui m'attirait vers lui. Je me cachais derrière tout le monde et je le contemplais plutôt encore avec mon cœur qu'avec mes yeux. J'avais aimé passionnément un homme que je n'estimais pas, je sentais un bonheur inouï à aimer à présent une belle et noble créature, dont la vie et le caractère m'offraient tant de garanties.

La veille de notre départ j'étais assise avec Caroline (ainsi se nommait mon amie) dans un coin de notre salon, à l'hôtel d'Angleterre. On dansait et on riait autour de nous; nous nous taisions toutes deux. Caroline me prit la main et me parla ainsi :

— « Ma bien chère, pardonnez-moi ce que je vais vous dire. Je vous connais depuis longues années; je sais combien vous avez été malheureuse et je comprends votre position et votre cœur. Je me crois cependant obligée de vous engager à réfléchir mûrement avant de vous engager dans une nouvelle tentative. Mon frère est un ange, mais prenez garde! vous ne vous convenez pas, vous vous préparez des chagrins infinis. Je ne vous demande pas de confidence, je ne veux rien savoir. Vous êtes avertie, c'est tout ce qu'il me faut. »

Je ne répondis pas. Nous sommes ainsi : un avis donné contre notre penchant ne trouve pas de croyance. Je lui supposai un motif quelconque pour empêcher Anatole de s'attacher à moi, et, tout en rendant justice à ses bonnes intentions, je ne sus pas en apprécier le motif. Hélas! il était temps encore; si je l'avais écoutée, je ne serais pas aujourd'hui la plus malheureuse des femmes!

Caroline se leva; un instant après Anatole prit sa place. Nous commençâmes une conversation indifférente; petit à petit elle devint plus intime. Il chercha à me faire

parler, il ne me connaissait pas à fond, et il voulait s'assurer de mes dispositions envers lui. Nos théories générales se particularisèrent bientôt. Il m'étudiait avec toute la sagacité d'un homme de trente ans. De nous deux, c'était lui qui montrait de l'expérience ; moi, je m'abandonnais étourdiment, je me laissais deviner ; mon cœur débordait sur mes lèvres : j'entrevoyais un bonheur perdu depuis si longtemps ! J'étais si fière de me savoir aimée de lui ! Néanmoins il ne me l'avait pas dit encore.

Le lendemain, nous partîmes pour Heidelberg. Rien n'excite l'imagination comme les beautés de la nature. Il me semblait rajeunir de dix ans. Mes impressions se retrouvèrent aussi fraîches, aussi naïves que la première fois. Le mouvement des feuilles, l'odeur pénétrante des bois, le bruit de l'eau, les chants du soir, toute cette poésie qui nous pénètre jusqu'aux derniers replis de l'âme, m'exaltèrent à un point inouï. Je n'osais croire à ce réveil de moi-même ; je ne m'y livrais qu'à demi. Oh ! pourquoi ne m'en suis-je pas mieux défendue !

Le voyage d'Heidelberg dura toute une semaine ; ce fut un enchantement. Nous revînmes à Baden. J'éprouvais un désir extrême de me trouver de nouveau seule avec Anatole, ce qui ne m'avait pas été possible pendant notre excursion. Un matin, je sortis de bonne heure, et je le rencontrai à la porte de l'hôtel. Nos pas se dirigèrent, sans que nous en fussions convenus, vers cette allée de la montagne où avait eu lieu notre premier entretien. Nous étions embarrassés également : je voulais qu'il parlât ; et lui craignait de s'expliquer. Il tenait à la main une brochure nouvelle, et me proposa d'en lire quelques pages : c'était une manière d'entrer en con-

versation. Nous nous assîmes sur un banc; je lus la première ligne tout haut et je m'arrêtai. Ma voix était si émue que j'en devins toute rouge; lui, il tremblait d'émotion, je voyais sa poitrine se soulever, ses yeux prenaient une expression de tendresse ineffable; son beau visage brillait comme sous une auréole : ce fut un doux moment!

Il prit ma main, je la lui abandonnai. Je vous avoue toute ma faiblesse, Monsieur; j'avais tant et si longtemps souffert que je me trouvais sans courage en face de ce paradis qui s'ouvrait devant moi.

— Vous aimez bien ma sœur, me dit-il enfin, n'est-ce pas, Madame?

— Oui, je l'aime bien.

— Oh! je vous en conjure, aimez-moi comme elle.

— Comme elle?

— Oui, comme elle. Vous êtes étonnée de ma demande; vous êtes si accoutumée à entendre parler d'amour, qu'une prière d'amitié vous semble étrange dans la bouche d'un homme de mon âge. Mais, voyez-vous, j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup regardé autour de moi. Malgré mes ving-deux ans, j'ai vu que l'amour est, de toutes les choses de la vie, celle qui passe le plus vite et qui laisse le moins de traces; j'ai vu que souvent la passion devient de la haine, lorsqu'elle n'est pas de l'indifférence. Et vous, Madame, vous si bonne, si belle, si pleine de charmes, je veux que vous m'aimiez. Je veux que rien ne puisse briser ni altérer même cette affection sainte que je vous promets et que je vous supplie de m'accorder. Et puis vous avez tant aimé une fois! vous êtes si triste encore que vous aimez toujours, sans doute. Comment espérer d'effacer de votre âme un pareil souve-

nir ? Quelle comparaison entre moi et votre mari, si spirituel, si séduisant ! J'aurais tout à perdre. Par le cœur, j'ai tout à gagner ; et c'est mon cœur que je vous offre : vous ne le refuserez pas ? Oh ! dites-le bien vite !

Je l'avais laissé parler ainsi sans l'interrompre : je n'étais plus à moi-même, et je n'avais jamais peut-être ressenti une douleur semblable. Au moment où je le croyais tout occupé d'un sentiment que je rêvais moi-même, il ne songeait qu'à une froide et banale amitié ; ma fierté, mon cœur, tout était blessé à la fois. J'eus assez de bon sens pour cacher cette blessure ; mais, par un mouvement dont je ne pus me rendre très-parfaitement compte, je pris mon châle, et je m'en enveloppai.

— Vous avez bien raison, lui répondis-je : l'amour est le malheur de la vie, et je le fuis de toute la puissance de ma volonté. L'amitié, au contraire, est une chaîne si douce qu'elle en devient inaperçue. On n'a que les roses du cœur, les épines s'arrachent de moitié, on ne les sent pas. Soyons amis, monsieur Anatole ; votre sœur vous dira qu'avec moi ce n'est pas un vain mot. Maintenant rentrons : voici l'heure de faire sa toilette. On ne manquera pas de remarquer notre absence, et vous conviendrez qu'il est inutile de faire parler les sots quand on n'a rien à se reprocher.

Nous nous levâmes, je suffoquais.

— Oh ! me disait-il pendant que nous marchions, quelle douce vie sera la vôtre ! Je ne veux pas qu'un seul chagrin vous vienne de moi ; je ferai tout au monde pour que vous ne souffriez jamais, pour que vos souvenirs s'effacent devant mon affection. Et vous verrez quel soin je prendrai de votre renommée. Jamais, par ma faute, je ne prêterai à la médisance ; on respectera

notre sentiment au lieu de le blâmer. C'est si rare, une liaison pure!

Nous entrâmes à l'hôtel, il était temps; je me sentais défaillir. Je montai chez moi, je m'enfermai, et je donnai un libre cours à mes larmes. Cette illusion si chère, qui s'enfuyait au moment où je croyais la saisir, me plongea dans un découragement complet. Je sentais mon avenir retomber sur moi comme un manteau de plomb; je ne voyais plus d'espérance, plus de joie autour de moi. On frappa à ma porte, je reconnus sa voix, j'ouvris. Me trouvant tout en pleurs, il s'étonna, me conjura de ne pas m'affliger ainsi, crut m'avoir rappelé des souvenirs cruels, se tourmenta surtout de l'effet produit par mon absence sur nos amis, devina mille choses enfin, excepté la seule qui me faisait souffrir.

Ce qu'il y avait de plus remarquable chez ce jeune homme, c'était la crainte des jugements du monde et des propos. Je n'ai jamais vu personne la pousser à un pareil excès. Il ne considérait ni la douleur ni la joie de personne, dès qu'elles se trouvaient en balance avec une bienséance quelconque. C'est certainement un excellent principe; mais, quand il dépasse les bornes, cela devient un supplice pour ceux qui aiment; et puis les sentiments qu'on peut toujours dominer, qui n'ont jamais une minute d'entraînement, sont-ils bien forts?

Notre soirée, la journée du lendemain s'écoulèrent dans cet état d'*amitié* qu'il avait dépeint d'une manière si chaleureuse. Il ne s'occupait qu'à peine de moi, par suite de sa frayeur de me compromettre, pourtant il avait envie de me parler seule. Il y eut bal au salon de conversation; j'étais très-parée. Nous valsâmes ensem-

ble, il dansa la mazurka. J'étais mortellement triste. Un peu avant la fin de la soirée, il s'assit à côté de moi.

— Nous sommes très-observés, me dit-il ; notre promenade de ce matin a donné l'éveil, il n'y a plus moyen de causer longuement. Voulez-vous ce soir, quand tout le monde sera retiré, que j'aille passer une demi-heure avec vous? De la sorte, on n'en saura rien, et néanmoins nous pourrons nous dire quelques mots de confiance.

Je ne voulus point avoir l'air de le craindre, je consentis ; et d'ailleurs j'étais ravie qu'il me l'eût demandé. Combien j'allais au-devant du péril ! j'avais pourtant été prévenue. La première fois que je me laissai séduire, mon tuteur me montra les dangers de ce mariage. La seconde, ce fut Caroline. Ainsi que je le disais tout à l'heure, ces avertissements ne m'arrêtèrent pas, et, les deux fois, la punition ne se fit pas attendre.

Il vint chez moi mystérieusement, pendant que tout dormait autour de nous. Il fut tendre, empressé, galant ; néanmoins nous restâmes dans les bornes que nous nous étions prescrites : nous ne fûmes que des amis. Peut-être ses compliments sur ma toilette, que j'avais conservée, ses observations sur ma conduite au bal, passèrent-elles un peu les limites de la fraternité. Nous ne fîmes pas semblant de nous en apercevoir, et tout alla à merveille.

Le lendemain même froideur apparente, même désir de nous rencontrer, même rendez-vous le soir. Je le reçus dans un petit salon attenant à ma chambre à coucher ; les fenêtres en étaient ouvertes, elles donnaient sur la campagne et les rayons de la lune nous couvraient tous les deux, pendant que nous causions appuyés sur le balcon. Mon âme était pleine d'un amour que je ne comprenais

pas moi-même : j'étais *ressuscitée*, j'avais retrouvé toute la passion dont j'étais susceptible ; il s'y joignait je ne sais quel parfum de jeunesse que cet adorable enfant répandait autour de lui et qui m'était complétement inconnu. Bientôt il rêva comme moi, puis il me regarda, puis il prit ma main et la serra sur son cœur qui battait vivement. Je fus heureuse, je fus enivrée, je sentis qu'il m'aimait ; il n'avait plus besoin de le dire.

— Savez-vous, reprit-il après un peu d'hésitation, que je me suis imposé une tâche bien difficile, et que près de vous le rôle d'ami est difficile à soutenir ?

— Pourquoi donc? répondis-je, toute disposée à faire de la coquetterie à présent que j'avais triomphé, vous m'aimez comme vous aimez Caroline, elle est aussi belle et aussi jeune que moi, et vous ne vous en tourmentez nullement.

— Ne raillez pas, Madame, cela me fait mal. Le moment est solennel entre nous. Seuls la nuit devant cette nature admirable ! il faudrait être de marbre pour que des désirs d'amour ne vinssent pas au cœur. Permettez-moi de vous dire ce que je pense, et jurez-moi que vous ne vous en offenserez point.

— Je vous le promets.

— Eh bien ! j'ai cru depuis quelques jours, j'ai été présomptueux sans doute, mais j'ai cru..., j'ai cru que vous n'aviez pas pour moi tout à fait l'amitié que je vous ai demandée.

— Quelle folie !

— Non, chère Alix, ne vous moquez pas, laissez-moi cette illusion. Quelquefois elle s'est présentée à moi, et je n'ai pas osé l'accueillir. Vous ne savez pas combien je me défie de moi-même !

— Et si cela était?

— Si cela était! ô mon Dieu! ne me dites pas cela : c'est une barbarie à vous. Si cela était, quel bonheur! J'en deviendrais fou de joie. Moi qui ai tant rêvé l'amour d'une femme, d'une femme telle que vous êtes! moi qui ai tant de jeunesse à dépenser dans cet amour, des impressions si neuves! Songez donc que c'est de l'inconnu pour mon cœur. Ne me trompez pas, je vous en conjure, vous me feriez trop de mal.

J'étais plus émue, plus interdite que lui, mais que j'étais heureuse! Jamais je ne vous rendrai ce moment. Mon ame était pleine de tant de sentiments divers; j'étouffais! Ces émotions sont au-dessus de nos forces, elles deviennent une souffrance. Il m'aurait été impossible de dire un mot; une larme tomba de mes yeux sur la main d'Anatole : ce fut là mon aveu.

Comment vous raconter la suite de cette scène? Vous avez aimé, Monsieur; vous avez un génie qui vous révèle même ce que vous n'avez point ressenti, vous comprendrez donc facilement les transports d'Anatole lorsque nous nous fûmes expliqués. Quant à ce qui me regarde, vous ne pouvez le deviner. Un homme, quelque sensible, quelque clairvoyant qu'il soit, ne se rendra jamais compte de ce qu'éprouve une femme dans un pareil moment. Il y avait à la fois dans mon ame de la joie, des craintes, de la pudeur, comme sur mon visage les pleurs se mêlaient au sourire; mais ce qui dominait tout, c'était un amour sans bornes, un orgueil immense : j'étais fière de moi-même en me retrouvant plus puissante dans mon exaltation que je ne l'avais jamais été, j'étais fière surtout de mon choix, de cet être si beau, si noble, si pur, qui m'appartenait et qui allait me rendre mille fois

plus que je n'avais perdu. Quand je me rappelle cette nuit, quand je pense à tout ce qu'il me répéta de tendre, de bien senti, d'adorable, je ne puis croire qu'il ait oublié sa parole, que ces sentiments se soient éteints; je ne puis croire à la chute de cette *éternité* qu'il me faisait entrevoir si belle et si poétique, éternité qui a duré trois mois.

De tous les bonheurs de l'amour, le plus grand, sans contredit, c'est le mystère. Ainsi le moment où nous nous retrouvâmes le matin à déjeuner fut une joie ineffable. Personne ne soupçonnait notre liaison; nos regards seuls auraient pu nous trahir. Néanmoins Anatole, à force de précautions, fut bien près d'amener la découverte. Je ne pouvais me soumettre à cette perpétuelle contrainte, et un soir ma jalousie éclata malgré moi. Il me l'a répété souvent depuis, je ne le regardai qu'une fois pendant le bal, mais ce regard avait une expression si puissante qu'il en trembla jusqu'au dernier de ses cheveux. Pourtant je sentais dans toute sa plénitude le bonheur qui m'était accordé. Je ne crois pas que jamais on l'ait savouré goutte à goutte avec plus de volupté. J'aurais voulu arrêter le temps, je craignais de le voir s'enfuir; chaque minute m'apportait une extase nouvelle; j'étais si étonnée de ne plus pleurer que je ne pouvais m'y faire. Bien souvent je m'arrêtais en marchant, je m'interrompais au milieu d'une occupation quelconque pour me dire: Mon Dieu! que je suis heureuse! cela est-il bien vrai?

Et que j'étais fière de mon amant! je répétais à chaque instant du jour: Mon Anatole! Je lui écrivais sans cesse, rien que pour tracer ces mots. On m'eût proposé mille royaumes en échange de cette possession que je les aurais rejetés avec un dédain superbe. Pardonnez-moi, Mon-

sieur, de vous ennuyer par ces minutieux détails : je ne puis m'empêcher de vous les donner tous : c'est pour moi un soulagement immense que de vous laisser lire ainsi jusqu'au fond de ma pensée. Vous qui étudiez les passions, vous n'en rencontrerez guère de plus complète que celle-là, et j'espère aussi que vous apprécierez ma douleur, en apprenant combien les racines en sont profondes.

Nous nous voyions du matin au soir, dans cette vie des eaux si intime et si agréable. Je désirais lui plaire en tout : aussi je m'étudiais à cacher autant que cela m'était possible la passion qui me dominait. Je tâchais de ne pas lui parler, de ne pas tourner mes yeux vers lui ; j'imposais silence à ma jalousie, à mes emportements. Mais le soir, avec quelle impatience je l'attendais ! comme j'écoutais mourir les uns après les autres tous les bruits de l'hôtel ! comme je savais reconnaître ses pas, quand il descendait l'escalier, pour arriver à mon appartement ! et ma porte que je laissais entr'ouverte, et ce moment où il s'approchait de moi, confondus tous les deux dans la même émotion, et son premier regard, et son premier baiser et la prière si tendre de l'aimer toujours, et ces craintes si naïves de ne pas me plaire assez, enfin tous ces adorables ravissements d'un amour jeune et sans reproche, tous ces transports qui nous enivrent, j'ai connu tout cela, j'ai perdu tout cela, et voilà pourquoi vous m'avez trouvée en larmes au milieu de cette foule, et pourquoi je mourrai de ma douleur. »

La pauvre jeune femme se remit à sangloter de manière à me fendre l'âme. Je ne savais quelle consolation lui offrir, car il n'y en a pas en pareil cas, le temps seul peut amener le calme et l'oubli. Eh mon Dieu ! Madame, quel chagrin que celui qui défend le souvenir !

« Le mari de mon amie était à Carlsruhe. Il resta deux semaines sans lui écrire ; elle en fut inquiète, et pria son frère d'aller savoir la raison de ce silence. C'était une douloureuse commission, car il fallait nous séparer. Je ne pouvais m'opposer à cette course. D'ailleurs Anatole ne s'y serait pas refusé : personne ne respectait plus que lui les devoirs de famille. Il partit un matin de très-bonne heure, en me promettant de revenir le lendemain. Cette première séparation a quelque chose de cruel, et malgré son peu de durée, quand on a l'habitude de ne se pas quitter d'une minute, cela peut s'appeler *une absence.* On dansait ce jour-là, et je m'étais si bien brouillée avec toute coquetterie, que je ne pris pas la peine de me coiffer : il n'était pas là ! Je jetai sur mes cheveux une écharpe que je tournai moi-même presque sans savoir comment, et il se trouva que ce turban improvisé m'allait à ravir. Chacun me le dit ; j'en étais d'une humeur féroce, je ne voulais être belle que pour lui. Vers le milieu de la soirée, je dansais près de la porte, lorsque tout à coup elle s'ouvrit et je vis entrer Anatole ! Jamais depuis que j'existe je n'ai rien éprouvé de semblable. Je crus que j'allais m'évanouir, tant je fus ravie. Moi qui étais restée jusque là distraite, préoccupée, je retrouvai mon esprit, ma gaîté, je fis des frais pour tout le monde, j'étais contente de tout : il y a un reflet du cœur sur ce qui nous entoure. Ce reflet change comme nos impressions, et il les trahit malgré nous. Nous dansâmes ensemble, j'essayais de lui exprimer ma joie, je ne pus que le regarder et lui répéter tout bas : Mon Dieu ! que je t'aime ! Ce fut là mon remercîment, ce fut ma reconnaissance. L'amour ! toujours l'amour ! avec lui je ne comprenais que l'amour !

Ce fut mon dernier moment de bonheur.

Peu de jours après il fallut nous séparer. Des affaires indispensables l'obligèrent à suivre sa sœur. Moi, je devais retourner à Paris. Je craignais beaucoup les souvenirs qui m'y attendaient, et c'était pour moi une chose douloureuse que ce voyage. La veille de notre départ nous eûmes la scène la plus grave de notre courte liaison.

Je ne vous ai point assez dit peut-être combien Anatole était maître de lui-même, et combien il était difficile d'éveiller chez lui une émotion violente en présence du monde. Nous nous trouvions seuls dans mon appartement; au milieu de nos adieux, des projets d'avenir nous apportaient quelque consolation. Je suis parfaitement exclusive dans mes sentiments, et ce qui a fait le malheur de ma vie, c'est d'attendre un semblable dévoûment de ceux que j'ai aimés. Nous parlions des plaisirs de l'hiver à Paris; je lui assurai que j'étais toute disposée à y renoncer, et que, s'il voulait que nous fuyions le monde, je serais enchantée de m'enfermer avec lui dans notre intérieur. Il se révolta à cette proposition, en me répétant ce qu'il m'avait dit si souvent de la nécessité de cacher nos rapports aux indiscrets. Je lui répondis quelque chose d'un peu aigre, nous en arrivâmes à une discussion et enfin à une querelle. Je puis vous le jurer, il ne sortit pas de mes lèvres un seul mot qui ne prouvât l'amour le plus tendre, le plus excessif. Lui, il fut amer, il fut dur, il me perça le cœur mille fois par des paroles sèches : je compris ce que devrait être ce caractère quand l'amour n'en adoucirait plus la rudesse.

— Ecoutez, lui répliquai-je, nous nous connaissons depuis deux mois, et depuis deux mois vous m'avez déjà fait souffrir mille tortures. Il est temps d'y mettre un

terme ; nous ne nous comprenons pas, séparons-nous ! nous ne nous comprendrons jamais. Notre liaison est encore ignorée, elle peut se rompre sans amener le moindre scandale. Soyons bons amis : nous aurions dû ne jamais être autre chose.

Oh ! Monsieur, voilà un de ces souvenirs qui me brisent et qui me déchirent ! Savez-vous ce qu'il fit, cet enfant bien-aimé, dont la franchise était encore si naïve et si belle ? Il se jeta à mon cou et il pleura, il pleura deux belles larmes comme des perles, que j'aurais voulu faire enchâsser dans de l'or. Il ne trouva qu'un mot : jamais ! jamais ! Croyez-vous qu'il ne m'aimait pas alors ? Lui si calme, si impassible, il avait pleuré à l'idée de me perdre ! c'était bien du cœur que venaient ces larmes !

Je ne fus pas maîtresse de mon émotion, je le rassurai sur-le-champ, trop vite peut-être. Comment me résoudre à l'affliger ? je m'abandonnai à tout ce que ma passion avait d'extravagant et de romanesque, je laissai parler mon imagination et mon amour, sans chercher à en arrêter l'essor ; je fus éloquente, de cette éloquence de l'âme, qui ne s'apprend pas et que rien n'enchaîne Il m'examinait en silence ; ses pleurs étaient séchés par mes baisers, mais je ne voyais plus sur son visage l'expression radieuse qu'y avaient amenée mes premières paroles. Il m'écoutait curieusement, et montrait un étonnement croissant à mesure que mon exaltation s'augmentait.

Alors, Monsieur, je fus témoin d'un des plus étranges spectacles auxquels j'aie assisté depuis que j'existe. Ce jeune homme de vingt ans, dans l'âge des passions et des folies, dans l'âge où l'on s'entoure d'illusions, détruites trop tôt, hélas ! ce jeune homme comprit pour la

première fois ce que c'était que l'amour; il le comprit, mais comme nous comprenons la beauté de vos vers, sans pouvoir les atteindre.

— Éprouvez-vous réellement ce que vous me dites-là? me demanda-t-il.

— Mais, mon Dieu! ai-je donc l'air de jouer la comédie? ne devinez-vous pas que c'est vrai?

— Oui, je le sais, oui, il y a des êtres doués de facultés que j'ignore. Ces sentiments si nobles, si dévoués, exprimés avec tant de force et d'énergie, je les conçois, cependant je suis incapable de les ressentir. Les jalousies, les extases, les transports, tout cela est un mystère pour mon cœur. Vous m'avez reproché tout à l'heure ma froideur, et vous avez eu raison; ce n'est point ainsi que je devrais être, ce n'est point ainsi qu'un autre serait près de vous. Pourtant je vous aime, car à l'idée de vous perdre il m'a semblé que l'on m'arrachait la vie; il m'est donc interdit de connaître les jouissances passionnées, je dois me contenter de ce que ma pâle organisation me permet d'entrevoir. Savez-vous que c'est horrible! quel don le Ciel vous a-t-il fait de plus qu'à moi? où trouvez-vous ces couleurs brillantes dont vous ornez vos pensées? où trouvez-vous le secret d'animer ainsi votre regard et vos paroles? qui vous dicte cet entraînant langage? Oh! mon amie, je suis bien malheureux, car je ne suis pas poëte comme vous, et nous ne nous entendrons jamais!

Il venait de me créer poëte, Monsieur, il avait deviné en même temps que l'amour est une poésie, qu'il puise ses idéalités dans l'imagination, et qu'il en était dépourvu. Jamais je ne vous rendrai ses plaintes, ses douleurs en acquérant cette certitude. Singulière per-

spicacité, qui découvre ce qui lui manque, et qui reste dans l'impossibilité de l'atteindre !

Il était beau dans cet instant comme un ange auquel on aurait fermé le paradis. Ses yeux avaient quelque chose de si naïf et en même temps de si profond que j'en fus frappée, et je le serrais dans mes bras avec un bonheur tout aussi incompréhensible pour lui que ce qui avait précédé.

— Oh ! lui dis-je, mon Anatole, vous n'êtes pas si déshérité que vous le prétendez. Vous sentez trop vivement ce qui vous manque, pour que votre imagination ne s'éveille pas un jour. Hélas ! ce miracle est réservé à une autre que vous aimerez davantage, à une autre que vous *aimerez*, pour parler plus juste, car vous ne m'aimez pas.

— Je vous aime, je vous jure que je vous aime, et que je donnerais tout au monde afin de pouvoir l'exprimer comme vous.

— Ne m'enviez pas ce triste avantage : il faut l'acheter par trop de larmes ! Chacun de ces moments qui vous semblent si doux s'expie par des mois de torture. Oh ! ce que j'envie, moi, ce sont les cœurs froids, les cœurs secs et indifférents ; ce sont les égoïstes, ils n'ont d'autre joie et d'autres douleurs que celles qui les touchent. Voilà les gens heureux ! voilà ceux qui portent légèrement la vie. L'imagination, le cœur, l'exaltation sont les plus funestes présents de Dieu pour nous autres femmes surtout. Il nous est défendu de sortir d'une ligne tracée, et toutes les séductions, tous nos instincts nous appellent ailleurs. Restez calme, Anatole, gardez votre raison, vous la regretteriez bien vite.

Ni mes réflexions, ni mes prières, ni mon amour ne parvinrent à le consoler. Il me quitta tristement, froide-

ment, semblant me faire un reproche, par son silence, de ce que je lui répétais de tendre. Le lendemain, il partit pour Carlsrhue, et moi pour Paris. Cet instant de la séparation fut d'autant plus cruel qu'il y avait là vingt personnes qui nous observaient; il me baisa la main, au moment de monter en voiture avec sa sœur : nous ne pûmes ni l'un ni l'autre prononcer un mot.

Mon voyage de Baden à Paris se passa entre les regrets et l'espérance. Je me représentais la douce vie que nous allions mener; je formais mille projets, je bâtissais des chimères qui toutes aboutissaient à cette idée qui me remplissait de joie : Il m'aime! il est à moi! A mon arrivée, on me parla beaucoup de lui, et je n'ai jamais vu personne réunir autant de bienveillance générale. Ces éloges augmentèrent ma fierté et mon amour, si c'est possible. J'avais une sorte de respect pour moi-même depuis que je lui appartenais. Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple d'une idolâtrie pareille. Oh! Monsieur, que cela est affreux à se rappeler, lorsque, de tant de flammes, il ne reste plus que des cendres!

Je voulus savoir jusqu'où allait cet étourdissement, et je le plaçai un jour en face du souvenir de mon mari. Je cherchai dans le fond de mon secrétaire un portrait de lui que je n'avais pas encore osé regarder. Je ne ressentis pas la plus petite émotion; cette épreuve m'amena à me dire : Anatole est bien plus beau que cela! N'avez-vous pas pitié de ces sentiments humains qui se disent éternels, et qui disparaissent ainsi devant un sentiment nouveau? Ce fut là ma première pensée et le seul doute que j'aie jamais eu de moi-même.

Les lettres d'Anatole lui ressemblaient parfaitement. Elles étaient spirituelles, affectueuses, convenables en

tout; mais elles semblaient écrites par un vieillard. Froides, raisonnées, positives, c'était l'amour sans ailes, enveloppé d'un habit de bal et forcé de se ployer aux exigences du monde. Je ne pouvais m'accoutumer à cette manière; je lui écrivais sans cesse, car mes lettres à moi, c'étaient des volumes brûlants et poussés jusqu'à la folie. Je l'aimais, je pensais à lui, je le lui répétais sous toutes les formes. Il m'avait laissé son portrait, et vous ne comprendrez pas les extravagances dont il devint l'objet. Je le contemplais du matin au soir, je lui parlais, je le grondais, j'aurais juré qu'il me répondait. Il m'avait suppliée de lui donner le mien; j'allai chercher les meilleurs peintres de Paris pour le faire. Je ne savais comment me rendre plus jolie à ses yeux; j'aurais sacrifié le reste de ma vie pour dix ans de bonheur et de jeunesse avec lui!

Depuis déjà six semaines nous étions séparés, lorsqu'il m'arriva une lettre, laquelle, contre l'ordinaire, était fort longue et presque passionnée. J'en pleurai de joie; je restai ensuite huit jours sans en recevoir, l'attendant à chaque minute, car il m'annonçait son retour comme très-prochain. Le huitième jour, on me remit un billet glacial qui me prévenait de son arrivée pour le lendemain. J'en eus le cœur brisé; il parlait d'*affection* éternelle et non pas d'amour. Il me demandait néanmoins mon portrait; cette insistance me rassura, et puis l'idée de le revoir était si puissante que tout disparut devant elle. La joie m'étouffait; je le disais à tout ce qui m'entourait, à mes bronzes, à mes fleurs, à mes porcelaines, à ces objets qui avaient vu mes larmes et qui allaient devenir témoins de mon bonheur.

Je ne dormis pas de la nuit, je lui écrivis un mot qui

lui peignait à la fois mes craintes et mon désir, puis je l'attendis depuis mon réveil.

Ce jour était hier, Monsieur. Je ne puis toucher à cette blessure; elle est trop nouvelle encore, c'est une torture au-dessus de mes forces. Elle s'augmente de mes souvenirs que je viens de réveiller avec tant de puissance. Cependant, je vous l'ai promis, et vous saurez tout, vous m'apprendrez peut-être comment on oublie. »

La jeune femme fit une pause, et cacha son visage masqué dans ses mains. Je n'osai interrompre sa rêverie ; je la respectais dans sa souffrance : elle me prit la main qu'elle serra fortement. Ce mouvement involontaire me révéla l'excès de son agitation.

— Oh ! Monsieur, reprit-elle, plaignez-moi, je suis bien malheureuse !

— Achevez votre histoire, Madame ; il se peut que j'y trouve des éclaircissements sur ce qui vous arrive, et que le mal ne soit pas aussi grand que vous le craignez. Je ne puis croire que vous ne soyez pas entièrement aimée; l'amour est contagieux comme la haine, comme l'admiration ; il y a là sans doute quelque malentendu.

Elle secoua tristement la tête.

— Oh ! non, Monsieur, il n'y a pas de malentendu possible, vous allez voir.

Et elle reprit son récit en ces termes :

« Je l'attendais à chaque instant, le moindre bruit qui se faisait dans la maison retentissait jusqu'à mon cœur. J'avais déjà vingt fois *imaginé* notre premier regard, notre première parole. J'avais cherché à me représenter sa joie et la mienne en nous retrouvant, et tout ce qui devait arriver après : et mes plans d'avenir ! et les soi-

rées que nous passerions ensemble! et les spectacles auxquels nous devions aller! et les lectures que nous devions faire! et les promenades à cheval! enfin tout ce qui constitue cette douce vie d'amour intime, inconnue autre part qu'à Paris. J'étais folle.

On sonna à trois heures, je reconnus ses pas dans l'antichambre, je n'eus pas la force d'aller au-devant de lui, et je ne me levai qu'à son entrée dans le salon. Je m'avançai les bras étendus, le cœur gros de bonheur, je me jetai à son cou, je ne trouvai qu'un regard froid, je portai les yeux sur lui, il était pâle, son visage n'exprimait qu'un embarras pénible. Je compris qu'il ne m'aimait plus!

— Qu'y a-t-il? au nom du Ciel! qu'avez-vous? m'écriai-je en me laissant tomber sur un siége. Oh! parlez, vous me faites mourir!

Il me prit la main, la porta à ses lèvres; puis, après avoir hésité un instant, il la reposa sur mes genoux.

— Voulez-vous, me dit-il enfin d'une voix altérée, voulez-vous m'aimer à l'avenir comme un ami?

Ces mots me tombèrent d'aplomb sur le cœur et le mirent en pièces. Je crus n'avoir pas entendu.

— Comment? que dites-vous?

— Voulez-vous m'aimer à l'avenir comme un ami? reprit-il avec plus d'emphase.

Cela était bien vrai, il n'y avait plus moyen d'en douter. Je m'y attendais si peu que je ne me sentis plus vivre, il me sembla qu'il m'avait tuée. Je l'examinais sans lui répondre. Il y avait sur son visage une froide détermination, un parti pris irrévocable. On voyait qu'il était résolu à tout braver.

— Vous ne pensez pas à ce que vous dites, Anatole,

vous ne pensez pas que ce que vous me demandez est impossible.

— Il faut pourtant que cela soit, mon amie, car je vous crois le cœur trop noble pour ne pas conserver l'affection à ceux qui en ont tant pour vous.

— De l'affection ! Anatole, je vous aime mille fois plus que ma vie, et vous ne me quitterez point ainsi.

— Ecoutez, Alix, j'aurais pu vous tromper peut-être ; je ne l'ai pas voulu : je regarde comme indigne d'un homme d'honneur de compromettre une femme, avec la résolution de l'abandonner ; il vaut mieux parler sur-le-champ. Le coup est plus dur, je le crois, mais il est plus loyal. Vous n'auriez pas caché notre liaison, tout Paris l'aurait apprise ; il faut la rompre pendant qu'elle est ignorée ?

— Eh ! que m'importe qu'elle soit connue ? ce n'est pas là ce qui m'occupe ! que m'importe de me compromettre pour vous ? Mais vous perdre ! mais quand je me croyais à vous pour toute ma vie, vous vous séparez de moi ! je ne le veux pas, vous dis-je, je ne le veux pas.

— Vous le voudrez, mon amie, lorsque vous aurez la certitude que cela ne peut être autrement.

— Et pourquoi ?

— C'est ce que je ne vous apprendrai jamais.

— J'ai le droit de le savoir néanmoins, ce me semble.

— Ne m'interrogez pas, tout serait inutile.

— Avez-vous réfléchi avant de prendre cette détermination, avez-vous pensé que c'était me tuer ?

— Alix, vous songerez à tout le mal que vous me feriez. Vous me demandez si j'ai réfléchi. Me croyez-vous donc capable de vous affliger ainsi sans une détermination bien arrêtée?

— Et cela est irrévocable?

— Irrévocable.

— Ne pouviez-vous me le dire autrement? ne pouviez vous amortir le coup qui me frappe? me laisser une espérance, quelque lointaine qu'elle fût, je m'y serais rattachée?

— Je ne le devais pas, c'eût été vous abuser, c'eût été vous attacher à moi par une chaîne que je n'aurais pas portée avec vous. Au lieu de cela vous êtes libre, et si un autre...

— N'achevez pas, m'écriai-je, ou je me brise la tête contre ce marbre. C'est trop de cruauté à la fois. Un autre! un autre! il me manquait cette dernière torture! Il n'est plus même jaloux!

— Cela serait injuste. Je vous offre tous les sentiments de mon cœur. Je vous chérirai comme une sœur, non pas comme une sœur donnée par le sang, mille fois plus encore; comme une sœur choisie par moi; hors l'amour, vous aurez tout ce que j'ai de tendresse dans l'âme. Croyez-moi, mon amie, c'est une grande douceur que celle-là!

— Je ne veux pas, lui répondis-je, je ne veux pas être votre sœur, je ne veux pas de votre amitié, je préfère la haine. De l'amitié pour moi, vous! mais c'est une injure, une ironie. Aimer d'amitié une femme qui vous aime de la passion la plus violente; après avoir été deux mois son amant, lui proposer de devenir son frère, et cela sans raison, sans motif, simplement parce que vous ne l'aimez plus! Savez-vous, Anatole, que vous êtes un ingrat?

— Ne m'accusez pas, Alix, et appréciez mon affection ce qu'elle vaut. Vous la trouverez toujours, entendez-

vous, toujours et partout. Ce n'est pas une chose si commune que je vous offre là. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, et, quoi que vous puissiez dire, je ne suis point un ingrat.

— Je vous dis que vous êtes coupable envers moi, car vous détruisez mon avenir et ma vie. J'avais tout placé dans vous ! Après les malheurs qui m'ont accablée, je me sentais renaître. Vous avez donc oublié ma dernière lettre, cette lettre si pleine de tendresse, où je vous racontais mes succès à un concert, et où je vous avouais de si bonne foi et avec tant de passion qu'il n'y avait plus pour moi que vous au monde ; où je vous disais ces mots : Anatole, j'ai rattaché mon existence à vous seul, si vous m'abandonniez vous me tueriez? Vous avez cru que c'étaient de vaines paroles ; vous verrez !...

— Vous ne me rendez pas justice, Alix, le temps me vengera, et vous m'apprécierez mieux.

— Que voulez-vous donc faire de mon portrait, au nom du Ciel !

— Le garder toujours comme celui de ma meilleure amie? N'a-t-on pas le portrait d'un ami ? Je compte bien que vous conserverez le mien.

— Oh ! jamais ! je ne le regarderai plus, je ne veux plus voir ni lui ni vous. Allez, laissez-moi, barbare, vous n'êtes plus rien pour moi, je vous hais.

— Alix ! Alix !

— Oui, je vous hais et je vous maudis. Vous êtes si froid, si sec ! vous me parlez avec si peu de ménagement ! vous avez si peu l'air de croire à ma douleur, et vous cherchez si volontiers un prétexte pour vous dispenser de me plaindre ! adieu. Je veux pleurer seule, votre présence me fait mal.

— Je reviendrai vous voir demain, je ne négligerai rien pour adoucir votre souffrance.

Je ne pus lui répondre. Il me quitta comme un homme heureux d'être débarrassé d'une démarche ennuyeuse et pénible. A peine fut-il parti que je me trouvai mal. Il me sembla que je mourais, et quand je revins à moi tout me parut changé dans ma vie, on m'aurait arraché le cœur que ma blessure n'eût pas été plus affreuse. Je venais de passer une nuit désespérée, dans une fièvre ardente, et la pensée du suicide ne m'avait pas quittée un seul instant. J'avais toujours devant les yeux ce beau visage si calme, si impassible, me répétant avec tant de froideur que tout était fini, et semblant prendre à tâche de m'ôter jusqu'à la moindre espérance. Une idée traversa mon imagination ; je me persuadai qu'il n'était pas possible de conserver cette tranquillité en face d'une pareille douleur, et je ne doutai pas que ce ne fût une épreuve imposée à mon amour par sa méfiance. Sur-le-champ mille preuves arrivèrent à l'appui de cette supposition, et bientôt je ne doutai plus.

J'attendais sa visite avec une impatience sans bornes. Je me faisais une fête de lui raconter ma découverte ; je me représentais sa confusion, ma joie insensée, en apprenant de lui qu'il m'aimait toujours. Je construisis dans ma tête un édifice de bonheur qu'un souffle devait renverser. Ce matin il est venu et il a été le même ; bon, affectueux, mais glacial, mais inexorable, mais plongeant avec une cruauté sans pareille le poignard dans mon sein, et me répétant à chaque coup qu'il me tuait, et qu'il était impossible que je n'en mourusse pas. Cette agonie a encore dépassé celle d'hier ; mes forces y ont succombé.

Dès qu'il m'a eu quittée je me suis sentie folle; j'ai prié inutilement; j'ai cherché à oublier, et malgré moi je me souvenais. Mes yeux sont tombés sur un billet de bal masqué. J'ai saisi cette idée avec transport : c'était un moyen d'échapper à moi-même. Je suis venue seule, ne sachant pas trop où j'allais, fuyant une nuit de solitude et de déchirements semblable à la dernière.

Arrivée ici, j'ai vu cette foule bigarrée, j'ai vu ces gens heureux et ne pensant qu'au plaisir, j'ai songé qu'à l'avenir je me trouvais seule sur la terre; que pas un être ne se souciait à cette heure de savoir où j'étais, ce que je faisais; une inconcevable et invincible tristesse m'a prise, je me suis assise sur ce banc, et je me suis laissée aller à ma douleur, j'ai pleuré, sans m'occuper de ceux qui m'entouraient, isolée au milieu de la foule, ce qui est bien la plus amère solitude que je connaisse, n'est-il pas vrai, Monsieur? Vous êtes venu, vous m'avez montré de l'intérêt; je vous ai ouvert mon cœur, parce que j'étouffais. Notre nuit s'est passée là, vous à me plaindre, moi à chercher votre pitié. A présent nous allons nous séparer, il en est temps. Nous ne nous retrouverons plus en ce monde. Vous ne saurez jamais qui je suis; seulement, si je ne meurs point, je vous écrirai quelquefois pour vous remercier, pour vous assurer que ma reconnaissance dure encore et qu'elle ne finira pas. Adieu, grand poëte, pensez à moi, et conservez-moi votre intérêt.

— Madame, répondis je en baisant sa main, vous êtes plus poëte que moi; vous aurez certainement la preuve que vous m'avez laissé un souvenir ineffaçable. Mes premiers vers vous seront adressés, à vous, mon incon-

nue, ma pauvre femme au cœur brisé : si vous y trouviez une consolation, je bénirais le Ciel. Je ne puis comprendre que vous ne soyez pas aimée. Oh ! mon Dieu ! pourquoi une pareille passion est-t-elle jetée aux pieds d'un homme incapable de l'apprécier? Quel trésor ! Hélas ! nous qui passons notre vie à chercher des rêves, nous n'en rencontrons pas de semblables.

LE DIABLE VERT-POMME

— Louis XVI —

I.

— Je conçois, mon cher Monsieur, repris-je, quand je vis qu'il se taisait, je conçois combien vous avez dû être impressionné de cette confidence ; mais comment cela a-t-il fini ? savez-vous le nom de votre inconnue ? l'avez-vous accompagnée ? vous a-t-elle donné un nouveau rendez-vous ?

Je ne sais rien, Madame. Mon inconnue a exigé de moi que je la quittasse à la porte du foyer, et lorsque je lui ai demandé quand je la reverrais, elle m'a répondu : Jamais ! J'ai insisté pour samedi prochain, elle m'a serré la main en silence. Viendra-t-elle ? ne viendra-t-elle pas ? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'y serai. Cette femme a piqué plus que ma curiosité, elle m'intéresse. Oh ! c'est là un véritable poëte, nous ne sommes que des malheureux à côté de ce cœur, de cette

âme à qui la passion a révélé ce que nous cherchons souvent toute notre vie!

En ce moment la porte de mon salon s'ouvrit, et on annonça le comte de Sedeval. C'est un beau vieillard, de mon âge à peu près, le dernier de mes contemporains qui me reste, le seul qui m'ait connue jeune, et avec lequel il me soit permis d'avoir des souvenirs. C'est un homme de beaucoup d'esprit, d'un grand air, qui n'a rien perdu de son amabilité et de sa mémoire, c'est enfin un de ces patriarches que les jeunes gens de ce temps-ci devraient consulter souvent et imiter toujours. Ils apprendraient d'eux ce que c'est qu'un vrai gentilhomme, un vrai grand seigneur. Ils sauraient se conduire honorablement dans les graves circonstances et convenablement dans toutes. Il n'existe presque plus de ces modèles d'un autre siècle, et celui-ci n'en laissera certainement aucun de ce genre à la génération future.

M. de Sedeval, après avoir salué M..., nous demanda le sujet de notre conversation. Il nous trouvait si graves et si tristes qu'il nous crut occupés à réciter quelque oraison funèbre.

— Mon Dieu! non, mon cher comte, Monsieur... me confie simplement une aventure de bal masqué.

— Avec cet air lugubre?

— Tout est lugubre dans ce temps-ci, jusqu'à la joie, quand elle n'est pas de mauvais goût.

— De sorte que vous menez les bals de l'Opéra comme des deuils!

— Permettez-moi de nous défendre, Monsieur le comte, j'aurai affaire à forte partie, Mme la marquise et vous! C'est être très-osé que de ne pas baisser pavillon de-

vant vos lumières; mais vous nous jugez trop mal, et si nous sommes si graves, c'est peut-être un peu votre faute.

— Notre faute!

— Sans doute : vous avez amené, par vos charmantes légèretés de cour, les événements de la Révolution, ces événements ont rendu ce siècle si différent du vôtre; vous serez forcés d'en convenir.

— Mon cher poëte, m'écriai-je, prenez garde à vos discours. N'allez pas calomnier ce que vous ne connaissez point. Dans tous les cas, si nous avons amené la Révolution, vous en avez profité singulièrement, tous tant que vous êtes, pour révolutionner le sens commun.

— Je me tais, Madame, je ne discute plus.

— Et vous avez raison! vous, homme d'esprit, homme bien élevé, si vous aviez vécu dans notre jeunesse, vous prendriez en pitié votre stupide époque, et vous ne lui pardonneriez pas l'ennui mortel dont elle vous accable.

— Il est certain, Monsieur, dit le comte, que vous ne vous doutez pas de ce que c'est que le plaisir.

— Sous ce rapport-là je crois, monsieur le comte, que nous aurions tout à apprendre de vous.

— Voulez-vous savoir pourquoi? C'est que nous ne courions pas après. Nous nous amusions sans arrière-pensée, nous goûtions notre bonheur sans l'alambiquer. Nous n'avions pas inventé les *âmes incomprises*, les *gémissements de la solitude*, enfin les mille billevesées dont vous nourrissez vos imaginations romantiques. Ainsi, par exemple, les aventures de bal masqué ne finissaient pas comme les vôtres par des tragédies. Demandez plutôt à Madame.

— Vous vous souvenez donc toujours du diable vert-pomme, mon cher comte?

— Comment voulez vous que je l'oublie, marquise? je lui dois cinquante ans de la plus agréable intimité que je connaisse, je lui dois votre amitié. Vous comprenez, Monsieur, comment je m'en souviens!

— Je ne comprendrais pas que vous l'eussiez oublié, monsieur le comte.

— Mon cher ami, continuai-je, puisque vous avez si bonne mémoire, vous devriez bien raconter à Monsieur... cette anecdote de nos beaux jours. Cela le distrairait un peu, et cela lui prouverait que nous n'avons pas tort de les regretter.

— Je serai très-heureux, Monsieur, répliqua le poëte, si vous voulez me faire cette grâce.

— Vous me le demandez, marquise. Savez-vous que c'est une vieille histoire, et qu'il vous faudra mettre les prétentions de côté?

— Au contraire. Je suis certaine d'y gagner des compliments, et en fermant les yeux il ne tiendra qu'à moi de me rajeunir d'un demi-siècle.

— Sachez donc, Monsieur, car il faut lui obéir, que cette chère dame-là était en 1778 une des personnes les plus adorables de la cour; qu'elle joignait à tout l'esprit que vous connaissez une tournure et un visage divins.

— Qu'avais-je dit? Un instant, mon cher comte; notre auditeur doit connaître tous les personnages. M. le comte de Sedeval que voici avait à la même époque la réputation d'un des seigneurs les mieux tournés. Beaux traits, belles dents, charmante taille, la jambe au tour, les yeux à fleur de tête, enfin un délicieux mauvais sujet, passant pour fat et ne l'étant pas. Le cœur et l'épée

hauts, l'esprit agaçant, ce que vous appelleriez à présent du charme et que nous nommions de la grâce; joignez-y de grandes manières, et vous aurez un portrait très-réel du comte de Sedeval en 78. J'espère que nous nous entendons en portraits, qu'en pensez-vous?

— Mille fois trop flatté, marquise, mille fois trop flatté! Monsieur ne croira jamais cela en voyant ce qu'il en reste!

— Et où prendrait-il, s'il vous plaît, ma tournure et mon visage divins? les pastels de notre temps s'effaçaient si vite! revenons-en au diable vert, je vous prie, ou bien l'on dira que nous radotons.

— M'y voici. J'étais alors chevalier d'honneur de la plus belle, de la plus angélique princesse, Mme Elisabeth, sœur de notre malheureux Louis XVI. Hélas! on n'a pas même respecté cette tête innocente! ne pensons point à cela, ou je deviendrai aussi triste que vous; je continue. Ma mère, avec laquelle je demeurais, passait à juste titre pour un des plus charmants esprits de la cour. Elle m'aimait chèrement et m'avait un peu gâté, je dois l'avouer naïvement. On me donnait dans le monde une foule de bonnes fortunes auxquelles j'avais bien quelques droits, mais on en augmentait le nombre, peut-être parce que j'étais très-discret, et que l'on est toujours disposé à supposer ce qu'on ne peut savoir.

Parmi les actrices de la Comédie-Française se trouvait une jeune débutante qu'on appelait Mlle Hébé, et certainement personne n'eut jamais plus de droits à ce nom. C'était la déesse de la jeunesse en original. Blonde, et blanche comme un cygne, gracieuse comme une nymphe, jolie comme l'Amour, elle faisait tourner toutes les têtes avec d'autant plus de raison qu'elle repoussait les hommages et les dédaignait superbement.

Un de mes amis, le baron de Lerville, s'en était fait aimer dès qu'elle avait paru, et depuis lors ils vivaient presque maritalement. Ce baron était un des êtres les plus étranges que j'aie rencontrés. Il possédait une immense fortune, il avait des talents supérieurs, un esprit remarquable, et pourtant il ne faisait que des sottises. Mlle Hébé devint son bon génie. Elle lui rappela cent fois par jour ce qu'il oubliait trop souvent, ses affaires et sa position; elle fit les honneurs particuliers de sa maison avec une décence et une tenue remarquables, si bien qu'un soir en sortant de souper chez le baron je me sentis complétement amoureux de sa maîtresse.

On donnait alors je ne sais quelle comédie larmoyante, ce que vous appelez aujourd'hui un drame, où Mlle Hébé remplissait à ravir le rôle de jeune première. Je me fis louer une petite loge, et j'allai l'admirer tous les soirs, en ayant bien soin de sortir ma tête jusqu'aux épaules, afin d'être vu du public et de l'actrice. Je ne dissimule pas que nous aimions le bruit.

Cela ne m'avança pas d'un cheveu. Néanmoins le drame était ennuyeux comme un plaidoyer; il y avait du dévouement. Je ne savais comment faire, lorsque je reçus une nouvelle invitation pour un souper chez mon ami Lerville. Je ne manquai pas de m'y rendre. Le hasard, bien dirigé peut-être, me plaça près de Mlle Hébé. Elle rougit beaucoup, en baissant les yeux, ce qui me parut merveilleux pour une pensionnaire de Sa Majesté.

Après le souper, pendant lequel je risquai quelques soupirs et force œillades, on se dispersa dans les salons. Le même hasard me conduisit vers la chambre à coucher de Mlle Hébé, car le baron nous avait reçus chez elle ce

soir-là. La divinité du temple m'y avait précédé. Nous nous approchâmes du sopha; elle s'y assit, en me faisant modestement une place avec sa robe; j'essayai d'être téméraire, elle me repoussa d'un regard. Je me contentai d'être galant, elle m'écouta d'assez bonne grâce.

Quelques jours après il y avait bal à l'Opéra et je m'y promenais très-distrait et très-désœuvré, ce qui n'était pas mon habitude, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule; je me retournai, et je me trouvai en face d'un être bizarre, assez singulièrement déguisé pour qu'on ne pût reconnaître ni sa tournure ni sa démarche. Ce n'était ni une chauve-souris, ni une colombine, ni un domino. Je n'avais rien vu de semblable, et cette originalité me prévint en sa faveur. Son vêtement consistait en plusieurs jupons étagés les uns sur les autres, du plus beau vert-pomme qui se puisse rencontrer. Un grand collet cachait ses épaules, une espèce de bonnet pointu surmonté d'une petite paire de cornes en chrysoprases très-galantes couvrait sa tête; elle tenait à la main, gantée de gants verts, une charmante et mignonne fourche en vermeil, enrichie de pierreries, et c'était avec cet instrument qu'elle m'avait touché. Je dis *elle*, car la délicatesse de ses pieds, l'élégance de ses mouvements révélaient une femme, et une femme jeune et jolie.

— Que me veux-tu? lui demandai-je après l'avoir examinée d'un coup d'œil rapide.

— Tu vas le savoir, me répondit-elle d'un air assuré et je te trouve bien hardi de m'interroger de la sorte; ne vois-tu pas qui je suis, et ne peux-tu pas attendre mon bon plaisir?

— Qui tu es? certainement non. C'est tout au plus si l'on peut deviner une forme humaine sous cet accoutrement.

— Aussi n'y en a-t-il point. Comment! tu ne sais pas que je suis le diable? tu ne m'as pas reconnu malgré mon déguisement? Je te croyais plus de mémoire!

— Pardon, seigneur diable, repris-je en m'inclinant jusqu'à terre, qu'y a-t-il pour votre service?

— J'ai à te parler, suis-moi, et ne me perds pas de vue.

Tout cela commençait comme une aventure; je me laissai conduire, fort intrigué de ce qui allait advenir. Nous montâmes au cintre, et là mon diable se fit ouvrir une loge très-mystérieuse, qui m'était totalement inconnue. Cette loge ressemblait à un boudoir de jeune mariée, tendue de damas blancs, avec des dorures, des cristaux, des porcelaines, des fleurs, des lumières voilées, enfin il y avait de quoi exalter l'imagination et faire croire à une bonne fortune.

Je conviens que j'y crus en effet, et la première chose que je fis en entrant dans ce sanctuaire ce fut de prendre la taille de nymphe qui tenait dans mes dix doigts. Ma compagne m'échappa, et, se redressant d'un air de reine :

— Pas tant de familiarité, monsieur le comte, me dit-elle, je ne suis point ici pour votre amusement, mais pour le mien, et vous apprendrez bientôt à qui vous parlez, puisque vous l'oubliez ainsi. Asseyez-vous là, et écoutez-moi.

— Vous voulez donc que j'obéisse?

— Certainement, ou je saurai vous y forcer.

Et elle me montra du bout de sa fourche un tabouret assez loin d'elle.

— Vous dirai-je votre bonne aventure?

— Le beau miracle pour un diable! c'est l'alphabet du métier.

— Pas tant! pas tant! voyons, voulez-vous savoir où vous étiez et ce que vous faisiez samedi dernier à minuit?

— Rien d'extraordinaire, assurément.

— Cela dépend de la manière d'envisager les choses. Vous étiez assis sur un sopha de lampas mauve, dans une chambre à coucher tendue d'étoffe pareille. La cheminée est garnie d'une pendule en porcelaine avec des amours, de deux flambeaux à personnages et d'une paire de magots en bleu de Chine. Le lit a des plumes et des rubans en profusion, rien n'est plus coquet. La dame du lieu est jolie et fine comme un lutin. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est blonde, puisque sa chambre est mauve. Vous aviez soupé l'un à côté de l'autre, vous aviez été tendre, et l'on vous avait laissé faire, sans vous encourager cependant. A minuit vous avez suivi votre idole dans son temple, vous vous êtes assis près d'elle, sur une invitation muette; vous lui avez pris la main, qu'elle a faiblement essayé de retirer, et vous avez même poussé la hardiesse jusqu'à vous emparer d'un anneau à chaton de rubis, que vous portez depuis lors au petit doigt, la pierre en dedans. Alors vous avez parlé de votre flamme, en homme plus d'à moitié consumé, vous avez imploré le plus petit encouragement comme une faveur céleste, vous alliez vous mettre à genoux, on allait céder à votre prière, lorsque le propriétaire de votre infante est entré d'un air triomphant, sans se douter le moins du monde de cette scène; cela vous a terriblement contrarié, et, rajustant votre épée, vous êtes sorti la mine un peu basse, monsieur le comte.

— Bah! m'écriai-je, car tout cela était exactemen vrai, et à moins que d'avoir habité une armoire, on ne pouvait connaître ces détails, excepté le diable, bien en-

tendu. Je n'ignorais pas qu'Hébé n'avait aucune amie, je n'ignorais pas surtout qu'elle ne devait raconter notre entretien a personne. La jalousie frénétique du baron était fort connue, et la première recommandation qu'elle m'avait adressée, en me permettant de lui faire ma cour, était une discrétion et une réserve à toute épreuve : il y allait de son avenir, de sa vie peut-être. Je ne compris donc pas comment ce secret si bien gardé par moi se trouvait en la possession d'un méchant lutin qui me le racontait si gaîment Sa taille ne me permettait pas de supposer un instant que ce fût Hébé elle-même, et j'étais très-certain que le baron ne la laisserait pas venir au bal masqué. Je me perdis en conjectures.

— Oh ! ce n'est pas tout, reprit-elle, vous ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Le lendemain un billet à l'ambre a été porté par votre coureur chez la séduisante actrice. Il a donné pour vous vingt louis à Mlle Manon la soubrette, et pour lui deux baisers sur chaque épaule. Le poulet est parvenu à son adresse. La belle Hébé a mis ses verroux, et dans son lit de lampas, au milieu de ses dentelles, fraîche comme l'aurore, elle a lu vos brûlantes protestations. Vous demandiez toutes sortes de choses, on ne vous a répondu qu'un mot : soyez prudent ! et on a gardé un superbe éventail de la Chine que vous avez envoyé en lieu et place de l'anneau dérobé la veille. J'ajouterai, moi qui sais tout, que votre belle inhumaine a rêvé longtemps avant de se lever et qu'elle a porté le soir au théâtre une robe de satin bleu, quoiqu'elle l'eût déjà mise deux fois, simplement parce que vous l'aviez trouvée jolie ainsi. Depuis lors vous avez écrit tous les jours, mais vous n'avez pas osé vous présenter rue de Richelieu. Vous êtes l'ami intime du baron, et votre con-

science vous dit qu'il serait peu flatté d'apprendre vos prétentions. Que pensez-vous de ma police?

J'étais confondu! il m'était impossible de nier, et il m'était tout aussi impossible de comprendre comment *ce diable de diable* avait deviné tout cela. Elle me toucha encore du bout de sa fourche, dont elle semblait armée comme d'un sceptre.

— Retournons la médaille. Hier vous êtes allé avec madame votre mère chez Mme de Marchal. Vous avez été présenté à mademoiselle sa fille, qui sort de Panthemont. Vous l'avez trouvée fort jolie, et vous avez pensé sur-le-champ que ses six cent mille livres de dot ne vous déplairaient pas non plus. En sortant de l'hôtel Marchal, vous avez communiqué cette idée à madame votre mère en la priant de faire des démarches. Elle vous a répondu que Mme la duchesse d'Esteville, votre sœur, était liée avec Mme de Marchal, et qu'elle la chargerait de cette négociation; mais elle n'en a encore rien fait, et il n'y a au monde que madame votre mère et vous qui connaissiez ce projet.

Il me serait impossible de vous rendre ce qui se passa en moi dans ce moment. Je me crus réellement en présence d'un être surnaturel. Ce mariage ne pouvait réussir qu'à l'aide d'une grande discrétion : ma mère était trop prudente et trop spirituelle pour avoir parlé, j'étais bien sûr de moi-même. Je ne compris rien à cette révélation.

— Montrez-moi vos pieds, dis-je à cette étrange créature, vous devez avoir des griffes?

— J'en ai et de longues, et j'en fais usage; tenez-vous-le pour dit.

— Je ne m'y frotterai pas, soyez tranquille!

— Vous m'intéressez, monsieur de Sedeval. Je ne viens d'ordinaire au bal masqué que pour y comploter des malices. Je ne vous en ferai aucune, foi d'Asmodée!

« Bon passeport contre la dent,
» Contre la griffe tout autant. »

En revanche je m'engage à me trouver ici chaque semaine, et à vous dire de point en point tout ce qui vous est arrivé. Je vais attacher à votre personne un diablotin de mes amis, et je vous promets qu'il ne laissera rien échapper. Ce marché vous convient il ?

— Parbleu! je l'accepte. Je suis curieux de voir jusqu'où tu pousseras cette plaisanterie. C'est d'honneur! une folie étourdissante.

— Quelle heure est-il? interrompit-elle en se levant subitement, avant le jour, il faut que je sois en Chine.

— Il est quatre heures, charmant démon, vous avez le temps. Causons un instant encore.

— Non pas, Monsieur le comte, je me dois à tous mes sujets. Vous aurez promptement de mes nouvelles.

Et avant que je n'aie pu m'en apercevoir, elle ouvrit la porte et disparut.

Je courus après elle, je demandai à l'ouvreuse, qui, payée sans doute, prétendit n'avoir vu personne. Elle refusa de m'en dire davantage, malgré mes prières, mes menaces et mes pistoles. Je ne pus apprendre même le nom du propriétaire de la loge. Elle assura qu'elle n'en savait rien.

Je me mis alors à parcourir tout le bal. Je regardai toutes les femmes. Aucune ne ressemblait à mon diable, aucune n'avait cette grâce, cette tournure inimitable, et ce pied ravissant, et cette main potelée. Je rentrai chez

moi, intrigué et tourmenté plus que je ne puis le dire. Le danger de Mlle Hébé me revint en mémoire. Je me hâtai de lui écrire pour la prévenir du fait, et lui faire savoir que, malgré mon silence, notre secret n'était plus à moi seul. Je ne cherchais point à expliquer ce qui était inexplicable, je ne me justifiais pas d'une faute qui n'était point la mienne, je racontais simplement le fait, et j'engageais ma charmante déesse à se défier de tout le monde, excepté de moi, bien entendu.

Le lendemain je reçus par la poste un paquet vert. Je l'ouvris. Il contenait ces mots :

— « Vous avez peur pour votre secret, mon beau » comte, et vous prévenez votre Iris de ne plus croire » à la discrétion humaine, c'est très-joli ; mais, pour vous » apprendre à me compromettre, voici la copie d'un pe- » tit billet écrit par vous à madame votre sœur où vous » la priez de songer aux démarches près de Mme de » Marchal. Je vous promets que si vous ne me faites » amende honorable, j'enverrai l'original à la déesse de la » jeunesse. Ne grondez pas la belle duchesse de m'avoir » livré cette pièce importante. Cela ne lui a coûté qu'un » sourire un peu trop coquet, donné à son miroir. J'ai » profité de cette faute pour dérober le poulet, elle ne » s'en est seulement pas aperçue. Adieu, Monsieur le » comte, soyez moins soupçonneux, et ne me calomniez » pas, ou nous verrons ! il me semble que calomnier le » diable, cela passe la permission. »

Dans votre siècle, Monsieur, on est esprit fort. Nous étions crédules, et nous avions beau travailler à devenir philosophes, nous avions peur de l'enfer et nous croyions au diable, si ce n'est à Dieu. J'allai trouver ma mère, cette lettre à la main, je lui racontai mon aven-

ture, et je lui demandai son avis sur tout cela. Elle me parut encore plus étonnée que moi, et se perdit en suppositions.

— Ce ne peut être le diable, répétait-elle en riant aux larmes; il faut néanmoins que ce soit quelqu'un.

Nous passâmes en revue toutes les femmes de notre connaissance, aucune ne répondait au signalement de mon inconnue. D'ailleurs ma mère jurait n'avoir confié mon secret à personne, ma sœur chercha de la meilleure foi du monde où elle avait laissé le billet. Nous fîmes comparaître toutes les filles de chambre, les ouvrières, les demoiselles de compagnie, je les examinai l'une après l'autre, mon diable n'y était pas.

J'attendis le prochain bal avec une impatience qui ne me fit pas négliger mes doubles amours. Je ne puis voir Hébé sans témoins, elle ne répondait pas à mes lettres, et semblait me traiter avec froideur. Le jour du bal arriva; je me plaçai sur un banc près des loges et j'attendis. Peu de temps après, mon démon parut devant moi comme par enchantement, et me railla sur ma solitude.

— Tu vois comme j'écarte les importuns par ma seule présence. Veux-tu faire un tour de promenade au milieu de cette foule? Je m'amuserai à jeter quelques vérités au travers, tu verras comme elles passeront.

Et m'entraînant presque malgré moi, elle attaqua tous les hommes, tous les masques; elle connaissait tout le monde, savait les histoires de chacun, les intrigues, les amours, les extravagances de la cour et de la ville. Elle nommait par leurs noms des femmes déguisées, elle racontait les généalogies et les parentés comme Cherin ou d'Hozier, enfin elle dépensa plus d'esprit et de gaîté

en une heure qu'il n'en faudrait pour dix comédies.

— A présent, à ton tour, s'écria-t-elle follement en m'entraînant vers l'escalier.

Nous montâmes comme la première fois. La loge était dans le même état; nous nous assîmes de même.

— Oh ! quel air de conspirateur tu as pris ce soir aurais-tu lu le Brutus de M. de Voltaire ou le Catilina de M. de Crébillon ?

— Je ne sais si je dors ou si je veille en t'écoutant, répliquai-je : ta science est si incroyable, ta verve est si étourdissante !

— Bah! tu en verras bien d'autres? Ce soir je prétends que tu ne sortes d'ici qu'assommé de mon génie. Voyons, que veux-tu que je te dise ?

— L'avenir, et je t'en défie.

— L'avenir ! c'est un métier d'écolier : le moindre tireur de cartes te l'apprendra pour trois livres. N'importe, j'y consens ; que désires-tu savoir?

— Epouserai-je Mlle de Marchal ?

— Non, mon cher ami, par la raison qu'elle aime le petit de Bellepuise, son cousin, et qu'elle n'en veut pas d'autre. Elle déclarera cela à ses parents lorsqu'on lui transmettra la demande que tu comptes faire demain.

— Serai-je aimé d'Hébé ?

— Oh ! ceci est plus difficile à dire ; Hébé est très-honnête fille, elle ne voudrait pas manquer au baron. Cependant elle te trouve joli garçon, elle pense à toi, elle a envie de te plaire, elle joue pour toi seul, et c'est pour toi qu'elle fait au parterre ses adorables mines. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu la verras demain et qu'elle te grondera beaucoup sur notre tête-à-tête de ce soir. Elle ne

croira point à ton innocence, et ma foi! je ne puis prévoir jusqu'où ira sa colère.

— A quoi t'engages-tu si tes prophéties ne s'accomplissent pas?

— A te montrer mon visage tout laid et tout noir qu'il soit. Est-ce assez?

— J'accepte avec empressement.

— Quant à ce qui s'est passé depuis ma lettre, mon cher ami, il faut que je te gronde. Comment, tu donnes dans la poésie! comment, tu t'es permis ce matin une épître à Hébé! des vers de grand seigneur! penses-tu que tu la rendras moins cruelle avec des madrigaux? il y a surtout un vers bien remarquable, le second :

« Charmante Hébé, daignez croire à ma flamme! »

C'est plein de génie, ma parole d'honneur!

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang. Mon amour-propre s'offensa de la raillerie, j'allais répliquer, elle m'arrêta.

— Ne réponds point, je sais ce que tu vas dire. Tu as de l'esprit, mais tu fais des vers détestables. N'en parlons plus et brûle-les en rentrant.

Je marchais d'étonnement en étonnement. Ces vers ébauchés le matin avaient été enfermés par moi dans mon bureau, personne ne les avait vus, pas même ma mère. Je sacrifiais quelquefois aux muses, dans le plus profond secret. Comment cet être inexplicable l'avait-il découvert? je ne le devinais nullement.

— Je suis fatigué ce soir, reprit-elle, je m'en irai de bonne heure. Tu feras bien d'en faire autant, car tu recevras de M. le prince de Conti un ordre de te rendre au Temple avant le déjeuner. Il doit être chez toi, avec un

billet de la belle Hébé, qui te donne un rendez-vous pour demain à deux heures. Tu vois que la journée sera fatigante. Va te reposer.

— Et toi?

— Moi! je me repose en tourmentant les autres, et rien ne m'est contraire comme l'inaction.

— Mon cher diable, j'ai grande envie d'arracher votre masque!

— On ne touche point au masque d'une femme. fût-ce celle de Lucifer, lorsqu'on s'appelle le comte de Sedeval et qu'on porte à son côté une épée de gentilhomme.

Vous voilà fâché, Monseigneur? excusez-moi, je ne parlerai plus ainsi.

Adieu, mon cher comte, je veux bien vous pardonner encore, mais n'y revenez pas. Je suis mille fois trop bonne pour vous. En vérité, je ne me reconnais plus. Dans huit jours nous nous reverrons.

Elle disparut avec autant de singularité que la première fois. Je quittai le bal, persuadé que je la chercherais en vain. En entrant dans ma chambre, je trouvai sur une table les deux lettres qu'elle m'avait annoncées : celle de M. le prince de Conti, qui me mandait au Temple, et celle de Mlle Hébé me donnant un rendez-vous pour le lendemain à deux heures. Je les laissai tomber par terre, tant je fus stupéfait. Il me fut impossible de dormir. J'étais levé avant le jour, attendant avec impatience le réveil de ma mère. J'avais hâte de lui communiquer ces détails. Réellement je crois que j'avais peur.

Ma mère prit la chose très-au grave. Elle prétendit qu'elle allait renvoyer ses gens, parce qu'assurément le prétendu diable les avait payés pour m'espionner.

— Mais ma mère, il a donc aussi payé M. le prince de

Conti pour qu'il m'écrive à son bon plaisir, ou Mlle Hébé, afin qu'elle trouve le moyen de me voir quand cela lui convient?

— Il est très-facile, mon fils, de gagner votre valet de chambre et de lire vos lettres avant vous. Nous allons nous en assurer.

Elle sonna, fit monter le suisse, les laquais, toute la livrée. Vingt témoignages lui arrivèrent comme quoi ces deux lettres n'avaient été remises chez moi qu'à onze heures du soir, l'une apportée par un piqueur à la livrée de Conti, l'autre par un grison très-connu pour être le messager ordinaire de Mlle Hébé.

Dès que les domestiques furent sortis, nous nous regardâmes, ma mère et moi. Nous ne pouvions conserver un doute.

— En vérité, mon cher enfant, dit ma mère, je ne sais ce que cela signifie; mais je suis forcée d'avouer que ma raison est confondue et que je n'y comprends rien du tout.

— Que faire?

— Ne plus aller au bal masqué.

— Oh! non, je suis trop curieux du dénoûment de cette aventure.

— Il est certain qu'on ne peut le deviner d'avance.

— Nous allons voir si Mlle de Marchal fera la réponse prédite. N'est-ce pas aujourd'hui que ma sœur doit parler?

— Ce soir même avant souper.

Deux jours après je reçus l'annonce formelle du mariage de M. de Bellepuise avec sa cousine. Le lendemain matin, en m'éveillant, un papier vert frappa mes regards. Il était jeté sur mon lit sans aucun cachet. Je lus :

— « Vous êtes étrangement étonné, mon cher comte,

» et pourtant vous n'êtes pas à la fin de vos aventures.
» Tenez-vous pour averti qu'on vous cherchera querelle
» très-incessamment. C'est tout ce que j'ai le temps de
» vous dire aujourd'hui ; je suis très-occupé au parlement
» où on juge un procès de Beaumarchais. Nous nous rever-
» rons au bal. »

— Allons, pensai-je, je n'ai qu'à me tenir sur mes gardes : il va me pleuvoir un duel. Si c'était pour Hébé !

Cette Hébé me faisait tourner la tête. Lorsque j'arrivai au rendez-vous indiqué, elle me reçut d'une façon qui me prouva combien mon démon m'avait dit vrai.

— Que signifie votre lettre? demanda-t-elle, et quel homme êtes-vous? Vous prétendez que notre secret court les rues, et vous avez l'air de m'en accuser. Qui a intérêt à le cacher, je vous prie? Voilà un singulier prétexte de colorer à la fois et votre indiscrétion et votre infidélité.

— Mon indiscrétion ! mon infidélité !

— Oui, je sais tout, on m'a tout appris : vos conversations au bal avec une femme, une espèce de pantin, dont le déguisement prouve et le mauvais goût et la prétention. Vous vous enfermez des heures avec elle, dans un trou, au cintre, et vous venez ensuite prétendre que c'est pour parler de moi !

— Je vous jure que nous nous en occupons presque exclusivement.

— Et cette femme sait notre secret?

— Elle le sait.

— Parce que vous le lui avez dit!

— Oh ! Madame !

— Comment voulez-vous que je suppose une autre raison, moi qui suis très-sure de ne l'avoir confié à personne?

— Mais ni moi non plus !

— Alors, comment cette femme l'a-t-elle appris?

— Cette femme, si c'est une femme, sait non-seulement le passé, non-seulement le présent, mais encore l'avenir. Lisez cette lettre où elle me prévient de la scène que vous me faites aujourd'hui.

— C'est vrai!

— Elle me l'avaït déjà annoncée au bal, et elle me le répète dans ce billet.

— Mais qui ce peut-il être?

— Qui sait? Lucifer en personne.

— Et si elle n'est pas discrète, si elle parle de notre liaison, si le baron..... Oh! j'en frémis!

— Calmez-vous, chère Hébé. Que pourrait-elle dire, d'ailleurs? que je vous aime. Cela est tout simple. Que vous m'aimez? Ce n'est point un crime. Vous me repoussez comme si vous ne m'aimiez pas, et il faut que je sois bien fou pour vous croire sur parole.

— Oh! mon Dieu! Monsieur, prenez garde, votre diable est dans quelque coin, il nous voit, et je ne veux pas m'exposer à ses propos méchants.

Je jetai les yeux autour de moi, sans pouvoir me rendre compte de la terreur qui me saisit à ces mots. Il me semblait entendre rire dans les armoires, et les bonnes grosses figures des magots épanouis dans leur perpétuelle gaîté me paraissaient autant de démons moqueurs, prêts à raconter jusqu'à la moindre de mes paroles. Je n'osais pour ainsi dire pas penser.

— Ah çà! mon cher comte, je croyais qu'il n'y avait de diables à l'Opéra, que dans Orphée ou dans le ballet de Danaüs?

— Réellement, Madame, je suis forcé de croire qu'il en existe ailleurs.

— Et cette querelle? Ne prévoyez-vous pas d'où elle pourra venir?

— Du d able lui-même, peut-être! Qnand il veut il se fait cavalier. Ne se fait-il pas jolie femme?

— Vous aurez beau dire, mon cher comte, tout ceci n'est pas clair!

— Je ne le sais que trop.

— Je suis bien curieuse d'apprendre la suite.

— Et moi donc!

Nous causâmes de la sorte une bonne heure entière, oubliant notre amour pour notre curiosité, et brûlant du désir de découvrir ce mystère. En sortant de chez Hébé, je me fis conduire aux Tuileries; j'y avais rendez-vous avec le vicomte de Lebardière, un de nos bons amis, mort depuis, hélas! sur l'échafaud. Nous causions en nous promenant, lorsque tout à coup il me contredit d'une manière brusque sur je ne sais quelle femme qui passait, et dont je critiquais la toilette.

— Parbleu! mon cher, qu'est ce que cela te fait? Tu le prends de bien haut, il me semble.

— Je connais cette dame, et je ne souffre pas qu'on en raille.

— Ce n'est point en railler que de dire qu'elle a un déshabillé orange garni de fanfreluches roses, et que cela est très-laid.

— Je ne trouve pas.

— Chacun son opinion, je soutiens que c'est affreux.

— Non!

— Si!

— Non, encore une fois, et je le lui dirais à elle-même, si elle me le demandait.

— Assez, monsieur le comte, je regarde ceci comme une insulte personnelle.

— A ton aise, vicomte. Et quand nous battrons-nous?

— Demain matin, à Vincennes, après déjeuner, si tu veux?

— Soit!

Nous nous quittâmes assez froidement, pour chercher des témoins. Je pensais de suite à mon diable.

— Oh! m'écriai-je, il l'avait dit, je vais me battre et ce ne sera point pour Hébé!

Quand j'eus trouvé mes témoins, et que je leur eus expliqué les raisons de ce duel, ils me rirent au nez et me dirent qu'ils ne permettraient pas que deux braves gentilshommes se coupassent la gorge pour une vieille femme qui avait une robe orange. J'eus beau protester, Lebardière aussi, les témoins réunis nous forcèrent à nous embrasser, et comme nous ne nous en voulions pas beaucoup, comme l'insulte n'était pas grave, nous finîmes par y consentir.

Le jour du bal arriva. Mon diable était resté muet depuis sa dernière lettre, j'étais impatient de savoir ce qu'il me dirait. Je l'attendis longtemps. J'allais me retirer, fort contrarié de ce qu'il m'avait manqué de parole, lorsque je vis devant moi un domino rose, le plus coquet du monde, qui me tendit la main sans parler

— Que me veux-tu? lui demandai-je.

— Simplement causer avec toi, beau comte; est-ce donc trop prétendre?

Je reconnus la voix de mon lutin, je le suivis sans hésiter. Cette fois ce fut dans une loge ouverte à tous les yeux, dans celle des gentilshommes de la chambre. Elle s'assit sur une chaise, me montra l'autre d'un geste

noble et gracieux, et me demanda si je la reconnaissais.

— A merveille, cher Asmodée. Comment peut-on se méprendre à cette jolie taille, quel que soit ton costume?

— Vous n'avez pas été si adroit, hier au soir, nous avons passé trois heures ensemble chez Mme de Marchal, et vous ne m'avez même pas regardée.

— Cela n'est pas possible!

— Cela est, monsieur le comte, car, voyez-vous, je ne suis qu'une pauvre femme, nullement démon. Le diable n'est pas si bête, s'il arrivait en ce monde, que d'entrer dans un de nos corps de jupe: il se ferait bien plutôt joli garçon, ça lui éviterait la moitié de sa besogne.

— Comment, Madame, vous étiez hier au soir chez Mme de Marchal, et je ne vous ai pas devinée.

— Depuis quatre ans nous nous rencontrons presque tous les jours, vous me voyez parfaitement, mais vous ne m'avez jamais fait l'honneur de me remarquer.

— Et vous connaissez ma mère?

— Intimement.

— Et vous connaissez?...

— Oui, je la connais, répondit-elle en souriant.

— Comment cela peut-il se faire? Comment, si vous êtes une femme de bonne compagnie, avez-vous des relations de ce genre?

— Qui vous dit que je suis une femme de bonne compagnie?

— Votre ton, vos manières, ce parfum de grande dame que vous répandez autour de vous...

— Vous êtes admirablement connaisseur, monsieur le comte, mais alors comment saurais-je si bien la couleur des rideaux de votre infante?

— Alors vous êtes donc une fille d'Opéra?

— Est-ce que madame la duchesse, votre sœur et Mme de Marchal ont l'habitude de choisir leurs amies parmi les nymphes et les amadriades?

— Sur mon honneur il y a de quoi devenir fou, m'écriai-je en me frappant le front.

Mon malin domino s'amusa quelques instants de ma perplexité, et se mit à rire aux éclats à mesure que mon humeur devenait plus visible.

— Je sais tout, mon cher comte, reprit-elle enfin ; je vais vous commencer la biographie de la cour, celle du théâtre et même celle de la finance, si vous le voulez. Quant à ce qui vous concerne, vous voyez que toutes mes prédictions se sont accomplies ; en voici une autre, et c'est la dernière :

Mademoiselle Hébé est une charmante personne ; elle vous aime, je ne puis vous le cacher, mais vous en resterez là. Le baron n'entend pas la plaisanterie, vous êtes trop honnête homme pour perdre l'avenir d'une femme qui n'a d'autre tort que de vous sembler jolie ; et, si vous voulez m'en croire, vous renoncerez de bonne grâce à un projet désormais sans résultat.

— Mais, Madame, je suis donc né sous une bien malheureuse étoile : je veux me marier, et mon mariage manque ; je suis amoureux d'une comédienne, il se trouve par hasard que c'est une prude : comment faire? Encore si vous me permettiez de vous faire la cour pour me dédommager.

— Doucement, monsieur le comte, vous ne savez pas ce que vous demandez ; je suis peut-être vieille et laide : il y a même à parier que cela est, puisque, me rencontrant sans cesse, vous ne m'avez pas honorée d'un regard.

— Voilà ce que je ne puis comprendre : comment il se peut qu'il y ait dans l'intimité de ma mère et de ma sœur une femme aussi spirituelle que vous et que je n'en sache rien.

— J'ai souvent pensé que cela était étrange, et, en vous voyant, vous, monsieur de Sedeval, causer avec les poupées de cire qui meublent nos salons, je me disais : Quel dommage de perdre ainsi son esprit! je n'ai pas mal d'amour-propre, n'est-ce pas? mais il se fait tard ; maintenant que vous savez que je ne suis pas un diable, il faut que j'aille me coucher comme une simple mortelle ; je vous reverrai au premier bal : si d'ici là j'avais quelque chose à vous dire, je vous écrirais. Adieu, ne cherchez point à me suivre, car il est impossible que vous me connaissiez jamais, à moins que je ne vous le permette; n'oubliez pas ce que je vous ai dit pour Mlle Hébé, et n'allez point lui voir jouer Eugénie, si vous ne voulez pas que la tête vous en tourne.

Mon inconnue se leva, me fit de la main un geste charmant, puis, s'élançant dans le corridor, elle se perdit bientôt au milieu de la foule.

Je rentrai chez moi plus préoccupé que je ne l'avais été encore : j'attendais avec impatience le réveil de ma mère, très convaincu qu'elle seule pourrait me donner le mot de l'énigme. Aussitôt qu'il fit jour chez elle, je m'y présentai, et je lui racontai mon aventure.

— Mon fils, me dit-elle, ce n'est pas un diable, mais elle a diablement d'esprit : il faut que ce soit ma femme de chambre dont la cousine est habilleuse à la comédie française. Je ne vois qu'elle

« Qui dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

Je vous engage à vous laisser intriguer sans vous inquiéter de savoir par qui.

— Je vous assure, ma mère, que je ne puis penser à autre chose, et, si cela dure, je deviendrai amoureux de mon diable vert-pomme.

— Gardez-vous-en bien, mon cher comte, car alors vous ne seriez plus de force.

Quelques jours se passèrent sans que j'entendisse de nouveau parler de rien. Le jour du bal, je me rendis à l'Opéra comme de coutume; j'attendis en vain ma déesse jusqu'à trois heures du matin. Contrarié au dernier point de son manque de parole, je pris le parti de rentrer chez moi; je me couchai et je fus très-longtemps sans pouvoir m'endormir.

Le lendemain, à mon réveil, je trouvai sur mon oreiller un petit billet vert-pomme parfumé de violette. Comment était-il venu là? je l'ignorais. J'avais l'habitude de m'enfermer dans ma chambre, et il était impossible d'y pénétrer pendant mon sommeil. Je me frottais les yeux, car je croyais rêver; mais c'était bien le même papier, la même écriture : il n'était pas possible de s'y méprendre : j'ouvris la lettre et je lus.

« Il me prend envie de refaire le diable, monsieur le
» comte, ce métier-là vaut mieux que celui de femme;
» je n'ai pas pu aller au bal, ou, pour mieux dire, je n'ai
» pas voulu, car vous savez que je puis tout ce que je
» veux. Vous vous êtes ennuyé sans moi, et j'en suis
» bien aise : j'aime à faire du mal, peut-être est-ce une
» vengeance; dans tous les cas, c'est un plaisir. La pre-
» mière fois que mon caprice me conduira vers vous,
» j'irai. A propos, il faut que vous soyez bien maladroit
» pour envoyer des diamants à la déesse de la jeunesse.

» Vous ne pouvez lui offrir que des fleurs, et encore je ne » sais pas si elle ne craindrait pas les épines. Je vous » rencontrerai cette semaine deux fois à souper, et je » vous défie de me reconnaître. »

Vous comprenez que j'interrogeai toute ma maison, et que personne ne me dit d'où venait ce poulet infernal. Ma mère commença à se moquer de moi, ma sœur aussi ; Hébé, de son côté, se montrait d'une jalousie féroce à l'égard du prétendu diable. Je n'ai jamais été si occupé, si crispé de ma vie. Chaque soir, en soupant, j'examinais les femmes que je rencontrais ; je les examinais au point de devenir presque impertinent ; aucune d'elles ne m'offrit la plus petite ressemblance avec celle que je cherchais.

Nous approchions de la fin du carnaval ; le jeudi-gras, je me rendis à l'Opéra, impatient de savoir si mon capricieux lutin ne me fausserait pas compagnie. Elle arriva à une heure et se pendit à mon bras sans que je l'eusse vue avant. Son costume, entièrement noir, d'une sévérité presque triste, formait un contraste frappant avec la légèreté des autres.

— Vous êtes bien lugubre, ce soir, lui dis-je ; d'où viennent ces vêtements de deuil ?

— C'est vrai, je suis triste ; le carnaval se meurt : il va briser le joujou avec lequel je m'étourdis depuis six semaines.

— Vous êtes donc malheureuse, que vous avez tant besoin de vous étourdir ?

— Qui ne l'est pas en ce monde ! Vous, tout le premier, quoique vous soyez joli garçon, riche et de qualité ; vous n'en avez pas moins vos chagrins comme les autres.

Je voulus la conduire à une loge, elle me refusa, se montra sous un jour totalement contraire à celui où je l'avais vue jusqu'ici. Elle me développa une théorie de sentiment et de passion bien rare, surtout à cette époque-là. Il me fut impossible de douter qu'elle n'eût été la plus malheureuse femme du monde et la plus trompée dans ses affections. Je l'écoutai parler, en cherchant toujours si ce nouvel indice pourrait me conduire à une découverte.

— Je vous ennuie, me dit-elle à la fin, il faut que je vous quitte. Je me sens aujourd'hui dans une disposition d'esprit peu faite pour le bal masqué. C'est un triste anniversaire pour moi ; et, malgré mon parti pris d'insouciance, je ne puis penser à autre chose. Le carnaval a entre nous formé une liaison qui ne s'arrêtera pas là, je l'espère ; je veux que nous soyons de véritables amis, et, lorsque vous me connaîtrez mieux, j'ose croire que vous ne m'en trouverez pas indigne.

Nous nous séparâmes ainsi. Je ne sais quelle vague mélancolie s'était emparée de moi. Il y avait eu, dans les paroles de cette femme, une douleur si profonde, un découragement si complet, que je ne pus m'empêcher de la prendre en pitié. J'y songeai toute la nuit. Le lendemain matin, en entrant dans l'appartement de ma mère, mes yeux tombèrent sur un billet ouvert auprès de sa lampe de nuit, il était signé : *Marquise de Châteaugrand.* A ce nom un éclair subit éclaira mon imagination.

— C'est elle, m'écriai-je : je tiens mon diable vert !

— Comment ? répliqua ma mère, que voulez-vous dire ?

— Oui, cette femme que vous voyez souvent et à qui je n'ai jamais parlé, cette femme d'un esprit supérieur,

cette femme jeune, belle, charmante, c'est elle! et son malheur d'hier? je me rappelle le chevalier de Lancry.

Ma mère me regarda en souriant.

— Je crois que vous vous trompez, mon fils; Mme de Châteaugrand était hier au jeu de la reine à Versailles, et n'en est sortie qu'à près d'une heure du matin : je l'y ai vue.

— N'importe! cela ne peut être qu'elle. Mais comment diable connaît-elle Mlle Hébé? Nous devons nous revoir lundi au bal : comme je vais être fort, à présent que je sais qui elle est et qu'elle ne s'en doute pas?

Ma mère ne me répondit rien; la conversation changea d'objet, mais je ne cessai point d'y penser. Dès que je fus libre, je me rendis chez Hébé, afin d'apprendre d'elle quel lien mystérieux l'attachait à la marquise.

Hébé me reçut fort mal, ainsi qu'elle le faisait quand je lui parlais de cette intrigue masquée. Lorsque j'eus nommé la marquise de Châteaugrand, elle éclata en reproches et en jalousie. La beauté et les grâces de Madame étaient connues même au théâtre. Elle me déclara que, si je ne cessais pas toute relation avec une rivale aussi dangereuse, elle ne me le pardonnerait de sa vie. Je me promis cependant de ne pas renoncer au rendez-vous du lundi, et de percer le mystère qui me paraissait de plus en plus incompréhensible.

Le lundi tant désiré arriva; à l'heure indiquée une chauve-souris vint au-devant de moi et me demanda mon bras pour la conduire à sa loge. Ce n'était plus ni le diable vert si espiègle, ni le domino rose si coquet, ni le domino noir si sentimental, c'était une grande dame parfaitement noble, parfaitement distinguée et convenable, toujours élégante et gracieuse, mais rien de plus.

Nous montâmes au cintre, et nous entrâmes dans la loge du diable. Lorsque j'eus fermé la porte, je me sentis tout ému et en même temps ravi de l'idée que j'allais à mon tour intriguer ma belle compagne. Elle ne m'en laissa pas le temps : au moment où je m'y attendais le moins, elle s'avança vers moi, me tendit la main, ôta son masque, et me montrant son beau et calme visage, elle me demanda si je la reconnaissais. Je fus à la fois ravi et fâché de cette circonstance : ma vengeance m'était enlevée, mais la confiance avec laquelle la marquise se découvrait à moi flattait singulièrement mon amour-propre.

— Je vous avais devinée, Madame, lui dis-je en baisant respectueusement le bout de ses doigts; et je ne comprends pas comment je ne vous ai pas devinée plus tôt.

Elle se mit à rire en jouant avec sa petite fourche de vermeil qu'elle trouva sur la cheminée.

— Voilà un bijou que j'ai fait faire exprès pour cette belle aventure ; monsieur de Sedeval, j'ai bien envie de vous le donner comme souvenir de notre bouffonnerie. Maintenant, si cela vous plaît, nous serons amis. Je vous connais beaucoup mieux que si je vous avais vu deux ans dans le monde, avec un échange de banales politesses. J'ai apprécié votre caractère, et, si vous ne m'en voulez pas, l'avenir confirmera nos relations éphémères. Asseyez-vous; je vous dois une explication, car votre curiosité a été bien éveillée. J'avoue qu'elle a été mise à de singulières épreuves, et que jamais, peut-être, un concours de circonstances aussi extraordinaires ne s'est rencontré dans une intrigue de bal masqué.

Je veux laisser à Madame le plaisir de vous raconter

elle-même ce qu'elle me raconta. Vous y gagnerez de toutes les manières.

— Hélas ! mon cher comte, songez que je n'ai plus mes vingt-cinq ans, mes beaux yeux et mes lèvres de rose.

— Chère marquise, vous avez toujours votre esprit.

— C'est possible, mon cher, mais je n'ai plus que cela, c'est un triste compliment à faire à une femme que celui que je viens d entendre ; heureusement il y a longtemps que j'y suis accoutumée. Puisque vous le voulez, je donnerai à Monsieur la clef de notre mystère, mais je crains qu'il ne le prenne pour un conte de la mère l'oie : il faut presque remonter à ma naissance pour arriver au commencement, et savez-vous qu'il y a bien longtemps que je suis née.

— Allons donc ! marquise, c'est de la coquetterie ; vous vous vieillissez.

— Lorsqu'elle a soixante ans, mon cher comte, c'est la seule coquetterie d'une femme d'esprit ; quand il n'y a plus moyen de se rajeunir, elle se vieillit : c'est une manière d'avoir l'air plus jeune. Enfin, tant y a que j'ai été élevée en Alsace, à l'abbaye de Marbach, près de Colmar, dont ma tante, Mme de Ribeaupierre, était abbesse. Il s'y trouvait plusieurs jeunes personnes de bonne famille des bords du Rhin, dont une, entre autres, que l'on appelait Mlle de Lanspach, plus jeune que moi de deux ou trois ans, était ma favorite. Lorsque j'épousai M. de Châteaugrand, dans ma seizième année, je quittai notre chère abbaye et je vins à la cour. Je perdis mon mari après très peu d'années de mariage ; j'avais vingt-cinq ans, j'étais veuve, lorsqu'un jour mon suisse me fit remettre un petit morceau de papier sur lequel il y avait ces mots :

« Mme et Mlle de Lanspach se sont présentées pour » avoir l'honneur de voir Mme la marquise de Châteaugrand, elles reviendront. »

Je poussai une exclamation de joie, je fis interroger le suisse : ces dames n'avaient pas laissé leur adresse ; il fallait donc les attendre ; malheureusement je n'en avais pas le temps, je devais partir la semaine d'après pour mes terres d'Auvergne ; je laissai un mot de regret et d'adieu à Cathle, et je me mis en route. Mon absence dura deux ans ; à mon retour, je m'amusai, un soir que je n'avais rien à faire, à feuilleter le livre du suisse. Je trouvai ces mots inscrits l'année précédente :

« Cathle de Lanspach, rue de la Perle, 6, au Marais. » Quand Mme de Châteaugrand sera de retour, je serai » bien heureuse si elle veut me le faire dire. »

En lisant ces mots, je fus charmée d'apprendre que je pourrais revoir Cathle. Quelques jours après, je me fis mener à l'adresse indiquée : on répondit à mon laquais que Mlle de Lanspach était déménagée, et qu'elle demeurait rue de Richelieu, 80. Je donnai ordre à mes gens de m'y conduire ; la même réponse me fut faite chez le concierge ; on m'envoya dans la même rue, tout près de la Comédie-Française. Le concierge de cette maison ne connaissait pas Mlle de Lanspach ; il eut un pourparler d'une heure avec mes gens, ce qui m'impatienta ; je le fis venir à mon carrosse, et je lui demandai moi-même Mlle Cathle de Lanspach.

— Oh ! me répondit-il, Madame, Mlle Cathle, c'est différent, nous avons cela : elle loge au premier, sur le devant.

Je descendis de voiture, je montai un très-bel escalier, et j'arrivai à la porte de mon amie. Un domestique fort propre vint ouvrir, l'antichambre me parut élégante et

bien tenue, j'entrai. Lorsque mon laquais dit mon nom à celui de M[lle] de Lanspach, il se le fit répéter deux fois, comme n'ayant pas bien entendu, puis, avec un léger mouvement d'épaules, il se décida à ouvrir les deux battants de la porte, et annonça :

— M[me] la marquise de Châteaugrand.

J'entrai dans un petit salon fort coquet, de très-bon goût, éclairé d'un demi-jour tout à fait provoquant. A mon nom, deux hommes et une femme assis près de la cheminée se levèrent à la fois : la femme, c'était Cathle, les hommes étaient le vicomte de Lébardière et le comte de Mans, mes amis intimes. Je m'avançai vers la maîtresse du logis, les bras ouverts, et je l'embrassai tendrement. Elle me rendit d'abord mes caresses avec effusion ; puis, tout à coup, comme si une réflexion l'eût arrêtée, elle se retira en arrière, et m'approchant un fauteuil :

— Madame la marquise, dit-elle, voulez-vous me faire l'honneur de vous asseoir?

Surprise de ce ton de cérémonie, je la regardai en souriant. Ce qui m'étonna encore davantage, ce fut l'air embarrassé des deux hommes qui osaient à peine lever les yeux sur moi.

— Qu'y a-t-il? leur demandai-je, pourquoi ces façons étranges?

— Ce qu'il y a, Madame, je vais vous le dire, répliqua Cathle : aussi bien il faut toujours que vous le sachiez, et je me ferai au moins un mérite de ma franchise.

Elle se leva, me fit une grande révérence, et me dit :

— Ce n'est plus chez M[lle] de Lanspach que M[me] la marquise de Châteaugrand se trouve dans ce moment ci, c'est chez M[lle] Hébé, pensionnaire du roi à la Comédie-Française.

Je la regardai, stupéfaite et ne comprenant rien à ce que je venais d'entendre. Ces messieurs se levèrent pour sortir; sans savoir ce que je faisais, je les retins.

— Vous n'êtes pas de trop, Messieurs, je désire que vous assistiez à l'explication que Mademoiselle va me donner, car je suppose qu'elle aura bien cette bonne grâce. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne me suis jamais occupée de la fortune de mes amis pour leur conserver mon affection : voyons, Cathle, racontez-moi ce qui s'est passé, et nous verrons après.

— Vous êtes toujours bonne, Madame, toujours telle que je vous ai connue dans notre belle Alsace. Vous savez que je suis venue à Paris, il y a deux ans, avec ma mère; nous n'avons pas pu vous rencontrer, et de là peut-être sont venus tous mes malheurs, car vous m'eussiez protégée, j'en suis sûre. Nous passâmes deux mois ici pour suivre un procès d'où dépendait le reste de notre fortune; pendant ce temps ma mère me mena souvent à la comédie italienne. Vous vous rappelez sans doute que, dès notre enfance, j'avais un goût prononcé pour le théâtre : je déclamais des scènes entières en me promenant dans les corridors et dans les cloîtres de l'abbaye; je savais par cœur Molière et Racine, au grand scandale des religieuses, qui me grondaient sans cesse. Nous perdîmes notre procès. Quelques semaines après, ma mère mourut de chagrin et de maladie; elle me laissa seule au monde, sans ami, sans protecteur, sans ressources. Que pouvais-je faire? J'allai chez vous, vous étiez toujours en Auvergne, et on ignorait l'époque de votre retour. Je cherchai en vain à me procurer de l'ouvrage ou une place quelque modique qu'elle fût : personne ne me connaissait, je ne reussis à rien. Ma

vocation scénique se réveilla avec plus de force que jamais : je fus poursuivie par l'idée d'entrer au théâtre ; j'y voyais pour moi une existence assurée et indépendante ; cette pensée seule me sauvait du désespoir. Je me présentai à la comédie italienne, on me fit répéter deux ou trois ariettes, quelques tirades à effet ; ma jeunesse et mon malheur intéressèrent le directeur, et je fus admise dans les petits rôles. J'y restai deux mois seulement. M. Lachaussée cherchait dans tout Paris une actrice pour une comédie larmoyante qu'il voulait faire représenter ; on lui parla de moi, il vient me voir jouer, je lui plus, et je débutai sous ses auspices à la Comédie-Française, où j'obtins un succès fou, et où je suis encore. Je vous dois la vérité, madame la marquise ; un homme que vous connaissez, un ami de ces messieurs, m'a offert un hommage si dévoué et si honorable que je n'ai pas eu le courage de le repousser. Tous les autres m'avaient été odieux, lui seul a trouvé le moyen de me plaire et de me fixer à jamais. Il ne tiendrait qu'à moi, j'en suis sûre, de former dès à présent des liens indissolubles qui assureraient mon avenir ; mais son honneur et son bonheur me sont plus chers que les miens propres. Je veux être bien sûre qu'il ne se repentira jamais du sacrifice qu'il me fera, et qu'en donnant son nom à Mlle de Lanspach, il ne méprisera jamais la comédienne Hébé.

En finissant ces mots, Cathie baissa les yeux et s'inclina légèrement devant moi.

— Messieurs, dis-je, voilà une honnête personne, et si j'avais seulement quinze ans de plus, je la prendrais tout à l'heure par la main et je la mènerais droit à mon hôtel : mais malheureusement je suis jeune, je suis veuve, et,

par conséquent, je dépends de tout le monde. J'aime de tout mon cœur ma chère Cathle de Lanspach, j'espère qu'elle voudra bien que nous nous voyions souvent le matin, comme des amoureux, en cachette. Vous êtes des gens d'honneur, c'est un joli petit mystère que nous serons heureuses de vous confier; n'est-il pas vrai, ma toute belle, que vous ne m'en voudrez point, si je ne me montre pas hautement votre amie. Nous en souffrirons toutes deux; le monde a ses exigences auxquelles il faut se soumettre. J'espère que vous ne tarderez pas à changer de position, et alors, je vous le jure, je laisserai parler les sots pour vous prouver combien je vous suis dévouée.

— Je vous remercie mille fois, chère marquise, c'est encore plus que je n'aurais espéré. Eh! mon Dieu, l'homme généreux qui me donnera son nom ne me fera accepter qu'avec beaucoup de peine à sa famille et à la société, je le sais; voilà pourquoi je repousse ce sacrifice.

— Et pourquoi donc, si vous lui accordez le bonheur en échange? Oh! ma chère amie, c'est si rare le bonheur qu'on ne saurait le trop payer.

La conversation continua sur le même ton pendant assez longtemps. Depuis lors, nous nous vîmes fréquemment, Cathle et moi; nos relations demeurèrent ignorées, et j'y trouvai une grande douceur. Je n'ai pas connu de femme plus charmante, plus honnête et plus spirituelle. Vous comprenez comment j'appris l'histoire de M. de Sedeval, et la vérité me force à lui donner un petit démenti : il vous a parlé de manière à faire croire qu'Hébé avait eu pour lui de tendres faiblesses, cela n'est pas tout à fait exact; elle l'aima, mais elle eut le

courage de lui résister, ce qui n'en est que plus méritoire.

— En vérité, ma chère marquise, vous voulez donc me faire passer pour fat, même à quatre-vingt-six ans, interrompit M. de Sedeval d'un air moitié fâché. Quelle idée Monsieur aura-t-il de nous?

— La véritable, mon cher, c'est que vous étiez des gens fort aimables, fort séduisants, que vous aviez beaucoup d'honneur et de loyauté, mais que votre discrétion et votre coquetterie étaient à peu près de la même force que celles d'aujourd'hui.

— Je vous remercie pour nous de cette comparaison, répliqua M....., c'est beaucoup plus que je n'attendais de votre indulgence; mais qu'est devenue Mlle Hébé? A-t-elle épousé le baron?

— Mlle Hébé? reprit M. de Sedeval avec émotion, elle s'est conduite comme un ange. Quand les échafauds se dressèrent de toutes parts, quand il y eut du danger à appartenir à la noblesse, elle réclama la parole que lui avait donnée son amant, et devint sa femme. Tous les deux sont morts à l'émigration, estimés et regrettes de tous.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que Mme de Sedeval, ses gens, la belle duchesse, M. de Lebardière et M. le prince de Conti jouaient tous des rôles dans ma comédie. Voilà ce qui vous explique les billets, les duels, les prophéties, etc. J'espère, mon cher Monsieur, continuai-je, que nous ne vous avons pas trop ennuyé, et si votre histoire de samedi a des suites, je vous demande de me tenir au courant.

— Je le ferai, Madame, me répondit le poète, mais j'ai grand'peur de n'avoir plus rien à vous apprendre.

UNE SAISON A BADEN

— Suite —

I.

A mon âge, on se souvient longtemps. Plusieurs jours après la conversation que je viens de raconter, je ne songeai qu'au diable vert-pomme et à ces beaux moments de ma jeunesse, que j'ai juré tant de fois de ne plus regretter. L'histoire que m'avait racontée M..., m'occupait aussi; je retrouvais dans ce siècle les passions et les travers du nôtre; je voyais les femmes perdant leur avenir pour quelques instants d'entraînement, et ne voulant surtout pas comprendre qu'on est beaucoup plus longtemps vieille que jeune, et que, par conséquent, il faut songer à la fin de sa vie un peu plus encore qu'au commencement.

Le samedi, jour du bal de l'Opéra, je vis un instant M...; il me dit qu'il viendrait le lendemain me rendre

compte de son aventure ; mais je l'attendis en vain toute la journée du dimanche, il ne parut pas. Le lundi matin, il se présenta, le visage pâle, la physionomie bouleversée, enfin comme quelqu'un à qui il est arrivé un grand malheur. J'en fus effrayée, et je le crus malade.

— Il paraît, mon cher Monsieur, que votre bal de samedi vous a terriblement fatigué, et que vous vous êtes amusé d'une furieuse manière, comme dit Mascarille.

— Oh ! Madame, ne plaisantez point ainsi avec cette horrible nuit. Ce que j'ai vu est si affreux que je suis encore glacé d'épouvante.

— Vous m'effrayez, mon cher poëte, que s'est-il donc passé, avez-vous retrouvé votre inconnue ?

— Hélas ! oui, Madame, je l'ai retrouvée, et Dieu sait tout ce que j'ai souffert. Pauvre jeune femme ! oh ! c'est déchirant !

— Contez-moi cela, je vous en prie, je suis bien impatiente de savoir comment s'est terminé ce drame. Je conçois à merveille pourquoi il vous faut des émotions si extraordinaires au théâtre, puisque votre vie est semée d'épisodes qui ne se voyaient pas jadis une fois dans cent ans ; mais, parlez, parlez, je vous écoute.

— Je suis arrivé fort tard au bal, Madame ; je cherchai dans toute la salle la pauvre femme qui m'avait tant intéressé l'autre jour : je ne l'aperçus pas. Je fus alors accosté par un homme avec lequel j'ai été lié autrefois, mais que je n'avais pas vu depuis bien des années. Je m'informai de ce qu'il était devenu pendant cette longue absence.

— J'ai voyagé, me répondit-il, j'ai parcouru presque toute l'Europe.

— Seul ?

— Oh! non, me répondit-il en souriant, non pas seul, pour mon malheur.

— C'est un malheur fort gai, lui dis-je, vous ne me semblez pas le prendre très-sérieusement.

— Que voulez-vous, j'en suis arrivé à rire de tout dans ce monde. Et que faites-vous ici, mon cher poëte?

— J'y suis venu chercher une femme que j'ai rencontrée samedi.

— Ah! quelque bonne fortune, une enthousiaste de votre talent.

— Ce n'est point une bonne fortune, je vous assure, j'ignore qui elle est, je ne le saurai jamais, et elle a passé toute la soirée à m'entretenir de son amour pour un autre; d'ailleurs je ne la reverrai peut-être plus.

— Ceci est de la modestie, je suis sûr qu'elle a trouvé tant de consolation en causant avec vous, qu'elle ne manquera pas de recommencer.

Cet homme avait été un des plus charmants jeunes gens de Paris, il y a quelques années; il me sembla effroyablement changé. Il y avait dans ses manières quelque chose de bassement recherché, un certain parfum d'estaminet et de mauvais goût qui me repoussèrent loin de lui. Je coupai court à ses plaisanteries, et je le quittai.

Une heure se passa encore en recherches inutiles, j'allais y renoncer, lorsque mon nom, prononcé à mon oreille par une voix tremblante et saccadée, me fit tourner la tête; c'était mon inconnue.

— Me voici, Monsieur, me dit-elle; j'ai voulu vous revoir, j'ai voulu vous remercier de votre intérêt.

— Il est bien naturel, je vous assure, Madame; trop heureux si j'ai pu vous être bon à quelque chose. Etes-vous un peu plus calme?

— Je le suis encore moins, Monsieur. Tous les jours, Je souffre davantage ; ma douleur n'est pas de celles qui se guérissent.

— Le temps viendra, Madame, et il emportera vos peines, comme il a emporté votre bonheur.

En parlant ainsi, nous marchions dans le foyer ; la jeune femme ne me répondit rien, elle semblait plongée dans ses réflexions : tout à coup je sentis son bras tressaillir sous le mien, et je fus forcé de la soutenir, elle se trouvait mal, ou du moins je le crus.

— Oh ! Monsieur, me dit-elle, le voici, c'est lui.

Et elle me montrait le vicomte de Bressange, ce jeune homme si élégant, si distingué, et que j'avais remarqué cent fois. Je ne fus plus étonné de sa passion.

Il donnait le bras à un domino fort coquet, et paraissait très-occupé de sa conversation.

— Suivons-les, continua la jeune femme ; je ne sais pourquoi il me semble que je vais apprendre le mot de cette énigme fatale qui me tue.

Je me laissai machinalement conduire par elle ; nous marchions à pas mesurés derrière M. de Bressange et sa compagne, il y avait fort peu de monde au bal, de sorte qu'il nous fut facile de ne pas les perdre de vue.

Ils allèrent s'asseoir sur une banquette, dans le foyer, à un des angles. Nous nous plaçâmes à côté en retour.

— Monsieur, me dit très-bas et très-vite le masque auquel je donnais le bras, écoutez bien ce qu'on va dire, et ne soyez pas surpris de ce qui se passera après.

Je me sentis mal à mon aise ; un pressentiment intime me repétait que je ne devais point rester au milieu de cette intrigue, qu'il allait arriver un malheur peut-être, et que mon devoir était d'emmener cette pauvre victime

avant qu'il ne fût trop tard. J'essayai, elle me repoussa de la main avec un geste plein de dignité.

— Non, non, laissez-moi ici ; ma destinée doit s'accomplir ; vous êtes libre de m'abandonner si vous le voulez, mais je ne quitterai point cette place que je ne sois instruite de mon sort.

Pendant quelques instants, il nous fut impossible d'entendre ce qui se disait à côté de nous : tout à coup M. de Bressange éleva la voix, comme n'étant plus maître de ses impressions.

— Cela est faux, Madame, disait-il, cela est de toute fausseté, elle n'a jamais mérité de pareils reproches.

Le domino lui répondit d'une voix si basse que nous n'entendîmes pas.

— Mais encore une fois, Madame, répliqua Anatole, elle en est incapable. Je la connais, moi, et mieux que personne : c'est l'âme la plus noble et la plus généreuse qu'il y ait au monde.

— Mais cependant, Monsieur, aux Eaux !...

— Aux Eaux, Madame ! j'y étais, je ne l'ai pas quittée, et je vous garantis qu'une semblable bassesse est indigne d'elle. Quoi ! parce que son mari l'a trompée, qu'il l'abandonne, parce que c'est un infâme, indigne d'être salué par un homme d'honneur, il faut que cette pauvre femme reste en butte aux outrages et aux humiliations de tout genre. Vous pouvez en croire ma parole, Madame, je vous réponds d'elle, et jamais, jamais Mme de Solac n'eut à se reprocher aucune action de ce genre.

Depuis que M. de Bressange parlait, ma compagne m'avait pris la main et la serrait fortement.

— Oh ! Monsieur, murmura-t-elle, il me défend, oh ! merci, merci !...

J'appris de la sorte le nom de cette infortunée; toute cette histoire venait de se dévoiler à mes yeux; je connaissais maintenant les masques, leurs noms, leurs caractères, et j'attendais avec impatience le dénouement de cette aventure.

Nos voisins se levèrent, nous les suivîmes. A la porte du foyer il se trouva un encombrement, nous les perdîmes de vue : ma compagne voulait à tout prix les rejoindre; nous parcourûmes les corridors, les loges sans pouvoir les retrouver.

Alors nous commençâmes sans plus de succès. Elle quitta mon bras et se mit à marcher seule. Rien ne peut vous donner une idée de son agitation; j'essayai de la calmer, elle me repoussa presque durement.

— Il faut que je le voie, que je lui parle, que je sache ce que c'est que cette femme, si c'est pour elle qu'il m'a quittée. Oh! mon Dieu, ils sont peut-être partis ensemble, cela est affreux à penser.

Au même instant, nous aperçûmes M. de Bressange qui remontait l'escalier des premières avec le même masque à son bras.

— Ah! s'écria ma compagne, les voici!...

Nous les suivîmes encore; ils étaient si occupés l'un de l'autre qu'ils ne s'en aperçurent pas. Ils parlaient assez haut pour qu'on pût suivre leur conversation, sinon l'entendre tout entière.

— Je ne vous trompe pas, disait le jeune homme, je suis libre.

— Cela est impossible, répondit la femme, je sais toute votre histoire : il y a trois mois à peine que cette liaison est formée, et on ne quitte pas une femme comme celle-là au bout de trois mois.

—Mais, Madame, qui vous dit que cette liaison ait existé? La personne dont nous parlons est digne de tous les respects et de tous les hommages, j'en suis sûr ; mais enfin ne puis-je pas être simplement son ami? pourquoi voulez-vous qu'il y ait de l'amour entre nous?

— Un homme de votre âge et une femme du sien ne sauraient arriver à l'amitié qu'après avoir passé par l'amour.

— Songez donc, Madame, que nous nous connaissons depuis bien des années, qu'elle est intimement liée avec ma sœur.

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Anatole, je sais à quoi m'en tenir, et, à moins que vous ne consentiez à me tout avouer, je ne puis écouter vos paroles d'amour.

— Ne parlez pas ainsi, Madame, vous savez que je suis franc et sincère; vous savez que pour rien au monde je ne vous tromperais, ni vous ni personne; mais je ne puis faire ce que vous me demandez.

— Fort bien, Monsieur, qu'il n'en soit plus question.

— Je vous l'ai dit, je vous le répète, je suis libre, parfaitement libre, et rien ne m'empêche de vous consacrer ma vie.

— Comment voulez-vous que je vous croie, lorsque j'ai la preuve que vous ne me dites pas la vérité ; je sais que cet été, aux eaux de Baden, il s'est formé une liaison entre vous et la personne dont je vous ai parlé, et je vous répète qu'à moins d'être parfaitement certaine que cette liaison n'existe plus, je n'écouterai pas un mot.

Le jeune homme ne répondit point; évidemment un violent combat s'engageait dans son cœur ; ma compagne

tremblait comme une feuille, je craignais qu'elle ne se trouvât mal, et je voulus encore l'emmener. Elle résista à toutes mes prières.

— Non, non, disait-elle, je dois tout savoir.

— Eh bien! reprit M. de Bressange, puisque vous l'exigez, puisque je ne puis rien obtenir de vous sans cela, je vais tout vous dire; vous comprendrez après jusqu'à quel point je vous aime, car c'est une mauvaise action que je vais commettre, c'est quelque chose d'indigne d'un homme d'honneur; je ne me le pardonnerai jamais..., et cependant je vais le faire parce que vous l'ordonnez. Oh! elle avait bien raison, lorsqu'elle me disait qu'un jour j'apprécierais mieux son sentiment pour moi, lorsque je l'éprouverais moi-même pour une autre. Eh bien! cela est vrai; il y a eu entre elle et moi un amour bien vite détruit; en la quittant, je ne lui ai point avoué le motif de cette rupture, je n'aurais pas osé; mais avec vous, Marie, je serai franc. Je n'avais pour elle qu'un sentiment presque d'amitié joint à l'enivrement que l'amour d'une femme comme elle doit causer à ceux qui peuvent y prétendre. Timide, incertain, sans expérience, j'ai eu peur de cet amour, et j'ai senti que je n'avais pas la force de le porter. J'ai senti qu'il allait m'imposer des obligations au-dessus de ma puissance, j'ai senti que j'allais être ingrat, que j'allais achever de déranger l'existence de cette femme pour ne pas lui rendre ce qu'elle me donnerait, dès lors je pris la résolution de rompre. Je vous revis, vous, dont l'image était toujours présente à ma pensée, et je n'hésitai plus; c'était vous que j'aimais, c'était à vous que je voulais tout sacrifier, et pour ne pas la trahir, pour ne pas venir à vous chargé d'une chaîne si dure à porter, je lui ai ouvert

mon âme, du moins je lui ai dit ce qu'il fallait qu'elle sût, je lui ai dissimulé mon nouvel amour, mon indifférence pour elle, j'ai brisé son pauvre cœur et je lui ai rendu sa liberté. Voilà, Madame, ce que vous désiriez savoir; maintenant que j'ai eu la lâcheté de vous le dire, vous croirez peut-être que je vous aime.

La femme qui me donnait le bras avait écouté cette confidence faite debout, nous étions séparés seulement par un des piliers de la galerie : la pauvre créature ne donnait aucun signe d'émotion apparente, mais je comprenais ce qu'elle devait souffrir et je m'attendais à quelque catastrophe. Je lui adressai la parole, elle ne me répondit pas. Elle sortit de son sein un objet que je ne pus voir et s'avança vers Anatole; je la suivis machinalement, elle lui prit la main.

— Je savais tout cela, Anatole, dit-elle doucement, mais je ne croyais pas que vous l'avoueriez jamais à une autre. Rappelez-vous ce que je vous ai dit une fois, et ce que vous n'avez pas semblé croire. Si vous me donnez une rivale, je mourrai. Je vous pardonne, ce n'est pas votre faute si maintenant vous éprouvez pour elle ce que je n'ai pu vous inspirer. Vivez heureux et ne m'oubliez pas tout à fait.

En finissant ces mots, elle fit un léger mouvement de la main droite et tomba de toute sa hauteur sur le carreau. Nous nous précipitâmes vers elle, Anatole tout le premier; il la releva, la prit dans ses bras et l'emporta vers une fenêtre ouverte, la croyant évanouie. La foule le suivit. Je marchai à ses côtés, cet homme dont je vous ai parlé, que j'avais retrouvé au commencement du bal, nous précédait; nous assîmes la jeune femme près de la croisée d'un petit escalier désert, lorsqu'Anatole retira

sa main, son gant était rempli de sang; il devint alors plus pâle qu'un linge, en s'écriant :

— Elle s'est tuée !

J'arrachai les cordons du masque pour lui donner de l'air. L'homme dont je vous ai parlé, et qui n'était autre que M. de Sorlac, recula de deux pas en reconnaissant sa femme. On demandait un médecin dans tout le théâtre, Anatole s'était mis à genoux près d'elle, il la soutenait, il couvrait ses mains de baisers, en s'écriant qu'il était un infâme, un misérable et qu'il voulait mourir aussi.

— Prenez garde, lui dis-je à l'oreille, son mari est là ; il me regardait d'un air stupéfait.

— Eh bien tant mieux! me répondit-il, je lui rendrai toutes les satisfactions qu'il voudra, il me débarrassera peut-être de la vie.

Le médecin arriva, il examina Mme de Sorlac, tâta son pouls, écouta sa respiration, retira de son sein un tout petit poignard en miniature avec lequel elle s'était frappée.

— Tout est fini, dit-il, la malheureuse femme ne s'est pas manquée.

La tête de M. de Bressange frappa le mur avec un tel bruit que je crus qu'elle allait se briser. M. de Sorlac était resté debout à la même place comme anéanti. La femme qui avait causé toute la soirée avec Anatole voulut l'emmener.

— Laissez-moi, lui dit-il à voix basse, j'ai été un malhonnête homme et Dieu m'a puni, je ne vous reverrai jamais : et il descendit l'escalier avec une rapidité qui ne laissait pas la possibilité de le suivre.

— Il faudrait cependant faire emporter cette pauvre femme, dis-je à M. de Sorlac.

— Chargez-vous de ce soin, répliqua-t-il, je ne sais si je suis mort ou vivant, tant cette épouvantable catastrophe m'a terrifié. Oh! mon ami c'est ma faute, c'est moi qui l'ai conduite là, car c'était un ange.

Vous comprenez, madame la Marquise, tout ce que la fin de cette nuit eut de cruel et d'affreux pour moi. Le hasard m'avait rendu dépositaire d'un secret, et je fus obligé d'en accepter les conséquences; voilà pourquoi je suis si malade aujourd'hui, pourquoi je n'ai pas pu venir hier, et pourquoi je porterai longtemps avec moi une sorte de crainte dont je ne puis me rendre compte.

— Je le crois bien, lui dis-je, vous avez de terribles amours dans votre siècle, jadis on en mourait quelquefois, mais on ne se tuait pas. Ces sortes de choses se concevraient, si l'on ressuscitait pour voir l'effet qu'on a produit, et alors je vous assure qu'on ne serait pas tenté de recommencer. Ah! mon Dieu que les passions sont folles et que les femmes sont stupides; il y a longtemps que je le sais, mais je l'apprends encore tous les jours.

LE DOUBLE MASQUE

— 1838 —

On se rappelle sans doute un bal masqué donné dans l'hiver de 1838 au Casino Paganini pour les pauvres de l'ancienne liste civile. Le bal fut à la fois et très amusant et très-ennuyeux. Les hommes, en général, le trouvèrent triste. Il se composait presque entièrement de femmes de bonne compagnie dont très-peu, personne ne l'ignore, savent tirer parti de leur esprit, lorsqu'il ne leur est pas permis de montrer leur visage. Elles se promenaient au bras de leur mari ou de leur frère, n'osant s'écarter de cette protection, et n'adressant la parole qu'à leurs intimes pour leur dire :

— C'est moi, bonjour; comment vous portez-vous?

Et cela de leur voix naturelle, et sans rien changer à leur manière d'être. Il s'ensuivit de là que beaucoup de femmes prirent le bal masqué en aversion, croyant que cela se passait toujours ainsi. Les plus judicieuses se

demandèrent pourquoi on leur interdisait ce plaisir, à moins que ce ne fût pour lui donner le mérite du fruit défendu, et elles convinrent que ce n'était réellement pas la peine.

Cependant, au milieu de cette foule endormie, pour ainsi dire, il se trouva quelques privilégiés à qui le bal du Casino offrit mille fois plus de charmes que tous les bals masqués possibles. C'était, en général, des femmes d'esprit; connaissant tous les hommes qu'elles rencontraient, elles profitèrent de l'occasion pour les intriguer sur un terrain où elles se sentaient beaucoup plus solides qu'au bal de l'Opéra; il était impossible que les victimes qu'elles se choisissaient ainsi ne fussent pas dans les limites les plus strictes du bon goût; on ne pouvait guère se tromper sur la position des masques composant cette assemblée aristocratique, il fallait, bon gré mal gré, se conduire comme si l'on se fût parlé à visage découvert dans un hôtel de la rue Saint-Dominique ou du faubourg Saint-Honoré.

Depuis une demi-heure environ, un jeune homme, aux cheveux bouclés, d'une tournure à la fois noble et élégante, se tenait debout, appuyé près d'une des colonnes de la rotonde. Ses réflexions l'emportaient sans doute bien loin du lieu où il se trouvait, car il ne semblait faire aucune attention à ce qui se passait autour de lui; tout à coup on lui frappa sur l'épaule, et une voix fort douce lui dit à l'oreille :

— Vous êtes ce soir bien silencieux, monsieur de Grandval.

Le jeune homme se retourna. Le domino qui lui adressait la parole était de fort grande taille, très-mince et très-élancé; son costume, entièrement noir offrait une

recherche particulière; de belles dentelles garnissaient la pèlerine et le capuchon, une large cocarde blanche attachée sur son épaule semblait à la fois un signe de ralliement et un souvenir de la dynastie déchue; les mains et les pieds de cette femme étaient singulièrement petits et d'une forme ravissante; des yeux noirs, bien fendus, brillaient à travers le masque, mais il était du reste impossible de deviner autre chose sur cette impénétrable physionomie de carton. Le jeune homme jeta un coup d'œil rapide vers son interlocutrice, avant de lui répondre un mot. Comme il se trouva satisfait de son examen, il répliqua :

— Il me semble, beau masque, que je puis bien être silencieux, sans que vous ayez le droit de m'en empêcher.

— Voilà qui n'est point poli, Monsieur, et vous mériteriez qu'on vous laissât vous ennuyer tout à votre aise; mais, heureusement pour vous, j'ai formé le projet de vous distraire.

— Il s'agit de savoir, beau masque, si vous y réussirez.

— D'abord, pourquoi m'appelez-vous beau masque? De ce que je suis masque, s'ensuit-il que je doive être beau? Je ne veux pas être un masque pour vous, et il se peut que je sois fort laide ; nommez-moi donc simplement madame, et prêtez moi votre esprit pour causer une heure avec le mien.

— Vous me semblez tout à fait originale; et puisque vous y tenez absolument, causons.

— Causons! cela vous est très-facile à dire ; mais ne cause pas qui veut, surtout ici où tout le monde bâille. Il faut que je commence, suivant les principes de mon métier de sorcière, par vous dire que je vous connais,

que vous vous appelez Léon de Grandval, que vous habitez le faubourg Saint-Honoré, que vous avez dans le monde la réputation d'un homme d'esprit; que, dans ce moment-ci, vous êtes fort amoureux d'une noble marquise dont la coquetterie vous désespère : ne croirait-on pas entendre Mlle Lenormand?

— Je suis obligé de vous avouer, Madame, que je ne vois rien de piquant à tous ces renseignements-là, ils ne prouvent même pas que vous me connaissiez, car deux cents personnes ici ont pu vous les donner, et, Dieu merci! excepté le dernier article qui n'a pas le sens commun, le reste est tout à fait secret de Polichinelle.

— Patience, patience! vous ne parlerez pas toujours ainsi. Dites moi, qu'alliez-vous faire mercredi dernier, à une heure du matin, dans la rue Saint-Lazare?

Le jeune homme rougit, se déconcerta et ne répondit pas.

— Quelle lettre avez-vous reçue hier, de la main de votre concierge, au moment où vous sortiez, et pourquoi êtes-vous devenu rouge et embarrassé, comme vous voilà, lorsque vous en avez reconnu l'écriture?

M. de Grandval fit un geste pour interrompre celle qui lui parlait.

— Attendez, répliqua-t-elle vivement, je n'ai pas fini. Que signifie la devise gravée sur cette bague? Pourquoi portez-vous toujours des boutons de rubis à votre chemise, et d'où vous vient cet autre rubis enchâssé sur le haut de votre canne? Je m'en vais maintenant répondre à toutes ces questions. Vous alliez au n° 46 de la rue Saint-Lazare, je ne vous dirai pas chez qui, je ne nomme personne au bal masqué, mais vous comprenez, cela me suffit. L'écriture de la lettre que vous avez lue hier était

la même que celle d'une lettre que l'on vous a remise ici, il y a un quart d'heure; les rubis de vos boutons et celui de votre canne viennent d'un collier de chatons arraché un jour dans un accès de jalousie par la même personne qui vous a donné cette bague; pour réparer votre faute et apaiser sa colère, vous vous êtes voué au rubis, comme on voue au blanc les enfants malades; la devise de cette bague signifie en français :

Une pensée dans vos chagrins!

Elle vous fut donnée après une querelle qui avait amené entre vous une séparation momentanée pendant laquelle vous croyiez n'être que de *très bons amis.* Que vous semble maintenant de ma science? me trouvez-vous assez instruite, et pensez-vous que deux cents personnes ici pourraient vous répéter ce que je viens de vous dire là?

Le jeune homme regardait celle qui lui parlait ainsi avec un inexprimable étonnement; il ne put lui cacher cette impression malgré tous ses efforts: elle se mit à rire, et se leva.

— Non, non, Madame, vous ne me quitterez pas sans m'avoir avoué de qui vous tenez tous ces détails. Vous venez de me révéler un secret que je croyais connu de moi seul et d'une autre personne; vous n'êtes pas elle : comment se fait-il alors que vous sachiez ces choses?

Le domino continua à rire et ne répondit pas.

— Pourquoi vous taire maintenant?

— Vous voulez absolument que je parle : vous tenez donc beaucoup à ce que je vous raconte la fin de cette aventure?

— La fin, non, mais la suite.

— Eh bien! la suite est que tout ce bel amour est bien refroidi, c'est qu'il n'y a plus que vous qui teniez au vœu que vous avez fait, et que bientôt vous n'y tiendrez plus vous-même. Si je suis un prophète de malheur, excusez-moi, c'est parce que je connais la vie que j'en prévois les accidents inévitables. L'amour n'est pas éternel, à votre âge surtout; maintenant que je vous ai appris tout ce que je sais, vous consentirez, je suppose, à me laisser partir, car je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, quelques instances que vous me fassiez. Que je sois sorcière, que je sois méchante, que je sois un bon ou un mauvais ange, vous êtes condamné à l'ignorer toujours, car je ne vous reverrai qu'avec ce masque noir, samedi au bal de l'Opéra. Nous nous retrouverons, si vous le voulez, au n° 13 des secondes, je vous promets la continuation de votre aventure.

Faisant un signe de la main, elle disparut dans la oule avant que M. de Grandval pût la retenir. Il passa le reste de la nuit à la chercher; mais il eut beau examiner tous les dominos de sa taille, il ne retrouva rien de semblable, et il lui fallut rentrer sans avoir obtenu le plus petit renseignement.

Le lendemain on lui apporta la lettre suivante :

— « Il m'est venu à la tête ce matin, en m'éveil-
» lant, que je ne vous avais pas promis de vous écrire,
» et en bonne justice je devais le faire, quand ce ne
» serait que pour vous demander pardon de vous avoir
» ennuyé. Maintenant que j'y réfléchis, je me trouve
» parfaitement ridicule : je vous ai arraché deux heu-
» res à vos habitudes, pour dire quoi? mille choses
» insignifiantes que vous saviez déjà ou que vous aviez
» peu d'envie d'apprendre; m'en voulez-vous? avez-

» vous pensé à moi? je gage que non, ou c'était uni-
» quement pour chercher un *visage* en doublure du
» masque d'hier. Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que cela
» vous fait? ne puis-je pas être laide à mon aise sans
» qu'on me le reproche, même à travers ma figure
» d'emprunt? ce n'est pas cette figure qui parle au bal
» masqué, c'est mon esprit, ne songez qu'à lui. S'il est
» bête, renvoyez-le; s'il vous divertit, profitez-en, et
» ne vous occupez pas de ce que je laisse à la porte.
» Voilà la différence qu'il y a entre le monde et le bal
» masqué; c'est que dans le premier on cache son âme,
» et que dans le second on cache ses traits; lequel vaut
» le mieux, Monsieur, qui est-ce qui y gagne? Je m'ap-
» perçois que cette lettre est une sorte de catéchisme
» de questions; pour y faire trêve, apprenez que j'ai
» eu l'honneur de vous voir ce matin et de vous rire
» au nez sous ma double enveloppe de fourrures et de
» voiles; c'est qu'il est très-amusant de vous rencon-
» trer, de vous coudoyer, d'être avec vous en belle cé-
» rémonie! Bonjour, Monsieur! et puis une grande
» révérence, un regard froid et distrait; à côté de cela,
» une causerie presque intime : Léon, si cela me fait
» plaisir; cent folies plus sottes les unes que les autres;
» en troisième côté du tableau, la banquette de la ro-
» tonde, les sombres prophéties que je vous ai faites,
» les secrets que je vous ai dévoilés, il y a là tout un
» roman, et afin d'en achever l'originalité, le roman
» n'a pas de dénouement possible, nous n'en voulons
» ni l'un ni l'autre. Je ne suis point prude, vous avez
» pu vous en apercevoir, je ne vous raconterai pas de
» longues phrases de vertu, de devoir, je parle fran-
» chement avec et sans masque. Défiez-vous des femmes

» qui vous jettent leurs maris et leurs serments à la » tête, elles vous apitoyent sur leurs malheurs, sur » l'obligation de résister à leurs penchants : croyez-moi, » elles sont comme les gens qui font des économies » toute la semaine pour s'amuser le dimanche, vous » n'êtes pas leur dimanche, et voilà tout. A samedi, » une heure du matin, près du n° 13, treize ne l'oubliez » pas. »

M. de Grandval retourna cette lettre dans tous les sens pour voir s'il en reconnaissait l'écriture et le cachet, mais il n'y trouva pas le plus léger indice.

— La lettre est très-bien tournée, se disait-il, il y a de quoi piquer la curiosité et exciter l'envie de plaire; mais c'est égal, toute réflexion faite, je n'irai point à ce rendez-vous, je ne veux donner à personne le droit de s'occuper de mes affaires, et quand ce malin domino verra que je ne lui réponds pas, il ne pensera plus à moi.

Léon était un jeune homme fort agréable, mais il avait surtout un esprit charmant et une âme pleine de poésie. Il aimait de bonne foi la femme dont lui avait parlé le masque; il ne voulait pas lui faire d'infidélité, il prit donc le parti le plus sage, le seul qui puisse offrir une chance certaine de réussite, il évita le danger. Je n'oserais pas assurer qu'il n'y eût point dans son cœur un petit regret donné à cette aventure abandonnée si vite, mais il en triompha et essaya de penser à autre chose.

En ce moment, on lui annonça M. Stéphen Herbin, un de ses amis intimes. C'était un grand et magnifique garçon de vingt-huit à trente ans, qui réunissait dans sa personne toutes les qualités nécessaires pour former ce qu'on appelle un *bel homme*. Ce n'était point un sot,

mais c'était loin d'être un homme d'esprit. Citoyen et habitant de la république de Genève, il venait chaque année passer six semaines à Paris pour se retremper et prendre les belles manières; du reste, bonne et loyale créature dépensant honorablement quatre-vingt mille livres de rente qu'il tenait de son père; fort épicurien, réduisant toutes les choses de la vie au positif, il n'avait qu'un seul but : son plaisir; une seule ambition : celle de passer pour un homme fort élégant, qui sait parfaitement son monde, formant ainsi le contraste le plus frappant avec M. de Grandval qui n'avait aucune prétention de ce genre et qui les justifiait toutes. Rien n'était plus opposé que leur caractère et leurs habitudes : ils se voyaient souvent néanmoins, ils se donnaient le titre d'ami, qui est certainement bien le plus banal et le plus insignifiant qui existe dans la langue française, tant on a fait abus des mots.

En entrant dans l'appartement, M. Herbin alluma son cigare, et souhaita le bonjour à Léon d'un air ennuyé.

— Que fais-tu aujourd'hui, Léon? Je trouve Paris mortel, et si tu ne m'aides à me distraire, je serai obligé de repartir pour Genève, ce qui dérangerait tous mes plans de l'année.

— Je n'ai pas de projets, répondit Léon, je suis tout disposé à accepter les tiens.

— Alors, que ferons-nous? monterons-nous à cheval? c'est toujours la même chose. Ferai-je atteler mon phaéton et irons-nous aux Champs-Elysées? c'est encore plus insipide. Passerons-nous la matinée au club? je suis las d'entendre vanter sur tous les tons, les charmes des rats et des lorettes. Que diable veux-tu faire?

— Je t'ai déjà répondu, répliqua M. de Grandval en envoyant au plafond des nuages de fumée, que cela m'était bien égal.

Stéphen se mit à bâiller d'une manière effrayante.

— Décidément, mon cher, je dirai de moi-même ce que Mme de Maintenon disait de Louis XIV : Je ne suis plus amusable.

— Es-tu amoureux? interrompit M. de Grandval.

— Ma foi non, répondit son ami, pas même cela.

— Eh bien! il faut le devenir, cela te distraira.

— Le devenir, mon cher Léon, cela est bientôt dit, mais de qui? Les amours payés me sortent par les yeux. Les femmes du monde c'est autre chose, il leur faut du sentiment, une cour assidue, de belles phrases, et j'en suis incapable ; et puis les incidents de ces passions sont toujours prévus, on sait d'avance ce qui arrivera, aussi sûrement que les jours de la semaine. Ces dames se plaignent de notre inconstance, de nos perfidies, tout cela est de leur faute. Elles ne veulent pas nous prendre comme nous sommes, elle s'obstinent à nous *rêver* : nous le permettons tant que nous sommes très-amoureux, mais le premier feu passé, cette contrainte nous pèse, nous nous montrons nous-mêmes, elles nous font des reproches, nous nous querellons, elles pleurent, cela achève de nous rebuter, et nous les laissons là. Comment, il n'y aura pas dans le monde une femme d'esprit qui saura deviner cela et nous faire des amours tels que nous les voulons !

— Tu me parais en train de philosopher d'une étrange manière, mon cher Herbin, et cela parce que tu n'es pas occupé, que tu n'as rien à faire du matin jusqu'au soir. Voyons, veux-tu que je te cède quelque chose de fort divertissant, une intrigue de bal masqué avec une

femme très-spirituelle, ma foi! et qui doit être jolie.

— Tu en parles à ton aise, Léon, si cette dame ne veut pas me prendre en ton lieu et place?

— Oh! mon Dieu si! je ne sais pas bien au juste ce qu'elle voulait faire de moi, je t'en avertis. Jusqu'à présent j'ai joué le rôle de joujou, c'est à toi d'essayer si tu en tireras un parti plus honorable. Voici sa lettre avec un rendez-vous pour samedi, comme tu vois. Vas-y à ma place, peins-moi sous les couleurs les plus odieuses ; dis-lui que je suis un malotru, un imbécile, qui ne sait pas profiter des bonheurs que le ciel lui envoie; que je ne retournerai plus au bal masqué, qu'alors, toi, ravi, enchanté du style de cette adorable lettre tu réclames d'elle quelques instants de conversation. Dis-lui enfin tout ce que tu voudras, mais ou je suis bien trompé, ou si cette femme te permet de t'occuper d'elle, ton temps sera pris de manière à ce que tu n'auras pas le loisir de t'ennuyer. Je ne mets qu'une condition à mon bienfait, c'est que tu ne me cacheras rien de ce qui se passera. Je donnerais tout au monde pour savoir le nom de cette femme, car elle m'a dit des choses si étranges, que je ne puis concevoir comment elle les a apprises.

— Sois tranquille, répondit Herbin, nous le découvrirons, je n'ai rien à faire que ça, et avec de l'argent et de la patience on vient à bout de tout à Paris. J'accepte l'aventure et je consens à en courir la chance. Dimanche matin je te promets le rapport.

Les deux jeunes gens se séparèrent après une journée de folie pendant laquelle il fut encore souvent question du domino inconnu. Léon se félicita de sa prudence, en soupirant un peu de ce qu'il n'était pas libre, et Stéphen se prépara à s'amuser beaucoup.

Le samedi suivant, il se rendit à l'Opéra, bien impatient, bien désireux de savoir ce qui allait se passer. Hélas! il faut l'avouer, les bals masqués ne méritaient déjà plus alors cet empressement. Sans être absolument ce qu'ils ont été en cette année de grace 1842, ils ne présentaient plus à l'œil qu'une foule sans nom, un bizarre mélange de costumes ignobles et de tournures grotesques. On avait supprimé ce règlement fondamental qui résista à tous les changements de puissance, excepté à celle du mauvais goût et de la soif du gain, il venait d'être permis d'entrer à l'Opéra avec les travestissements, le domino n'était plus de rigueur et la danse était autorisée. Il en résulta que les femmes de bonne compagnie s'effrayèrent, que chaque année elles désertèrent de plus en plus cette salle, où ne régnait plus qu'une licence effrénée, et qu'enfin on en arriva au point où l'on en est aujourd'hui, c'est-à-dire à faire de l'académie royale le digne remplaçant de Musard et de la Renaissance. Il n'est pas de spectacle plus repoussant que celui-là. Cette cohue d'hommes et de femmes effrénés de plaisirs, ces danses importées des barrières et des derniers lieux de réunions, cette odeur nauséabonde mêlée de vin, de malpropreté, de poussière, ces conversations faites à voix haute entre des jeunes gens du monde et des femmes qui répondent à des noms si incroyables que je n'ose pas les citer, enfin ce bouleversement de l'esprit, de l'élégance, de la plus simple politesse, vous prennent au cœur et vous inspirent malgré vous un sentiment de tristesse, en pensant que ce sont là les délassements favoris *du peuple le plus spirituel de l'univers.*

Stéphen ne fit aucune de ces réflexions. Il alla se poster devant le n° 13, tenant à la main la lettre qui devait

lui servir de passe-port. Au coup d'une heure, un domino se présenta. Il reconnut celui qui lui avait été indiqué; il portait le même signe de ralliement, cette cocarde blanche, que M. Herbin avait appris depuis son enfance à respecter, et pour laquelle étaient morts deux de ses oncles. Le plus difficile était de commencer la conversation; la dame paraissait impatiente de se voir oubliée, Stéphen prit son parti en brave et s'approcha d'elle.

— Vous attendez M. de Granval, lui dit-il, Madame, je suis envoyé par lui.

— Ah! ah! repondit-elle en le regardant des pieds à la tête.

— Je ne sais vraiment comment m'expliquer, et vous me pardonnerez mon embarras quand vous saurez que je suis ici à sa place.

— A sa place, Monsieur, et qui me le prouve?

— Cette lettre qu'il m'a remise et que vous devez reconnaître.

Le masque prit vivement la lettre et la parcourut.

— En effet c'est la mienne. Eh bien?

— Eh bien, Madame, de Grandval est un original qui a peur des aventures, qui n'a pas le temps de les conduire avec patience, tant elles se succèdent chez lui rapidement, enfin je l'ai prié de me céder celle-ci, et... il y a consenti avec regret peut-être, sans doute...

— De sorte que M. de Grandval et vous, vous prenez ceci pour une aventure.

— Non, non, pas dans le sens que vous semblez y prêter, Madame; mais pour une charmante occupation de bal, qui aura ou qui n'aura pas de suites, selon votre bon plaisir et qui ne peut manquer d'être fort agréable.

— Vraiment?

— Il s'agit de savoir si vous accepterez l'échange, et si vous daignerez m'accorder, à moi, pauvre étranger, qui ne suis pas comme Léon un des beaux lions de l'aristocratie, ce que vous avez mis de grâces envers lui.

Le domino ne répondit rien. Après un instant de silcnce, il reprit :

— En vérité, je le veux bien. et je vous assure que je ne crois pas perdre au change.

Herbin fit un salut jusqu'à terre.

— Causons alors, puisque cela vous plaît, monsieur Herbin, et commencez par me dire pourquoi vous êtes venu à Paris?

— Vous me connaissez, Madame, répliqua-t-il stupéfait.

— Parfaitement, et cela ne doit pas vous surprendre, je connais tout le monde; mais répondez à ma question.

— Pourquoi je suis venu à Paris? simplement parce que j'ai l'habitude d'y venir chaque année.

— C'est un excellent motif et digne d'une grande intelligence. Vous êtes lié avec M. de Grandval.

— Oui, Madame, je l'aime beaucoup, et il le mérite.

— Et savez-vous quelque chose de ses habitudes?

— Ce que vous en savez vous même, à ce qu'il paraît. Il est fort amoureux d'une coquette, qui le met à la torture, et qui ne mérite pas son adoration.

— Est-ce lui qui vous a dit cela?

— Nullement, mais tout le monde le sait.

— Se plaint-il, lui?

— Il ne se plaint pas, il souffre. Oh! si j'étais à sa place!

— Que feriez-vous?

— D'abord je n'y resterais pas; ce genre d'amour et de soupirs m'est odieux.

— Enfin si vous y restiez?

— Je soumettrais bien vite cet esprit rebelle, je lui ferais entendre la raison et elle l'entendrait, je vous assure.

— Voilà un admirable code de galanterie

— C'est le meilleur, Madame, toutes ces *sentimentalités* sont des niaiseries. Un honnête homme aime une femme, il lui est aussi dévoué que possible, mais il veut être libre, il ne peut se soumettre à des caprices extravagants, à des exigences que rien ne justifie. Quant à moi, je ne suis pas de force, je l'avoue, je ne comprends rien aux querelles sans but, aux bouderies calculées, aux demi-mots, il faut me dire les choses clairement, je hais les énigmes; je ne trompe personne et je veux qu'on ait confiance en moi : enfin, Madame, à mon avis, l'amour est un plaisir, un délassement, et non pas une lutte, une course au clocher continuelle après le bonheur; pourvu que j'y trouve le plaisir et le repos, c'est tout ce que je demande.

— Fort bien, Monsieur, vous ne prenez pas votre monde en traître, et si l'envie de me laisser séduire par vous m'arrivait jamais, je saurais d'avance ce qui m'attend.

— Cela vaut infiniment mieux ainsi, et je suis certain que je vous ramènerais promptement à mon système, c'est le meilleur.

— Vous n'avez pu convertir M. de Grandval?

— Non, Madame, impossible; il a résisté à mes prières, à mes exemples, aux preuves que je lui ai données. Il en est resté aux grandes passions, aussi est-il fort malheureux. Mais nous avons mieux à faire que de nous occuper de lui. Vous m'avez dit : Causons! et jusqu'à

présent moi seul, j'ai causé. Il se trouve que vous me placez sur la sellette, au lieu de vous y mettre, ce n'est pas bien; vous sortez de vos droits et vous m'enlevez les miens; vous me connaissez, moi je vous ignore. Faites-moi deviner. Où nous sommes-nous rencontrés?

— Partout : aux ambassades, au faubourg Saint-Honoré, au faubourg Saint-Germain, au bois de Boulogne, où vous étiez hier.

— C'est vrai, et mon cheval me tourmentait affreusement par ses frayeurs continuelles. Je ne pouvais voir personne, ni dire un mot à mes amis.

— Ne parlons pas cheval, je vous en supplie, c'est un langage que je n'entends pas. Je n'ai point l'honneur d'être un jockey femelle.

— Tant pis! c'est un charme de moins.

— Malheureusement il me manque tout à fait.

— Vous l'acquerrez, je m'en charge,

— En vérité?

Si ces deux mots eussent été adressés à M. de Grandval, il en eût compris toute l'ironie, malgré le regard provoquant qui les accompagnait. M. Herbin n'y vit qu'une agacerie coquette et répondit gravement :

— Ma parole d'honneur!

— Je suis forcée d'y croire.

— Vous m'échappez comme un serpent, vous avez l'art d'éloigner mes questions et d'y répondre en m'interrogeant sans cesse. Reprenons, s'il vous plaît, notre premier discours. Je vous rencontre dans le monde, c'est bien. Etes-vous jeune?

— Une femme n'a jamais le courage de se faire vieille derrière un masque, à moins qu'elle n'ait la certitude de ne l'être pas. Vous voyez que cette demande ne signifie rien.

— Soit, je comprends. Etes-vous belle ? vous devez être belle ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Comment ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ?

— La première qualité pour une femme n'est-elle pas d'être belle ?

— Quoi ! avant la bonté, avant l'esprit ?

— Avant tout.

— Eh bien ! rassurez-vous, je suis belle.

— Je m'en doutais. Spirituelle? vous l'êtes ; bonne? cela m'est égal, je saurai me défendre. Décidément je me déclare votre adorateur.

— La lice est ouverte ?

— Oui, Madame, et j'espère que vous ne me ferez pas trop attendre la victoire.

— Je vous assure, monsieur Herbin, que vous m'amusez beaucoup, et je m'applaudis infiniment de la maussaderie avec laquelle M. de Grandval vous a cédé ma conquête.

— Je suis trop heureux !

Et il essaya de lui baiser la main. Elle la retira d'abord, puis, comme par réflexion, elle la lui abandonna.

— De sorte que nous nous reverrons bientôt, reprit-il.

— Ici, samedi prochain, au même endroit, à la même heure.

— C'est bien long ! et d'ici là ne m'écrirez-vous pas ?

— Oh ! mon Dieu ! bien volontiers.

— Et pourrai-je vous répondre ?

— Oui certainement, j'en serai charmée.

— A quelle adresse ?

— Madame Loray..., rue du Bac, n° 12.

— Vous demeurez-là?

— Allons! me prenez-vous pour une sotte?

— Non certainement, rien n'y ressemble moins.

— A samedi, donc. Adieu, monsieur Herbin, vous m'avez fait passer des heures charmantes. Ne me suivez point, c'est inutile; vous n'en sauriez pas davantage.

Et se glissant dans la foule des masques, elle arracha furtivement sa cocarde blanche, ce qui dérouta complétement les recherches de Stéphen, qui ne la reconnut plus.

Le lendemain matin, il entra de bonne heure chez son ami. Il n'y avait pas une nuance de fatuité dans la manière dont il lui dit en entrant :

— Eh! bien, mon cher, on m'a accepté à ta place, on a été même enchanté de l'échange.

Il trouvait cela si simple, qu'il ne lui vint pas à la pensée de s'en enorgueillir.

— Bah! s'écria Léon. Alors cette femme n'est pas ce que je croyais.

— Et pourquoi donc, je te prie?

— Ne t'offense pas, mon cher, mais il est très-sûr qu'une femme comme il faut ne se contenterait pas d'une impertinence semblable à la nôtre.

— Aussi t'en veut-elle beaucoup. Moi seul je suis absous.

Et il se mit à raconter la conversation dans tous ses détails. Après l'avoir entendu, M. de Grandval changea un peu de manière de voir sur le compte du domino, et il ne put s'empêcher de croire à une mystification de sa part.

— Prends garde, Herbin, ne te livre pas trop, les femmes sont bien fines.

Après cet avertissement, qui fut à peine entendu, il se regarda comme quitte envers Herbin et ne s'occupa plus des suites.

La lettre promise arriva. Stéphen la porta bien vite à son confident. Elle était fort spirituelle et pleine d'une moquerie si légère, si imperceptible que l'intelligence du Génevois ne se trouva pas assez subtile pour la comprendre. Il en était enchanté, et il y fit une réponse où il mit ce qu'il put de bonne grâce et d'amabilité. Comme il n'était point un sot, sans faire un chef-d'œuvre, il parvint à tracer quelques lignes convenables, au point de vue de ses sentiments, et tout à fait dans le style qu'on devait attendre de lui, d'après sa profession de foi établie.

Il porta lui-même cette réponse, et donna de l'argent au portier pour en obtenir des renseignements. Le portier prit d'abord l'argent, puis il confessa qu'il ne savait rien du tout.

— Une dame fort bien mise nous a priés de recevoir une lettre à cette adresse et de la garder jusqu'à ce qu'elle vînt la prendre. Elle y a mis tant de politesse que nous n'avons pas pu lui refuser.

Ce *tant de politesse* annonçait une générosité remarquable de la part de la dame.

— A-t-elle dit quand elle viendrait?

— Non, Monsieur.

— Est-elle grande?

— Non, Monsieur.

— Alors je n'y comprends plus rien.

Il envoya un domestique en faction devant la porte; ce domestique, ennuyé d'attendre, s'installa au cabaret, la dame arriva pendant ce temps-là, et il dit à son maî-

tre qu'elle n'avait pas paru, de sorte qu'il n'en apprit pas davantage.

Le jour du bal, il était au rendez-vous une demi-heure trop tôt, ce qui annonçait une certaine impatience, fort étrange dans son caractère. Léon, qui l'observait, pensa qu'il pourrait bien être amoureux plus qu'il ne le croyait lui-même. Il lui en fit l'observation, Stéphen repoussa cette idée, en répétant qu'il ne serait pas assez fou pour cela, et il n'en partit pas moins.

L'inconnue fut éblouissante d'esprit, de grâce, de folie; elle mit une coquetterie mutine dans sa manière, qui acheva de tourner la tête à Stéphen; mais dès qu'il s'agissait de se faire connaître, de répondre à une question trop directe, elle s'y refusait avec une obstination invincible.

— Si vous me connaissiez, répondit-elle, nous ne nous amuserions plus, et je vous assure que vous ne me reverriez jamais.

La nuit s'écoula ainsi. Il lui proposa de souper avec lui, elle le refusa. Il jura de ne pas lui faire ôter son masque, elle refusa toujours. Elle promit d'écrire, et lui donna une autre adresse, puis elle ajouta :

— Ecoutez-moi, et retenez bien ceci : ne cherchez plus à savoir qui je suis, ne me suivez pas, ne mettez point d'espions après moi, ou tout sera fini entre nous sur-le-champ. Je puis vous voir ici tant que mon nom est ignoré; du jour où il ne le serait plus, cela deviendrait impossible. Choisissez : me prendre ainsi, sur ma bonne foi, en vous en rapportant à ma parole, ou me perdre pour toujours.

— Je n'hésite pas, je me résigne à mon rôle de mystifié. N'en serai-je pas récompensé un jour?

— Peut-être..., plus tard, je ne promets ni ne refuse.

— Avant de vous quitter, laissez-moi vous avouer ma folie.

— Je la sais.

— Comment?

— Vous m'aimez.

— Qui vous l'a dit?

— Est-ce que ces choses-là ont besoin de se dire quand elles sont vraies?

— Que dois-je faire alors?

— Continuer.

— A vous aimer?

— Sans doute.

— Et qu'en résultera-t-il?

— Il en résultera d'abord que vous apprendrez une chose dont vous ne vous doutez pas.

— Je ne sais point aimer?

— Vous me l'avez avoué vous-même. Vous savez l'amour qui chante, qui rit, qui s'amuse; vous ne savez pas l'amour qui pleure, qui souffre, qui attend et qui se console avec un sourire. Celui-là, c'est le vrai, c'est le beau, c'est le noble. L'autre n'est qu'un mauvais bouffon qu'on fait venir pour amuser les désœuvrés et les gens sans cœur. Il copie son frère, mais il ne l'imite pas. Vous verrez!

— J'ai peur que vous n'ayez raison.

— Pauvre fou! vous devriez me remercier. Adieu, écrivez-moi, je vous répondrai. N'oubliez pas nos conditions invariables.

Le dimanche matin. Léon eut à subir une confidence de deux heures pendant laquelle on lui raconta mot pour mot la conversation de la veille. Il en comprit les

nuances, il devina les manœuvres employées, sans en pénétrer le but, et il assista froidement au spectacle où l'amour de Stéphen lui faisait jouer un si singulier rôle. Il sentit que celui-ci n'était pas de force de lutter avec son adversaire. Il lui parut démontré que le masque faisait de M. Herbin un instrument, qu'elle suivait un plan quelconque ; dès lors il n'eut plus d'autre idée que de le déjouer. Malgré lui, son amour-propre était blessé de se voir remplacer si vite, et il se prépara à exercer une domination complète sur cette intrigue et à la faire tourner selon son bon plaisir ou son intérêt. Caché derrière la coulisse, il croyait pouvoir diriger la pièce, et qui sait ? peut-être reprendre l'emploi qu'il avait cédé. Il faut toujours que les hommes trouvent la monnaie d'une infidélité sacrifiée à ce qu'on appelle la vertu, quand on ne veut plus l'appeler l'amour.

Stéphen, fort empêtré de son serment, n'osait pas chercher à enfreindre les ordres qu'il avait reçus. Il se contentait de regarder les jolis pieds et de courir dans la rue après les grandes femmes minces, jusqu'à ce qu'il les eût forcées à lui parler. A la voix il reconnaissait son erreur, et se confondait en excuses. Pour la première fois de sa vie, sa curiosité, son amour-propre étaient éveillés. Il passait en revue toutes les femmes de sa connaissance, toutes celles qu'il avait rencontrées une fois ; il courut les bals et les salons, rien ne put lui révéler ce qu'il désirait si ardemment apprendre.

Dès lors il s'établit à poste fixe chez Léon ; il l'entretint du matin jusqu'au soir du sentiment qu'il alimentait ainsi presque à son insu ; il y lisait la correspondance anonyme, il y répondait, et chaque jour semblait épaissir le nuage qui couvrait cette divinité mystérieuse.

— Mais pourquoi se cache-t-elle ainsi? s'écriait Herbin après deux heures de conversation.

— Ma foi, mon cher, elle se moque de toi, renonce à cette aventure.

— Non, en vérité! je ne m'y déciderai jamais.

— Alors attends et prends ton parti.

— Et tu ne devines pas pourquoi ce secret impénétrable? C'est qu'elle est laide.

— Laide! avec cette taille, ce pied, cette main!

— Elle a un autre amant, et elle craint les propos.

— Ceci pourrait bien être.

— Sans doute, tu n'as pas vu avec quelle facilité elle a passé de moi à toi : évidemment ce n'est point une Lucrèce, ainsi il est clair que tu n'es pas le seul mystifié.

— A quoi sert donc votre police à Paris, puisqu'avec de l'argent on ne peut pas découvrir ce que l'on veut?

— Enfin que t'a dit ton espion?

— Qu'elle demeurait rue Meslay; du moins c'est là qu'elle rentre après le bal de l'Opéra.

— Eh bien?

— Eh bien! dans cette maison il n'y a que des vieilles femmes et des chiens à tous les étages, et deux ou trois garçons de soixante ans. D'ailleurs ce n'est point une femme de la rue Meslay!

— Et le portier?

— Il ne sait rien.

— Je m'y perds!

— Moi aussi.

— N'y pensons plus.

— Cela t'est bien aisé à dire, à toi qui n'es pas amoureux. Moi je n'ai plus ni sommeil, ni appétit, ni esprit,

je deviens stupide. L'autre jour, au club, j'ai perdu quinze robbers de suite, je donnais des as pour des deux. On m'a chassé.

— Te voilà donc amoureux! toi qui t'es tant moqué de moi, et on te mène!

— Ce dont j'enrage. Comment veux-tu que je m'y prenne pour l'empêcher?

— Sais-tu, mon cher Stéphen, que tu ne me laisses pas respirer.

— Hélas! je suis fou, je t'ennuie, je m'ennuie moi-même. Il me semble que les samedis n'arrivent jamais.

— C'est demain le samedi gras, il n'y a plus que deux bals.

— Comment ferai-je après?

La conversation hebdomadaire recommença à la même heure et au même lieu. Le domino se montra plus aimable encore que de coutume; il prodigua mille câlineries, mille gentillesses pour achever de tourner la tête à Stéphen, qui ne savait réellement plus où il en était. Une marchande de bouquets vint en offrir à l'inconnue.

— Donnez-moi une fleur, dit-elle, je les adore, et puis je serai charmée de la tenir de vous.

Il lui acheta toute la boutique. Ils parlèrent alors des roses et des camellias, le masque déclara qu'il en raffolait.

— Je vous en enverrai, le voulez-vous permettre, interrompit Stéphen.

— J'en serai ravie.

— Je prierai de Grandval de m'indiquer son fleuriste, il en fait une consommation immense pour *son tyran*.

— A propos, avez-vous parlé de nos rendez-vous à M. de Grandval?

— Il ne sait qu'une chose : c'est que je vous aime.

— Cachez-lui bien ceci, rien n'est plus innocent, mais je veux garder ce mystère à nous deux.

Elle accompagna cette perfidie d'un coup d'œil plus traître encore. Herbin en profita pour la conjurer, cette fois encore, de venir souper avec lui ; comme la première fois, il donna sa parole d'honneur de ne point lui faire ôter son masque, de ne pas la reconduire, de ne pas la suivre : tout fut inutile.

— Non, non, lui répondit-elle, je n'y consentirai point, je ne veux pas vous accorder un droit sur moi sans vous aimer, et c'est un droit qu'une semblable chose. Quand je vous aimerai, si jamais je vous aime, nous verrons.

Le *si jamais je vous aime* fit faire une cruelle grimace à Stéphen. Il rentra chez lui désespéré, furieux, ne pouvant se soustraire au pouvoir de cette femme, et ne supportant pas l'idée de se sentir subjugué. Il ne dormit pas de la nuit, et réveilla Léon avant dix heures.

— Ceci est trop fort, s'écria celui-ci ; Herbin, si ton amour dure longtemps, je te consigne chez mon portier.

— Mon cher, où prends-tu tes fleurs. il me faut envoyer une magnifique caisse de camellias, rue de Bourbon, 73 ; c'est la nouvelle adresse d'hier.

— Laisse-moi me lever et déjeuner, et puis nous irons ensemble la choisir.

Herbin eut bien de la peine à lui accorder ce délai. Ils se dirigèrent vers la boutique où Léon prenait les guirlandes et les jardinières qu'il envoyait sans cesse à la femme qu'il aimait. Stéphen demanda ce qu'il y avait de plus beau et de plus cher en camellias ; il en trouva un qui ressemblait à un arbre par sa grosseur et par l'épaisseur de son feuillage. On y joignit une corbeille de rosiers

de tous les mois, et des commissionnaires partirent chargés de ce présent et d'une lettre de l'amoureux Génevois. La réponse ne se fit pas attendre; Stéphen la reçut le lendemain matin chez son ami, car il avait donné l'ordre à ses domestiques de l'y apporter. En la touchant il devint rouge comme une cerise, sa main tremblait, les premières lignes augmentèrent son trouble, et quand il en fut à la fin de la page, il fit un cri en sautant au milieu de la chambre :

— Je n'y suis plus du tout, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a? ton congé?

— Il s'agit bien de mon congé, au contraire!

— Qu'est-ce que c'est?

— Elle me fait des compliments à perte de vue sur des vers que je lui ai envoyés avec mes fleurs, à ce qu'elle prétend. Je n'ai jamais pu faire un vers de ma vie.

— Ni moi! Enfin en as-tu envoyé?

— Pas un.

— Et voilà la jolie phrase que je trouve à la fin de la lettre :

« Oh! comme vous êtes poëte, et comme je ne m'en » doutais pas! »

— Vis-tu jamais rien de plus blessant? et ce qu'il y a de pis c'est qu'elle me demandera ce soir, ajouta-t-elle, une explication sur un mot qu'elle n'a pas compris; que lui répondrai-je?

— Tout ce que tu voudras. Ne te déconcerte pas, va toujours; fais-toi montrer les vers, dis que tu les as oubliés, que tu n'en as pas de copie, et si on consent à te les confier, garde-les, fais le jaloux, nous les lirons ensemble, et nous verrons quel est l'homme de nos amis à qui ce talent peut convenir.

— Tu as raison; elle va peut-être m'aimer en me supposant poëte.

— Tant mieux, si c'est un moyen d'y parvenir. Tu lui feras des vers par procuration et tu recueilleras les fruits que tu n'auras pas semés, ce sera très-adroit.

— Mais, mon cher, si elle me parle de ces maudits vers dont je ne sais pas un mot, encore une fois! demander à les lire! elle me refusera, et cela ne m'avancera à rien.

— Fais comme tu voudras, comme tu pourras! Il est certain que la phrase est piquante, et que si elle finit par se laisser séduire, tu devras des remercîments au hasard. Mais j'y pense! comment ces vers lui sont-ils arrivés?

— Je n'y comprends rien, te dis-je; j'en deviendrai fou.

— Ne serait-ce point une erreur de lettre? Je te l'ai dit, elle a plusieurs amants; et elle t'attribue les présents d'un autre?

— Tu as raison, c'est cela; voilà qui explique toutes les énigmes, tous les mystères. Je le saurai ce soir.

— Ne lui en parle pas, laisse-la venir. C'est une rusée créature!

Ils causèrent de la sorte jusqu'à l'heure du bal. Léon n'y voulait point aller absolument. Il se craignait lui-même, et puis il pensa qu'il jouerait mieux son rôle en ne se montrant pas. Le domino portait ce jour-là un camellia et une rose pour signe de ralliement.

— Vous le voyez, dit-elle de la manière la plus aimable en abordant Herbin, je garde vos couleurs.

— Je ne saurais trop vous en remercier.

— Mais vos vers? ce sont vos vers dont il faut parler. Mon Dieu qu'ils sont jolis! quelle délicatesse dans la com-

paraison ! comme vous avez bien et habilement mêlé ces parfums et l'esprit, cette beauté et celle des roses ; c'est ravissant. Seulement j'ai un reproche à vous faire sur la seconde strophe. Pourquoi me parler ainsi, pourquoi avoir de semblables idées ? c'est vraiment très-mal, on dirait que vous avez mauvaise opinion des femmes.

— Oh ! certainement non, Madame.

— Alors d'où vient ce second vers... vous savez ?

— Ce second... vers ?

— Oui, aidez-moi, la mémoire m'échappe.

— Je ne sais... j'ai oublié...

— Cherchez bien, vous le retrouverez.

— Je... je... je ne me souviens jamais de mes vers.

— C'est un tort ; j'aurais tant de plaisir à vous les entendre dire !

— Je tâcherai de me les rappeler, mais en vérité je désespère d'y réussir.

— Il faut absolument que vous en fassiez d'autres pour réparer cette seconde strophe.

— Madame !...

— Oh ! je le veux, vous ne pouvez pas me refuser.

— Je suis fort capricieux, poétiquement parlant.

— Vous vous faites prier ?

— Non, non, certes ; je suis trop heureux de vous être agréable.

— Eh bien ! j'y compte.

Le reste de la nuit Stéphen fut stupide ; il se voyait engagé dans un labyrinthe inextricable dont il ne savait comment sortir. Jamais l'inconnue n'avait été si charmante. Les vers avançaient beaucoup les affaires de l'amoureux, c'était visible. Elle le mit au supplice en l'interrogeant sur ses lectures, sur ses compositions, sur

ses idées. Elle se monta la tête à elle-même; elle s'exalta en parlant, au point qu'à la fin du tête-à-tête, elle se croyait presque l'Elvire d'un nouveau Lamartine, et M. Herbin dut rester poëte, quoi qu'il en eût.

Il ne se coucha point, et le pauvre Léon se vit réveiller comme la veille presque avec le jour.

— Pour cette fois, mon ami, s'écria Herbin, je suis perdu sans ressource.

— Tu me feras devenir aussi fou que toi, si tu continues à ne pas me laisser dormir. Qu'y a-t-il?

— Il y a qu'il me faut des vers, et des vers qui répondent à ceux d'hier, que je n'ai jamais vus de ma vie.

— Eh bien! trouves-en et laisse-moi tranquille.

— Mais je ne sais pas les faire.

— Ni moi non plus, je n'en ai fait qu'un depuis que je suis au monde, sans pouvoir arriver au second.

— J'en perdrai la tête; car enfin je suppose qu'en payant quelqu'un je fasse faire ces maudites rimes, elles ne vont pas se rapporter à celles qu'elle a reçues.

— Veux-tu un conseil? Cours chez un écrivain; qu'il te griffonne des vers où tu lui diras qu'elle est belle comme le jour, que tu l'adores, que tu l'adoreras jusqu'à ton dernier soupir; termine par une allusion délicate au soleil qui se cache derrière les nuages et tu verras. Elle proclamera ton sonnet magnifique, elle le fera imprimer, si elle peut, et, qui mieux est, elle t'en récompensera.

— Va te promener avec ton écrivain public, c'est bien le moment de plaisanter.

— C'est le moment de dormir. Couche-toi, nous causerons de tout cela plus tard.

— Encore un fois, je dois envoyer aujourd'hui ces misérables vers.

— Envoie une voiture de fleurs et deux mots d'amour, on te donnera du temps. Tu n'y entends rien.

— Tu en parles bien à ton aise, je voudrais t'y voir !

— C'est parce que je n'ai pas voulu m'y voir que je t'ai cédé la place

— Léon, je vais essayer de faire des vers.

— Entre dans mon cabinet, il y a plume et encre, moi je me rendors. Éveille-moi pour déjeuner et entendre ton improvisation.

Stéphen alla vers le cabinet, s'assit à la table, et après deux heures de travail, il avait gâté deux cahiers : pas une rime ne lui était venue. Il faillit guérir de son amour. M. de Grandval se leva et vint le rejoindre. A eux deux ils réussirent encore moins ; Léon riait, son ami s'impatientait. Ils ne se fâchèrent point, poutant il s'en fallut de bien peu. Ils se raccommodèrent complétement au Rocher-de-Cancale en buvant à la santé de la Poésie.

II.

Les bals masqués étaient finis ; il fallait désormais se réduire à la correspondance, et Stéphen tremblait de voir se rompre ce lien fragile. Le domino avait éveillé chez lui des sensations ignorées, il ne s'ennuyait plus ; son amour était devenu dans sa vie une occupation constante, il se surprenait parfois à rêver ; ce nouvel état lui plut, comme tout ce qui est nouveau. Il craignait de perdre le moteur de cette grande révolution, et il se mit à chercher un moyen ingénieux de se rapprocher de sa belle invisible.

Au milieu de cette anxiété, il lui arriva une nouvelle lettre. Celle-ci réclamait impérieusement les vers promis, malgré la galanterie charmante imaginée par Léon. Herbin aurait donné beaucoup d'argent pour connaître ce sonnet aux camellias et aux roses, source malheureuse de tous ses tourments. Il se retournait dans son fauteuil, se demandant ce que l'on pouvait dire de si ravissant sur deux misérables fleurs dont l'une n'avait aucun parfum et dont l'autre ne durait pas trois jours. Il ne se doutait guère que là justement était la poésie et que son rival inconnu n'avait pas employé d'autres images.

Léon vint dans la journée et déclara à Stéphen qu'il y avait urgence de renoncer à son extravagant amour, parce qu'il maigrissait à vue d'œil, qu'il devenait imbécile et qu'il allait en un mot perdre tous ses avantages à ce métier de dupe.

— Je n'en démordrai pas, interrompit M. Herbin, je suis trop avancé pour reculer. Tu te moquerais de moi et elle aussi. D'ailleurs elle s'humanisera, j'en suis sûr. Que veux-tu, mon cher : me voilà aussi fou que toi, et je n'ai plus le droit de rire à tes dépens. Tu y auras au moins gagné cela.

Le valet de chambre de Stéphen interrompit la conversation en apportant un billet. Le jeune homme le lut et le passa à Léon d'un air aussi stupéfait que s'il eût appris la plus étrange chose du monde.

— Tiens, mon ami, j'ai fait les vers, à ce qu'il paraît, pas absolument tels qu'on les voulait, mais c'est un *chef d'œuvre* d'un autre genre. Le diable s'en mêle, ma parole d'honneur.

— Veux-tu que je te dise ma façon de penser, Stéphen?

— Oh! mon Dieu oui! qu'est-ce que cela me fait?

— On se moque de toi ; les vers ne sont qu'un prétexte pour te dire des choses désobligeantes ; il n'y en a pas ; personne n'a fait de vers, c'est seulement dans le but de te glisser que, puisque tu n'es pas poëte, tu ne peux pas plaire à la belle dame.

— Connais-tu quelqu'un qui m'en ferait des vers, puisqu'il lui en faut, je les paierai ce que l'on voudra ?

— Te voilà bien, payer, toujours payer ! c'est justement ce qui te vaut des belles phrases comme celles-ci : « *Oh ! mon ami, que vous êtes poëte, et que je m'en doutais peu !* »

— Laisse-moi en paix, je t'en supplie, Léon ; il s'agit bien de se moquer de moi !

— C'est pourtant tout ce que je puis faire pour te servir. Je te guérirai peut-être.

— T'ai-je guéri, moi?

Il n'y avait rien à répliquer à cela. Léon prit un journal et se mit à lire du plus grand sang-froid du monde, ce qui impatienta si bien son ami qu'il lui aurait volontiers dit des injures.

Il fallait pourtant répondre; ils composèrent une lettre, chef-d'œuvre de ruse masculine, qui ne signifiait rien du tout, et qui sentait l'embarras d'une lieue.

— Cela ne fera pas de mal, continua Léon, les grandes passions ont toujours un air contraint, on appelle cela du respect.

La correspondance continua de la sorte un mois encore en partie double ; les vers d'un côté, la prose de l'autre. M. Herbin eut une idée sublime, il écrivit un jour après trois pages désordonnées cette ligne jésuitique :

— « Je vous en supplie, ne me parlez plus de mes vers, » cela est tellement sans conséquence, que je ne répon» drai plus à vos éloges. »

— De la sorte, ajouta-t-il en racontant cela à Léon, me voilà délivré de cette maudite poésie.

— Oui, et si je ne me trompe pas, qu'il n'y ait point de vers, on te tourne en ridicule de te voir les accepter si cavalièrement.

— Il y en a; cela est clair. Chaque élégie attendrit le cœur de mon domino, et tu verras que je triompherai, grâce à l'inconnu charitable qui fait la cour pour moi si généreusement.

— Attendons l'avenir. Je gage que tout cela finira par quelque mystification et que nous avons affaire à un singe coiffé.

A cette époque commença un autre tourment. Le printemps arrivait; la femme mystérieuse dans toutes ses lettres prétendait avoir rencontré Herbin le matin au bois de Boulogne ou aux champs Elysées; elle disait la couleur de son cheval, les amis avec lesquels il s'était promené, le temps qu'avait duré sa promenade. Alors Herbin regarda dans toutes les voitures et devint parfaitement malhonnête. Il emportait dans sa mémoire l'image de la femme qui lui avait semblé la plus jolie, et jusqu'au lendemain il en faisait son idole. Elles se détrônaient ainsi successivement. Malgré ses ardentes sollicitations, on refusa toujours le moindre signe de reconnaissance, le pauvre Stéphen était au bout de son courage.

Un matin, Léon galopait dans l'avenue Charles X, lorsqu'il entendit derrière lui un cheval lancé de manière à le dépasser promptement : il se rangea, et tourna la tête du côté du cavalier. Il reconnut son ami, une lettre à la main et le visage illuminé d'une joie sans pareille.

— Mon ami, mon cher Léon, que je suis heureux! Il

paraît que j'ai fait des vers si touchants, si admirables, qu'enfin j'ai obtenu ce que je désirais. Je ne me doutais pas que j'avais une éloquence aussi persuasive. Lis!

M. de Grandval lut ce qui suit :

« C'en est fait, je ne résiste plus. Votre ravissante let-
» tre d'aujourd'hui a vaincu ma résolution. Je veux vous
» voir. Trouvez-vous demain au Palais-Royal, dans la
» loge n° 11, au rez-de-chaussée. J'y serai. Oh! quel
» talent! quels vers! Si vous vouliez vous en donner la
» peine, vous seriez le plus grand poëte de l'époque. »

— Tu vois, mon cher, c'est comme je te le dis. Me voilà Victor Hugo ou Lamartine tout au moins ; je voudrais bien savoir ce qu'il y a sous tout cela : enfin la chose essentielle, c'est que je la verrai!

Léon mit son cheval au galop sans répondre. Malgré lui, il songeait peut-être que cette joie eût été la sienne s'il l'avait voulu, et il regrettait d'autant plus la bonne fortune qu'il avait cédée, qu'il devenait de plus en plus malheureux dans sa liaison. Il se rendait justice, et il savait très-bien que le succès d'Herbin lui eût été facile à obtenir.

— J'ai été ton confident, ton guide dans tout ceci, mon cher; permets-moi donc d'en chercher la récompense, dit-il enfin. J'irai demain me mettre en embuscade pour voir sortir ta divinité. Je m'arrangerai de façon à ne pas l'effaroucher. D'ailleurs, ou je la connais bien mal, ou elle trouvera quelque manière de se cacher même à toi. Ce n° 11 doit être obscur en diable; tu seras volé, Stéphen, si tu n'y prends garde.

— C'est bon! c'est bon! je sais ce que j'ai à faire. Viens si tu veux, mais sois prudent, ou tu me mettrais dans un cruel embarras.

— N'aie aucune crainte, je te réponds de moi.

Jusqu'au lendemain, Stéphen ne put retrouver sa raison. Rien n'était plus plaisant que de voir cet homme, d'ordinaire si calme, s'emporter, s'exalter par ses pensées. Léon n'en revenait pas, et n'en conservait que plus de désir de voir l'enchanteresse qui opérait ce miracle. Il est inutile de dire qu'Herbin ne dîna pas, et qu'il se trouva au théâtre au moment de l'ouverture des bureaux. Il allait et venait dans la galerie, ne pouvant tenir en place. Enfin, lorsque le spectacle commença, il entra dans la loge. Elle était occupée par une femme enveloppée d'une pelisse et d'un voile, de manière à la rendre aussi impénétrable que si elle eût été masquée.

Stéphen salua très-gauchement ; il était si troublé qu'il ne savait quelle contenance tenir.

— C'est vous, Monsieur, dit-elle. Cette loge est bien petite, mais elle est obscure, et c'est tout ce que je puis désirer. Asseyez-vous, je vous en prie.

Herbin s'assit et marcha sur la dentelle qui garnissait la pelisse ; il la déchira, cela devait être.

— Eh bien ! reprit la dame voilée, vous voyez combien je suis faible et imprudente. Me voici !

Herbin lui baisa la main ; il se rassurait.

— Laissez, laissez-moi ! continua-t-elle, en se débattant à peine ; je ne veux pas cela !

Herbin eut peur et redevint timide. Il y eut un instant de silence. L'embarras de tous les deux s'en accrut.

— N'avez-vous donc rien à me dire ? reprit l'inconnue ; vous avez désiré si passionnément me voir !

— Mais, Madame, je ne vous vois pas, murmura Stéphen ; et ce fut tout ce qu'il trouva de plus spirituel dans sa tête.

Elle se mit à rire.

— Devinez-moi, Monsieur : si vous ne vous éloignez pas trop de la vérité je me montrerai, je vous le jure! D'abord causons un peu ; il faut que je vous gronde. Pourquoi vous être présenté d'abord sous des dehors si différents de la réalité ? Pourquoi *masquer* votre âme si élevée, si poétique, et vous rendre à plaisir positif, vulgaire, sans exaltation, sans esprit, je dirai presque ? Savez-vous que c'est mal ? Vous me croyiez donc indigne de vous apprécier ? Vous me traitiez comme un domino *de hasard !*

— Moi, Madame, j'en suis incapable.

Jamais le pauvre garçon n'avait dit si vrai.

— Quelle différence à présent ! je vous connais, je vous sais par cœur. Si vous aviez continué à me tromper ainsi, je ne vous aurais jamais revu. Vous ne me plaisiez pas du tout au moins, malgré votre beau visage et votre tournure distinguée.

Herbin se crut obligé de sourire ; il fit une grimace.

— Et moi...? Vous rappelez-vous le délicieux portrait que vous m'avez envoyé il y a huit jours, intitulé *la femme que je rêve?* C'est donc moi que vous avez voulu peindre? Me croyez-vous aussi belle?

— Mille fois plus.

— Mille fois ! c'est beaucoup. Suis-je brune ? ou blonde ?

— Brune ; vous devez être brune !

— Dans le portrait vous me faites blonde.

— C'est une licence poétique.

— Après ?

— Après ! Vous avez de belles mains, de charmants pieds, une taille divine, des yeux superbes ; enfin vous êtes adorable !

— Vous croyez ?

— Je n'en doute pas.

— Et vous m'aimez ?

— Je vous adore.

— Et vous m'aimerez telle que je suis réellement ?

— De toute mon âme.

— Même si je suis laide ?

— Même si vous êtes laide.

— Eh bien ! reprit-elle avec un embarras qui n'était pas joué, vous me connaissez.

— Vraiment !

— En levant ce voile vous saurez mon nom ; mais, je vous en supplie, ne me jugez pas mal !

— Vous mal juger, vous ! est-ce possible ? Oh ! dites, dites !

— Regardez-moi, Monsieur Herbin, et soyez discret.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Oui, c'est moi, continua-t-elle, répondant à la pensée qu'il n'avait pas exprimée. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? ou, pour mieux dire, cela ne vous étonne point ; on vous a tant dit de mal de moi que cette légèreté de plus ou de moins est peu de chose.

— Comment ! c'est vous, madame la marquise ! Vous si belle, si entourée, vous avez daigné penser à moi !

Le premier mouvement de cet homme fut pour l'amour-propre. C'est ainsi qu'ils sont tous !

Ils causèrent de la sorte toute la soirée. Elle consentit à souper avec lui. Herbin était ivre d'orgueil et de bonheur. Il lui remit son voile, l'enveloppa avec soin, semblant craindre qu'elle ne lui échappât encore. Ils sortirent ensemble. Stéphen avait complétement oublié son ami. Il l'aperçut caché derrière une porte, guettant

leur passage. Malgré lui le frisson parcourut tous ses membres. Il baissa les yeux; mais, dans l'escalier, il devina les pas de Léon qui le suivait. Ses craintes et son embarras ne pouvaient plus se cacher.

Tout à coup sur le péristyle M. de Grandval les heurta et passa fièrement à côté d'eux; pâle comme un linge et serrant sa canne dans sa main de toutes ses forces. Il prit le bras d'Herbin : la femme, levant les yeux, rencontra son regard.

— Ma voiture est là, dit-il à demi-voix, mais de manière à être entendu de tous les deux; nous allons y monter s'il vous plaît, car nous nous devons une explication mutuelle.

Personne n'osa répliquer; ils se sentaient coupables et ne trouvaient pas une bonne raison à donner de leur faute, si ce n'est qu'il leur avait plu de la commettre. Ils se dirigèrent vers la voiture, Léon jeta au laquais l'adresse. Ils partirent; pas un mot ne fut prononcé : ils avaient tant à penser!

Ils descendirent de voiture, entrèrent chez la marquise et s'assirent dans le même silence. Léon le rompit le premier.

— Otez votre voile, Madame, avez-vous peur que je vous voie rougir? Cela me prouverait que vous le pouvez encore. Quant à toi, Stéphen, je n'ai rien à te reprocher; c'est moi qui t'ai poussé dans cette aventure, c'est moi qui ai été le propre artisan de mon malheur et plus encore que tu ne le penses. Je te dois des excuses; j'ai abusé de ton secret, mais je t'ai servi.

— Comment?

— Ne m'interromps pas. Lorsque j'ai connu Madame je m'occupais beaucoup de poésie. Je la vis si enthou-

siaste des grands génies de notre époque que je me livrai bientôt exclusivement à la littérature, espérant lui plaire davantage ainsi, et un jour, après bien des hésitations, je lui apportai quelques vers que je venais de composer pour elle. Elle les reçut du haut de son trône, daigna à peine les lire et m'accorda un *ce n'est pas mal!* qui me glaça. Je fus blessé dans mon amour et dans mon amour-propre, et je jurai de ne plus mettre Madame dans les confidences de ma muse. J'ai tenu mon serment. elle a cru, elle croit encore que je ne suis qu'un simple disciple d'*Apollon*, indigne de cueillir jamais une feuille de laurier, pour parler en style mythologique. Tu sais, mon cher, tout ce que la coquetterie de cette femme que j'aimais tant m'a fait souffrir. Tu sais qu'elle fut sans pitié, et que, me jetant quelquefois une heure de bonheur, elle me la faisait payer par des jours de torture. Je l'aimais, moi, je l'aimais follement. Je l'ai prouvé en renonçant pour elle à cette aventure mystérieuse qu'elle m'offrait. Rien ne l'a touchée. Aujourd'hui, elle m'abandonne et ne daigne même pas s'occuper du désespoir où elle me laisse plongé. Il ne me reste qu'à me retirer dès lors. Je n'ai pas le droit de me plaindre, ou, pour mieux dire, je ne veux pas le prendre.

— Léon, interrompit Stéphen, pardonne-moi.

— C'est toi qui dois me pardonner, car tu ne sais pas tout. Ces vers, c'est moi qui en suis l'auteur. J'ai voulu essayer si une autre femme serait plus indulgente *qu'elle*. J'ai voulu aussi m'amuser un peu des suites de cette poésie anonyme. J'en suis cruellement puni, car ce qui n'a été pour moi qu'un ridicule est devenu avec ta signature une œuvre de génie. Elle t'a aimé parce que je

t'ai prêté mes vers, qu'elle avait repoussés. Nous pouvons nous brouiller pour Madame, si tu le veux ; nous pouvons rester amis, en oubliant mutuellement nos offenses. C'est moi qui suis le plus blessé, je n'y songerai jamais, pourvu que tu me le demandes, et je serai ton ami comme si tout ceci n'était qu'un rêve. Je vais cruellement souffrir ! Au reste j'en ai l'habitude, et peut-être cette crise me guérira-t-elle.

Herbin et la marquise restèrent plongés dans leurs réflexions. Celle-ci regardait Léon et le voyait alors sous un jour tout nouveau. Cette femme était de celles chez qui la tête est toute-puissante ; elles comprennent et conçoivent toute espèce de dévergondage d'imagination, et ont souvent un faux air de passion si trompeur, qu'on ne le découvre qu'avec le temps et les épreuves. Elle pesa en un clin d'œil le mérite de ces deux hommes, et en s'apercevant qu'elle avait paré le geai des plumes du paon, elle l'en dépouilla si vite, qu'elle ne lui laissa pas même les siennes. Stéphen lui sembla gauche, sot, prétentieux, il l'ennuya dans l'espace d'une seconde. Elle chercha un fil où se raccrocher à Léon, et l'espoir d'en être passionnément aimée lui rendit du courage.

Pendant que la marquise s'occupait ainsi du rôle qu'elle allait jouer, Herbin aussi avait réfléchi. Il se leva, alla vers M. de Grandval et lui tendit la main.

— Léon, dit-il, tu m'as rendu parfaitement ridicule, je le sais ; mais je t'ai fait au cœur une blessure involontaire qui efface tous tes torts ; tu souffriras plus longtemps que moi. Ni toi, ni moi ne devons revoir Madame, partons demain pour Genève ; je t'y offre l'hospitalité, nous tacherons d'oublier ensemble ce que nous avons aimé ensemble.

Cette histoire était marquée au sceau de la fatalité, une amie de Mme de Sellage, sa seule confidente, intrigua Léon au bal du Casino. Il croyait son secret enseveli entre eux deux, il n'en était rien, cette amie le connaissait à son insu; pour enchaîner sa discrétion, il fallait le lui cacher. Après le bal, ces dames conçurent ensemble le projet qu'elles exécutèrent. La marquise vint elle-même à l'Opéra pour essayer de voir s'il la reconnaîtrait. Cela fût arrivé indubitablement, mais Herbin alla au rendez-vous à sa place, il n'avait jamais parlé à la marquise, et l'intrigue se noua.

Maintenant partons. Je suis guéri de mon orgueil et de mon sentiment passionné, ajouta-t-il; je reprends ma nature simple, prosaïque, terre-à-terre, comme vous l'avez si bien jugée, Madame, et je ne serai plus amoureux de ma vie.

Ils saluèrent et sortirent.

Voilà pourquoi la marquise de Sellage a cessé d'aller dans le monde pendant trois hivers, pourquoi, fidèle à sa monomanie poétique, elle affecta une grande préférence pour M....., l'une des pléiades du monde artiste. Voilà également pourquoi le comte de Grandval et M. Herbin sont restés si longtemps à Genève, et pourquoi Stephen jure sur sa tête de ne jamais retourner au bal masqué.

VINGT-QUATRE HEURES D'INFIDÉLITÉ

— 1728 —

Il faisait un froid glacial; on était dans les premiers jours du mois de décembre, deux jeunes filles jouaient avec des boules de neige dans le parc réservé de Versailles. Ces deux jeunes filles étaient Mlles de Mauvert, sorties à peine de Fontevrault, et appelées à la cour sous la direction de la marquise de Beaubourg, leur sœur, mariée depuis plusieurs années et beaucoup plus âgée qu'elles.

Mlles de Mauvert étaient plutôt gracieuses et agréables que régulièrement jolies. Attachées à la maison de la reine Marie Leczinska, qui venait de se marier, en qualité de filles d'honneur, elles n'en faisaient point encore les fonctions, et déjà leurs mariages étaient arrêtés. Mme de Beaubourg, très en faveur près de Mme de Prie, maîtresse de M. le duc de Bourbon, alors tout-puissant ministre, avait obtenu pour elles une liberté plus grande

que celle dont jouissaient leurs compagnes; liberté dont elle profitait en les laissant presque toujours sous la garde de leurs gouvernantes pendant qu'elle allait à Paris ou à ses châteaux.

— Ma sœur, dit l'une des jeunes filles, il va falloir rentrer, Mme de Beaubourg reviendra à quatre heures, et elle compte sur nous.

— Elle ne rentrera pas, je sais où elle est.

— Où cela?

— Chez la duchesse de Mirepoix. On y joue, cela durera jusqu'après souper.

— Vous jugez bien mal notre sœur, ma chère, elle tient toujours ses promesses.

— Bah!

— Encore une fois, rentrons. D'ailleurs je suis gelée.

— Le roi va venir.

— A cette heure, il ne sort jamais.

— Il sortira.

— Qui vous l'a dit?

— M. de Fressange, répondit-elle en baissant les yeux.

— Voilà le vrai motif, M. de Fressange est de service, c'est lui que vous attendez.

— Eh bien oui! où est le mal?

— Il n'y en a pas, puisque vous êtes fiancés; mais le vicomte de Saint-Leu m'attend aussi dans notre salon.

— Rien de plus juste, c'est aussi votre fiancé. Mais comment faire?

— Cela devient très-embarrassant, appelons Mme Deslin.

Mme Deslin, la gouvernante, se promenait dans l'allée pour se réchauffer. Elle accourut à la voix de ses élè-

ves, et les interrogea sur la cause de leur discussion; elles la lui racontèrent en lui demandant son avis.

— C'est tout simple, dit-elle, S. M. ne viendra pas, elle serait sortie; il faut rentrer; cela est plus sûr. M. de Fressange arrivera certainement après le coucher du roi. De cette manière nous arrangerons tout.

Amaranthe de Mauvert, l'aînée des deux sœurs, écouta avec joie cette décision souveraine. Jeanne, la plus jeune, n'osa répliquer, mais elle reprit tristement le chemin du château, regardant derrière elle, et cherchant à deviner si les grandes portes de l'appartement du roi n'allaient pas s'ouvrir pour donner passage à l'homme qu'elle aimait depuis son enfance.

Une demi-heure après être remontées dans les entresols où elles logeaient, on leur annonça à la fois la marquise de Beaubourg et MM. de Saint-Leu et de Fressange. Elles se regardèrent en souriant, la solennité apportée à cette entrevue leur en fit deviner le motif, et elles apprêtèrent les mines d'une fille demandée en mariage.

La marquise de Beaubourg entra la première. C'était une femme de taille moyenne, mince à force de maigreur; sa peau brune et huileuse recouvrait à peine des os saillants comme ceux d'un squelette. Ses petits yeux, enfoncés dans la tête, pétillaient d'esprit. Son grand et gros nez aquilin retombait sur une énorme bouche, dont les lèvres épaisses et flétries laissaient apercevoir de grandes dents assez blanches mais placées irrégulièrement. Le tour du visage était carré, les cheveux un peu rouges, le teint plombé et bilieux. Il était en un mot très-difficile d'être aussi laide que Mme de Beaubourg et parfaitement impossible de l'être davantage.

Elle n'avait de joli que le pied et la main et quelque chose de fort gracieux dans la tournure. Veuve depuis plusieurs années, elle voulait avoir ce qu'elle appelait le bénéfice de sa laideur, et se gênait fort peu dans sa conduite.

Sans aucuns torts, elle s'en donnait les apparences. Les méchants prétendaient que c'était fatuité et afin de prouver au monde qu'elle trouvait des gens capables de la compromettre. Quoi qu'il en fût, c'était une femme d'un esprit ravissant, d'un caractère parfait, d'une âme élevée. Légère et inconséquente, elle savait réparer ses fautes, il n'y avait pas moyen de lui en vouloir.

En entrant dans le salon de ses sœurs, elle les embrassa toutes deux, et leur demanda si elles s'étaient bien diverties, du ton d'une mère qui s'adresse à ses enfants.

Les jeunes gens saluèrent. M. de Saint-Leu y mit une nuance de gaîté qui n'échappa pas aux jeunes filles, et qui leur donna l'espérance d'une bonne nouvelle.

— Amaranthe, dit la marquise, vous avez dix-huit ans, et voici le moment venu de remplir la dernière volonté de mon père en vous mariant. M. de Saint-Leu choisi par lui et par vous me semble réunir toutes les conditions désirables; fixons le jour de votre union, afin d'obtenir le consentement du roi et de la reine, et que cela n'apporte pas de retard.

Amaranthe rougit, fit la révérence et ajouta que cela serait à la volonté de sa sœur.

— Le 1er mai alors, si vous le voulez bien. Quant à vous Jeanne, il faut attendre deux ans encore; mais pour que votre sort ne vous paraisse pas trop cruel, il a été décidé que vous prendriez dès ce soir, au cercle,

votre service de fille d'honneur. M. de Fressange et vous vous êtes bien jeunes, ce retard est indispensable. D'ailleurs c'est l'ordre de mon père, vous le savez.

Le soir, au jeu de la reine, on remarqua une nouvelle fille, et on annonça tout haut le mariage de Mlle de Mauvert et du vicomte de Saint-Leu. Un mois après il fut conclu dans la chapelle de Versailles en présence de M. le duc de Bourbon, premier ministre.

La nouvelle mariée fut présentée par la marquise de Beaubourg à LL. MM. Le roi ne la regarda pas. Passionnément amoureux de la reine, qu'il venait d'épouser, il s'était fait une loi, un mérite à ses yeux, de ne jamais savoir si les femmes qu'on lui présentait étaient jolies. C'est là une de ces folies du cœur qui s'en vont avec la jeunesse, et qui prennent plus tard le nom d'illusions.

Marie Leczinska, reine de France, femme de Louis XV le Bien-Aimé, venait de passer de la petite cour de l'ex-roi de Pologne, son père, au Château de Versailles. C'était un ange plutôt qu'une femme. Son malheur fut de rester un ange et de ne pas vouloir être une femme. Plus âgée que le roi, elle était assez belle et assez charmante pour le fixer, elle ne sut pas s'y prendre, elle se laissa guider par une dévotion exagérée, et conduisit de la sorte, sans s'en apercevoir, et petit à petit, Louis XV dans les bras de Mme de Mailly, l'aînée des demoiselles de Nesles.

A cette époque le roi ne croyait point encore à l'infidélité. Il faut en avoir été ou victime ou coupable pour en sonpçonner l'existence.

Autrement nous voulons des sentiments qui ne finis-

sent point. Nous les exigeons des autres parce que nous croyons les nôtres à l'abri de l'inconstance. La plus grande des vérités, c'est que nous jugeons toujours d'après nous. Aussi presque toutes les femmes *légères* sont méchantes.

On persuada à la reine que son amour pour le roi était coupable par son excès même, et l'on travailla ainsi à brouiller le couple royal, au profit de messieurs les courtisans, qui gagnent peu de chose avec la vertu. Louis XV était le plus bel homme de son royaume. Il est impossible de s'imaginer cette admirable tête, parée alors de tous les charmes de la jeunesse, de cette pure et chaste auréole d'un amour pur et d'une des plus belles couronnes du monde. Beaucoup de dames briguaient l'honneur de ses bonnes grâces ; il ne s'en apercevait pas. Quoiqu'il eût infiniment d'esprit, il conservait une naïveté inouïe, et chaque fois qu'on lui parlait d'une femme il demandait : Est-elle aussi jolie que la reine ?

Vers le milieu de cet hiver, le duc de Richelieu, causant avec le roi dans ses cabinets, fut amené insensiblement au chapitre de ses bonnes fortunes. Il en raconta quelques-unes très-récentes et ne se gêna pas pour compromettre les noms. Louis XV l'écoutait en silence, et l'admirant presque comme un être extraordinaire.

— Tout cela est-il bien vrai, mon cher duc ?

— De toute vérité, Sire. Le roi peut s'en informer.

— Quoi ! on vous aime ainsi ! il y a au monde des femmes dont les passions ont cette violence ?

— Sire, l'histoire de Mme de Nesles et de Mme de Polignac n'est ignorée de personne.

— Et vous trouvez aussi des occasions de caprice,

de fantaisie, de ces choses qui ne durent qu'un jour, ainsi que vous venez de le dire?

— Ces choses-là sont les plus communes, Sire; tous les hommes en refusent plusieurs fois en leur vie.

— Excepté moi.

— Vous, Sire, on ne peut vous aimer que pour toujours.

— C'est égal, cela doit être fort gai.

— Est-ce que le roi voudrait en essayer?

— Le roi, non, mais moi bien volontiers.

— Rien de plus facile. Seulement il faut trouver un prétexte pour ne pas rentrer une nuit dans la chambre de la reine.

— J'irai à Paris sans elle et je ne reviendrai que le lendemain.

— Votre Majesté fera-t-elle cela?

— Sans doute, Richelieu. Je ne sais, mais la reine est mal conseillée sans doute. Depuis quelques jours elle m'éloigne par mille scrupules, elle se refuse à ma tendresse, sous prétexte qu'elle m'aime trop, qu'elle craint de me donner dans son cœur la place de Dieu. Je suis triste, mécontent et je veux me distraire.

— Si le roi suit mon avis, sa mélancolie sera bientôt passée; il y a demain un bal masqué à l'Opéra, il faut y aller. Personne ne se doutera que Votre Majesté y soit, et avec le masque et l'incognito, vous vous amuserez... comme un bourgeois.

— J'y consens; préparez tout, mon cher duc. Demain sous un prétexte j'irai à Paris, et une fois aux Tuileries nous nous échapperons, la journée sera complète.

Le duc de Richelieu se retira enchanté : il était dans

la confidence du roi ! Il se voyait déjà dirigeant le choix et l'inexpérience du monarque, lui donnant une maîtresse, dont le crédit soutiendrait le sien, et arrivant ainsi à la plus haute fortune.

Il prit les plus grandes précautions pour cacher aux yeux de tous les projets du souverain, et disposa les choses de manière à rester seul possesseur de son secret. Le roi, qui pour la première fois de sa vie avait quelque chose à cacher, fut d'une maladresse qui l'aurait trahi si la reine n'eût été une céleste créature incapable de soupçonner le mal, incapable presque de le voir quand on le lui montrait clairement. Le conseil fut congédié. Au jeu Louis XV eut mille distractions ; il regarda plutôt les femmes que les cartes, il perdit sans s'en apercevoir, et en rentrant dans son appartement, il fut si longtemps à se déshabiller que la reine s'endormit avant qu'il ne l'eût rejointe.

Le lendemain ce fut encore pis ; il s'embarrassa dans les excuses qu'il lui donnait pour ne la point emmener à Paris. La bonne princesse le crut si fâché qu'elle lui répondit tranquillement :

— Ne vous tourmentez pas, Monsieur, je n'irai pas à Paris aujourd'hui. J'ai promis aux Carmelites de Sèvres de passer la journée chez elles, c'est la fête de leur église, et je n'y manquerai pas.

Le roi partit, rassuré et joyeux comme un écolier qui va en vacances. Il lui fallut se contenir pendant la route ; son service habituel était dans la voiture. Quelques regards, quelques sourires adressés à M. de Richelieu traduisaient sa pensée ; le duc y répondait par un respect plus profond qu'à l'ordinaire.

Le souper, le coucher se passèrent comme de coutume ;

néanmoins le roi se montra plus affable. Il interrogea les courtisans, leur adressa de ces phrases de prince qui ne signifient rien et qui font des heureux. Lorsque tout le monde fut retiré, même les grandes entrées, le roi se releva. Richelieu, resté seul près de lui, l'aida à sa toilette. Ils s'enveloppèrent dans de grands manteaux et descendirent par un escalier dérobé. Le duc se nomma aux factionnaires, ils passèrent sans opposition.

Ce fut une singulière sensation pour Louis XV que de se trouver ainsi à dix heures du soir, dans les rues de Paris, si mal éclairées alors, accompagné d'un seul serviteur et aussi libre d'étiquette que le dernier de ses sujets.

— Il n'est pas encore l'heure du bal, que faire en attendant, Sire? Votre Majesté a voulu sortir, je savais bien moi qu'il serait trop tôt.

— Allons devant nous, au hasard, suivons les passants, écoutons-les, ce sera drôle peut-être.

— Comme le roi voudra.

Ils marchèrent en silence. Le roi étonné de cette solitude, saisi par le froid auquel il n'était point accoutumé, ne disait mot et regrettait presque son lit. Enfin, aux environs du Palais-Royal, ils aperçurent deux hommes qui causaient et se cachèrent pour les entendre.

— Viens-y, disait l'un, elle te dira ta bonne aventure, tu sauras si ta femme te trompe et qui est-ce qui t'a pris ton chien. Ce n'est pas cher, pour dix sous tu en seras quitte.

— Je ne puis ce soir, il faut que je rentre, il se fait tard; mais demain j'irai sans faute. Donne-moi son adresse.

— La mère Gillette, rue Saint-Honoré, 201.

— C'est bon, à demain.

Le roi prit la manche de M. de Richelieu et l'attirant à lui :

— Si nous allions chez la sorcière? lui dit-il tout bas.

— C'est peut-être un coupe-gorge, Sire. J'ai là-bas trois domestiques en grisons qui nous suivent de loin, permettez qu'ils gardent les portes, je serai tranquille et tout ira bien.

— Comme vous voudrez, mon cher duc, je n'ai pas envie de mourir encore, ni de cette manière. Allons au n° 201.

Ils se dirigèrent de ce côté. De temps en temps une chaise renfermant quelque seigneur ou quelque riche bourgeoise passait à côté d'eux dans le silence. Ils se tenaient si près des murailles que certainement, si le guet eût marché par là, on les eût arrêtés sur leur *bonne mine;* il n'eût plus manqué au roi de France que de rester la nuit au violon.

L'entrée de la sibylle était facile à trouver. Une lampe jetant un reflet rougeâtre brûlait à la porte, sous prétexte d'éclairer un escalier noir, qui servait de communication à tous les étages. Les deux aventuriers montèrent, et au bruit qu'ils faisaient à la porte, une douzaine de chiens se précipitèrent vers eux comme pour les dévorer. Le roi fit un mouvement en arrière, le duc entra sans se déconcerter.

Cette chambre ou plutôt ce galetas présentait l'aspect le plus étrange. Sur une mauvaise couchette en bois un gros chat noir aux yeux brillants trônait comme sur un autel. Il avait pris sa place, bien au milieu, sans s'inquiéter des réclamations des chiens ses camarades, qui trouvaient leur part trop petite et qui exigeaient le partage de

son empire. De mauvaises images clouées sur la tapisserie, criblée de trous comme une écumoire, un pot égueulé, des flambeaux dépareillés, des tasses fêlées, trois chaises, une table et un balais composaient le mobilier de la devineresse.

Il fallut un quart d'heure pour se faire entendre, tant les chiens faisaient de cris. La vieille femme alla de l'un à l'autre avec une baguette, les frappa, et tout rentra dans l'ordre.

— Vous faut-il un chien, Messieurs, j'en ai de très-beaux à vendre. Des bichons, des épagneuls, des levriers.

— Nous ne sommes pas des espions, ma chère femme, mais d'honnêtes bourgeois qui viennent vous demander leur bonne ou mauvaise fortune, et qui la paieront bien.

L'hôtesse souleva sa lampe, les examina des pieds à la tête et fit un léger mouvement de surprise qu'elle réprima aussitôt.

— Donnez-vous la peine d'attendre dans cette petite chambre, Messieurs, j'ai une dame, mais cela sera fini de suite.

Et après un grand salut, elle les laissa seuls, sans lumière, dans un cabinet de dix pieds carrés, où il faisait un froid mortel.

— Cette femme vous a reconnu, dit bien bas le duc, prenez garde. Nous allons voir maintenant comment elle se conduira, j'ai l'œil sur elle.

Ils restèrent en silence pendant quelques minutes. La dame qui se trouvait dans la chambre à côté, sortit, avec le capuchon de sa mante sur la tête, et cherchant évidemment à se cacher. Le duc fit deux pas elle lui montra le doigt en signe de menace, et lui dit à l'oreille :

— Monsieur de Richelieu, vous êtes bien imprudent !

Le duc tressaillit et fut au moment de la suivre : le roi le retint, en lui faisant observer que la sorcière les attendait. Dès qu'ils eurent pris place, elle se retourna vers eux et leur demanda quel jeu ils voulaient.

— Le plus grand, ma chère, répliqua le duc, il nous faut la vérité tout entière.

La devineresse était une femme d'une cinquantaine d'années à peu près. Elle était coiffée d'une sorte de bonnet noir descendant jusque sur ses yeux. Son fichu de cou en linon fort sale et fort épais laissait entrevoir une peau de parchemin. Le reste de son costume consistait en une robe brune avec une espèce de vertugadin. Elle était laide et avait dû toujours l'être. Ses yeux seuls brillaient d'une flamme étrange ; ses manières indiquaient une éducation au-dessus de sa condition apparente ; peut-être devait-elle aussi cette espèce de distinction au frottement des gens de cour, qui ne se faisaient pas faute, à cette époque, de croyances superstitieuses.

Elle prit les tarots, et faisant couper le prince, sa physionomie changea sur-le-champ.

— Je vois ici, dit-elle, un grand personnage inconnu, je vois une brillante étoile cachée. L'avenir est gros d'événements pour vous, Monsieur ; vous aurez beaucoup d'enfants, et vous perdrez celui qui vous sera le plus cher. Votre pléïade amoureuse est étrange. Voici d'abord toute une famille, puis un nombre inouï d'aventures, puis deux longues liaisons. Vous courrez un grand danger avant votre trentième année, mais vous ne mourrez pas.

— Vivrai-je longtemps?

— Plus de soixante ans.

— Beaucoup plus?

— Ceci je ne puis pas vous le dire. En tout votre destinée est belle. Vous êtes né sous un heureux signe.

— Que ferai-je aujourd'hui?

Elle consulta de nouveau les cartes et répondit sans hésiter :

— Vous vous amuserez.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Oui, Monsieur.

— A vous, mon cher, continua le roi.

— Je vous remercie, répliqua le duc, je ne veux pas connaître l'avenir, je trouve le présent trop joli pour le gâter.

— Alors nous pouvons partir?

— Sans doute.

Le duc de Richelieu ouvrit sa bourse et jeta quatre louis sur la table. La vieille se leva et fit une profonde révérence avec tant de respect, qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper, et pour que la chose fût plus claire encore, elle prit une des pièces d'or à l'effigie du roi et la porta à ses lèvres.

En sortant de cette maison Louis XV respira fortement. Il s'était trouvé saisi par l'odeur de cet appartement renfermé, et il se trouva plus à l'aise dès qu'il sentit l'air de la rue.

— Est-ce l'heure, Richelieu?

— Oui, Sire, nous pouvons maintenant nous rendre à l'Opéra; nous n'en sommes pas loin et il n'est pas besoin de prendre un carrosse. Mais d'abord il faut nous masquer et mettre un domino; mes gens doivent avoir tout cela.

Il appela ses domestiques. L'un d'eux portait dans un

carton deux dominos bleu de ciel et les masques semblables. Le roi et le duc les passèrent par-dessus leurs habits, fort simples et sans aucunes décorations ; puis ils se donnèrent le bras et firent leur entrée au bal.

— Toutes les femmes sont masquées, mon cher duc, dit le roi à l'oreille de son compagnon, comment les reconnaîtrais-je ? et où en trouver une qui s'occupe de moi ?

— Cela me regarde, Sire, ne vous en inquiétez pas, et tenez en voici déjà une qui se prend au piége. Voyez ce domino lilas, ou je suis bien trompé, ou il nous attaquera. Je vais l'interroger.

— Tu nous suis, beau masque, est-ce à nous que tu as affaire ?

— A vous-même.

— Ah ! ah ! tu nous connais donc ?

— Parfaitement.

— Et qui sommes-nous ?

— Toi tu es un beau papillon, si fier de ses ailes qu'il se croirait déshonoré en se fixant une heure. Tu as de l'esprit plus que tu ne crois ; de la beauté moins que tu ne veux. Tu t'es proclamé toi-même invincible. Il faut qu'on t'aime parce que tu n'aimes pas, et le plus grand charme que je te connaisse c'est ton indiscrétion. Cela occupe de toi, cela excite la curiosité, la coquetterie ; on te résiste par amour-propre, et on te cède par dépit, dans l'espoir de te retenir. Ce qui ne sert qu'à te faire envoler plus vite. Est-ce bien cela ?

— A peu près. Et toi, m'as-tu fixé une heure, pour me servir de tes paroles ?

— Jamais ; tu ne t'es pas adressé à moi ; tu connais trop ton monde. Tu as bien soin de ne demander qu'à celles qui s'offrent d'avance.

— Tu es donc prude ?

— Non, je suis prudente, ce qui n'est pas la même chose.

— Et Monsieur, qui est-il ?

— Monsieur ? oh ! c'est différent, je ne le dirai qu'à lui.

— Cela signifie qu'on me prie de m'en aller.

— Absolument.

— Faut-il vous quitter, Sire ? demanda-t-il bien bas au roi.

— Sans doute.

— Et où vous retrouverai-je ?

— A deux heures du matin près de ma loge.

— J'y serai.

Par un mouvement involontaire il salua. Le domino le regarda partir.

— Pour un ancien roué de M. le régent, il est bien maladroit, dit-elle ; si on l'avait examiné, tout le monde saurait qui il salue.

Le roi offrit son bras à l'inconnue qui hésita à le prendre.

— Je n'oserai jamais, continua-t-elle.

— Cela est de rigueur pourtant, ou nous ne causerons pas.

Elle se décida.

— Vous me connaissez donc, Madame ?

— Et qui pourrait vous méconnaître, lorsqu'on a eu le bonheur de vous voir ?

— Qui suis-je donc ?

— Vous êtes celui devant qui tous les genoux fléchiraient si vous ôtiez ce masque, celui que tous les cœurs chérissent, que toutes les voix glorifient, que tous les vœux entourent, vous êtes le bien-aimé !

— Je voudrais surtout être le vôtre.

— Ah ! Sire...

— Taisez-vous ! c'est un secret, si on me savait ici, je serais désespéré.

Le domino se mit à rire.

— Vous êtes encore bien jeune, *Monsieur*, et l'on peut vous donner une leçon. J'avais cru vous reconnaître, mais j'hésitais, votre crainte m'a apporté une certitude. Si vous voulez réussir au bal masqué, veillez davantage sur vos premiers mouvements.

— Je me le rappellerai, Madame.

— Et maintenant qu'avez-vous été faire rue Saint-Honoré ?

— Qui vous l'a dit ?

— Je vous ai vu.

— Quoi, c'était-vous !

— Moi-même.

— Et si je vous demande votre nom ?

— Je ne vous l'apprendrai point.

— Voyons, mettez-moi sur la voie. Êtes-vous de la cour ?

— Hélas ! oui.

— Je vous vois souvent ?

— Sans cesse.

— Êtes-vous belle ?

— C'est mon secret.

— Montrez-moi votre main.

— La voilà, répondit-elle en ôtant son gant.

— Elle est charmante. Il n'y a à Versailles que deux femmes qui en aient d'aussi remarquables, la reine et la marquise de Prie.

— Je n'ai pas le bonheur d'être l'une et j'ai l'honneur de ne pas être l'autre,

— Ah! de la malice!

— Ne faut-il pas à la plus charmante rose quelques épines.

— Vous avez beaucoup d'esprit.

— J'en ai eu; je ne sais au juste ce que j'en ai fait. J'en ai tant semé par les chemins qu'il s'est éparpillé.

— Il vous en reste assez pour être la femme la plus spirituelle de la cour.

— On me l'a souvent répété, je n'en ai jamais rien cru.

— Êtes-vous des cercles de la reine?

— Oui, Si... oui, Monsieur.

— Ne vous ai-je donc jamais parlé?

— Souvent, presque tous les jours. J'ai eu l'honneur de faire votre partie.

— Que pensez-vous de mon compagnon?

— Je n'en pense rien.

— Un homme si brillant, si remarquable; un vainqueur de ruelles!

— Peut-être est-ce pour cela.

— Prenez garde, je croirai qu'il y a de la vengeance. Il vous aura quittée.

— On ne me quitte jamais, Monsieur.

— Je comprends; vous n'en laissez pas le temps.

— Non, c'est qu'on ne me prend pas.

— Quelle fierté!

— J'y ai droit, car j'ai repoussé avec perte tout ce qu'il y a de plus élégant à Versailles.

— Vous êtes avantageux, beau masque.

— Ne me jugez pas mal, je vous en supplie. Je ne puis rien avoir de vous que votre bonne opinion, et je serais trop malheureuse de la perdre.

Le roi commença à se trouver embarrassé de sa contenance. Il comprenait à merveille qu'ici allait s'ouvrir le combat de galanterie, et il ne savait comment faire. Heureusement il avait pour adversaire une femme d'esprit, elle lui épargna les préliminaires.

— N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous êtes tout fier de votre escapade, et que rien ne vous semble aussi doux que votre liberté? Aller dans la même soirée chez la Gillette et au bal de l'Opéra, c'est un joli début.

— Que vous a-t-elle annoncé, cette sorcière?

— De fort belles choses, auxquelles je croirais si j'étais un peu présomptueuse.

— Faites-moi juge.

— Elle m'a prédit... que bientôt on m'aimerait à la fureur, et que je serais obligée d'y répondre.

— Cela est-il vrai?

— Je n'en sais rien encore.

L'inconnue baissa les yeux, le roi rougit.

— On a dû vous aimer souvent, Madame. On vous l'a dit probablement.

— Vous désirez savoir ce que l'on m'a dit? Oh! rien n'est plus facile.

— Je sais bien surtout ce que je voudrais vous dire; c'est que vous me plaisez infiniment.

— Comment, sans m'avoir vue?

— Oui, je vous le répète, infiniment.

— Et si je suis très-laide.

— Est-ce que cela se peut avec cette voix, cette main, ce pied?

— Tout cela est souvent trompeur. Et c'est si triste et si cruel d'être laide! je ne comprends pas les femmes qui cherchent des hommages sous leur masque, tandis que

leur conscience leur répète qu'en le quittant elles seraient abandonnées. Est-il des jouissances possibles avec une pareille certitude?

— Vous ne savez pas cela?

— Non, non, je l'ai vu seulement

— Vous êtes bonne!

— Ne faut-il pas être un peu de tout?

— N'y a-t-il pas moyen de causer ailleurs qu'au milieu de cette foule?

— C'est impossible à l'Opéra, à moins d'avoir une loge.

— Vous n'en avez pas?

— Non, je n'ai point l'habitude des bals masqués.

— Ne peut-on avec de l'argent?...

— Je ne le crois pas, et d'ailleurs je vous demanderai la permission de ne pas vous y suivre.

— Que craignez-vous?

— Je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Ne vous en fieriez-vous pas à ma parole?

— Vous êtes trop bon gentilhomme pour y manquer.

— Eh bien! si je vous la donnais de n'être pour vous que ce que vous me permettrez d'être, et de vous accorder ce que vous me demanderez, me suivriez-vous?

— Pas ici, c'est impossible.

— Et où donc consentiriez-vous à me voir?

— A Versailles, un jour d'appartement.

— Oh! Madame, vous êtes bien sévère!

— Je suis ce que je dois.

— Et vous refusez parole et promesse?

— J'accepte l'une et l'autre.

— Que me donnerez-vous en échange?

— Une parole et une promesse

— Lesquelles?

— Je vous les dirai à la fin de la soirée, si vous le voulez bien encore.

— J'en prends acte.

En ce moment M. de Richelieu s'approcha d'eux.

— Eh bien, beaux masques, dit-il, vous amusez-vous?

— J'espère que oui, répondit le roi, pour ce qui me concerne je suis enchanté.

— Et vous, ma belle enfant?

— Monsieur le duc, on n'avoue ces choses-là qu'à une seule personne.

— Je comprends, et je me retire.

— C'est ce que vous ferez de mieux.

— Qu'il est heureux, continua Louis XV, quand il fut parti, qu'il est heureux ce cher duc! il a toujours de l'esprit.

— Il a grand besoin d'en avoir, car il en fait une terrible dépense.

— Que ne dépense-t-il pas? mais on l'aime, on l'aime beaucoup.

— Quel soupir de regret, Monsieur, qui donc est plus aimé que vous?

— Eh mon Dieu! on dit que tout le monde m'aime, je le désire; mais ce n'est rien d'être aimé par tout le monde!

— C'est cependant une belle couronne que l'amour!

— Je le sais; hélas! et je ne l'aurai jamais!

— Je ne comprends pas cette idée, Monsieur, vous avez vingt ans, vous êtes... ce que vous êtes, et le plus bel avenir est à vous.

— Vous vous trompez, je ne serai point heureux, j'en suis sûr.

— La sorcière vous l'a prédit ce soir?

— Au contraire, elle m'a annoncé des triomphes et de l'amour, comme à vous.

— J'attends la grande passion, nous verrons bien.

— Me promettez-vous de me dire si la prophétie se réalisera?

— Je vous le promets.

Ils approchaient d'un banc qui se trouva vide. Le roi proposa à sa compagne de s'y asseoir. Ils continuèrent leur conversation à voix basse. Le masque fut charmant; tour à tour gai, mélancolique, emporté, malin, tendre; il changea vingt fois de caractère et de façon. Louis XV, accoutumé à la gravité de la reine, à une cour sérieuse, se laissa enivrer par cette verve étourdissante. Sa tête s'exalta, et il prit pour de l'amour cette mousse brillante qui monte au cerveau et qui l'égare aussi bien que le sentiment le plus réel.

— Oui, disait-il, oui, je vous aime. Vous m'avez appris ce que j'ignorais; pour la première fois je comprends l'esprit, je l'apprécie ce qu'il vaut, et c'est une jouissance inexprimable. Oh! je vous en supplie, laissez-moi voir votre visage. Dites-moi votre nom, que je sois certain que tout ceci n'est point un songe, que je vous retrouverai.

— Sire, je vous demande en grâce...

— Je n'entends rien, je veux vous voir demain. Vous viendrez, vous viendrez..., au Louvre. Je m'y rendrai par les galeries. Personne ne le soupçonnera. Vous ne pouvez me refuser cette faveur.

— Non, non, Sire, n'insistez pas, je vous en conjure.

— Je l'exige, et je ne comprends rien à votre résistance; n'avez-vous pas ma parole de gentilhomme que je vous respecterai quoi qu'il m'en coûte.

— Je n'en doute pas.

— Eh bien! alors?

— J'irai. A mon tour je vous jure de m'y rendre, et vous saurez qui je suis, je vous lé promets.

— J'accepte.

— Maintenant séparons-nous. Le duc vous attend sans doute. Je ne veux plus le revoir. Il finirait par me reconnaître, et tout serait perdu.

— Oh! oui, gardons pour nous deux ce joli mystère. Venez demain masquée, que personne ne vous devine. Laissez-moi le bonheur d'enlever moi-même cet obstacle qui me cache vos traits.

— Il sera fait selon vos ordres.

— Donnez-moi votre main, prenez cet anneau, je ne l'ai jamais quitté, il vient de mon aïeul. Toutes les fois qu'il me sera présenté je ne refuserai rien en son nom. Je vous dois les premières heures de plaisir que j'ai connues, qui que vous soyez je m'en souviendrai toujours.

En finissant ces mots il lui passa au doigt une admirable bague en diamants, dont la monture antique ne démentait pas l'origine. Le domino s'inclina profondément, et s'éloigna sans rien dire.

Le duc de Richelieu attendait le roi depuis longtemps. Il s'avança vers lui.

— Vous êtes seul, Monsieur, lui demanda-t-il, allons-nous donc nous coucher à jeun?

— A moins que vous ne me traitiez, je ne vois pas le moyen de faire autrement. Je n'ai que mon *en cas* et, comme je tiens au secret le plus absolu, je ne veux éveiller personne aux Tuileries.

— Si j'osais vous offrir un souper impromptu?

— Non, mon cher duc, une autre fois. Ce soir je suis sous l'impression de ma conversation, je ne veux pas

la perdre. Cette nuit a été délicieuse ; que je vous remercie de m'avoir amené ici, et quel bon génie m'a guidé ce soir chez la sorcière ! Cette adorable femme m'y a vu, voilà pourquoi elle m'a reconnu si vite ici.

— Je ne sais pourquoi, je n'ai pas grande opinion de cette aventure. La voix ne m'est pas étrangère ; mais je ne puis me souvenir à qui elle appartient. Si c'était à une jolie femme, je me la rappellerais. Je n'oublie le signalement d'aucune. Cette femme doit être laide.

— C'est impossible.

— Elle l'est, cela ne peut être autrement.

— Elle a un esprit d'ange.

— Et un visage de démon. Nous connaissons cela.

— Et quelle main ! quel pied !

— C'est toujours ainsi. La nature se moque de nous !

— Mon cher duc, vous êtes bien désenchantant !

— Que voulez-vous, Sire ? J'ai été trop enchanté en ma vie, il faut que cela finisse.

— Rentrons, je suis un peu fatigué, je n'ai pas l'habitude de veiller si tard.

Ils prirent la voiture du duc et bientôt arrivèrent aux Tuileries. Comme en sortant, M. de Richelieu se fit reconnaître des sentinelles, et tous les deux se glissèrent par un escalier de service dans les appartements royaux. Le duc remplit les fonctions de valet de chambre, et bientôt Louis XV se trouva rétabli dans son lit conjugal, d'où il était sorti pour la première fois avec un projet d'infidélité. Il ne dormit pas de la nuit. Quand on entre dans la carrière des passions les débuts sont ennemis du repos. C'est une si grande nouveauté pour une âme tranquille jusque-là, que ces agitations fiévreuses dont rien n'avait encore donné la mesure ! On est si étonné

des mouvements tumultueux du cœur, de ces convulsions morales qui bouleversent tout l'être! Mais aussi lorsqu'on a pris l'habitude des émotions folles, lorsqu'on a livré carrière aux désirs insatiables et sans cesse renaissants qu'amènent les jouissances et les douleurs, on ne peut plus vivre sans elles. Il faut sentir quelque chose, il faut souffrir; il faut attendre, il faut pleurer, ou mourir.

Le grand et le petit lever eurent lieu comme à l'ordinaire. Le roi ne voulut rien déranger à ses habitudes. Il craignait les commentaires d'une cour toujours disposée à interpréter les actions du maître. Son visage pâle servit de prétexte à sa préoccupation. Il se prétendit souffrant et excusa de la sorte ses nombreuses distractions et son silence. Vingt fois il regarda à sa pendule : le temps lui semblait d'une lenteur inaccoutumée. Heureux âge! où chaque sensation est une surprise, où l'on apprend à la fois le bonheur et l'espérance. Hélas! quand de tout cela il ne reste que des cendres, c'est alors qu'on apprend encore la triste science des regrets!

L'ordre avait été donné au Louvre de laisser entrer dans les appartements une dame qui demanderait à les visiter à deux heures, et qui montrerait pour passeport une bague de diamants. Le concierge savait qu'un seul mot à cet égard, la moindre indiscrétion le ferait chasser sur-le-champ. Il fallait aussi laisser la dame inconnue monter sans guide dans les galeries, en lui indiquant seulement la chambre désignée pour le rendez-vous.

Un peu avant deux heures, Louis XV sortit de son cabinet avec le duc de Richelieu, chargé d'écarter les importuns et de faire taire les questionneurs. Le roi vou-

lait, disait-on, chercher pour la reine l'emplacement d'un oratoire donnant vers Saint-Germain-l'Auxerrois, afin qu'elle fût plus à même de suivre les offices sans se déranger, et de s'unir d'intention aux fidèles. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte désignée, M. de Richelieu fit un profond salut et se retira dans une autre pièce, assez près pour accourir au moindre mot, assez loin pour ne rien voir et ne rien entendre.

En entrant dans l'appartement, Louis XV y trouva une femme en grande parure, le visage couvert d'un loup, et qui se tenait debout auprès de la cheminée. En apercevant le roi elle fit un profond salut, semblant très-embarrassée de sa contenance et très-peu disposée à commencer la conversation. Le prince marcha vers elle et lui prit la main, plus troublé qu'elle encore.

— Que c'est aimable à vous, lui dit-il, d'avoir tenu votre promesse !

— Sire..., murmura-t-elle.

— Remettez-vous, Madame, et ne craignez rien. Oubliez le roi. Que ne peut-il oublier comme vous sa couronne ! je suis encore, je serai toujours le masque d'hier, trop heureux d'obtenir de vous un regard, un sourire, quelque chose enfin qui lui fasse croire à de l'amour.

Elle ne répondit pas. Le roi la conduisit vers un fauteuil.

— Veuillez vous asseoir, Madame, et causons. Ne vous repentez-vous pas de ce que vous m'avez promis hier?

— Non, Sire..., je me souviens de tout.

— Vais-je donc obtenir la permission d'enlever ce masque, et me laisserez-vous enfin savoir qui vous êtes?

— Sire..., je vous en conjure..., je vous en supplie...

— N'y voulez-vous pas consentir, Madame? allez-vous

mentir à la foi jurée? Oh! si je n'avais pas donné la mienne je découvrirais bien vite ce mystère.

— Vous êtes le maître, Sire, reprit la dame, vous pouvez commander, j'obéirai.

— Le maître! commander! obéir! que signifie cela? vous êtes ici souveraine, Madame. Croyez-vous donc que le roi de France ignore les droits de l'hospitalité? Si vous m'ordonnez de renoncer au bonheur que je m'étais promis, je me soumettrai sans murmure et j'attendrai.

— Pardonnez à ma timidité, à mon émotion, Sire, je tiendrai néanmoins ma promesse, vous pouvez ôter mon masque.

Le roi était trop jeune pour savoir qu'il y a certaines femmes qu'il faut toujours *faire semblant* de violenter, et qui se croiraient déshonorées en avouant franchement leur amour lors même qu'elles en éprouvent le plus grand désir, et qu'elles ont l'intention de le faire. Elles ne peuvent vivre sans détours et sans feintes. Ces femmes-là sont rarement franches, et si j'étais homme je ne serais ni charmé ni flatté de leur faiblesse.

Le roi crut manquer à son serment en insistant sur celui qu'il avait reçu. Quant à la femme elle sentit qu'elle avait dépassé le but et qu'il fallait retourner en arrière. Elle répéta donc sa phrase et en attendit le résultat.

— Etes-vous bien décidée, Madame, dit-il, et très-certaine de ne pas vous repentir?

— J'attends le bon plaisir de Votre Majesté.

Le roi se rapprocha d'elle et se mit presque à ses genoux. Il était beau comme les anges et naïf comme une jeune fille; ses mains tremblaient en dénouant les cordons du loup; il ne l'enleva pas tout d'un coup, mais

petit à petit, pour goûter doucement sa surprise et son bonheur. La dame baissait les yeux et ses joues étaient plus rouges par l'émotion que par le fard.

— Madame de Saint-Leu, s'écria-t-il.

— Oui, Sire, répondit la comtesse en fléchissant presque les genoux.

— Je me doutais bien peu de cette découverte. Oh! Madame, pourquoi me l'avoir fait attendre si longtemps!

— Si longtemps, Sire, depuis hier?

— Vous ne savez pas quelle nuit j'ai passée; combien j'ai pensé à vous; combien de fois j'ai cherché dans ma mémoire les noms qui pouvaient aller à ce que je voyais de vous-même. J'ai songé à vous et j'ai rejeté cette pensée, je n'aurais jamais osé y croire.

— C'est que...

— En causant hier avec votre esprit j'ai dit : vous devez être belle! A présent que je vois votre adorable visage, j'y ajoute : vous devez être bonne. Ne me faites pas mentir.

— Que dois-je faire pour cela?

— Tout ce que vous voudrez. C'est à vous de choisir.

— Hélas! je ne sais. Que puis-je pour vous, Sire?

— Ce que vous pouvez? mais vous pouvez tout. Vous pouvez me révéler tout un monde de sensations nouvelles, vous pouvez faire battre mon cœur à votre aspect, vous pouvez m'imposer une contrainte, à moi qui n'en ai jamais souffert, vous pouvez m'aimer enfin.

— Sire, ce langage...

— Est un peu hardi peut-être, et de ma part il a sans doute quelque chose de plus blessant encore. J'ai l'air d'exiger, moi qui supplie. Vous m'aviez donné l'espérance cette nuit, et ce matin vous êtes plus sévère que

jamais. Prenez-y garde, cela ressemble à du caprice.

— Je n'ai pas la prétention d'être parfaite, Sire.

Le roi se leva et se mit à se promener en silence. Il était sous l'influence d'une préoccupation pénible sans doute; tout à coup il se rapprocha d'elle, la regarda attentivement des pieds à la tête, fit un léger mouvement de surprise et reprit :

— Ne vous ai-je pas promis de vous accorder la première chose que vous me demanderiez en me présentant cette bague qui vous a servi d'introduction ?

— Oui, Sire.

— Eh bien, que désirez-vous ?

— Un régiment.

— Pour votre mari ?

— Non, Sire, pour servir de dot à un homme que ma sœur aime et qu'on ne veut pas lui laisser épouser parce qu'il s'est ruiné.

— Quel est cet homme ?

— M. de Fressanges, capitaine aux gardes.

— Comment s'est-il ruiné ?

— En plaçant sa confiance dans un faux ami, qui a abusé de sa signature.

— C'est honorable. Il aura le régiment et votre sœur l'épousera.

Elle fit le geste de se mettre à genoux, le roi la releva.

— Vous ne me devez point de remercîments, j'acquitte une promesse. Et pour vous que voulez-vous ?

— Rien, Sire.

— Quoi, rien ! vous demandez pour les autres et rien pour vous ! je vous en sais gré, cela n'arrive pas souvent. Et *l'autre* ne vous a-t-elle chargée d'aucune commission ?

— Quelle autre, Sire ?

— Celle qui était au bal hier. Le masque à qui j'ai parlé toute la soirée.

— Comment! le roi croit.....

— Ce n'est pas vous. Je n'y ai pas été trompé longtemps; je me suis tu, afin de vous laisser venir. J'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez la comédie.

— Mais en vérité, Sire...

— En vérité, Madame, je ne suis point un niais, tout novice que je puisse être, et j'ai parfaitement reconnu l'erreur. La taille est semblable, c'est vrai, le pied, la main diffèrent totalement, le son de voix surtout. Tant que vous n'avez prononcé que des monosyllabes, tant que j'ai pu mettre sur le compte de l'embarras le changement que je remarquais, j'ai hésité dans ma croyance; à présent je ne doute plus.

— Hier, au bal, je dissimulais mon organe, le masque...

—Non, non, vous dis-je, c'est une tromperie. Mon Dieu! je ne m'en fâche pas, et si vous me confiez la raison de tout ceci, il n'en sera plus parlé, mais je veux tout savoir.

— Que le roi me pardonne, je ne puis le lui dire.

— Et pourquoi?

— Ce n'est pas mon secret.

— Quoi! lorsque je le veux!

— Votre Majesté m'a fait la grâce de m'apprendre tout à l'heure qu'ici elle n'avait pas de volonté.

— C'est vrai. Alors je vous en prie.

— Je suis forcée de refuser.

— Allons! il est écrit que je ne saurai rien.

— Absolument rien par moi, Sire.

— Et par elle?

— Ceci la regarde, je l'ignore.

— Et si je le lui demande?

— Votre Majesté ne la verra pas.
— Et si je lui écris?
— Comme le roi voudra.
— Lui remettrez-vous ma lettre?
— J'obéirai aux ordres de Sa Majesté.
Le roi prit une plume et écrivit :
« Vous m'avez traité en roi, Madame, vous m'avez en-
» voyé un ambassadeur et c'est un honneur que je refuse.
» Les pouvoirs dont vous avez chargé votre envoyé ex-
» traordinaire sont si peu étendus que je n'en puis rien
» apprendre. C'est avec vous seule d'ailleurs que je désire
» traiter, c'est vous seule que je veux entendre. Venez
» donc où il vous plaira de me rencontrer, et quelle que soit
» la raison qui vous éloigne, apprenez-la-moi, je vous
» en supplie. »

Louis XV ploya ce billet, le remit à la comtesse et, se levant le premier, il la congédia par ce geste, sans chercher à profiter de la bonne fortune qui lui était offerte, sans attaquer une vertu qui se serait peut-être défendue, mais qui aurait peut-être cédé de bonne grâce. Plus tard, le roi, devenu habile en séduction, se repentit de cette candeur enfantine. Il voulut réparer cette faute. La comtesse, une des plus jolies femmes de la cour, ne se montra pas disposée à se soumettre. Soit rancune, soit honnêteté, elle s'arma des rigueurs les plus tigresses; tant il est vrai que l'occasion fait tout!

Deux jours après cette scène, M. de Richelieu reçut la lettre suivante :

« Voulez-vous bien, Monsieur le duc, remettre au roi
» *seul* le paquet ci-joint? il vient de la part du masque qui
» l'a intrigué au bal. Le roi désire que tout le monde ignore
» cette aventure, et moi je vous en prie. L'ordre du roi, la

» prière d'une femme suffiront, je n'en doute pas, pour ob-
» tenir de vous cette discrétion, la seule des vertus amou-
» reuses qui vous manque. Il vous faut bien de l'esprit et bien
» du bonheur pour la remplacer comme vous le faites. »

Le domino est malin, pensa le duc, je ne m'étonne pas qu'il amuse le roi. Je l'en crois plus occupé qu'il ne le dit, car depuis ce rendez-vous de l'autre jour, il n'est plus le même. Tant mieux ! Un prince amoureux est une mine inépuisable pour un courtisan adroit. Nous verrons bien !

Le soir, après son souper, le roi, triste et souffrant, se retira sans vouloir assister au jeu. Richelieu le suivit, et s'approchant sans affectation :

— J'ai une lettre pour le roi, lui glissa-t-il à l'oreille.

Le prince rougit singulièrement.

— Messieurs, j'ai à parler au duc de Richelieu, dit-il à son service qui l'entourait, je ne me coucherai que dans un quart d'heure.

Chacun se retira.

— Eh bien ! Richelieu, donnez, donnez vite. Qui vous a remis cela ?

— Personne, Sire. On l'a déposé chez mon suisse avec un petit billet passablement impertinent, je n'en sais pas davantage.

Le roi se hâta d'ouvrir la lettre. Sa main tremblait. C'était sa première lettre d'amour ! Les rois sont si heureux de retrouver quelquefois les impressions des autres !

« Vous l'exigez, Sire, vous serez obéi ; mais cet ordre
» est bien cruel. Ce que je vais vous révéler est certaine-
» ment l'aveu le plus pénible à faire pour une femme. Il
» me faudra, pour m'excuser, vous laisser lire dans le
» fond de mon cœur, et j'y trouverai certainement une

» humiliation de plus. Néanmoins je ne veux pas vous
» refuser la seule chose que j'aurai à vous accorder dans
» ma vie.

» En vous reconnaissant l'autre jour chez la Gillette, je
» fus plus surprise que je ne puis vous l'exprimer. Il me
» vint en tête que vous ne consultiez la sorcière que pour
» une affaire de cœur. L'amour est superstitieux! La cu-
» riosité s'en mêla, et je me promis de surprendre votre
» secret. Au bal, votre voix me frappa. Certainement, si
» je ne vous avais pas rencontré une heure avant, j'aurais
» repoussé cette supposition comme une chimère. Votre
» compagnon, qui venait de vous répondre, acheva de
» me convaincre; je m'attachai à vos pas, vous savez le
» reste. Mais ce que vous ne savez pas, ce que vous ne
» saurez jamais, c'est l'impression que produisirent sur
» moi vos paroles de tendresse, vraies ou fausses. Je me
» laissai aller à une illusion ravissante, et j'oubliai comme
» une folle ce que vous étiez et ce que j'étais. Bientôt
» vous me demandâtes de me revoir, et ce fut là une
» cruelle épreuve, car je me rappelai, moi, que cela était
» impossible. Je combattis alors cette proposition trop
» éloignée de mes désirs. Je désirais vous laisser une im-
» pression douce et ineffaçable, en conservant ce mystère
» qui va si bien à l'amour. Vous m'aviez dit ces mots : *Je*
» *me souviendrai toujours que je vous dois mon premier*
» *plaisir*. Je sentais qu'il en fallait rester là. Vous avez
» exigé qu'il en fût autrement; j'ai dû le promettre, et
» nous nous sommes séparés.

» En vous quittant, Sire, en songeant que le lendemain
» je vous reverrais, que vous seriez pour moi galant,
» empressé comme vous veniez de l'être, mon cœur bat-
» tit si vite que cela devint une souffrance. Cette chi-

» mère brillante dut bientôt faire place à la réalité. Il » fallait ôter mon masque! et ce moment se présentait » à moi dans toute son horreur. Je suis laide, Sire, je le » suis au point de ne pouvoir conserver la plus légère » espérance de plaire à personne. Depuis longtemps j'en » ai pris mon parti, en songeant que j'évitais ainsi les » regrets de la vieillesse; d'à présent seulement j'ai com- » pris tout ce que ma laideur me faisait perdre.

» Pourtant vous deviez m'attendre! comment faire? » Je vous envoyai à ma place une amie dévouée, qui me » jura de ne point trahir mon secret; j'espérais que vous » vous y tromperiez; je l'espérais et je le craignais. Vous » pouviez l'aimer, elle, car elle est jolie; hélas! je souf- » fris mille tourments pendant cette entrevue. Votre let- » tre, vos ordres sont venus m'arracher au mystère dont » je m'enveloppais; mais, je vous en supplie, je vous en » conjure à genoux, ne m'obligez pas à me nommer; gar- » dez de moi un souvenir qui ne soit point flétri par mon » visage; croyez à mon esprit, croyez à mon cœur, et que » ce soit tout ce que vous connaissiez jamais de moi. Vous » avez tenu votre parole de gentilhomme en accordant à » ma jeune amie ce qu'elle a imploré de vous. Et moi, » n'ai-je pas le même droit qu'elle? je ne demande que » cette grâce, me sera-t-elle refusée! Adieu, Sire, adieu; » quand vous aurez quelque chagrin, quelque déception, » pensez qu'il y a près de vous un dévouement à toute » épreuve. Pensez que rien dans le monde ne pourra ni » l'éteindre ni l'affaiblir. Laissez-moi mon masque pour » vous aimer, et croyez-moi sur parole. »

Après avoir lu cette lettre, le roi réfléchit longuement; il prit une plume et répondit :

« Je me souviendrai toujours et je n'espérerai jamais. »

— Envoyez cela à la comtesse de Saint-Leu, mon cher Richelieu, c'est un brevet de colonel qu'elle m'a demandé en dot pour Fressanges, qui doit épouser sa sœur. Je vous recommande ce papier, il est important.

— Et vos amours, Sire.

— Passons chez la reine, elle sera bien aise de me voir au jeu, et mon mal de tête est entièrement dissipé.

III.

Vingt-cinq ans après, Louis XV jouait un soir au trictrac chez la marquise de Pompadour, avec elle Mme de Beaubourg et le duc de Richelieu. On parla des bals masqués de cette année. Mme de Pompadour dit qu'ils étaient charmants, qu'on s'y amusait beaucoup, et que le roi devrait y aller.

— Je n'y entrerai jamais, Marquise; à un bal masqué se rattache le seul souvenir entièrement pur de ma vie. Vous en souvenez-vous, mon cher duc?

Et il raconta cette anecdote telle qu'elle vient de l'être à l'instant. Chacun fit ses conjectures et ses remarques.

— Vous n'avez pas eu de soupçons, vous n'avez rien su de plus, Sire? dit le maréchal.

— Absolument rien. Cependant ma bague est restée comme pièce authentique.

— Cette femme devrait se faire reconnaître si elle vit; car enfin elle n'est pas plus laide aujourd'hui que toutes les vieilles femmes. C'est son beau moment, elle n'a rien perdu.

Mlle de Beaubourg fit plusieurs fautes qui lui attirèrent

des remontrances auxquelles elle ne répondit pas. Son esprit semblait occupé d'étrange manière. A la fin de la partie, elle tira comme par distraction une chaîne d'or qu'elle portait dans sa robe et retourna du côté du roi le chaton d'une bague qui y était suspendue. Louis XV tressaillit et s'en empara. Détachant en silence le cadenas de la chaîne, il en retira l'anneau, et le passant au doigt de la vicomtesse, il lui baisa la main :

— Je n'ai rien oublié, dit le roi à voix basse.

— Et rien espéré, répondit-elle ; vous n'en êtes pas fâché aujourd'hui, Sire, n'est-il pas vrai ?

Mme de Beaubourg se leva tout émue. Le lendemain, en apercevant la bague merveilleuse qu'elle avait cachée à tous les yeux, on lui en demanda l'origine :

— C'est le plus beau joyau de mon existence, dit-elle, c'est le seul, hélas ! et encore ne l'ai-je porté qu'une nuit de bal masqué !

ERREUR

— Empire —

Ce fut une belle et brillante époque pour la France, que celle où le guerrier sans rival qui la commandait tenait à ses pieds l'Europe entière. Alors tout se ressentait de sa gloire; alors une auréole lumineuse se répandait autour de lui. Les rois, sur leurs trônes, le traitaient de frère, les peuples se prosternaient, les arts rendaient hommage à son génie, et ce qui est plus étrange, en songeant au nombre infini de cœurs qu'il a brisés, d'intérêts qu'il a compromis, d'existences qu'il a bouleversées, il était aimé! Les fêtes de l'empire sont célèbres dans nos traditions et dans les souvenirs de ceux qui y ont pris part. Il régnait à Paris un luxe extravagant de toutes choses. L'argent coûtait si peu à acquérir à tous les gens qui entouraient le maître, que, pour lui complaire, ils le jetaient à pleines mains.

Les bals masqués se ressentirent de cette magnificence. Jamais, à aucune époque peut-être, ils n'eurent autant de vogue. L'empereur s'y rendit quelquefois, et l'impé-

ratrice Joséphine eut bien de la peine à y renoncer. Il fallait une tenue irréprochable pour y paraître convenablement. Les intrigues s'y nouaient et s'y dénouaient avec une facilité incroyable, car un des traits distinctifs de cette période du siècle, ce fut cette habitude de tout traiter en poste, comme des gens pressés de finir et qui craignent de voir échapper leur bonheur avant d'avoir pu le goûter.

Un soir du mois de janvier 1807, une jeune femme se tenait debout près d'un canapé où un homme d'un certain âge était endormi. Elle le regardait attentivement. Ce regard n'était pas sans tendresse, mais le sentiment qui y dominait était la crainte, et le visage de cet homme semblait les justifier toutes. L'attention de la jeune femme se portait surtout vers un papier ployé, qu'il avait oublié sans doute dans la poche de son gilet, et dont l'extrémité dépassait un peu.

Cet homme avait le visage sillonné de coups de sabre. Son front dégarni de cheveux, sa moustache blanche, les rides qui encadraient ses yeux indiquaient à la fois de grandes fatigues et une vie aventureuse. Immensément riche, le général comte de Montlouviers avait été forcé de demander un congé de convalescence pour se remettre d'une blessure dangereuse qui le faisait souffrir cruellement.

La femme placée près de lui offrait de toute manière le contraste le plus frappant avec sa physionomie sévère et chagrine. Elle était jolie comme un ange, et de cette beauté enfantine que certaines femmes conservent, en dépit de tout, jusqu'à ce qu'elles soient devenues ridicules. Sa petite taille, ses petits traits, ses petits pieds, ses petites mains avaient quelque chose de si mutin et de

si mignon tout à la fois, qu'il fallait la regarder, quoi qu'on en eût.

Quand elle fut bien certaine que son mari dormait tout à fait, elle avança sa main avec des précautions infinies et, tremblante comme une feuille, elle s'empara du précieux papier. Elle l'ouvrit doucement néanmoins, et n'y trouva qu'une seule ligne d'écriture :

— « Pardonnez-moi, mon oncle, je ne viendrai pas, je » passe la nuit au bal de l'Opéra. »

— Le bal de l'Opéra ! pensa Hélène. Et si j'y allais, moi !

Cette idée ne fut pas plutôt entrée dans sa tête, qu'elle réfléchit, oubliant tout ce dont elle était entourée, et les yeux fixés sur le fatal billet :

— J'irai, dit-elle, j'irai ce soir même, et Gustave ne sera pas le seul à s'amuser. Mais, comment faire? Oh ! j'y pense ! il m'y mènera. M. de Montlouviers ne refusera pas de me laisser aller avec lui, l'héritier de son nom !

Elle se mit à une table et écrivit :

« Venez, mon cher Gustave, venez sur-le-champ, c'est » moi qui vous en prie. J'ai absolument besoin de vous » parler. »

En sortant sur la pointe du pied, elle porta ce billet à un de ses gens avec l'ordre de le faire parvenir de suite à son adresse. Le général dormit encore une bonne heure. La jeune femme n'osa pas l'éveiller, elle s'assit près de lui et prit un livre ; mais ses regards impatients, dirigés vers la pendule, accusaient sa préoccupation. Enfin la sonnette du concierge annonça une visite, et Gustave parut.

— Ah ! ah ! c'est toi ! s'écria M. de Montlouviers à moitié endormi, que diable m'as-tu donc écrit?

Hélène posa un doigt sur sa bouche.

— Je ne pensais pas pouvoir venir... mon oncle, — mais... mais je me suis dégagé, et je viens prendre vos ordres.

— Mes ordres! mes ordres! il est bien temps! j'ai changé d'idée.

— Alors, mon oncle.....

— Eh bien!

— Je me retire.

— Non pas, Gustave, interrompit Hélène, j'ai à mon tour quelque chose à vous demander.

— Ma belle tante, je suis trop heureux de vous obéir.

— Priez M. de Montlouviers de vous autoriser à m'accompagner ce soir au bal de l'Opéra.

— Au bal de l'Opéra! répétèrent-ils tous les deux.

— Sans doute, et pourquoi pas?

— Vous n'y avez jamais été de votre vie, Madame, d'où peut vous venir ce désir étrange?

— De la curiosité. Tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont délicieux, qu'on s'y amuse excessivement. Moi seule je ne sais ce que c'est, et je voudrais l'apprendre.

— Si mon oncle y consent, chère tante, je suis votre chevalier fidèle, et je ne vous quitte pas.

— Je ne m'en soucie guère. Vous êtes bien jeune, ma chère amie, pour faire de ces escapades-là sans votre mari.

— Mais puisque vous ne pouvez y venir!

— Alors vous devez rester.

— Mon oncle!

— Mon ami!

— Tenez, je vous réponds de tout, mon oncle. Je viens prendre ma tante dans ma voiture, je la masque jus-

qu'aux dents, je lui fais voir le bal de haut en bas et je la ramène ici moi-même, à condition que le maître-d'hôtel nous donnera à souper.

— Tout cela est parfaitement arrangé, il n'y manque que mon consentement.

— Et vous le donnerez !

— Non.

— Si.

— Non, parbleu, je ne le veux pas.

— Alors nous nous en passerons.

— Vraiment, Gustave, vous vous oubliez.

— Non, ma tante, non, je suis sûr que mon oncle ne nous refusera pas plus longtemps, il a trop envie de nous faire plaisir à tous les deux.

— Est-il positif que tu ne la quitteras pas?

— Oui, mon oncle.

— Tu la ramèneras de bonne heure?

— Je vous le promets.

— Vous souperez ici?

— Sans aucun doute.

— Allez donc, et que le diable vous emporte !

— Bien obligé. Chère tante, nous avons encore trois heures, d'ici là procurez-vous tout ce qu'il vous faut. Faites le trictrac de mon oncle pour le remercier, moi je cours à un rendez-vous. Edmond m'attend chez moi, il faut que je le mène chez son général, il en a peur.

— Voilà un beau guerrier !

— N'en riez pas, mon oncle, il y a tant de gens qui ont peur de vous ! on peut bien avoir peur d'un autre.

Au nom d'Edmond la comtesse avait rougi jusqu'au front, personne ne s'en aperçut.

— A une heure je serai ici.

— A une heure je serai prête.

Gustave sortit en courant.

— Venez ici, Hélène, dit le comte après un moment de silence. J'ai quelques mots à vous dire. Depuis quatre ans que nous sommes mariés, je ne vous ai jamais contrariée. Je suis brusque, bourru même, mais je finis par céder à vos fantaisies, et vous faites de moi tout ce que vous voulez. Vous allez à ce bal ce soir, sous la conduite d'un étourdi et sans autre gardien que vous-même. N'en abusez pas, ce serait mal, bien mal, car j'ai toute confiance, et vous détruiriez ma vie entière en me trompant.

— Soyez tranquille, Monsieur, reprit Hélène d'une voix émue, je ne puis oublier ce que je vous suis, vous n'avez rien à craindre.

— Bien! bien! chère enfant, je m'en rapporte à vous. Pour que la fête soit complète, je vous dispense du trictrac. Montez chez vous, occupez-vous de votre toilette. Soyez bien belle, bien gaie, bien heureuse, je ne vous en demande pas davantage.

Et l'embrassant sur le front, il la conduisit vers la porte.

— L'excellent homme! pensa-t-elle. Il a raison, ce serait bien mal!

La jeunesse est imprévoyante. Elle voit devant elle un précipice ouvert, et elle y court, et elle se rit du danger. Comme les enfants s'arrêtent à cueillir des fleurs près d'un abîme, ainsi les femmes se laissent entraîner à leur perte. Combien y en a-t-il qui, sauvées une première fois, n'aspirent qu'à une seconde chute. Le repentir s'oublie quand la punition cesse.

Mme de Montlouviers chassa ces idées importunes et se

mit à culbuter tout l'hôtel pour faire courir après un costume ; tandis que la femme de chambre ne se consolait pas de lui voir porter un domino loué.

— Si madame la Comtesse l'avait dit ce matin, on en aurait fait faire un chez Mme Irlande. Un domino loué ! quel air cela a-t-il pour Madame ?

La comtesse n'écoutait guère ces observations et songeait à toute autre chose.

— Je veux être prête à minuit et demi. Dites à l'office qu'on me tienne à souper pour trois heures. M. Gustave sort avec moi. Donnez-moi un mouchoir de poche sans marque, bien, celui-ci. Vous pourrez vous coucher en m'attendant.

Un peu avant une heure Gustave arriva, en culotte courte, en bas de soie, beau et paré comme un nouvel époux. Il n'était pas élégant alors de se présenter le soir en bottes crotées. Mme de Montlouviers l'attendait toute prête.

— Je me suis fait magnifique, chère tante, je veux être le plus digne possible de la bonne fortune qui m'attend.

— Pauvre Gustave ! c'est une triste bonne fortune une tante !

— Oui, une tante de vingt ans, comme c'est respectable !

— Partons, partons, je vous en prie.

— Ah çà ! ma tante, reprit-il quand ils furent en voiture, nous allons nous amuser.

— Comme des fous.

— Vous me quitterez si vous voulez, bien entendu, je ne m'érige point en espion. Seulement nous conviendrons d'un rendez-vous.

— J'y compte, car je vais être très-effrayée au milieu de tout ce monde.

— Vous vous y accoutumerez. Vous trouverez là les hommes de votre connaissance, et vous les ferez enrager.

— Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de monde?

— Tout Paris. L'empereur peut-être!

— J'ai peur d'avance.

— Vous verrez Edmond, et vous allez l'intriguer, j'espère?

— Oh! certainement.

— Voulez-vous que je vous raconte une histoire?

— Voyons!

— Il y a ici une danseuse espagnole, qui veut entrer à l'Opéra. Elle est fort belle et fort courtisée. Je ne sais où elle a vu Edmond, mais elle en est devenue folle. Il a d'abord été flatté de cette préférence et il y a répondu. Tout à coup, soit qu'il ait trouvé une autre conquête, soit qu'il fût las de celle-ci, il l'a quittée sans motif apparent. Cette fille depuis lors le poursuit comme l'Elvire de don Juan. Il ne peut faire un pas qu'elle ne soit derrière lui, c'est une persécution. Parlez-lui d'elle, vous êtes certaine de n'en pas être reconnue, et vous le mettrez au supplice.

— Et si elle est là?

— Elle n'osera pas vous approcher, ni lui non plus, elle observe seulement. N'ayez aucune crainte.

Ils arrivaient en ce moment à l'Opéra. Gustave entraîna sa belle compagne au milieu de la foule. Il attaquait tout le monde, riait des propos interrompus qu'on se jetait en passant. Quant à elle, effrayée, étourdie, elle se demandait si ce plaisir en était bien vérita-

blement un, et s'il ne fallait pas l'acheter trop cher.

Depuis une demi-heure ils se promenaient ainsi quand un masque s'approcha d'eux, et demanda à Gustave quelle statue il conduisait.

— Il me semble que c'est tout au plus un automate.

— Un automate muet?

— C'est possible, cela vaut mieux qu'un sot bavard.

— Seigneur aide-de-camp, vous mériteriez une leçon.

— Seigneur masque, je consens à la recevoir de vous, quand je serai libre.

— Accordé.

— Dans une heure aux secondes.

— J'y serai.

— Chère tante, il faut absolument que vous ayez le courage de causer avec quelqu'un, ou je manque mon rendez-vous. Tenez, voici M. de Creny, allez à lui.

— Que lui dirai-je?

— Qu'il se promène tous les jours devant l'École-Militaire et qu'il fait la cour à une cantinière du train. Allez.

— Ne me quittez que lorsque je l'aurai rejoint.

Elle se cramponna au bras de Gustave qui riait de sa frayeur et qui, employant une légère violence, se sépara d'elle après lui avoir dit à l'oreille que, de demi-heure en demi-heure, il se trouverait au bout du corridor. La comtesse se voyant abandonnée à elle-même, s'approcha de M. de Creny.

L'homme auquel Mme de Montlouviers s'adressa, M. de Creny, était malheureusement un sot, de sorte que lorsqu'elle commença la conversation sur la vivandière, il prit mal la plaisanterie et lui répondit assez aigrement :

— Beau masque, mon ami, tu ne sais pas à qui tu parles, et ces propos me semblent un peu aventurés. Je ne suis point ici pour entendre de pareilles sornettes, et je te souhaite le bonsoir.

En parlant ainsi il quitta son bras et la laissa seule, sans plus de cérémonie.

La comtesse se voyant ainsi repoussée eut une frayeur mortelle. Elle se sentit prête à pleurer de se trouver sans protecteur au milieu de ces visages noirs dont les grands yeux brillants lui semblaient tous fixés sur elle. Elle se repentit cruellement d'être venue, et eut un instant la pensée de s'en aller seule, mais cette idée l'effraya encore davantage, et elle se décida à attendre au lieu du rendez-vous que Gustave y fût revenu.

Elle portait, comme signe de ralliement, un bracelet de ruban bleu. Au moment où elle allait atteindre le bout du corridor, un homme qui marchait dans le sens opposé s'approcha d'elle, l'examina, et à l'aspect de son ruban :

— Voilà un masque élégant, s'écria-t-il ; il n'est pas seul ici, tant mieux ! Je cherche *une société* pour souper en sortant d'ici, cela se trouve à merveille.

Et il voulut lui prendre le bras.

— Laissez-moi, Monsieur, lui dit-elle en respirant à peine, laissez-moi, vous vous trompez.

— Non certes, je ne me trompe pas. Voilà une main divine et une taille de nymphe, je vous garde.

— Oh ! Monsieur, cela est horrible. Ne me retenez point ainsi, je ne suis pas seule, comme vous le disiez, et je cherche mon chevalier.

— Qu'est-ce que cela me fait ! vous resterez.

— Mais on va me croire perdue. Lâchez mon bras, ou j'appelle au secours.

— Bah ! ici chacun s'occupe de soi, et d'ailleurs ils ne vous reconnaîtront pas, vos amis.

En parlant ainsi il dénoua le ruban bleu et le mit dans sa poche. Hélène se sentit prête à se trouver mal.

— Je me meurs, Monsieur, murmura-t-elle, ayez pitié de moi.

Cet homme n'était pas méchant. C'était un militaire un peu gris, et venu à l'Opéra dans un état qu'excluait *alors* la bonne compagnie. Il passait à Paris pour rejoindre son régiment. Ayant entendu vanter le bal masqué comme un des plaisirs les plus ravissants du monde, il avait voulu se le donner avant d'aller se faire tuer en qualité de sous-lieutenant du 8e dragons. Il venait d'obtenir ce grade en récompense de ses dix ans de service et de ses campagnes en Egypte et en Italie. Quand il vit la femme qu'il avait ainsi attaquée dans l'état où se trouvait la comtesse, il comprit qu'elle ne jouait pas à l'évanouissement, et il eut peur à son tour.

— Allons ! allons ! lui dit-il, ne craignez rien, nous retrouverons notre monde et je vous remettrai entre leurs mains : d'ici là je ne vous ferai point de mal.

La comtesse ne répondit pas, pourtant elle eut un peu moins peur, et en levant les yeux elle aperçut Edmond qui se promenait seul, d'un air préoccupé.

— Voilà quelqu'un de ma connaissance, dit-elle très-vite à son compagnon, conduisez-moi vers lui, je vous serai bien obligée.

L'officier n'hésita pas ; Hélène, dès qu'elle fut près d'Emond, quitta son guide et oubliant qu'elle ne voulait pas se faire reconnaître, elle saisit la main du jeune homme.

— Protégez-moi, s'écria-t-elle de sa voix ordinaire,

j'ai perdu Gustave et je me trouve seule dans ce bal.

Edmond tressaillit.

— Est-ce vous, Hélène, lui demanda-t-il, est-ce bien vous?

— C'est moi, Monsieur Edmond, et je voudrais être chez moi; quelle sotte idée j'ai eue de venir ici!

— Oh! non, non, dit-il, en pressant le bras de la comtesse contre son cœur. Oh! non, vous avez bien fait, je pourrai vous parler enfin, et je ne mourrai pas sans que vous m'ayez entendu.

— Que me voulez-vous donc, Monsieur Edmond?

— Vous savez que dans quinze jours je pars pour l'armée. On ne peut jamais être sûr de se revoir lorsqu'on se quitte ainsi; avant d'aller chercher la mort, j'ai un secret à vous confier.

— A moi? répliqua la jeune femme, qui se sentit rougir sous son masque.

— Oh! oui, à vous! la plus belle et la plus céleste des femmes. Mais d'abord entrons dans une loge; on ne peut bien causer que là.

Mme de Montlouviers ne répondit rien et se laissa conduire. Sans expérience, elle ignorait qu'elle accordait ainsi une grande faveur. Edmond de Larnage était un de ces jeunes gens comme l'empire en a tant vu, qui, laissant de côté les antécédents aristocratiques de leur famille, servirent la France et l'empereur en véritables gentilshommes. Il avait été aux pages, et depuis qu'il en était sorti il n'avait pas quitté les armées. Il venait d'être nommé aide-de-camp du général D..., renommé pour sa brusquerie; réputation assez commune du reste parmi les lieutenants de Napoléon, et il devait repartir avec lui quinze jours après pour la brigade qu'il commandait en

Espagne. Edmond avait vingt-deux ans, il était joli et blanc comme une fille. Ses cheveux d'un noir de jais, contrastant avec ses yeux bleus, donnaient à sa physionomie quelque chose de doux et de grave tout à la fois. Il passait pour un des officiers de son âge les plus distingués, et tout lui promettait une carrière brillante.

En entrant dans la loge qu'il s'était fait ouvrir, il offrit une chaise à la comtesse et se plaça près d'elle. Tous les deux gardèrent le silence pendant quelques instants. Ils étaient aussi émus l'un que l'autre, enfin Edmond se décida à parler.

— Avant de vous ouvrir mon cœur, Madame, je vous supplie de me pardonner ce que vous allez entendre. Je sais que je m'expose à toute votre colère, mais il y a trop longtemps que je souffre, et j'espère que je vais mourir. Voilà ce qui me rend téméraire, voilà ce qui me donne le courage que je n'aurais jamais eu sans cela. Je vous aime, Madame, je vous aime depuis que je vous ai vue si touchante, il y a six mois, auprès du lit du général blessé, et si belle et si riante peu de jours avant à ce bal des Tuileries, où je vous fus présenté par Gustave. Je compris alors ce que c'était qu'une femme. J'oubliai ce que j'avais connu jusque-là, et je me donnai tout entier au sentiment si nouveau pour moi qui remplissait mon âme. Partout, à l'armée, en voyage, votre image ne me quitta pas un instant. A mon retour, ma première pensée fut pour vous, mon premier désir fut de vous revoir. Je songeai à vous avant ma mère ! Depuis lors, vous avez dû vous apercevoir que je vous cherchais dans tous les endroits où vous pouviez être. Mes regards ne vous quittent pas, mon cœur est occupé exclusivement de vous. Je sais, à n'en pouvoir douter, que vo ne parta-

gerez jamais cet amour, pourtant je n'ai pu me décider à vous fuir pour toujours sans qu'une seule fois j'aie pu vous le peindre tel que je l'éprouve. Ne m'accablez pas de votre mépris, soyez indulgente pour cette faute involontaire, et surtout ne me ravissez pas le seul bonheur de ma vie, celui de vous voir.

Hélène, en entendant ces paroles, ne trouva pas la force d'interrompre Edmond. Elle sentait bien que ce silence ressemblait à un encouragement, néanmoins il lui était impossible de le rompre. Elle écoutait, fascinée par le regard de l'homme qu'elle aimait au fond de son âme, et tout ce qu'elle avait de tendresse dans le cœur se réveillait à ces mots de passion, si doux et si beaux à écouter pour la première fois, lorsqu'on n'a pas été trompée, lorsqu'on croit à l'avenir, lorsqu'on ignore que chacun de ces mots, retenus avec tant de joie, contiennent un poison qui détruit l'existence. Oh ! qu'il est amer ensuite de croire, en sachant qu'on est abusée, de se fermer les yeux pour ne pas voir ce qui est devant vous ! Il y a trois choses dont nous sommes certaines, dont nous ne doutons pas, et qui nous semblent impossibles : c'est la mort, la vieillesse et l'abandon de l'homme que nous aimons. Ces choses-là arrivent devant nous aux autres, et, tout en n'ignorant pas que nous n'y échapperons point, nous parvenons à nous persuader que nous y échapperons peut-être, ou du moins nous en parlons comme d'un but si éloigné que nous ne devons jamais l'atteindre.

Mme de Montlouviers, trop jeune pour se méfier de l'espérance, se laissa aller au charme qui l'entraînait vers M. de Larnage, et il lui fallut quelques instants pour rappeler le sentiment de ses devoirs. Elle comprit

qu'il fallait répondre, qu'il fallait d'un mot décourager une passion coupable, et, contraignant sa propre douleur, elle repoussa bien loin d'elle ce qui eût fait la joie de sa vie.

— Je vous ai laissé parler, Monsieur, parce que j'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez la folie, et parce que ce langage, si nouveau pour moi, ne m'a point trouvée prête à le repousser sur-le-champ. Vous m'aimez, dites-vous, je veux bien le croire, ou du moins je crois à votre bonne foi et à votre délicatesse. Vous ne me trompez pas, vous vous trompez vous-même; cet amour, que vous supposez éternel, finira dans huit jours. Ce que vous appelez passion est un caprice qui se lassera vite en n'étant pas écouté.

— Oh ! Madame, n'insultez pas mon cœur. Repoussez-moi, méprisez-moi, chassez-moi, mais respectez le sentiment qui me fait vivre. Vous si pure et si chaste, n'employez pas le moyen usé des coquettes pour exalter encore une imagination déjà trop exaltée. Je vous ai confié mon secret, je ne vous demande rien que de ne pas l'oublier, rien qu'un regret quand je ne serai plus là. Lorsqu'on viendra vous dire : Il est mort sur le champ de bataille! que votre souvenir réponde : Il est mort pour moi! il est mort parce qu'il m'aimait et que je ne l'aimais pas; c'est à moi qu'il a pensé en fermant les yeux, c'est à moi qu'il a envoyé le dernier adieu de ses vingt ans. Dites-vous cela, Madame, car ce sera la vérité.

— Vous ne conserverez pas ces funestes idées, Monsieur Edmond, la gloire, le désir d'être remarqué par l'empereur, l'espoir d'une belle carrière ouverte devant vous, effaceront ces chimères, et nous vous reverrons..., heureux.

— La gloire ! l'empereur ! une belle carrière ! qu'est-ce que tout cela pour moi, Madame ? je ne songe plus qu'à vous en ce monde. Si j'aspire à me distinguer, c'est pour vous ; si je veux des honneurs, des grades, c'est pour les jeter à vos pieds, c'est pour obtenir de vous un sourire d'encouragement, je n'ose pas même ajouter : c'est pour être aimé de vous. Puisque vous ne pouvez point être mon ange gardien, ma providence ; puisque votre cœur, trop plein d'un autre objet, ne peut m'accorder ce qui ferait la seule joie de ma vie, vous voyez bien, Madame, que je n'ai plus qu'à mourir.

— Pourquoi mourir, pourquoi parler ainsi ? savez-vous que vous êtes cruel ? Vous voulez me rendre responsable devant Dieu et devant les hommes d'un crime qui n'est pas le mien. Je... ne suis pas libre, je suis..... mariée.

— Je ne le sais que trop, hélas !

— Ce que vous ne savez pas, ce sont les devoirs sacrés qui m'attachent à celui dont je porte le nom. Il me l'a confié ce nom, illustré par ses victoires et par ses blessures ; il m'a prise, moi, pauvre orpheline, sans dot, et il m'a donné une fortune et une position qui m'ont élevée à l'égal des princesses. Aussi, voyez-vous, monsieur Edmond, je ne trahirai pas sa noble sécurité, je ne tromperai jamais cet homme qui n'a jamais trompé personne. Si j'avais un autre amour dans mon âme, cet amour me tuerait peut-être, mais cet amour resterait innocent. Voilà ce que je puis vous répondre en retour de votre confidence. Mettez-vous à ma place et jugez-moi.

— Vous êtes un ange, Madame, et celui qui détruirait cette douce quiétude n'aurait pas d'excuses. Aussi je vous le jure, je ne prononcerai plus un mot d'amour. Pourtant

ne soyez pas étonnée si c'est aujourd'hui notre dernière conversation. Vous venez de le dire, un amour profond enseveli dans le cœur est un poison qui tue. Je n'attendrai pas si longtemps, j'irai chercher la délivrance où elle est, près de mes compagnons d'armes, devant l'ennemi.

— Monsieur Edmond, vous êtes un noble jeune homme, vous êtes ce que je vous croyais ; merci de m'avoir bien jugée. Au nom de Dieu, au nom de votre mère, au mien...., s'il m'est permis d'ajouter cela, devenez raisonnable, il ne vous faut qu'un peu de courage pour combattre et vous vaincre.

— Je ne veux plus combattre, je ne veux plus me vaincre, je n'ai pas d'avenir, je n'ai pas de but où je désire arriver. Alors que faire ? Oh ! si seulement une étoile brillait dans mon ciel, si je pouvais espérer une affection, si vous m aviez dit une fois : Edmond, je vous aime, je ne puis jamais être à vous, mais je sais que vous êtes à moi, je sais que vous m'appartiendrez toujours ; nous ne nous reverrons plus, je ne le dois pas, mais mon cœur ne quittera pas le vôtre, et je veux que vous viviez pour que je vive.

— Eh bien ! que feriez-vous ?

— Ce que je ferais ? Heureux de cette chaste union, je n'en réclamerais jamais d'autre. Je vous aimerais comme on aime Dieu, sans vous rencontrer en ce monde, attendant le ciel pour me récompenser de mes privations. Je voudrais que vous fussiez orgueilleuse de votre esclave, et il n'est rien que je n'entreprenne pour cela ; mon nom mis à l'ordre de l'armée n'arriverait à vous qu'entouré de gloire, et ce serait la seule récompense que j'envierais.

— Vous venez de créer une belle chimère, Monsieur, malheureusement elle est impossible à réaliser.

— Hélas ! vous ne m'aimez pas !

— Quand je vous aimerais, cela serait plus difficile encore.

— Pourquoi ?

— Parce que nous aurions mutuellement à combattre non-seulement l'un contre l'autre, mais surtout contre notre propre désir, parce qu'il serait affreux pour vous de vivre seul, sans intérieur, sans famille, sans enfants, afin de vous conserver fidèle à un amour sans résultat, à une illusion, à une folie.

— Qu'importe ! je vous aimerais, je saurais que vous m'aimez ; que me fait le reste !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme en cachant son visage dans ses mains, prenez pitié de moi !

— Qu'avez-vous, Hélène, d'où vient cette prière ! que craignez-vous ?

— Je crains tout, je crains votre amour, ma faiblesse, ah ! laissez-moi partir.

— Qu'entends-je? serait-il possible? Quoi ! vous auriez compassion de moi? quoi ! vous seriez touchée de ma tendresse ?

— Laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi.

— Non, non, je ne vous quitterai point ainsi, sans que vous ayez détruit ou confirmé l'enivrante espérance que vous m'avez laissée entrevoir, M'aimez-vous, Hélène? Vous ai-je bien comprise, ou me faut-il encore renoncer au bonheur ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur Edmond, je ne m'appartiens pas.

— Mais vos pensées, mais votre cœur vous appartiennent.....

— Non, vous êtes cruel de me tourmenter ainsi.....

— Je ne veux rien dont votre devoir puisse se défendre, un mot, un seul, et je vous l'ai dit, je vous le jure sur l'honneur, je ne chercherai plus à me rapprocher de vous.

— Que le Ciel me pardonne ! je n'ai plus le courage de vous résister, Edmond. Oui, je vous aime, oui, vous êtes l'objet de toutes mes pensées ; je donnerais ma vie pour deux jours de joie auprès de vous. Soyez donc heureux de cette assurance et ne me retenez pas. Vous l'avez dit, nous ne nous reverrons plus que dans le ciel !

En achevant ces mots elle esssaya de se lever et de marcher vers la porte. Edmond saisit sa main et la conjura dans des termes si pressants de lui accorder quelques instants encore, qu'elle se rassit et l'écouta de nouveau avec ce délire que donnent les premières impressions de l'amour. Ils restèrent ainsi presque une heure sans s'en apercevoir, tellement concentrés en eux-mêmes qu'ils n'avaient point remarqué un masque, placé à côté d'eux dans la loge suivante, depuis le commencement de leur conversation. Ce masque avait dû tout entendre ; après l'aveu d'Hélène il se leva et sortit.

Le temps passait vite, la comtesse avait oublié Gustave, lorsque tout à coup il parut à la lucarne de la loge et frappa ; Edmond lui ouvrit.

— Ma tante, dit Gustave, dont la voix tremblait d'émotion, c'est vous qui êtes là, au nom du Ciel, suivez-moi !

— Qu'y a-t-il ? demandèrent Hélène et Edmond.

— Il y a que Mariquita t'a suivi comme de coutume, Edmond, qu'elle a entendu votre conversation, et que par ce que vous disiez, elle a deviné que c'était Madame. Furieuse, elle est allée écrire une lettre et la porter elle-même à mon oncle. Il viendra, je le connais ; tout impo-

tent qu'il soit, il trouvera des forces, et jugez quelle esclandre ! Ma tante, il faut rentrer sur-le-champ, suivez-moi; et toi, Edmond, prends la première femme venue dont le domino offrira de la ressemblance avec celui-ci, amène-là à cette place, cause avec elle, sois pressant, amoureux, tout ce que tu voudras. Si nous nous croisons avec le général et que, guidé par ta tigresse, il vienne ici, tu lui montreras facilement son erreur et tout sera fini. Tiens, voilà justement ton affaire, cette femme qui passe, elle est seule, appelle-la, et bonne chance ! Venez, venez, ma tante, et que Dieu nous protége !

Sans laisser le temps aux amants d'échanger une parole, il emmena Hélène, lui fit descendre précipitamment l'escalier, et ne la crut en sûreté que lorsqu'il l'eut placée dans sa voiture.

Dans le même moment, et par une autre porte, le comte de Montlouviers entrait avec Mariquita. Bouillant de fureur et de jalousie, il la suivit dès qu'il eut lu la lettre perfide qui venait de lui être apportée. Heureusement l'amie, la compagne de la danseuse connaissait Gustave, et lorsqu'elle apprit de Mariquita son affreux dessein, elle s'empressa de le prévenir, afin d'éviter un malheur. Mariquita lui avait demandé de l'accompagner, mais, sous prétexte de servir sa vengeance, elle lui offrit de se mettre en sentinelle à la porte et d'épier toutes les démarches des coupables, afin qu'ils ne lui échappassent point. L'Espagnole y consentit et courut seule à l'hôtel du comte. Elle le fit éveiller, lui envoya le billet qu'elle annonça comme devant sauver sa femme d'un grand danger. En quelques minutes il fut habillé et il eut pris place dans la voiture de la danseuse.

— Ne me quittez pas, lui dit-elle lorsqu'ils furent

arrivés à l'Opéra. Je vais vous conduire directement à leur loge.

— Pourvu qu'ils y soient encore ?

— Ils y sont ; mon amie veille pour nous, et nous saurons au juste ce qu'ils ont fait pendant notre absence.

Ils entrèrent dans l'amphithéâtre. Mariquita jeta un regard de bête féroce vers la place où elle les avait laissés :

— Tenez, s'écria-t-elle en les lui montrant du doigt, vous voyez bien qu'ils y sont encore. Oh ! les amoureux en ont long à se dire.

Le général ne lui répondit rien. Oubliant ses blessures, il monta l'escalier en trois sauts, frappa à la porte de la loge, se la fit ouvrir avec un ton d'autorité qui annonçait l'intention de la jeter à bas si on résistait, et s'avançant vers Edmond avec tant de précipitation qu'il n'y eut pas moyen de le prévenir, il lui donna un soufflet, et presque du même mouvement arracha le masque de la femme qu'il croyait la sienne.

Ce n'était pas la comtesse.

Ils restèrent tous les trois comme frappés de la foudre, et Mariquita, qui se tenait à la porte demeurée ouverte, comprit ce qui allait arriver. Elle comprit que tout l'odieux retomberait sur elle. Pourtant elle ne s'enfuit pas. Que lui importait son erreur? Pour elle, toutes les femmes remarquées d'Edmond n'avaient qu'un nom : ses rivales. Elle en voyait humilier une, que lui faisait le reste !

Edmond sortit le premier de sa stupeur.

— Mon général, dit-il d'une voix où la douleur se mêlait à la colère, mon général, d'où vient cette scène inconcevable?

— On m'a trompé, Monsieur de Larnage, répondit le comte respirant à peine, n'importe, je suis à votre disposition.

— J'enverrai demain ma démission au ministre, Monsieur, et après nous règlerons les conditions du combat.

— Elles seront telles que vous le voudrez, Monsieur, car je le reconnais, tous les torts sont de mon côté. Si mes excuses publiques pouvaient vous satisfaire, je vous les offre de bon cœur; il me sera pénible d'être la cause du dérangement de votre vie.

— Je vous remercie, mon général, mais cela est impossible. Tout homme qui ne venge pas l'insulte faite à une femme qu'il accompagne est un lâche. Demain matin au jour mes témoins se rendront chez vous.

En disant ces mots, Edmond offrit son bras au domino, qui avait remis tranquillement son masque, et perçant la foule assemblée par cette querelle, il sortit du théâtre.

— Où dois-je vous conduire, Madame? demanda-t-il.

— Où vous voudrez, répondit cette femme, ravie de voir qu'on allait se battre pour elle.

— Votre adresse, s'il vous plaît?

Elle la lui donna, il la transmit au cocher et tous deux montèrent en voiture. Edmond, enseveli dans ses réflexions, ne prononça pas un mot, malgré les agaceries de sa compagne. Arrivés à sa porte, ils descendirent; le jeune homme lui donna la main, fit un profond salut et s'éloigna, au grand étonnement de la demoiselle.

En rentrant chez lui, il trouva son domestique qui l'attendait au bas de l'escalier et qui lui annonça la visite de Mariquita.

— Elle est là-haut, dit-il, je n'ai jamais pu l'empêcher d'entrer. Elle m'a déclaré qu'elle voulait voir Monsieur et qu'elle resterait dans la rue jusqu'à son retour si je la chassais, j'ai cru devoir...

— C'est bien! interrompit Edmond.

Et il monta les marches comme un homme pressé d'en finir avec une entrevue pénible. L'Espagnole parut sur le seuil de l'appartement dès qu'elle l'eut entendu marcher. Elle jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle, et voyant qu'il n'avait personne avec lui, elle voulut se précipiter dans ses bras, il la repoussa.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, ajouta-t-il. entrez, car j'ai hâte d'être seul.

— Je ne vous quitterai pas.

— Vous me quitterez, je l'espère, quand vous saurez que je suis décidé à abandonner ma maison si vous y restez malgré moi. Grâce à vous, je vais sans doute mourir dans quelques heures. Il faut que je mette ordre à mes affaires, que je dise adieu à ma mère...

— Et aussi à ta comtesse que tu adores...

— Cela me regarde. Voici seulement ce que j'ai à vous déclarer. Depuis six mois vous êtes un fléau pour ma vie; vous vous mêlez à toutes mes actions, vous dérangez tous mes plans, enfin le coup qui me frappera bientôt vient de votre main. J'ignore ce que le Ciel me réserve, mais rappelez-vous ceci : si je survis à ce duel, ce qui n'est pas probable, je vous défends de vous trouver davantage sous mes pas. Ne vous présentez plus chez moi, vous n'y serez pas reçue; ne me parlez plus, vous n'aurez pas un regard de moi; ne vous occupez plus de ce qui me concerne, ne me faites plus de perfidies, j'aurai recours à l'autorité pour me

débarrasser de vos poursuites. Maintenant adieu, je vous pardonne, laissez-moi, votre présence me fatigue, vos larmes me font horreur. Si je n'avais pas l'âme pleine d'un seul sentiment, je vous haïrais ; mais il ne reste pas dans mon cœur une place pour vous, quelle qu'elle soit. Allez, j'ai besoin d'être seul.

— Edmond! Edmond! s'écria la malheureuse en se jetant à ses pieds, ne me chassez point ainsi. Ne suis-je pas assez à plaindre d'avoir causé tout ce qui arrive. Oh ! je m'en repens, j'en mourrai!

— Eh bien! je vous pardonne, allez-vous-en!

— Non, je vous suivrai partout, je veux assister à ce combat, je veux vous soigner si vous êtes blessé, je veux être tuée du même coup qui vous frappera.

Sans répondre, Edmond se mit à son bureau et écrivit deux lettres; Mariquita commença à espérer qu'il s'était laissé toucher par ses instances, et elle se tapit dans un coin, de manière à occuper le moins de place possible, elle étouffa ses sanglots pour ne pas être entendue, et, se fiant sur la bonté du jeune homme, elle crut avoir gagné sa cause. Il sonna, remit ses lettres à son domestique et ajouta ;

— Vous reconduirez en même temps Madame, il y a une voiture en bas.

— Non, non, Edmond, cela n'est pas possible! ayez pitié de moi!

Il prit froidement son chapeau et marcha vers la porte.

— Un de nous deux sortira de cette chambre à l'instant, Madame, pour n'y plus rentrer. Ce sera vous ou moi. choisissez,

— Je sors, puisque tu le veux, je te fléchirai peut-être par ma soumission. Mais te reverrai-je, mon Dieu?

Hélas ! ainsi sont toutes les femmes. Quand la passion s'est emparée de nous, elle règne en tyran, elle nous fait oublier jusqu'à notre orgueil, jusqu'à notre dignité. Plus on nous repousse, plus nous nous humilions, sans calculer que l'amour éteint est comme la cendre froide, rien ne la ranime.

Resté seul, Edmond ouvrit son secrétaire et y chercha quelques papiers qu'il mit en ordre. Puis il écrivit à sa mère, qui devait tout perdre en le perdant, et il ne put retenir ses larmes en songeant à la douleur qu'il allait lui léguer. Ce devoir rempli, il lui en restait un autre. Hélène, pour laquelle il mourait, Hélène qui l'accuserait peut-être, il lui devait une explication et un dernier souvenir.

« Je vous l'avais bien dit, Hélène, que ma vie ne se-
» rait pas longue ; hélas ! je ne prévoyais pas de quelle
» main je recevrais la mort. On vous racontera sans
» doute ce qui s'est passé, j'ai dû obéir aux lois de
» l'honneur et venger l'insulte que j'avais reçue : mais
» que Dieu me garde de rien faire qui puisse vous affliger.
» Votre mari est sacré pour moi, soyez sans inquiétude.
» Ses jours sont aussi en sûreté que s'il ne sortait pas
» de votre hôtel. A présent je n'ai plus besoin de vivre,
» j'ai connu ce qui m'était réservé de bonheur en ce
» monde, et je ne regrette rien ici-bas. Vous m'aimez,
» vous me l'avez avoué en m'interdisant l'espérance,
» en me jurant que votre cœur conserverait cet amour
» comme dans un sanctuaire, quoi qu'il arrive, sans
» jamais manquer à vos devoirs, à la vénération affec-
» tueuse que vous portez au général. Vous refusez même
» de me voir, je me soumets ; vous voyez donc bien qu'il
» me faut mourir à présent, j'ai rempli ma vie. Adieu

» mes belles et chastes amours, je compte sur votre pro-
» messe, ma dernière pensée sera pour vous. Merci du
» sort que vous m'avez fait, merci du bonheur que vous
» m'avez donné. Je vais vous attendre. EDMOND. »

Après avoir fini cette lettre, Edmond la cacheta et traça le dessus, puis il l'enferma sous une double enveloppe qu'il adressa à Gustave, avec la prière de la remettre en secret à sa tante, et il attendit ses témoins, qu'il avait envoyé chercher par son domestique.

Pendant ce temps, une scène d'un autre genre se passait à l'hôtel de Montlouviers. Quand le général rentra, il trouva sa femme et son neveu à table, dans la salle à manger. Gustave pensa que ce moyen lui ôterait tout soupçon, et que ne devant pas paraître instruit de ce qui s'était passé au bal, il ne fallait rien changer à leurs projets. Mme de Montlouviers, pâle comme une morte, et se soutenant à peine, alla au-devant de son mari, aussi pâle et aussi troublé qu'elle ; elle essaya une plaisanterie qui mourut sur ses lèvres, en voyant combien le visage du comte était bouleversé. Il l'embrassa avec une force déchirante, et elle sentit une larme tomber sur sa joue.

— Vous êtes-vous amusée, Hélène ? dit-il.

— Oui, mon ami. Mais d'où venez-vous à cette heure ?

— Je viens... du ministère de la guerre. Un ordre de l'empereur...

— Et quel est cet ordre ? est-ce que vous partez ?

— Non, mais je ne me couche pas et je serai obligé de sortir de bonne heure. Gustave, viens dans mon cabinet, j'ai quelques lettres à te dicter.

— Oui, mon oncle.

— Vous, ma chère, rentrez chez vous, vous devez avoir besoin de repos.

Et il sortit de l'appartement avec son neveu.

Restée seule, la comtesse réfléchit. Quelque chose d'extraordinaire s'était passé, elle le comprenait à merveille. Son impatience et son inquiétude étaient au comble ; elle se décida à prendre le meilleur moyen de savoir, et, marchant sur la pointe du pied, elle s'approcha du cabinet de son mari et colla son oreille à la serrure.

— Voilà ce qui est arrivé, disait le comte à son neveu, et je n'ai pas pu retrouver cette coquine de femme.

— Eh bien ! mon oncle qu'allez-vous faire !

— Parbleu ! je vais me battre, puisque Larnage le veut, et il ne peut pas faire autrement. J'ai prévenu le général Sentier, il sera mon témoin et toi tu seras l'autre.

— Pardonnez-moi, mon oncle, je suis l'ami d'Edmond, je veux rester neutre.

— Très-bien ! un embarras de plus. Trouve-moi quelqu'un alors ?

— Le colonel Raymond.

— C'est juste, écris-lui.

— Gustave obéit.

— Oui, ce duel est affreux. Pauvre enfant ! si jeune ! Mais vois-tu, je n'ai pas été le maître de ma colère. Elle ! me tromper ! me trahir ! cela recommencerait que j'agirais de même. Je mettrais le feu à tout Paris ; je déserterais, je crois, si on venait encore l'accuser.

— C'est d'autant plus mal, mon oncle, que vous faites ainsi à ma tante une profonde injustice.

— Oui, c'est la vertu même, je le sais. Noble Hélène !

— Quelles sont les conditions ?

— Je les ignore encore, je les attends.

— Le pistolet, sans doute, et dix pas. Songez donc, un soufflet!

— Oh! qu'allait-elle faire à ce bal masqué! Quelle funeste idée! Et moi? que je suis coupable!

— Il n'y a aucun moyen d'arranger cette affaire, mon oncle?

— Si tu en trouves, je ne demande pas mieux. Mais juge! je lui ai donné un soufflet et j'ai arraché le masque de sa belle. Larnage! un officier! il a du cœur, il ne peut pas laisser impunie une semblable insulte; mets-toi à sa place.

— Cela fera du tort à ma tante.

— Pourquoi? n'est-elle pas innocente de tout cela?

— Sans doute, et le premier qui se permettra un propos aura à qui parler. Néanmoins, vous savez ce que c'est que le monde : les choses ne se racontent jamais comme elles sont et lorsque le nom d'une femme se trouve mêlé à un duel, il est compromis à tort ou à raison. Je vais voir Larnage, peut-être découvrirai-je un palliatif.

Au moment où Gustave descendait l'escalier, la femme de chambre de sa tante le rappela de sa part, il la suivit. Hélène lui donna un billet.

— Remettez ceci à Edmond, mon cher Gustave, et à tout prix empêchez ce combat. Allez, hâtez-vous, le temps presse; vous arriverez peut-être trop tard.

En entrant dans la chambre de son ami, Gustave y trouva ses témoins discutant les conditions à porter au général. Gustave s'avança vers eux et leur demanda où ils en étaient.

— En vérité, Messieurs, dit-il, c'est un affreux événement. Voilà ce pauvre Edmond obligé de perdre son

état; voilà mon oncle exposant sa vie, tout cela parce qu'une coureuse a calomnié une femme honorable. Ne pourrions-nous l'empêcher? N'y a-t-il aucun biais à prendre, aucun arrangement?

— Aucun, mon cher, un soufflet!

— Edmond, voici une lettre, quand tu l'auras lue, peut-être changeras-tu d'avis.

Edmond lut ces lignes :

« Je vous supplie, je vous conjure de renoncer à ce
» duel. Si vous m'aimez, vous me le prouverez par ce
» sacrifice. Songez que mon nom se trouve compromis
» par cet éclat et que votre premier devoir est de le
» sauver. »

Pendant que M. de Larnage lisait, Gustave continua son essai de conciliation.

— Mon oncle est décidé à tout, disait-il, il fera par écrit et de vive voix toutes les excuses possibles, car enfin c'est une erreur et il en doit la réparation.

— La seule excuse est un coup de pistolet, s'écria l'un des témoins. Quant à moi, je n'en accepterai pas d'autre.

— Un instant, Messieurs, interrompit Gustave, sachons d'abord l'avis d'Edmond.

— Ton oncle consent à tout, dis-tu, mon cher Gustave, c'est bien, mais ferait-il des excuses publiques?

— J'en suis convaincu, il est désolé.

— Écoute bien, Larnage, répliqua le témoin, si tu entres dans le moindre arrangement avec le général, nous nous retirerons sur-le-champ, et je te donne un avis d'amitié : je ne t'engage pas à retirer ta démission, car l'armée entière te la demanderait alors.

— Tu l'entends, Gustave?

— Messieurs, vous êtes des fous! répondit celui-ci. On sait que le général Montlouviers et le capitaine Larnage sont des braves, ils l'ont prouvé sur les champs de bataille. Qu'ont-ils besoin de se couper la gorge pour une stupide créature qui n'a pas la moindre importance?...

— Au bal de l'Opéra, devant douze cents personnes, M. le général comte de Montlouviers a donné un soufflet au capitaine Larnage, a arraché le masque d'une femme qu'il accompagnait; le général comte de Montlouviers doit une réparation au capitaine Larnage, et cette réparation ne peut être que sanglante, ou le capitaine Larnage est un lâche; voilà mon opinion.

— C'est aussi la mienne, continua l'autre témoin, et ce sera celle de tous nos camarades.

La discussion s'échauffa. Gustave défendait son idée avec chaleur; Edmond réfléchissait.

— Il faut que cela soit, s'écria-t-il, Gustave, porte cette réponse à la personne que tu sais. Vous, Messieurs, allez à l'hôtel de Montlouviers, vous y trouverez sans doute nos adversaires. Arrangez tout, je m'en rapporte à vous; faites seulement que cela finisse vite, je commence à être fatigué de ces pourparlers.

Les jeunes gens sortirent ensemble. Gustave envoya à Hélène le billet d'Edmond et se rendit dans le cabinet de son oncle pour assister à la conférence. Les quatre témoins y étaient réunis. Avant de les laisser délibérer, le général leur dit avec beaucoup de dignité :

— Vous allez disposer cette affaire comme bon vous semblera, Messieurs; mais, je dois l'avouer, M. de Larnage n'a aucun tort, je les ai tous, et je déplore la fatalité qui nous a placés en face l'un de l'autre. Je suis disposé à lui offrir toutes les réparations possibles,

et je m'en rapporte à vous pour ce que vous réglerez.

En finissant ces mots, il se dirigea vers l'appartement de la comtesse. Il la croyait endormie, mais il espérait pouvoir, en évitant de la réveiller, la voir encore une fois et lui dire un dernier adieu. Il entra dans sa chambre sans faire le moindre bruit; la porte était entr'ouverte; il trouva Hélène agenouillée devant son lit, la tête cachée dans ses mains et fondant en larmes. Un papier était tombé à côté d'elle. Le général frémit; il pensa sur-le-champ que sans doute un maladroit ami l'avait prévenue, et il s'empara de la lettre pour s'en assurer. Ce mouvement fut entendu d'Hélène, qui se retourna et resta frappée de stupeur en face de son mari, qu'elle était si loin d'attendre.

— Qu'avez-vous, mon amie? dit-il, ne vous effrayez pas.

— Rendez-moi cette lettre, Monsieur!

— Pourquoi cela?

— Rendez-la-moi, rendez-la-moi, vous ne devez pas la connaître.

— Dans une position comme celle où je me trouve, je dois tout savoir.

Et il commença à lire ce qui suit :

« J'ai tout fait pour vous obéir, ma pure et chaste
» idole, mais je ne le puis, on m'a forcé. Il m'a fallu
» choisir entre mon déshonneur et le sacrifice que vous
» exigez de moi. Vous me chasseriez de votre cœur,
» vous ne m'aimeriez plus, si j'avais à rougir devant mes
» frères d'armes, si j'étais repoussé par eux. Pardonnez-
» moi donc, mon Hélène, et comptez sur la parole que
» je vous ai donnée de ne rien faire qui puisse vous coû-
» ter une larme. Gardez-moi votre estime, votre amour,
» et croyez à mon éternelle adoration. EDMOND. »

— Mon Dieu! ayez pitié de moi! murmura la comtesse, qui retomba affaissée sur elle-même.

Le général resta comme anéanti après cette lecture.

— Elle l'aimait! s'écria-t-il enfin, elle était sa maîtresse, et j'allais m'humilier devant lui! Oh! je me vengerai!

Et il se précipita vers la porte; Hélène le suivit, s'attacha à ses vêtements, le conjura de l'entendre; il la repoussa rudement, ferma les doubles tours de la serrure et emporta la clef.

— Messieurs, dit-il en rentrant dans son cabinet, pâle comme un spectre, je n'accepterai aucun arrangement. Je veux un duel, un duel à mort, entendez-vous? Il faut que l'un de nous deux reste sur la place.

Les témoins se regardèrent étonnés. Gustave essaya de dire un mot.

— Taisez-vous, Monsieur, je n'entendrai rien. Allez faire mettre les chevaux; voici le jour; dans une demi-heure nous devons être à Vincennes.

Il se jeta dans un fauteuil et y resta absorbé pendant que les officiers causaient entre eux. Les amis d'Edmond sortirent. Resté seul avec les siens, il releva la tête :

— Quelles sont les conditions? dit-il.

— Le pistolet, à dix pas.

— C'est trop, je veux cinq pas; je veux un pistolet chargé et l'autre non.

— Nous ne le souffrirons point. Quelle fureur vous a prise, mon ami? ajoutèrent-ils.

— C'est mon secret; mais hâtons-nous. Ma voiture est prête, marchons!

— Vous accompagnerai-je, mon oncle?

— Non, Monsieur, vous gardez si bien votre tante que

je vous la confie de nouveau. Tenez, voici la clef de sa chambre.

Une heure après, les adversaires et leurs témoins se rencontrèrent à Vincennes. Ils se saluèrent froidement; les distances furent réglées, les pistolets chargés.

— C'est à M. de Larnage à tirer le premier, dit le général Sentier.

— Non, c'est à moi, s'écria le comte.

— Mille pardons, mon général, je suis l'offensé, c'est mon droit et je le maintiendrai.

— Vous êtes l'offensé! répliqua M. de Montlouviers; vous osez me le soutenir en face.

— Oui, mon général, je le soutiens parce que cela est vrai.

— Tirez donc, j'ai hâte d'en finir.

— Je comprends, murmura son adversaire furieux, vous ne voulez pas la faire pleurer; je ne suis pas si attentif, moi!

Et ajustant avec soin, il lâcha son coup; Edmond reçut la balle dans la tête, il tomba raide mort.

— Dieu est juste! dit froidement le général, en essuyant la batterie de son pistolet. Messieurs retournons à Paris.

Il était dix heures quand M. de Montlouviers rentra à son hôtel. Il monta directement à la chambre de sa femme; elle était toujours à la même place, et n'avait pas prononcé une parole depuis son départ, malgré les efforts de Gustave. Lorsqu'il entra dans l'appartement, elle se leva, poussa un grand cri et courut au-devant de lui.

— Eh bien, Monsieur?

— Eh bien, Madame, justice est faite!

— Il est mort! répéta-t-elle; vous l'avez tué!

— Mon oncle, cela est-il vrai? s'écria Gustave.

— Cela est vrai, Monsieur, et puisque vous, l'héritier de mon nom, vous savez si peu en préserver l'honneur, je l'ai vengé.

La comtesse n avait pas versé une larme, elle semblait changée en statue. Elle leva les yeux.

— Monsieur, reprit-elle, vous venez de commettre un assassinat, car l'infortuné que vous avez tué était innocent. Il m'aimait, cela est vrai, je l'aimais aussi ; mais cet amour, aussi chaste que profond, ne pouvait vous offenser. Nous en avions fait le sacrifice, nous ne devions plus nous revoir, je l'avais banni de ma présence ; je voulais vous rester fidèle, j'accomplissais mon devoir, et il l'avait compris comme moi. Pas une pensée coupable ne s'était élevée entre nous, nous n'avions d'espérance que dans le ciel, et il est allé m'y attendre. Maintenant, sachez-le, son souvenir sera mon culte éternel ; je resterai près de vous, dans votre maison, comme un remords vivant ; je ne m'en laisserai pas chasser en coupable, lorsque je ne le suis point. Cette passion, combattue par tous les deux depuis six mois, a éclaté dans une occasion impossible à prévoir ; si vous ne m'en croyez pas, croyez-en ses derniers adieux, tracés au moment d'une éternelle séparation, au moment où l'on ne trompe plus.

Heureusement elle pleura en disant ces mots, sans cela elle serait morte.

— Je resterai dans votre hôtel, je vous le répète, Monsieur, je n'ai plus besoin d'ajouter qu'à dater d'aujourd'hui je ne suis plus votre femme. Nous vivrons ensemble pour le monde ; pour Dieu et pour nos cœurs, nous sommes séparés. Laissez-moi cette chambre, je vous prie de n'y jamais rentrer, vous n'y trouveriez que des douleurs.

Le général garda le silence encore un instant après qu'elle eut fini de parler. Il lut la lettre d'Edmond et une grande altération parut sur son visage.

— Adieu, dit-il, je vous pardonne. J'ai été un fou de placer mon bonheur sur une tête de vingt ans, et de croire qu'il ne s'écroulerait pas comme un château de cartes.

Dans la campagne de Russie, le général fut emporté par un boulet de canon ; sa veuve épousa Gustave en 1815. On ne l'entendit jamais parler de M. de Larnage et ses regrets restèrent un mystère entre Dieu et elle.

Ainsi tout finit en ce monde !

UN PASTEL

— Régence —

J'ai parlé beaucoup, dans un autre ouvrage, d'une de mes tantes, morte depuis bien des années, mais que je regretterai toujours*; je n'ai jamais rencontré une personne plus agréable à vivre, d'une humeur plus égale, d'un caractère plus facile. Elle était un peu égoïste peut-être, comme tous les gens de son époque, elle avait peu d'exaltation dans les idées, elle était enfin ce que l'on appellerait aujourd'hui une femme *positive;* mais elle rachetait ce défaut, si c'en est un, par tant de bonne grâce, par tant d'esprit, tant d'amabilité, tant d'envie de plaire et d'amuser; elle avait un si grand air, des souvenirs si variés, qu'il était impossible de s'ennuyer avec elle.

La comtesse Olympe de Vilbelle, chanoinesse du très-haut et très-illustre chapitre de Remiremont, est née au commencement du XVIIIe siècle et elle est morte dans mes bras en 1798, pendant l'émigration; elle ne sur-

* Voir le *Jeu de la Reine,* du même auteur.

vécut pas à la monarchie. Entrée au chapitre depuis son plus bas âge, elle reçut la croix et sa prébende à dix-huit ans, comme c'était l'usage. Si je n'avais pas déjà raconté son enfance si originale, j'aurais bien des pages à écrire ; mais je ne veux pas radoter, malgré mes quatre-vingt-neuf ans. Je vais donc seulement parler d'une aventure de bal masqué, arrivée sous M. le Régent. Ils étaient alors dans toute leur splendeur. Jamais depuis on n'a déployé, je crois, autant de luxe dans les habits. Il était reçu de se choisir des costumes de caractère, on faisait assaut d'élégance et de beauté, et la seule chose que l'on cachât avec soin, c'était le visage.

Mme de Vilbelle vint à Paris de son chapitre, à la suite de Mme la princesse Éléonore de Beauveau, abbesse de Remiremont, qui passa cet hiver chez M. son frère, le prince de Beauveau, afin de saluer le roi, M. le Régent, et de se faire bien venir des autorités ecclésiastiques, car elle avait un procès important. Ma tante était belle comme le jour, grande et faite à peindre ; elle portait l'habit de son ordre avec un charme non pareil. Cette longue robe noire, garnie d'hermine, ce voile tombant derrière la tête, ce grand cordon auquel pendait, sur le côté, l'étoile à huit pointes ; tout cela faisait ressortir les airs de tête et les grâces de la comtesse Olympe. Lorqu'elle fut présentée avec Mme l'abbesse, toute la cour en parla huit jours, M. le Régent en fut presque amoureux, et Mme de Parabère s'en montra jalouse.

Ma tante racontait tout cela avec une modestie orgueilleuse qui en doublait le prix. Elle me montrait son portrait en soupirant, et répétait d'un ton douloureux :

— Quand je pense que je ne serai plus jamais comme

Hélas si c'est affreux de vieillir ! On ne plaint pas assez ce chagrin-là, et pourtant tout le monde l'éprouve à son tour. Les rois qui perdent leur couronne ne sont pas plus malheureux que les femmes qui perdent leur jeunesse ; c'est toujours un trône dont il faut descendre, c'est toujours un sceptre qu'on voit briser ; il ne reste rien dans notre vie, après la fuite de la beauté, que des regrets sans espérance. Heureuses mille fois celles qui se sont fait un avenir dans des affections paisibles ! Heureuses mille fois celles qui sont mères ! Elles sont jeunes dans leur vieillesse, elles le sont pour leurs enfants après l'avoir été pour elles... Oh ! l'isolement du cœur est le plus affreux des maux !

Mme de Vilbelle eut donc un grand succès à son arrivée à Paris. Elle était très-coquette, mais elle ne comprit pas le besoin d'aimer qui fait faire tant de sottises aux femmes. Il lui fallait des hommages, des compliments, des esclaves; elle jetait les hauts cris au nom d'*amant*, qu'elle traduisait par celui de maître, et, la vertu aidant, elle resta longtemps sans aimer personne, si ce n'est elle-même. Il en résulta pour sa beauté une merveilleuse conservation, et pour son cœur une quiétude parfaite.

Sans avoir de maison, Mme de Vilbelle recevait beaucoup de monde ; elle avait tant d'esprit que chacun la recherchait. Elle se mit en tête de jouer au Mécène, et admit dans son intimité presque tous les beaux esprits et les artistes de l'époque. Ma tante avait une belle voix et jouait du théorbe. On la louait beaucoup à cause de cela : on la comparait à sainte Cécile, aux anges, à tout ce qu'il y a de musiciens dans le paradis, et encore se figurait-on faire un grand honneur aux es-

prits célestes en les plaçant sur la même ligne qu'elle.

Malgré ce train de vie un peu mondain, la comtesse Olympe voulait être régulière. Elle ne manquait pas un office, lisait chaque matin son bréviaire et ses heures. Pour être juste, elle me racontait que bien souvent elle avait des distractions, elle voyait sans cesse, entre son livre et elle, de beaux seigneurs très-galants qui lui faisaient la cour, et elle avouait que son salut la rappelait à Remiremont. L'hiver s'annonçait très-brillant, la comtesse allait partout, sans danser, bien entendu. Ce n'était point une privation; elle a toujours trouvé le menuet fort ennuyeux, et quant aux sarabandes, il n'y fallait point penser en robe à queue.

Un jour que Mme de Vilbelle était chez la marquise de Prie, sa cousine, la même qui joua un si grand rôle sous M. le duc de Bourbon, elle causait avec le comte de Noailles, fort beau garçon de ce temps-là, et avec l'ambassadeur de Naples. On discutait beaucoup sur les bals masqués, ma tante ignorait ce que cela pouvait être, et la marqnise en était folle.

— Allons-y, ma chère comtesse, dit-elle, vous verrez combien vous vous amuserez.

— Je ne sais pas, Madame, si cela est très-convenable, et si mon habit me permet ces excursions-là.

— Personne n'en saura rien, c'est justement ce mystère qui en fait le charme; vous mettrez votre croix dans votre poche, et vous ne serez pas plus chanoinesse qu'une autre.

— Si madame l'abbesse en entendait parler, je serais sévèrement réprimandée, et j'ai grand'peur que vous ne me fassiez faire une sottise, ma chère cousine. On calomnie tant nos pauvres chapitres! On nous accuse de tant

de crimes dont nous ne nous doutons pas! Il y a vraiment conscience à y prêter.

— Bah! le fruit défendu a plus de prix!

— Non, réellement, ma chère marquise, je ne puis me décider à cette folie.

— Une folie ignorée n'en est que la moitié d'une.

— Quand il n'y aurait que ces messieurs pour le dire!

— Je vous jure sur l'honneur, interrompit M. de Noailles, que je n'en parlerai à personne.

— Et moi aussi, ajouta l'ambassadeur.

— Et vous, marquise?

— Moi, encore bien moins. Ne suis-je pas au moins aussi calomniée que les chapitres, et n'ai-je pas une réputation à garder?

Ma tante avait grande envie de céder, on la pressa beaucoup, elle se laissa séduire, et il fut convenu que la semaine suivante ils iraient tous à l'Opéra.

Mme de Vilbelle se choisit un costume très-sévère, c'était une espèce de domino à vertugadin et à larges manches; on ne devinait pas le bout de son doigt; elle se crut bien cachée et se sentit une grande tranquillité sur les suites de cette aventure. D'ailleurs elle se promettait la plus entière circonspection; elle ne comptait attaquer que des gens très-peu connus d'elle et sur lesquels elle se faisait raconter des histoires à droite et à gauche. Lorsque le jour convenu arriva, ils se rendirent ensemble au bal.

La première personne que ma tante rencontra, ce fut M. le Régent, ivre comme un Polonais, donnant le bras au comte de Nocé, qui, aidé du marquis de La Fare, avait bien de la peine à le tenir en équilibre. Ils furent frappés de cette grande figure noire,

et le prince lui demanda de qui elle portait le deuil?

— Je porte le vôtre et le nôtre aussi, Monseigneur, lui répondit-elle; car si cela continue, royaume et sujets nous irons tous à l'hôpital.

C'était à l'époque des embarras du système de Law, et chacun tremblait de ce qui devait s'ensuivre.

— Par ma foi ! répondit le prince, voilà un hardi domino!

— Je ne ments jamais sous le masque, Monseigneur, ce ne serait pas la peine d'en prendre un.

En disant ces mots, elle se perdit dans la foule. M. de Noailles, qui lui donnait le bras, était fort amoureux de Mme de Sabran; il avait grande envie de la rejoindre, et, pour ce faire, engageait Mme de Vilbelle à attaquer enfin un des hommes qu'ils rencontraient. Elle se sentait très-intimidée de parler ainsi la première et ne pouvait s'y décider.

Parmi les peintres les plus en vogue au XVIIIe siècle, tout le monde connaît Latour, qui faisait des portraits ravissants et qui nous a laissé des pastels du plus haut mérite. C'était à cette époque un jeune homme, très-jeune, mais fort éveillé, d'un esprit de lutin et d'une charmante tournure. Il avait le visage agaçant comme un espiègle, et je dirais presque comme un effronté qu'il était déjà; voici du moins ce que m'en a dit ma tante, car moi je ne l'ai connu que vieux, avec une perruque rousse, qu'il ne poudrait point et qu'il portait sur l'oreille : cela n'a rien de bien enchanteur. La comtesse Olympe le recevait quelquefois en très-pompeuse cérémonie et à distance, ainsi que cela était alors entre une grande dame de son espèce et un artiste sans réputation et sans fortune.

Le hasard fit qu'elle alla un jour, en son absence, vi-

siter son atelier avec Mme de Prie. Elles ne s'en étaient pas vantées, mais en revanche elles avaient parcouru son appartement en véritables petites filles : elles savaient la couleur de sa robe de chambre et de ses pantoufles, et elles en avaient souvent ri entre elles, à l'aspect de ses révérences si cérémonieuses. La marquise l'apercevant ce soir-là au bal, courut après sa cousine et la supplia de l'intriguer, ne doutant pas de son incognito, et lui promettant qu'elle s'amuserait beaucoup. Comme ma tante hésitait, la comtesse la poussa vers lui, M. de Noailles s'échappa, et Latour et elle se trouvèrent en face l'un de l'autre.

— Que me veux-tu, beau masque? dit-il.

— Rien ; j'ai peur.

— De moi ?

— De tout.

— Alors tu es effrayé par mesure générale, c'est à merveille. Me connais-tu ? As-tu quelque histoire à me faire ?

— Sans doute, je te connais et je te ferai mille histoires pour une.

— J'écoute :

— Oh ! que si tu me connaissais, tu ne m'écouterais pas si patiemment !

— Je ne t'aime pas.

— Tu ne m'aimes plus ?

— Une ancienne passion ? Fi donc ! je n'en ai eu que deux en ma vie.

— Alors cherche laquelle ?

Il regarda attentivement sa taille.

— Aucune des deux : tu es trop grande.

— Tu détestes les grandes femmes ?

— Je ne déteste que les laides.

— C'est très-bien pensé. Mais revenons au fait. Si je te prouve que je ne te trompe pas.

— Tu auras bien de la peine.

— Que faut-il faire?

— Me... me dire la couleur de mon bonnet de nuit.

— Il a des fontanges cramoisi, répondit-elle en minaudant et en prenant des airs de pudeur offensée.

— C'est vrai!

Il est impossible de rendre la manière dont ma tante jouait cette scène. Il y avait dans ce *c'est vrai* une expression si comique qu'il fallait rire malgré soi. Le jeune homme ne put douter après cette preuve convaincante, et pourtant ses souvenirs ne lui rappelaient pas cette noble tournure, cette main superbe, qu'en sa qualité d'artiste il ne pouvait se lasser d'admirer.

— J'ai beau faire, ajouta-t-il après un moment de silence, je ne vous reconnais pas.

— C'est que vous avez oublié vos rêves, répliqua-t-elle.

Elle se mit à lui donner les détails les plus précis sur sa vie, sur son intérieur, sur ses habitudes. Mme de Prie, qui courait beaucoup, n'ignorait de rien et les lui avait racontés. Latour commençait à trouver la chose incroyable. Il tenta une dernière épreuve :

— Tu prétends que nous nous sommes aimés, pourquoi ne nous aimerions-nous plus?

— Hélas!

— Voilà un *hélas!* qui vient de bien loin.

— Il vient de six mois de regrets.

— Si tu le veux, je te les ferai oublier. Allons souper, et je te reconduirai chez toi; où demeures-tu?

La comtesse se révolta malgré elle à cette proposition, elle oublia son rôle et répondit sèchement :

— Qu'est-ce que cela vous fait?

L'inflexion de sa voix, qu'elle ne pensait plus à contrefaire, éveilla le soupçon du jeune homme. Il était d'une adresse extrême, il n'en fit rien paraître, et résolut de l'éclaircir à tout prix.

— Puisque tu es Sophie, dis-moi donc, ma chère, où tu as pris ce luxe de dentelles et ce ruban broché d'or. Tu as donc fait fortune? Quel est le grand seigneur qui me remplace? Tu joues la femme de la cour à s'y tromper. Malheureusement il y a un je ne sais quoi de roturier dont tu ne te déferas jamais. Je sais cela, moi qui vois sans cesse de grandes dames.

— Dans ton atelier, c'est possible.

— Cela te fâche. Allons donc, je te dois la vérité, c'est le seul droit que je veuille conserver de ceux que j'ai eus autrefois.

— Insolent! s'écria la comtesse à moitié fâchée.

— Je voudrais bien avoir cet honneur-là, Madame, reprit le peintre, qui ne doutait plus.

Mme de Vilbelle changea alors de batteries. Il s'amusa à l'embarrasser, cela n'était pas difficile, car elle n'avait aucune expérience. Cette conversation pétillait d'esprit et de saillie, ils étaient en fond tous les deux. Enfin ils ne se quittèrent pas de la nuit, et lorsqu'à six heures du matin Mme de Prie vint chercher la comtesse, ils s'étaient promis de s'écrire, tant ils étaient enchantés l'un de l'autre. La marquise plaisanta beaucoup sa cousine sur sa conquête. Celle-ci ne s'en montra point contrariée, elle ne s'en cachait pas, car l'amour n'était pour rien dans tout ceci. Il n'y entrait qu'une coquetterie d'esprit, la plus

piquante de toutes, et une curiosité enfantine bien facile à comprendre chez une femme qui ne connaissait pas le monde.

Le lendemain ma tante prenait son café, lorsqu'on lui apporta des vers d'une écriture contrefaite et sans signature, mais qu'il lui fut facile de reconnaître.

A la tiède vapeur du moka matinal,
A ce soleil d'hiver dont les doux rayons brillent,
Aux follets de mon feu, qui dansent et scintillent
Comme les aigrettes d'un bal;

Oh ! Madame, il revient à ma folle pensée
Une folle chimère, incroyable bonheur
Qui m'éveille et s'enfuit; une audace, une erreur,
Un rêve de la nuit passée.

C'était dans une foule, où des airs d'opéras
Enchantaient mon oreille et mêlaient leurs magies
A l'éclat emprunté d'un palais de bougies,
Une voix me parlait tout bas.

On me prêchait l'amour; ce que disait l'apôtre,
Je n'osais le penser. Ce tendre capucin
Me voilait, en fermant sa barbe de satin,
Une voix qui semblait la vôtre.

Mes rideaux protégeaient ce mensonge si doux;
J'ai pu, jusqu'au matin, le garder en mon âme;
Mais à présent, hélas! il fait trop jour, Madame,
Pour croire encor que c'était vous!

Mme de Vilbelle était fort embarrassée, elle ne voulut pas prendre pour elle ces strophes vis-à-vis de Latour, et se décida à n'en point parler. Elle écrivit comme si elle n'avait rien reçu, et donna, pour répondre, l'a-

dresse de son cousin, le baron Ducoudray, officier aux gardes, dont elle fit *une demoiselle.* J'ai trouvé cette correspondance dans les papiers de ma tante, et je la transcrirai lorsque le récit le permettra, pour apprendre à cette stupide génération, qui croit tout savoir parce qu'elle est pédante, comment on entendait les bals masqués sous le règne de S. M. Louis XV et sous la régence de M. le duc d'Orléans. Voici le premier billet de la comtesse :

« Bien décidément, vous êtes embrouillé dans vos » conjectures. Suis-je ou non la femme passionnément » malheureuse qui a commencé notre entretien l'autre » soir? Suis-je la femme positive qui vous a refusé un » rendez-vous? Cherchez un chien de visage pour dou- » bler le masque, et quand vous l'aurez trouvé, j'ai trop » bonne opinion de vous pour croire que vous ne me le » direz pas sur-le-champ. Je vous ai ri au nez avant-hier » dans la rue, vous ne vous en êtes pas douté. C'est fort » amusant de se moquer ainsi d'un homme qui se moque » des autres. Ne vous êtes-vous pas trop ennuyé de notre » conversation et voulez-vous la reprendre au bal pro- » chain? Je vous promets d'être aussi douce que possi- » ble, je ferai patte de velours, à moins que nous ne » combattions à griffes égales, car alors!... Vous savez » bien! »

— Latour répondit :

« Bon Dieu! que de personnages dans cette masca- » rade! — Chercher un *chien de visage pour doubler* » *ce masque de l'autre soir?* — Oui, pour gagner à cela » sans doute une illusion rentrée. Oh! laissons là cette » *passionnément malheureuse.* Je crois peu au malheur » et pas du tout à la passion. Vois-tu, beau masque, toi

» et cette autre, vous êtes deux pour moi. — Trois
» peut-être. — Et moi aussi je suis deux. — Masques!
» masques!

» Positive, mentez-vous? — *Dans la rue avant-hier?*
» Vous devez mentir. — *Bonne opinion de moi?* Oh!
» vous mentez! — *M'ennuyer!* Que tu sais bien que
» non, domino! que tu sais bien que je serai là, comme
» un niais. Dans ce billet tout est composé; il y a de la
» fausse bonne foi, de l'ironie, de la méfiance, une pro-
» messe, une menace. Le *vous savez bien?* surtout, me
» semble diplomatique en diable. — J'ai répondu. Adieu,
» amour de masque, masque d'amour, j'irai; car ail-
» leurs je ne trouverais pas ce gentil parler, tout mo-
» queur qu'il soit; ailleurs je regretterais ce ruban doré,
» qu'il batte ou non un cœur dessous.

» Dos para dos. »

Cette lettre fut lue à Mme de Prie, qui trouvait l'intrigue charmante et qui voulait la diriger. Or il arriva une chose qu'aucune de ces deux femmes n'avait prévue, c'est que Latour était poëte jusqu'au bout de ses cheveux, et qu'au lieu de faire de cette aventure un roman vulgaire, il imagina une position inconnue jusque là dans les fastes de la galanterie. Quatre jours après le bal, les lettres avaient déjà été échangées. La comtesse était seule dans son cabinet lorsqu'on lui annonça M. Latour. La peur la prit; elle crut qu'il venait se poser en amoureux, laisser parler sa flamme et en demander la récompense, qu'elle n'avait aucune envie de lui accorder. Néanmoins elle le reçut, afin de n'avoir pas l'air de le craindre.

Il se tint à l'autre bout de l'appartement, le plus respectueusement du monde. Il ne fut mullement ques-

tion de bal masqué; sa réserve habituelle ne se démentit pas et son savoir-vivre se déploya dans toute sa gloire. Mme de Vilbelle n'en revenait pas. La visite eut juste la longueur voulue pour une visite d'étiquette. Jamais on ne se serait douté que ces gens-là s'étaient tutoyés toute une nuit. Lorsqu'il fut parti :

— Qu'est-ce que cela? pensa la comtesse. Me reconnaît-il? cela doit être, puisqu'il m'a envoyé des vers qui le prouvent : alors d'où vient cette réserve? S'il ne me reconnaît pas, que signifient ces vers? je n'en sais rien, nous verrons.

Dans ce temps-là on ne mettait guère de roman dans sa vie; on était très-positif et l'on voulait de l'existence seulement ce qu'elle a de plus certain. Aussi ma tante fut-elle très-longtemps avant de comprendre cette bizarrerie, et pendant les premiers moments elle resta dans le doute. Au bal suivant le jeune homme s'expliqua.

— Si vous étiez une grande dame, dit-il, si je vous connaissais, si vous me faisiez l'honneur de me recevoir, je voudrais que nos rendez-vous masqués ne changeassent rien à nos habitudes ; je voudrais me présenter chez vous en cérémonie, et avoir sur mon cœur une lettre où vous m'appelleriez mon ami ; je voudrais être double et vous aussi, avoir deux vies, une pour le monde, toute de convenance ; une pour nous, dans nos billets et dans nos entrevues ici, car je ne me permettrais pas un regard, même en tête-à-tête. Je vous écrirai ce que je pense de nos lettres, et j'espère que vous le penserez comme moi. En effet il écrivit :

« Je recommence trois fois le billet que je voulais » vous envoyer ce soir, tant je me trouve sentimental et

» tant je me reconnais peu le droit d'être ennuyeux ; et je
» brûle une plaintive élégie à propos de n'importe quelle
» tristesse dont je m'allais faire l'intéressante victime, et
» cela parce qu'il m'est arrivé d'être malheureux ces
» jours-ci. Il eût été plaisant de plier ces tendresses et
» puis d'écrire dessus l'enveloppe,

» *A domino, domino tello, au bal de l'Opéra, à Paris.*

» Est-ce que je ne devrais pas déchirer ceci une troi-
» sième fois ? Je fais vraiment tout ce que je peux cette
» nuit pour ne pas tomber dans le triste ou le tendre,
» ce qui serait d'un ridicule amer. Comme j'ai eu l'hon-
» neur de le dire, — de vous le dire, — de te le dire ; car
» il y a toi et vous : toi, mon ange, c'est le domino ; —
» vous, c'est vous ; — vous ce serait toi, si vous vouliez.
» Voudras-tu ?

» Que ce soit *toi* dans ces lettres au moins, car nous y
» sommes toujours au bal. La petite poste est encore
» un masque, nous causons sous la barbe de *mademoi-*
» *selle Ducoudray.*

» Ces lettres seraient une douce chose entre nous.
» Bon Dieu ! je ne veux pas parler d'amour ; mais sans
» cela encore, ne peut-on causer de cœur à cœur ? Moi
» je m'engage à ne jamais demander que des lettres pour
» avoir tout le vrai, toute la bonne foi qu'on peut mettre
» dans des lettres qui ne promettent rien. — Le masque
» que vous aviez samedi, donnez-le-moi ; — moi qui
» n'aurai rien de vous, laissez-moi ce masque au moins ;
» — j'aimerais tant à avoir ce masque !

» Je m'engage à ne demander de vous que ce que vous
» voudrez me donner, mais vous ne me défendez pas
» de baiser vos billets ? »

Ma tante commença alors à comprendre ce que désirait Latour. Elle trouva la chose originale, mais elle crut que cela ne pourrait durer longtemps et qu'il se lasserait bien vite du style épistolaire, Elle ne devinait qu'à moitié cette nature, si différente de la sienne. Elle crut qu'il l'aimait, elle se trompa ; il aimait sa chimère et il voulait la conserver à tout prix. Mme de Vilbelle, comme tous les gens de ce temps, mettait l'esprit avant le cœur. Elle fut donc charmée de montrer qu'elle en avait, et de jouer une partie serrée avec un aussi digne adversaire. Elle releva le gant qu'il lui jetait, et voici le second billet qu'elle lui envoya !

« Savez-vous que vous devenez exigeant, beau rêveur ?
» Quoi donc, vous tutoyer ! vous tutoyer comme un
» amant, moi qui hais l'amour ! me compromettre ainsi,
» une mère de famille ! cela serait affreux ! Et quel est
» donc ce malheur dont vous vous plaignez, vous qui
» vous vantez de ne pas croire au malheur ? C'est bien
» la peine d'avoir tant d'orgueil pour succomber à la pre-
» mière occasion. Je ne crois plus, moi, à vos forfanteries,
» je vous en avertis, et vous ne m'attendrirez pas, quelque
» peine que vous vous donniez pour cela. — Que voulez-
» vous faire de mon masque ? à quoi bon garder ce vieux
» morceau de carton et de satin noir que je jetterais à
» mon petit chien pour joujou ? Vous avez beau vous
» poser en mauvais sujet, vous n'avez pas le courage de
» l'être ; c'est-à-dire, vous ne demandez pas mieux,
» mais vous ne savez comment vous y prendre. Cepen-
» dant si vous tenez à ce masque, je vous l'enverrai, en
» supposant que je le retrouve. Adieu, nous nous verrons
» bientôt, le bal approche. D'ici-là, écrivez-moi encore ;
» j'aime vos lettres, elles m'amusent ; elles sont folles,

» tant mieux! Pourquoi tant mieux? je n'en sais rien, » mais tant mieux! »

Mme de Prie, à laquelle ma tante racontait tout, ne pouvait se lasser d'admirer ce qu'elle appelait la stupidité du peintre. La réponse à ce billet, réponse que vous allez lire, lui parut surtout mirifique de platonisme; elle n'en revenait pas.

« Vous ne savez point ce que c'est qu'une existence » comme la mienne; c'est un mélange de noir et de rose, » des bonheurs, des rêves, des folies, et, parmi tout » cela, des jours affreux, des déceptions incroyables, » des moments où il semble que la vie va vous tomber » sur la tête, à voir tout craquer, tout choir autour de » soi. — Eh bien! c'était l'orage pour moi, un de ces » orages bien conditionnés où rien ne manque, ni ton- » nerre, ni sombre horizon; — et, le croiriez-vous, — » j'avais une lueur au loin, une espérance, une chose » qui me préoccupait doucement; et ce feu follet, » — c'était vous! — Un billet que j'ai attendu trois » jours!

» N'est-ce pas que, si vous aviez su cela, j'aurais » trouvé au moins un mot de vrai dans ces trois pages, » quelque chose d'intime?

» Si jamais il vous prend faitaisie de vous faire Notre- » Dame-de-Bon-Secours, si jamais vous voulez essayer » ce que peut une femme sur un homme qui souffre, jus- » qu'à quelle exquise douceur peut s'élever votre puis- » sance, je vous souhaite une désolation comme la » mienne à consoler par un sourire.

» J'ai dit que je ne croyais pas au malheur, au malheur » d'amour. — Non, — mais je crois au désenchantement, » et c'est bien pis.

» Du cœur entre nous! — folie. J'ai pris le deuil de » mon rêve; — parlons de chien perdu.

» Encore un mot cependant de ce *toi* et de ce *vous* que » vous avez si peu compris. Qui vous parle donc de de- » venir un amant? Les amants sont-ils gens à prendre le » chemin des billets quand la porte est ouverte? Et puis » — étais-je père ou mari au bal, et ne sommes-nous » plus au bal?

» Ce masque, gardez-le, puisque vous ne savez pas » le donner comme je le demande; maintenant je ne le » désire plus. Vous voulez m'ôter mes enchantements » un à un, n'est-ce pas?

» Donc nous voici devenus *convenables*, je vous écri- » rai l'épée au côté; — vous, vous ferez la révérence à » ma lettre, — ce sera un vrai menuet; je vous dirai que » je vous adore, et vous me répondrez que je suis bien » bon. Soyons donc vulgaires, tant que cela ne vous » ennuiera pas. »

Mme de Prie relut cette lettre une vingtaine de fois, et ne sortit pas de son opinion.

— Ma chère, s'écria-t-elle, il faut qu'il devienne comme les autres, il faut qu'il tombe à genoux lui-même et non pas dans son écritoire. Faites-lui faire votre portrait, s'il y résiste, je le tiens pour un sot.

— Pas si sot peut-être, répliqua ma tante, qui, quoique peu poétique, avait encore cette pureté de la première jeunesse qui est une sorte d'instinct intellectuel donné à ceux qui n'en ont pas d'autres; ils le perdent bien vite en se corrompant. Je ne crois pas que Mme de Prie ait même jamais eu celui-là; à la place du cœur elle n'avait qu'une éponge.

La comtesse Olympe, qui s'amusait de ce jeu, consen-

tit au portrait. Elle écrivit à Latour un billet très-cérémonieux, qu'elle signa de ses noms et titres, pour lui demander de faire son portrait au pastel. Il s'empressa de se rendre chez elle, et les séances commencèrent. Le peintre ne montrait aucun embarras. Mme de Vilbelle ne savait où se mettre ; elle en était si furieuse qu'elle oublia d'être coquette et qu'elle se surprit presque à faire du sentiment. Le jeune homme fut superbe de résolution, il regardait son beau modèle sans sourciller. Cela lui était plus facile qu'on ne le croit, car, ainsi que je l'ai dit, il n'en était point amoureux. Si on lui avait donné le choix entre la possession de la comtesse Olympe de Vilbelle, femme du plus haut rang, de la plus grande beauté, et les lettres de son masque, il n'eût pas hésité un instant, il eût pris les lettres. Dans notre vie nous avons tous la chimère et la vérité, nous avons tous le corps et l'ombre ; l'imagination est une puissante fée, ce qu'elle crée est mille fois au-dessus de ce qui existe ; voilà pourquoi nous la suivons de préférence, mais voilà aussi pourquoi elle nous égare.

Quand la marquise vit ses plans échouer contre la sagesse du jeune homme, elle se creusa la tête pour imaginer autre chose. Il fut quinze jours sans écrire. Elle persuada à ma tante d'entrer officiellement dans cette affaire, comme amie du masque, et de se plaindre de son silence, afin de voir ce qu'il allait faire de ce nouveau personnage. En même temps elle fit écrire un billet au nom du domino, qui donnait un rendez-vous en fiacre, à neuf heures du soir, à quelques jours de là, sous la condition, pour lui, de rester emmitouflé dans ses coiffes, et sous la responsabilité de l'honneur du peintre.

—Mais, disait la comtesse en se défendant, je n'irai point.

— Eh bien !

— Eh bien ! il se fâchera.

— Le beau malheur! D'ailleurs j'irai à votre place, il n'y reconnaîtra rien. Comment se voir autrement, puisque les bals masqués sont finis ?

— Il n'y a pas besoin de se voir.

— On ne peut pourtant pas faire éternellement l'amour dans des feuilles de papier.

— Nous ne faisons point l'amour.

— Et quoi donc ?

— Nous faisons de l'esprit.

— Ah ! c'est juste ! j'oubliais que les chanoinesses ont une langue pour le chapitre où rien ne s'appelle par son son nom.

— Ma cousine, ne riez pas des chapitres.

— Oh ! vous êtes là-dessus d'une rigidité !

— Tenez, marquise, vous m'avez fait faire une légèreté dont tout ceci est la suite. Certainement c'est très-innocent, néanmoins j'ai envie d'y renoncer. Cela n'est pas convenable.

— Allons donc, reprit Mme de Prie, vous en ferez bien d'autres !

— Oh ! Madame, ne parlez point ainsi !

La marquise partit d'un éclat de rire et emporta la lettre pour la faire jeter à la poste. Voici la réponse :

« Ah ! ah ! tu connais la comtesse ?

« Elle est bien belle, bien imposante, bien grande da-
» me ; mais elle est bien peu gracieuse quand on fait son
» portrait. — Et puis cette femme-là, avec ses airs de
» vivacité, a un regard calme qui vous glace, c'est de
» l'orgeat qui mousse. Ne lui raconte pas cela, car elle
» est très-bonne et très-aimable avec moi.

» Vous me faites faire des reproches, mon amour, qui
» m'ont bien l'apparence d'une manière d'éviter les
» miens. Vous n'êtes pas capricieuse? dites-vous. —
» C'est moi. Est-ce moi aussi qui suis indiscret? pour-
» quoi me *faire dire* ce que vous pouviez m'écrire?

» C'était un joli mystère que cette correspondance, et
» tu vas conter cela. Pour moi, j'étais si religieux dans
» notre vague et douce intimité, que je n'y livrais que
» la moitié de moi, la meilleure, — et que je te cachais
» l'autre. Il y a eu des querelles entre moi et moi pour
» ces lettres, — car nous sommes deux : — celui qui ne
» te demande qu'une pensée, un mot de souvenir, et qui
» le recevra à genoux, et qui baisera tout bas le papier
» de tes billets; — puis un autre qui rit de ce culte, qui
» se moque des amours à distance; un homme positif
» qui laisserait cent billets pour un baiser, et qui donne-
» rait cent baisers pour rien.

» Tu écrivais : *Viens, nous causerons.* Oui? tu ne sais
» pas que ce n'est point moi qui serais allé à ce rendez-
» vous, c'est l'autre, l'autre moi, un fou, qui aurait eu
» l'audace de te trouver blanche et jolie malgré tes coif-
» fes, et qui les aurait déchirées peut-être, car je le con-
» nais; il aurait eu dans ce fiacre, le soir, ainsi seul avec
» toi, la fatuité de croire à la Providence, me laissant à
» moi le soin d'en demander pardon le lendemain par la
» poste.

» Aussi vous écrivez des trésors de billets qui feraient
» donner tous les plans de sagesse au diable. Il faut être
» bien engagé avec soi-même, s'être bien solennellement
» promis de tenir sa vertu, pour n'y pas répondre à ge-
» noux à cette ravissante lettre, en demandant un bai-
» ser pour l'amour de Dieu. — C'est à n'y pas tenir;

» pourtant j'y tiendrai, va, sois tranquille. — Sois adorable, — sois adorable autant que tu le voudras, je mangerai du pain sur mon pain, et je rêverai le reste! »

Ces lettres étaient charmantes, comme vous voyez, et je puis le dire en conscience, elles ne sont pas de moi. La comtesse les attendait impatiemment, et elle commença à se repentir de les avoir d'abord montrées à Mme de Prie; car celle-ci ne cessait de la tourmenter pour obtenir d'elle d'insister sur le rendez-vous.

— Mais encore une fois, ma cousine, pourquoi faire? je ne me déciderai jamais à aller ainsi courir les rues seule avec ce jeune homme.

— Vous n'irez pas, ma toute belle, je sais que cela ne serait point convenable.

— Alors, Madame, il croira que je me suis moquée de lui, et je ne veux pas cela non plus.

— Je me charge de tout arranger pour le mieux, reposez-vous-en sur moi, et écrivez.

— Alors, c'est différent.

Et elle se mit à son bureau :

« Je ne le sais que trop, vous êtes deux et il y en a un dont je n'ai que faire. Celui-là je le hais, il me déplaît à la mort, c'est un fanfaron, un moqueur, qui avait bien besoin de se mêler de tout ceci! Je ne m'adresse point à lui, c'est à vous. En vérité je ne conçois pas votre refus, et je serais tentée de m'en fâcher. Nous ne nous reverrons donc plus que l'année prochaine? Qu'importe que nous soyons ensemble à l'Opéra ou dans un carrosse? Est-ce mon masque qu'il vous faut? je le remettrai; d'ailleurs mes coiffes en tiendront lieu, vous ne verrez pas mon visage, s'il vous

» fait peur; je ne me croyais pas laide à ce point-là;
» il est vrai que vous n'en savez rien. Allons, du courage, venez, nous causerons, nous rirons, nous pleurerons peut-être. Voilà une singulière partie de plaisir! »

— Que va-t-il dire à cela? continua la marquise, après avoir lu. Ma cousine, décidément cette aventure est très-drôle; pourtant j'y voudrais des incidents plus variés, vous tournez sur la pointe d'une aiguille, et si vous n'aviez pas tous les deux infiniment d'esprit, après la seconde lettre, il y aurait eu de quoi dormir debout.

— Et s'il résiste de nouveau à l'invitation, comme je le crois?

— Nous inventerons autre chose.

— Je ne vois pas trop ce qui nous reste.

— Le moment nous inspirera.

— M. Latour! annonça le valet de chambre de la comtesse.

— Faut-il rester? dit tout bas Mme de Prie.

— Sans doute.

— Alors nous allons voir. Comment, c'est vous, Monsieur Latour? ajouta-t-elle de l'air le plus aimable; vous ne venez plus chez moi, c'est fort mal.

— Madame la marquise est trop bonne, répondit le peintre en s'inclinant profondément; j'ai beaucoup à travailler et je sors peu.

— Cependant, vous voilà ici.

— Je rapporte à Madame la comtesse son portrait.

— Ah! voyons!

Ce portrait je l'ai encore, c'est un des meilleurs pastels de Latour. Ma tante est en grand habit de son or-

dre ; ses cheveux, relevés en boucles sur le sommet de sa tête, retombent un peu en arrière ; elle n'a d'autre ornement que son affiquet et sa croix émaillée. (L'affiquet était un bijou avec lequel les chanoinesses attachaient leur voile ; il était ciselé d'un côté aux armes du chapitre et de l'autre à celles de la chanoinesse. On appelait ce joyau, en style familier, *un mari*, parce qu'il ne quittait jamais ces dames, et qu'elles le portaient en grande comme en petite toilette.) Rien n'est plus charmant que ce visage de vingt ans, rose et frais comme celui d'Hébé. Le peintre a parfaitement rendu le trait distinctif de sa physionomie, c'est-à-dire une remarquable distinction, jointe à quelque chose d'aussi vif et d'aussi piquant qu'une soubrette de la Comédie-Française.

— Ce portrait est charmant, Monsieur, dit la marquise, il vous fera beaucoup d'honneur. Je le montrerai à M. le duc de Bourbon, et il vous adressera des commandes pour Chantilly.

— Ah ! Madame, que de bontés !

— De sorte que, Monsieur Latour, vous travaillez toute la journée ?

— Absolument, Madame la marquise.

— Et le soir ?

— Le soir bien souvent aussi, cependant c'est plus rare.

— Vous vous amusez ?

— Le plus que je peux, Madame.

— Vous allez à la comédie ?

— Souvent.

— Aimez-vous le théâtre ?

— Beaucoup, Madame, et j'y trouve souvent d'adorables modèles.

— Pour lesquels vous vous enflammez sans doute ?

— Pas autant que vous voulez bien le croire, Madame ; je ne me prends pas comme cela !

— Mais enfin, quand cela arrive?

— Alors, Madame, je me garde d'en parler. L'amour, à mon avis, doit être caché à tous les yeux.

— Ce système n'est guère à la mode.

— Je le sais, Madame, pourtant, c'est le mien.

— Vous êtes donc un rêveur?

— Plût à Dieu ! les rêves valent mieux que la réalité.

— En vérité, ma chère cousine, M. Latour est presque aussi moraliste que La Bruyère ou que M. de La Rochefoucault. Qu'en pensez-vous?

— Je pense, Madame, que nous accablons M. Latour de questions et qu'il nous répond par des sentences ; il est dans son droit.

— Je suis trop heureux de vous amuser, Mesdames.

— Je vous laisse, mignonne, il faut que je rentre. Faites-le parler, ajouta-t-elle tout bas, il joue serré, mais si vous le voulez, vous en viendrez à bout.

Et elle se retira.

Restés seuls, la conversation reprit sur un autre ton. La comtesse ne voulait pas se compromettre, mais elle avait grande envie de décider le jeune homme à sortir de son rôle. Cela ne semblait pas facile. En cherchant dans sa poche pour y prendre sa boîte, elle sentit un papier, c'était une des lettres de Latour, une lettre si tendre, si intime, et ils étaient là près l'un de l'autre, sans témoins ; et ils se traitaient en cérémonie. La position ne manquait pas d'originalité. Rien n'excite l'amour et la coquetterie des femmes comme la résistance. Elles vont d'elles-mêmes bien plus loin qu'on ne leur demandait d'aller, lorsqu'on ne leur demande plus rien. Ma

tante se sentit piquée de la tranquillité du peintre, du courage avec lequel il tenait sa résolution, car il n'avait pas même l'air ému.

— Vous permettez que j'écrive deux mots? dit-elle, en se mettant à son bureau.

— Je vous en prie, Madame la comtesse.

Elle écrivit :

« Demain à neuf heures, je serai en fiacre sur la place
» des Victoires, venez m'y joindre ; il faut que je cause
» avec vous. Ne m'avez-vous pas écrit qu'il n'y avait
» rien d'aussi doux que de causer cœur à cœur? Et
» croyez-vous de bonne foi que, si je n'avais pas con-
» fiance en votre parole, je m'exposerais ainsi? Venez
» donc, je le veux, je vous en prie. Je suis triste, je
» veux me consoler; ce sera un bonheur pour vous,
» j'en suis sûre. »

Elle mit le nom de Latour sur le dessus et sonna.

— Portez ceci à son adresse, dit-elle à son laquais.

Il la regarda, étonné.

— Faites ce que je vous dis, continua la comtesse.

Après ce coup d'état, elle se sentit plus tranquille et voulut reprendre l'entretien. Latour se leva.

— Je me rends à Versailles, madame la Comtesse, je vais prendre les ordres de M. le gouverneur des pages, de la part du roi. Il s'agit d'un tableau pour lui. Vous permettez que je vous présente mes respectueux hommages.

Olympe salua en silence, deux fois plus bas qu'elle ne le devait. Deux heures après elle reçut la lettre suivante :

« J'ai été bien heureux de retrouver cette petite écri-
» ture et ce souvenir de toi. Non, — je ne te verrai pas,
» — ceci est trop fort ! — Quand je promets, j'ai la sottise
» de tenir. — Je n'irai pas faire le saint dans ce tête-à-

» tête, et m'y brûler à la chandelle; mon masque n'y » tiendrait pas.

» Que nous dire? — Y as-tu pensé? Es-tu folle?

» Je serai fort au coin du feu, le chapeau sous le bras; » je serai fort quand il s'agira d'écrire ainsi de loin — » mais côte à côte! dans un fiacre! à neuf heures! Que » Dieu m'en préserve!

» Tout ce que je puis faire d'honnête, c'est de te refu- » ser : c'est le bout de ma vertu.

» L'autre a lu ta lettre avec moi, par-dessus mon » épaule; il est parti d'un éclat de rire. Stupide! s'est-il » écrié. Puis il a ajouté : La providence vous a donné » trente ans de jeunesse, pauvre niais! comme elle a » donné une âme à un porteur d'eau pour ne pas faire de » jaloux! Vous non plus, n'est-ce pas, vous ne ferez pas » de jaloux? — Allez, vivez ainsi par coutumace, vous » aurez vos billets doux pour souvenirs! — C'est tou- » jours quelque chose, ami, ai-je dit; c'est du bonheur.

» Là-dessus, il m'a fait du bonheur des peintures plus » impertinentes les unes que les autres. Le bonheur, à » l'entendre, c'est quelque chose après quoi l'on vous » dit : Mon amour, vous êtes un *scélérat!* Le bonheur, » selon lui, c'est la petite bourgeoise qui retrouve tout au » plus, en relevant ses cheveux épars, la raison de vous » dire : Chéri, comment t'appelles-tu? J'ai répondu, en » me voilant de ma philosophie : Le bonheur est là où » on le trouve; le mien, s'il vous plaît, sera de répondre » à ce cher billet. Soyez-vous aussi *scélérat* qu'il vous » plaira, bonsoir. Il m'a quitté en fredonnant d'un air » moqueur, je ne sais quel pont-neuf.

» Merci de cette confiance que vous me témoignez; » merci de croire que je serai heureux de vous consoler.

» Mais comprendrai-je que vous soyez jamais chagrine » ou ennuyée, vous, au seuil d'une vie toute pleine de » plaisirs? Je vous prêcherai le plaisir, moi qui le fuis. » Femme et belle, vous avez trop d'esprit pour ne pas » apprécier le plaisir tout ce qu'il vaut, et aussi tout ce » que valent les fades préjugés auxquels une femme sa- » crifie ses plus belles heures. A votre âge, une femme » est si riche de tout le bonheur qu'elle peut donner ! » Oh ! cette morale est atroce, je le sais ; — je ne sais » pas même si ce n'est pas l'autre qui parle en ce mo- » ment ; — c'est peut-être un peu lui. Qu'importe ? Ceci » est profondément vrai ; dire à une femme : Rendez » heureux ! n'est-ce pas lui dire : Soyez heureuse !

» Si j'étais femme, je ne sais où je trouverais la vertu » de tricoter des bas d'une main que je pourrais donner » à baiser !

» Pour le coup, c'est tout à fait l'autre, et si je le lais- » sais faire, je ne sais pas ce qu'il ne te demanderait pas » à baiser. Heureusement je viens de le chasser une » bonne fois de cette correspondance et tu n'y trouveras » plus que moi ; moi, qui crains les rêves trop doux. — » Non, j'aime cette distance entre nous ; quand on est » trop près le cœur bat trop fort. Ecrivons-nous ainsi le » matin, et si le soir le bruit de tes pas, le son de ta pe- » tite voix saccadée me suivaient dans ma chambre, eh » bien ! je n'écouterais point, je fermerais ma porte ; si » je sentais une boucle de tes cheveux me caresser l'é- » paule, — je retournerais mon oreiller, — tout serait » dit ; et quand tout ne serait pas dit, je m'arrangerais » de manière à ne pas dormir, mais je le garderais pour » moi. »

Depuis cinq mois cette correspondance était enta-

mée, et les choses n'avaient pas marché d'un pas, en apparence. Cependant l'intimité s'établissait chaque jour davantage. La comtesse attendait avec impatience les grosses enveloppes et le cachet *dos para dos*. Elle commença à n'en plus parler et à y penser davantage ; mais elle avait rêvé une reconnaissance de roman, et elle ne comprenait pas l'obstination de Latour à ne point lui faire ce plaisir. Accoutumée aux hommages, elle voulait bien les repousser, mais elle voulait surtout qu'on les lui adressât. L'homme qui avait tant d'empire sur lui-même ne pouvait être bien amoureux, et rien ne nous pique au jeu comme les demi-passions, c'est pis que les demi-mesures. En ce moment, elle eût fait de bon cœur mille extravagances pour amener Latour à ses genoux, cependant elle ne l'aimait pas ; s'il avait pris le chemin battu par les autres elle n'y eût pas fait attention ; elle ne trouvait plus de douceur qu'à lire ses lettres et à lui répondre, et c'est ce qu'elle se hâta de faire, après avoir reçu le billet que je viens de citer. Le sien se ressentit de sa disposition d'esprit, et si Latour n'eût pas été le plus original des hommes, ma pauvre tante aurait pu s'en repentir.

« Est-il bien parti, Monsieur l'autre? et y a-t-il sûreté » de conversation entre nous? En vérité, c'est un vilain » hôte que vous avez là ; il a empêché notre tête-à-tête » avec ses sots discours ; il a des vapeurs, à ce qu'il paraît ; qu'il les garde pour lui, cela le regarde seul ; sans » lui, nous eussions si bien causé ! J'ai repris mon plu- » mage d'esprit, cela vous aurait amusé peut-être. Je » voudrais vous consoler, car vous en avez besoin ; je » voudrais vous être utile. Eh ! mon Dieu ! à quoi suis-je » bonne, moi? que fais-je ici-bas, pauvre être isolé que » je suis? je n'ai ni avenir, ni passé, ni espérance ! J'allais

» vous en dire beaucoup trop long sur ma position, vous
» me devineriez, et vous seriez très-malheureux, à ce
» qu'il paraît; j'en serais bien fâchée vraiment, j'aime-
» rais presque mieux l'être un peu plus moi-même, puis-
» que c'est une habitude prise. »

Mme de Vilbelle m'a raconté qu'avant de faire partir ce billet elle s'était senti une émotion telle, que rien ne peut en donner l'idée. Elle combattait ce désir humiliant de le voir de toutes ses forces, malgré les conseils de Mme de Prie, qui tenait à honneur de terminer cette aventure. Elle ne pouvait s'en taire avec sa cousine, et s'étonnait de sa tranquillité.

— A votre place disait-elle, je le forcerais à céder.

— Ma cousine, je serais très-embarrassée.

— Quoi! ne l'aimez-vous pas un peu?

— Pas le moins du monde.

— Alors qu'en faites-vous?

— Il m'occupe, il me contrarie, cela m'amuse.

— Comment! vous ne désirez pas le voir soumis?

— Non, je commence à m'accoutumer à cette double combinaison.

— Est-il aimable vis-à-vis de vous?

— Il est surtout très-respectueux.

— Voilà qui est singulier!

— Il ne peut être autrement, ce me semble.

— Chère comtesse, vous raisonnez en novice de Remiremont.

— Comment?

— Sur cent hommes, vous n'en trouveriez pas un autre.

— Il doit venir demain.

— Et vous le laisserez partir sans avoir obtenu ce que vous désirez?

— Je voudrais vous y voir!

— Moi! il y a longtemps que nous serions des ennemis mortels ou... de très-bons amis, si j'avais été à votre place.

— Ma cousine, il ne faut jurer de rien!

— Vous me connaissez bien peu!

— Madame la marquise, je vous connais mieux que vous-même!

Mme de Prie se mit à rire et ne voulut pas convenir du fait. Sa ténacité d'esprit la conduisait à son but, lorsqu'elle le voulait de tout son vouloir. Ce fut cette volonté qui, plus tard, la maintint à la tête des affaires et lui donna le pouvoir de marier le roi de France, presque malgré lui. La comtesse la jugeait en jeune fille qu'elle était, et ne voyait pas l'odieux de ce caractère, qui se révéla à elle plus tard, dans la suite de leur vie. Sous le charme de sa jeunesse et du premier enivrement de sa beauté, elle se laissait aller à son sentiment, sans se rendre bien compte de la nature de ce sentiment, et elle m'a répété nombre de fois qu'elle ne pouvait encore être sûre d'avoir aimé Latour, tout comme elle ne savait pas au juste s'il avait été pour elle autre chose qu'un amusement.

Elle attendit avec impatience la réponse à sa lettre, non pas peut-être avec cette impatience fiévreuse qui vient du cœur, mais avec cette demi-colère que nous occasionnent les choses qui ne marchent pas assez vite. Cette réponse ne venait point. Soit que Latour fût occupé, soit qu'il la retardât à dessein, il n'y mit pas le moindre empressement. Enfin, après huit jours, on lui apporta à son réveil ce qui va suivre :

« A quoi une femme jeune et jolie, à quoi une femme

» est bonne? mais c'est une amère dérision! A quoi une » femme est bonne? mais à faire du bonheur sans doute! » mais à faire du paradis sur la terre, en attendant le » ciel! Une femme a une bouche pour sourire, des yeux » pour appeler; elle a des bras pour jeter autour du » cou; elle a un cœur pour battre contre un autre.

» La femme qui ne sait pas qu'elle est un ange et qui » se croit une reine; la femme qui pense que sa mission » en ce monde est de trôner dans un salon, en grand ha- » bit, entourée d'hommages plus ou moins fades, d'ado- » rations plus ou moins plates; celle-là peut se dire : A » quoi suis-je bonne?

« Mais tu n'es pas celle-là, tu n'es pas l'autre, pour- » tant! tu es quelque chose entre les deux, n'est-ce pas? » moitié ma mie, moitié madame. Tu voudrais peut-être » bien de l'amant, mais tu voudrais aussi de l'agréable; » un peu de l'homme, un peu du valet. Tu voudrais bien » qu'on vînt à toi peut-être, mais tu montreras, du bout » de ta mitaine, le chemin battu des amours vulgaires. » Manquerais-tu donc de serviteurs très-humbles? Est-ce » que la banque des adorations à domicile t'aurait ou- » bliée? est-ce qu'elle ne t'enverrait pas, à toi comme à » tout le monde, un, deux, trois, cinq, six empressés, » tous les jours, chacun garni de son nœud d'épaule et » de sa parole d'honneur, pour te dire : Charmante! sur » tous les tons de la gamme qui court?

« Mais il n'y a pas de femme à Paris qui ne soit abon- » née à au moins six de ces passions-là. — Non. — Seu- » lement, toi, cela t'ennuie plus qu'une autre, et tu dis, » tu me dis : A quoi suis-je bonne? Fille d'Ève, vous êtes » bonne à manger des moitiés de pommes.

» *Monsieur l'autre* fait le diable, parce que tu prétends

» qu'il a empêché la chose de l'autre jour. — Au con-
» traire, c'est moi; *lui* voulait bien se laisser prendre à
» ce parfum de philosophie, dont ce billet de deux mots
» était tout plein. Moi je savais combien ces airs-là sont
» fanfarons; je savais qu'il aurait trouvé où on l'appelait
» quelques petits préjugés bien tracassiers. — Je l'aurais
» laissé partir heureux, il serait revenu désenchanté.

» *Monsieur l'autre* trouve les vapeurs de la dernière
» scélératesse. Il dit, comme toi, que cela le regarde seul
» et te demande qui te prie de t'en soucier?

» *Me consoler*, enfant! Et comment prétends-tu me
» consoler?

» Un tête-à-tête! qu'en ferions-nous? Nos tête-à-tête
» à nous ce sont ces lettres. — Je ne voudrais point de
» petites distances entre nous; — c'est pour cela que j'en
» veux de grandes.

» A ton tour, réponds-moi vite et bien, et longuement,
» puisque tu as repris ton plumage d'esprit. — Qu'as-tu
» donc besoin d'esprit pour m'écrire? Quand tu es bête,
» écris-moi des bêtises; la seule bêtise, c'est de ne pas
» écrire.

» Et s'il arrive qu'un jour enfin tu te sentes bonne à
» quelque chose, oh! écris-le-moi tout de suite! »

Ma tante relut deux fois cette lettre, et la trouva si spirituelle, qu'elle ne put résister à l'envie de la montrer, malgré la promesse qu'elle s'était faite. La marquise s'écria que cet homme lui ferait tourner la tête, et qu'il fallait absolument le réduire.

— Quel dommage que ce ne soit qu'un peintre! continua-t-elle. Un grand seigneur avec ce tact, cet esprit, cette ténacité, mettrait toute la cour en révolution. Enfin, que comptez-vous faire, cousine?

— J'en pleurerais de dépit, répliqua la comtesse. Vous m'avez engagée là sur une route pénible, et je ne sais comment en sortir.

— Il faut triompher à tout prix.

— Voulez-vous que je vous dise ma pensée? Il n'y a pour moi que deux partis à prendre : ou laisser là cette aventure, et ce serait le plus sage, ou l'accepter comme il l'entend, en continuant simplement la correspondance, sans en demander davantage.

— Comment, ma chère, vous lui laisserez cette gloire! Il refusera de vous voir et vous ne l'y forcerez pas? Vous serez obligée de faire *sa volonté*, au lieu de le plier à la vôtre? Vous n'êtes pas femme, ou tout votre orgueil se révolte. Je sais bien que, quant à moi, j'irais plutôt le chercher.

— Ma cousine, prenez garde! Vous êtes accoutumée aux *roués* de M. le régent, et cela ne se ressemble pas du tout. Ici il s'agit d'un jeune homme qui n'a ni leurs habitudes, ni les vôtres, permettez-moi de vous le dire, et qui trouverait fort étrange qu'une femme s'obstinât à le voir ainsi malgré lui. Quelle idée il aurait de moi!

— Il n'en aurait que de convenables; ne sait-il pas qui vous êtes?

— Eh! mon Dieu! ma cousine, qu'est-ce que cela fait? Combien de grandes dames ont mérité par leur conduite ce qu'on a malheureusement dit de toutes!

— Ainsi, vous allez laisser ce monsieur s'applaudir de sa victoire?

— Elle me coûte si peu!

— Voilà absolument les principes de Mlle Florence.

— Quoi donc?

— Lorsqu'on lui reproche la facilité avec laquelle elle

accorde ses bonnes grâces, elle répond : « Que voulez-
» vous? cela me coûte si peu et cela leur fait tant de
» plaisir ! »

— Ma chère cousine, il me semble qu'ici c'est le contraire.

— Ne chicanons pas sur les mots, et puisque vous vous obstinez à vous soumettre, eh bien! je vous abandonne. O ma chère comtesse! quand vous aurez dix ans de plus, vous rirez bien de vous-même!

Ma tante, restée seule, se prit à réfléchir; elle sentait très-bien que toute cette affaire n'était pas très-convenable, et que son insistance avait quelque chose de ridicule. D'un autre côté, elle ne se pouvait résoudre à s'avouer vaincue, et elle avait aussi ses petites révoltes d'amour-propre. Il lui vint donc un superbe courage qui lui dicta sa résolution. Elle se promit d'en rester là avec son roman épistolaire, de rentrer dans la stricte observance de ses devoirs, et d'oublier qu'elle eût été au bal masqué. Dans cette intention elle commença à fréquenter les églises, à se rapprocher des ecclésiastiques, à fuir le monde et surtout Mme de Prie, dont les mauvais conseils l'avaient égarée. Elle songea même à demander la permission de retourner au chapitre, sous prétexte de santé. Son parti pris, elle s'arrêta là; elle n'osa pas mettre cette dernière barrière entre sa chimère et sa vie. Elle se donna le prétexte de la curiosité.

— Je veux voir ce qui arrivera, se disait-elle.

Il arriva qu'un beau matin Latour se fit annoncer chez elle, et qu'elle le reçut en tremblant de tous ses membres. Il lui parut moins gai que de coutume, et lui fit des questions empressées, contre son ordinaire.

Elle se troubla beaucoup en lui répondant, et certaine-

ment jamais occasion ne fut plus favorable à la déclaration qu'on attendait de Latour. Il se maintint dans ses bornes accoutumées. Ma tante avait trop d'esprit pour ne pas se dominer en face d'une humiliation. Elle reprit, au bout d'un moment, tous ses avantages, et remontant sur son trône, elle écrasa le peintre de sa supériorité. Elle mit tant de noblesse et en même temps de hauteur dans sa manière, qu'il en vint presque à se demander s'il ne se trompait pas, et si cette grande dame, altière jusque dans sa condescendance, avait réellement daigné lui écrire et s'abaisser jusqu'à lui.

La comtesse ne se doutait pas de ce succès, elle en eût été trop fière. Le superbe courba la tête ; il prit un crayon et dessina sur un livre mille jolies choses. On n'avait pas encore inventé les albums, et malheureusement ces dessins se sont trouvés perdus. Ils étaient charmants, disait la comtesse. Dans le pillage de notre hôtel, je ne sais pas au juste dans quel moment de la révolution, puisque je n'y étais pas, ils nous furent enlevés. Nous les conservions religieusement ; et ce pauvre vieux Latour les regardait encore la veille de sa mort. Ils faisaient des discours à n'en plus finir avec ma tante quand ils en arrivaient à ce moment de leur vie, et je les ai vus se disputer une soirée entière sur la couleur d'un ruban porté par Mme de Vilbelle sous la régence. J'en ai souvent bien ri.

Hélas ! à l'âge que j'avais alors on ne croit pas aux souvenirs, on les confond avec ses espérances, et l'on rit de tous les deux. Que nous font ces vieilleries ? que nous font ces contes d'avenir ? L'un et l'autre existent-ils ? ont-ils jamais existé ? *Nous n'y étions pas, nous n'y serons plus !* Voilà ce qu'on songe alors !

Il paraît que, de son côté, Latour se sentit bien triste de ne plus recevoir de lettres : il attendit, attendit, attendit, rien ne venait; alors il se décida à écrire ce qui suit :

« Qu'elle arrive donc bientôt cette réponse, — j'en ai » soif. — J'ai rêvé de toi cette nuit. — Un rêve ! — Ce » n'est pas moi qui ai rêvé cela, c'est *l'autre*. J'en avais » ce matin mon bonnet tout de travers.

» Vous avez été malade peut-être, que vous vous tai» sez ? — qu'aviez-vous ? un caprice rentré ?

» Je suis bien triste, moi, d'entendre si peu parler de » vous. — Je n'ai pas voulu de tête-à-tête, parce que » c'est dangereux, quand ce n'est pas autre chose ; mais » je ne voudrais point de ce silence non plus. Parlez-moi » de loin, mais parlez ! qu'un mot, un vrai mot, vienne » au moins parfois m'aider à croire aux mensonges que » je me fais. Car, vois-tu, je n'ai pas la bonbomie d'ac» cepter la vie comme elle vient, quand je puis l'imagi» ner comme je la voudrais ; et lorsque le vrai m'ennuie, » je sais mentir. Je choisis tout simplement le premier » jour venu pour me faire un beau soir, là où il me plaît, » et j'y prends qui je veux avec moi. — Depuis long» temps c'est toujours toi. — Hier, vous m'aviez dit : Al» lons dans la campagne ! puis, à minuit, vous étiez lasse, » nous avions tant joué ! tant ri ! vous avez dit : Mon » ami, rentrons. Chez nous, vous avez mis mon bonnet, » vous avez pris le nez de mon vieux faune, vous avez » feuilleté mes images, puis vous êtes venue sur mes ge» noux me lire un chapitre de Scarron, — le chapitre *des* » *bottes*, — à propos de quoi vous m'avez dit : Vois donc » comme mon collier m'a fait une place rouge, et moi » j'ai baisé la place rouge. C'est comme j'ai l'honneur de

» vous le dire. — Mais entre mon imagination et vous,
» ceci est maintenant sans conséquence (je vous en de-
» mande pardon). Nous avons fait bien d'autres prome-
» nades !

» Adieu, écrivez-moi, je vous en supplie. Si vous êtes
» malade, un mot seulement; si vous vous portez bien,
» écrivez-nous — quelque amitié pour moi, quelque fo-
» lie pour l'autre ! »

La comtesse fut très-charmée de voir qu'il ne comptait pas avec elle, et qu'il désirait réellement continuer cette correspondance. Mais où en étaient alors ses résolutions? elle s'était si bien juré à elle-même d'en rester là qu'il y eut un combat opiniâtre en elle pour prendre une détermination.

— Mon Dieu ! se disait-elle, que doit donc être un véritable amour si un jeu me tourmente ainsi, et que je suis heureuse de ne savoir ce que c'est ! Je ne veux pas répondre encore, voyons ce que cela deviendra. Mais je ne parlerai de rien à la marquise ; elle m'influencerait, elle me donnerait de méchants conseils et je recommencerais à souffrir.

En effet, la comtesse Olympe tint bon, elle ne répondit pas. Latour n'écrivit plus et ne vint plus. Un jour qu'elle se promenait aux Tuileries, elle l'aperçut au bout d'une allée, qui venait droit à elle ; le cœur lui battit, elle en fut tout émue. Ils se croisèrent, il la salua de l'air du monde le plus respectueux et le plus triste. En rentrant chez elle, elle lui écrivit :

« J'ai été longtemps sans vous répondre, il ne faut pas
» m'en vouloir, j'ai eu des raisons graves pour ne pas le
» faire. Vous ne savez pas tous les mystères de ma vie et
» combien j'ai de liens invisibles qui m'attachent. Et puis

» à quoi bon nous écrire ? Nous ne devons plus nous re-
» voir, nous ne pouvons pas nous aimer, mille obstacles
» nous séparent. Vous êtes un rêveur, moi je ne conçois
» pas les rêves ; je suis une folle, bien gaie, bien enfant ;
» je comprends les plaisirs et les bonheurs de ce monde,
» et point ceux du pays de l'imagination. Vous voyez que
» nous ne nous entendons guère ; au milieu de tout cela
» je suis triste, je m'ennuie, je veux quitter Paris et n'y
» plus revenir de longtemps. C'est trop grand, cela fait
» trop de bruit ; je ne sais plus si je vous écrirai, cela
» dépendra de l'état de mon cœur ; mais je pensera
» à vous, soyez-en sûr. Vous avez bien de l'esprit,
» bien du talent, et il n'est pas possible que l'on vous
» oublie. »

« Soit, répondit Latour, le soir même, ne nous écri-
» vons plus, puisque nous ne nous entendons pas ; c'est
» dommage pourtant, car c'était une bien jolie chose !
» D'où vient que vous, qui avez tant d'esprit, tant de
» cœur, il vous faut des chemins battus et des amours
» qui ressemblent à tout ? C'est peut-être que vous êtes
» trop jeune et que vous n'avez pas encore secoué les
» langes dont on a emmaillotté votre intelligence ; peut-
» être n'avez-vous pas assez souffert. Vous êtes heureuse,
» quoi que vous en disiez, et vous ne sentez pas le be-
» soin de vous créer une autre existence. Vous avez tant
» d'illusions que vous n'en cherchez pas de nouvelles.
» Plus tard vous regretterez ce que vous rejetez aujour-
» d'hui, j'en suis sûr, car je vous connais mieux que vous
» ne le croyez. Adieu, adieu, beau rêve de ma jeunesse ;
» adieu, je ne vous oublierai pas non plus, moi. Nous
» reverrons-nous jamais ? je ne l'espère pas ; vous êtes
» trop grande pour convenir que vous en avez le dé-

» sir, et moi je suis trop loin de vous pour le deviner.
» Adieu! »

La comtesse trouva ce billet sur sa cheminée, en rentrant de la Comédie-Française où on l'avait conduite presque malgré elle. En le lisant elle se sentit prise d'une tristesse inconcevable. Il y a toujours tant de tristesse dans quelque chose qui finit! Elle se coucha le cœur gros et se trouvant plus isolée ; c'était un lien brisé pour elle qui en avait si peu ! Sa nuit fut mauvaise et elle se décida à demander à Mme l'abbesse la permission de retourner sur-le-champ à Remiremont. Mme la princesse de Beauveau lui fit mille questions sur les motifs qui l'y décidaient ; elle répondit qu'elle avait le mal du pays, qu'elle s'ennuyait dans cette grande ville et qu'il lui tardait de revoir ses chères montagnes. Mme la princesse Eléonore, qui ne tenait pas beaucoup à sa présence, et qui d'ailleurs était une bonne femme, lui permit de s'en aller. Elle alla voir la marquise de Prie, quelques amis qui lui avaient montré de l'intérêt, et puis elle jeta à la poste ces deux mots :

« Adieu, je pars, je ne puis plus vivre ici. Vous » avez jeté d'étranges pensées en mon âme, je ne sais » pas ce qu'elles deviendront; ne m'oubliez pas tout à » fait. »

Pendant toute la route de Paris à Remiremont, elle fut pensive et préoccupée. A mesure qu'elle approchait de la Lorraine, elle devenait plus calme, et lorsqu'elle aperçut les Vosges à l'horizon, elle respira fortement, comme si cet air pur devait lui rendre la tranquillité Rien n'est joli comme la vallée de Remiremont ; rien n'était surtout joli comme elle l'était alors. Au milieu d'une petite ville, un peu noire et un peu enfumée, s'élevait d'abord l'ab-

batiale ou palais de l'abbesse, qui contenait, outre ses appartements, la salle du chapitre, la chapelle et les appartements à donner. Autour de ce bâtiment se groupaient une cinquantaine de petites maisons, toutes parfaitement pareilles, toutes accompagnées d'un joli jardin. Il n'y avait pas deux étages; juste ce qu'il fallait pour loger la chanoinesse et sa femme de chambre. Quelques-unes y joignaient une *novice* ou *nièce*, qui devait plus tard obtenir une prébende. C'est ainsi que la comtesse de Vilbelle avait été élevée, depuis l'âge de six ans, près de la comtesse Olympe de Sircourt, sa tante et sa marraine.

Le retour de ma tante fut une grande joie au chapitre. Tout le monde l'entourait ou lui faisait raconter les moindres détails de son séjour à Paris. On s'informait de la santé de *Madame*, des propos de cour, des nouvelles du monde; Olympe ne pouvait suffire à tout. Elle demanda à se reposer quelques heures, et puis elle se rendit chez madame l'assistante, où il y eut grand cercle en son honneur. Les chanoinesses recevaient beaucoup de monde. On venait chez elles de tous les châteaux voisins; les garnisons environnantes fournissaient leurs officiers, et pas un de ceux qui avaient quelque prétention à l'élégance ne manquait de s'y présenter. Ces dames étaient célèbres par leur esprit et par le grand air qu'avait leur maison. Elles étaient dames et *seigneurs* de tout le pays. Madame l'abbesse avait sa justice, son bailly, ses officiers, et lorsqu'elle tenait chapitre elle avait presque l'air d'une souveraine entourée de sa cour.

Avant son voyage à Paris, la comtesse Olympe avait été une des chanoinesses les plus retirées. Elle venait

rarement au cercle, préférant rester cnez elle à lire ou à travailler. Mais depuis qu'elle connaissait le monde elle s'en était fait un besoin. Elle ne pouvait plus se trouver seule en face de ses souvenirs et des chimères qui la poursuivaient. Quand elle parut chez madame l'assistante, elle y fut fort remarquée, et quelques-uns des plus beaux jeunes gens commencèrent à lui adresser leurs hommages. Elle les reçut en femme qui savait sa valeur, et cette coquetterie les excita au point que bientôt ils en furent à perdre la raison et à faire chanter leur martyre à tous les échos d'alentour.

Un d'eux, le comte de Charost, homme de beaucoup d'esprit, se mit en tête de réussir ; il commença à faire jouer les grandes batteries du sentiment. Il faisait mille extravagances. Il était capitaine au régiment de Picardie, en garnison tout près de là, je ne sais où ; il venait tous les deux jours à franc étrier pour passer une heure avec ma tante, et s'en retournait après, de sorte qu'il était littéralement toujours sur la route. Mme de Vilbelle le regarda d'abord d'un œil très-indifférent, puis elle commença à être touchée de son amour, elle s'en occupa, elle devint curieuse de savoir jusqu'à quelle épreuve il le pousserait, et elle lui défendit un beau matin de revenir. Il obéit, mais il envoya malgré cela un de ses gens, à l'heure et au jour où il avait coutume d'arriver. On apportait à la comtesse un bouquet et une lettre. Enfin il lui prouva, de toutes les manières possibles, qu'il ne songeait qu'à elle, et c'est une des choses qui flattent le plus notre amour-propre, et auxquelles nous résistons le plus difficilement. Un matin on le rappela et depuis lors on ne le renvoya plus.

Que se passa-t-il dans la vie de ma tante pendant les cinq ou six années qui suivirent ? Je ne l'ai jamais su. On

calomniait beaucoup les chapitres, ainsi qu'elle le disait elle-même. Néanmoins il faut être juste, les chanoinesses y prêtaient par leur légèreté très-innocente, j'en suis convaincue. Hélas ! cela ne suffit pas, il faut encore que cela en ait l'air. Mme de Vilbelle fit un voyage en Allemagne, avec son abbesse ; elle alla deux fois aux eaux de Vichy. Tout cela forma singulièrement son caractère et ses idées, et lorsqu'elle revint à Paris, quelques années après son premier séjour, elle n'était plus reconnaissable. Sa beauté avait prodigieusement gagné ; elle prenait un embonpoint admirable, qui n'ôtait rien à la finesse de sa taille ni à la grâce de sa tournure. Elle fit encore plus d'effet que la première fois, et le roi, alors dans tout l'éclat de son délicieux visage et de sa jeunesse, en devint amoureux. On prétend qu'il fut écouté : ceci, je n'en sais rien ; ma tante n'en parlait jamais. Elle professait seulement une haine impitoyable contre toutes les maîtresses de Louis XV, et rien ne pouvait la décider à aller chez elles. Elle avait beaucoup connu les filles du marquis de Nesle. Pendant leur faveur successive, elle se brouilla avec chacune d'elles et ne continua à voir que Mme de Flavacourt, parce qu'elle résista au torrent qui les entraînait toutes.

— Ah ! disait-elle, le feu roi a été bien mal conseillé par toute cette famille de Nesle. Elles ont fait le chemin à la Pompadour, qui a amené la Dubarry. Je ne sais jusqu'où cela aurait été, si la mort ne s'en était pas mêlée. Nous aurions fini par trouver établie à Versailles quelque maritorne de village. Oh ! *qu'il* a changé !

Et un soupir de regret accompagnait ordinairement ces mots.

La faveur de ma tante, si toutefois elle fut réelle, ne dura que fort peu de temps. Elle ne demanda rien pour

elle ni pour sa famille, de sorte qu'on ne la soutint pas ; et puis le roi aimait trop la reine pour vouloir l'affliger. La seule preuve un peu admissible que j'aie trouvée de cette intimité, après la mort de ma tante, ce fut un portrait du roi dans un médaillon à secret, entouré de magnifiques brillants; je ne le lui ai jamais vu porter; il restait dans sa poche. Je l'ai conservé et je l'attache quelquefois à mon cou, lorsqu'il y a fête dans ma mémoire et que je veux me rappeler le vieux temps. J'ai alors une grande jouissance à fermer les yeux et à me figurer que je suis encore jeune. Vous ne vous imaginez pas avec quelle fraîcheur mes souvenirs se présentent; c'est un miroir fidèle où je distingue jusqu'au moindre détail. Il y a cependant longtemps qu'ils sont effacés!

Un soir, la comtesse était à l'Opéra, dans tout l'éclat de sa beauté et d'une parure de diamants magnifique; elle aperçut en face d'elle un homme qui la regardait et qui semblait ne pas pouvoir s'en lasser. Elle reconnut Latour, et soudain elle tomba dans une rêverie dont rien ne put la distraire. Il se plaça sur son passage et la salua respectueusement. Ses yeux exprimaient l'admiration la plus complète. Mme de Vilbelle le comprit bien vite et s'en trouva flattée; toute la nuit elle pensa à lui ; elle se rappela cette correspondance dont elle s'était occupée si sérieusement, et s'en fit un tableau enchanteur.

— Comme il avait raison, se disait-elle, comme j'ai peu senti le prix de ce qu'il me proposait ! A présent, j'accepterais, je serais heureuse d'accepter. Mais pourquoi ne recommencerions-nous pas ? qui s'y oppose ? Ses regards m'ont dit qu'il ne me trouvait pas enlaidie ! J'apprécie aujourd'hui mille fois davantage ce que valent son esprit et son talent. Il faut lui écrire.

Elle commença aussitôt :

« Me voici de retour à Paris, et en arrivant dans cette » ville j'ai sur-le-champ songé à vous. Savez-vous que » voilà bien des années que nous ne nous sommes vus? » Que pensez-vous aujourd'hui? êtes-vous toujours poëte, » toujours rêveur? Voulez-vous reprendre nos tête-à-tête » par écrit? et ce charmant commerce est-il encore pour » vous ce qu'il est devenu pour moi depuis que j'ai de » l'expérience, un délassement des choses de la vie, une » sorte de sanctuaire où on se réfugie et où on se repose? » Vous avez prédit justement ce qui m'est arrivé ; je suis » à votre hauteur maintenant. Je ne vous en dirai pas » davantage aujourd'hui, il faut d'abord que vous me ré- » pondiez ; je ne prends point les gens en traître, et si » Mlle Ducoudray ne vous plaît plus, je vous prie de me » le faire savoir. »

Latour répondit :

« J'ai eu le bonheur de vous voir, madame la comtesse, » de te voir, mademoiselle Ducoudray. Eh ! mon Dieu ! » que vous êtes belle ! je ne vous reconnaissais pas, tant » vous avez pris des airs de divinité qui m'ont ébloui. » Que me demandez-vous? Vous voulez retourner en » arrière, sans vous informer si cela est possible. Que » sommes-nous aujourd'hui, pour recommencer ce roman » si pur et si chaste qui a occupé quelques mois de notre » passé? Quant à moi, je ne le pourrais plus ; je ne veux » plus de lettres, je veux des paroles, je veux vous voir, » je veux vous aimer de près, je veux vous le dire. Je ne » suis plus assez stupide pour me contenter de ces billets » dont le souvenir vous charme. Oh ! que vous aviez bien » raison alors de les rejeter, et si je n'avais pas eu la » niaiserie de poursuivre ma chimère, j'aurais été au

» rendez-vous et je ne serais pas à vous demander ce » que vous m'offriez dans ce temps-là. Nous avons » changé de rôle, Madame, d'où cela vient-il? les » mêmes causes auraient-elles produit chez nous des » effets si différents? Cela est possible. Pour moi, je me » suis décidé à ne plus vous laisser vous moquer de moi; » je romps l'anonyme, je lève le masque, je vous baise » les mains en murmurant : C'est vous, adorable com- » tesse, nous le savions tous les deux, nous étions des » enfants, et nous avons embrouillé notre vie. Réparons » tout cela. Je ferai comme vous, j'attendrai votre ré- » ponse. Oh! que vous êtes belle! et que je voudrais » pouvoir vous le répéter à genoux. »

Cette lettre apporta à la comtesse une nouvelle déception. Elle refusa de voir Latour. L'idée de le descendre du piédestal où elle l'avait placé lui était trop pénible. En faire un amoureux ordinaire lui paraissait impossible. Elle se décida à ne plus le recevoir et écrivit :

« Restons-en là, car nous nous entendons moins que » jamais. Dans bien des années, quand nous serons vieux, » nous nous réunirons; nous nous donnerons de nous- » mêmes ce qu'il en restera. Peut-être alors nous com- » prendrons-nous mieux. Vousaurez appris davantage, » moi je n'aurai rien oublié. Nous confondrons nos deux » expériences et nous ferons de la morale. D'ici là, je ne » vois pas trop à quoi nous pourrions nous être utiles. » Adieu donc! jusqu'aux cheveux blancs, aux rides, aux » visages flétris. Nous nous reverrons là et dans le ciel, » j'espère! C'est un rendez-vous bien solennel pour une » suite de bal masqué. Mais tout a un masque dans le » monde. Heureux ceux qui parviennent à les arracher » tous! »

Elle tint parole et ne le revit que lorsqu'ils furent tous les deux bien éloignés de leur jeunesse. Cette illusion lointaine était toujours entre eux, et leurs relations conservèrent un parfum auquel je me suis souvent laissé prendre. Hélas! dans ce siècle-ci, c'est une recette perdue!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

